



Cromwell: drame

Victor Hugo

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes
par jour.

Cromwell: drame

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

V[^]t. r[^]- HL A '[^]7

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.

TICTOk auM.

tê lliniir Jamr 4fmM f i«<<— < . i

BmfJffL- I I mL .

Btm fl û tm i» , t «al•

OmlÊt tt MllMM p f vw*■

I ■ VM

rW« • ■ • • I

I >iL,

rH lÉ^al Mn M mU'tÊfkh mêin. 1 ««1. .

»B B4UAC.

ffc/i f i l i fl i Al Mmnmfê^ 1 ««L

««#«« 4« 1« mb irlirftp I iM« k . • .

#«*M Ai U r%i êê iBipèiw, a aétlM k.

#«*Mi 4« !• rit yriitoim, S iétin à. • M Mmmw ■■ fli^pa^Mf 1 imL • • • •

■• i*** •■■■# • VN*■

■• 99êM mê ^M^Wf t VW» • • • • •

OImp flnHMHf 1 IMIa •*..... •

it Mf émê U rmaét, t wL

te fciUAt j ii f Jlafc, « mL

SMiM flli VFMMf I VH« ••«•■••

Ahnmê PB Tiiftf •

IWlM n iy W t t raL (•••

MiMtoi mmjtm—t I «!•< •

«LFIBB Bl ■BMn.

fttfilw Ma^pIMOt f vttL • ••••••

ftn«tn il AxnnrtM, I ««1

W-Mlta, 1 «ri. 4

C^taHtai '■■ M<»< *• «M** < wL .

CLAILH ROUBH.

«MMW Olaafbafir, ThMw.tU.),! «d.

Auto (Trilkr, U fU, t»,,, tu.), I ««1.

KxiWtjM (IiII M Iw 4« J|«BMM| •«.}< t «•!•

fcnw»frl * U Mnfaliw, I *aL

■APAMB BB nkUM,.

CvnMMY * vw*

iMptiM, •*« fé H m ia UlmU-Wtmn, t *•!• •• euirmfmê, tma frit, i* L Ma-
nalar, 1 «.

»t U lll l*» Un ».— tii/ l iii w éwf i rt MM, » «.

pmotrea mbbimbb.

I V — il (Clan fiasal, ta itt^mnit, tu.) t «. bmmê (ChaMl^M d« Ckarin IX,
tu.) t «.

Kwamllm (/Tihmkt I m kmm in 'af.) i 1 «•

«ftOBTHB.

Ur«Mtiif lu, te. ^ HMri ■!■■(, t ««1. .

ITkrAtr, lai*! tt Mtrmmm», liai. Uraat, I «. nUm , InAall far L Manaiar, I
<•(. . . .

CAUaia BELATIfilB.

M iMfcipii n i al Airain ih i m ii, I «al. . .

fMkn i iMy M , t iMaa k

•AUfTL.aBOTB.

MvJHt fM^wHlf 1 Wlb •••«■■•

r*ftf, t «aL

B»rÈitoMm 4- m*m éi fmmlU», 1 «al.

liUMi kayUtimt U l*7<<f«, •«•., I «al.

OVratGBI BB CHOIX.

«a^hteMl, Walaiia 4* Fli n a t i, t «aL .

f—wii * (aOiUU, I iWai k.

—iiii II At MaMmMka, 1 tarin k. . . .

ttéú tt ChmiUéuHm*, f. X. Manak*, t «.

M>la * «M ^ «rv4fa, i «al. ...

!«<*■« 4* mtm* Miat, 1 «al.

TMamm àt ta fliUral»»». yar iMiata, 1 «al.

àiiu^d. en fbawMi, f. Umt et tUmttÊt, I «.

MA 4* Ifcff^i ,b^t», f. Caprffaa, S «al.

NMn 4« MaM Dnlm>4»t-rmfmun, t «al.

*Uak« 4« U BaifaMrrfiaM , f, Caf«l(M , 4 «.

Mmh éa ltmrt- J m4U , Ir. p. Al. Ptwfaa, I «.

SO

^ flfciii MM 4* itÊtft^ CWklit, I ««L •' . . . ir<tt««ifiU«ra«C«tk«,to. aa-
taatnivaL nWJlra fMJimi, la. fat Aal. ia Ulaa*. « «.

S<ta<«.BaB«a, Bri*. Iraaf. aa ITIailkria, % «. OBmtm 4* wW lawir M
MmUtrt, 1 «aL IÉI|*t, ttr.,!*. fat ■«ajaaa. r aaiiaal, 1 «. Ba ra^, far Ja«fh i»
MaiMM, 1 «aL .

Buala IV r«Uair« 4« r^aM*, f. «aLM, I «.

Baiyn lUmifyét, a«. aatM , f . C Iikllt^ « «. OB iiwti et U r ial n w 4«
a.«aa, I «al. , fftjriwfayti 4a fii4l , f. BnUa|.Ba<atia. > ia fia ai' — lia, patar,
far Btrrhaai. | n ■■■««Il , |.ar et ■caaataar, I «aL • • m—mt Utmmt , fw rah-
ki Pt^raai , t ««L .

fW4i*t nat,.M« d'Âmbé Ck*Utr, I «aL .

r>l*iU, far Misa d« Bradaar, t «aL . .

BiMai it MitUmyt, i ««l

WiimOi Bfiailni, fat TtfOi*, I «aL • ftittm #Jala*w * lalaar, I «aL

ciitaBi^aia wxkufxiê.

niMir * Jaaa Bar««, « ««L

CmmUrm ia la *i tf *a, « «aL

Wwilii êa fVMcal, 1 ««L ..•••••

raMat * la lUiafaa, « «aL

BMcIt 4r laaii VT, farTaltriMt 1 «aL .

Pbtmmn tmrl'MUIn aaMMrt. dalMaat, t «.

CHybaiiaj d« /p^acfMi BiaMaaa, t «al.

M MUt, t «aL ..•••••*...

(■aarti * BiliMi, « «iL ...>. • Mm Ckat IhiiiJlw «■Bi l l», a «al. b. . .

■UtoW. laaatl fa* Aaité Ckwith 1 «.

CL«MIQOES tftBALIfiBBI TB*B. Kll rBaliçt «aalt. Bblaa CaaMIa, U. *.
Briara*. i

_ UTIaMaaaalla.to. BdMaH.) *' It tanaUi ftràm, Ua4. Paa«at«ilk, |

1W*H «la»WilBir, liai. % Manabr, S «al k •mtt* 4t n«4a aM. f** BeliULR.
I ««(• la / *«Mitai Ml* >4«, ir. A. Bt>|>hats I «al.

br4 Myrm , liai. Bta). Laïaaht , 4 wriar k «fMaiii 4* BiMa NUca, la. A. 4t
Uiaat, I «.

In Kwaa, liai. aaa«, fat Battmirtky, t «.

«Aaalm fj^trl, to. Aa«. 4« Latoat, t «.

U UmdUt ém Uféltk, Irai, ta It., t ««L U rUmirtétW^afUU, It. Maa
Brl.ac, I «.

Jftits^ <U itm—CkrUl it 4ar Âiltrn, 1 «al.

«<««<>« (*Wra'« 4ai rara«ai, I tMtt k .

SVa U-f, Ua4. Ua 4a Wiill^] «al. k 4W/«r<a<, aa4all fat H. fkaïkirr. t
«aL Cb/rniaM 4« ê. Jmgmtt^, W. »!• Viciât, t «.

An biMMbt 4a Cataaaai, Iaa4. »aa<, I «al. .

fai ffaaWi, 4* Maaai, ■. B. Ba.<«cU , I «al. tWiLM al fWi. 4a M aa iaa l ,
I. 4« Um r, I >. riiitraai BUB4/, 4« «ataa, tt. 1^'•U| I «aL Simflt ailttirt, U.
fat L. 4a VraUl, t «al.

CLAUIQOEB fiBBC* TBABVIK EB nAMf il C«i<iUa » rJtUtfkmma,' m4.
AtMaJ, I «aL nAhra if atfk-U, laaâ. Aiiia4 , t «aL . .

r>r4.r(irKtOyta, Ir. fat Ala. Bltiraa, t «.

KéfmUi^m» et Hatta, Ua4. aaa«cl«, I «aL BMmu frtrt, liai. Baaa^ t «aL •
•, .

Mitaira fBifi^, I «aL k.

M^mliém Mri«a«(I aa i «ta. ipiaOla, aM.), I «. MiMUrt it TuKtytLU», 1
«al. ...

ùlifimtLatrrt. Vin 4n rkiWaphai, « «al.

larata , B Jlafia* , (ail* . ffcilaMf . , «M., t «al. Mi'l> pjtfawi (B4Ja4«, ««t., «M.), I «aL .

L'nUi» i'B,m,ira, I a4«<tiaa aaaialla, 1 «aL fOJ^irfa 4'Baw4>«, laaâ. «aa-Talla, l«aL

LfiipÊM, I «al ■--■●● ■

OUVBtCES fOUf PBBBBB.

Bairarto, 1 «al •

•araa , S Mtir* k..... .●●.

«pJwMa, S iMat k ●●

■.■ «aarary riyijail, Ir. far f. Baali, t rirlat k f(oÊigtlln yai lu m mM, f . Haia 4a C«ai4la, I «. 1 1) fa/iff 4< làalAa, Ir. far nanti tliia, t «al. .

Imprimé par Béthane «t Plvv.

iG^<

A MON PERE

Que le lirre lui soit dédié Comme Tauteur lui est dévoué.

Le drame qu'on va lire n'a rien qui le recommande à l'attention ou à la bienveillance du public. Il n'a point , pour attirer gnr lui l'intérêt des opinion» politiques , l'avantage du veto de la censure administrative, ni même, pour lui concilier tout d'abord la sympathie littéraire des hommes de goût, l'honneur d'avoir été officiellement rejeté par un comité de lecture infaillible.

Il s'offre donc aux regards , seul , pauvre et nu , comme l'infirme de l'Évangile, solus, pauper, nudus.

Ce n'est pas du reste sans quelque hésitation que l'auteur de ce drame s'est déterminé à le charger de notes et d'avantpropos. Ces choses sont d'or-

dinaire fort indifférentes aux lecteurs. Ils s'informent plutôt du talent d'un écrivain que de ses façons de voir ; et qu'un ouvrage soit bon ou mauvais, peu leur importe sur quelles idées il est assis , dans quel esprit il a germé. On ne visite guère les caves d'un édifice dont on a parcouru les salles , et quand on mange le fruit de l'arbre on se soucie peu de la racine.

D'un autre côté, notes et préfaces sont quelquefois un moyen commode d'augmenter le poids d'un livre, et d'accroître, en apparence du moins, l'importance d'un travail; c'est une tactique semblable à celle de ces généraux d'armée qui , pour rendre plus imposant leur firent de bataille , mettent en ligne jusqu'à leurs bagages. Puis , tandis que les critiques s'acharnent sur la préface et les érudits sur les notes, il peut arriver que l'ouvrage lui-même leur échappe et passe intact à travers leurs feux croisés , comme une armée qui se tire d'un mauvais pas entre deux combats d'avant-poste et d'arrière-garde.

Ces motifs, si considérables qu'ils soient, ne sont pas ceux qui ont décidé l'auteur. Ce yoliime n'avait pas besoin d'être évflé : il n'est déjà que trop gros. Ensuite , et l'auteur ne sait comment cela se fait , ses préfaces , franches et naïves , ont toujours servi près des critiques plutôt à le compromettre qu'à le protéger. Loin de lui être de bons et fidèles boucliers, elles lui ont joué le mauvais tour de ces costumes étranges qui , signalant dans la bataille le soldat qui les porte, lui attirent tous les coups et ne sont à l'épreuve d'aucun.

Des considérations d'un autre ordre ont influé sur l'auteur. Il lui a semblé que si , en effet , on ne visite guère par plaisir les caves d'un édifice , on n'est pas fâché quelquefois d'en examiner les fondements. Il se livrera donc , encore une fois , avec une préface , à la colère des feuilletons. Che sara, sara. Il n'a jamais pris grand souci de la fortune de ses ouvrages , et il s'effraie peu du « qu'en dirat-on ? » littéraire. Dans cette flagrante discussion qui met aux prises les théâtres et l'école, le public et les académies, on n'entendra peut-être pas sans quelque intérêt la voix d'un solitaire apprentif de nature et de vérité , qui s'est de bonne heure retiré du monde littéraire par amour des lettres, et qui apporte de la bonne foi à défaut de bon goût, de la conviction à défaut de talent , des études à défaut de science.

Il se bornera du reste à des considérations générales sur l'art , sans en faire le moins du monde un boulevard à son propre ouvrage, sans prétendre écrire un réquisitoire ni un plaidoyer pour ou contre qui que ce soit. L'attaque ou la défense de son livre est pour lui moins que pour tout autre la chose importante. Et puis les luttes personnelles ne lui conviennent pas. C'est toujours un spectacle misérable que de voir ferrailler les amours-propres. Il proteste donc d'avance contre toute interprétation de ses idées , toute application de ses paroles, disant avec le fabuliste espagnol :

Qalea htga aplicaiionet Con «a pon te io coma.

A la vérité, plusieurs des principaux champions des « saines

doctrines littéraires » lui ont fait Tlionneur de lui jeter le gant jusque dans sa profonde obscurité , à lui , simple et imperceptible spectateur de cette curieuse mêlée. Il n'aura pas la fatuité de le relever. Voici , dans les pages qui vont fiuivre , les observations qu'il pourrait leur opposer ; voici sa fi:ûnilfi et sa pierre : mais d'autres, s'ils veulent , les jetteront à la tè(e des Goliaths classiques.

Cela dit , passons.

Partons d'un fait : la même nature de civilisation , ou , pour employer une expression plus précise, quoique plus étendue , la même société n'a pas toujours occupé la terre. Le genre humain dans son ensemble a grandi , s'est développé, a mûri comme un de nous. Il a été enfant, il a été homme; nous assistons maintenant à son imposante vieil- /C lesse. Avant l'époque que la soc'été moderne a nommée antique, il existe une autre ère^ que les anciens appelaient fabuleuse, et qu'il serait plus exact d'appeler primitive. Voilà donc trois grands ordres de choses successifs dans la civilisation, depuis son origine jusqu'à nos jours. Or^ comme la poésie se superpose toujours à la société, nous allons essayer de démêler, d'après la forme de celle-ci , quel a dû être le caractère de l'autre à ces trois grands âges du monde : les temps primitifs , les temps antiques, les temps modernes.

Aux temps primitifs, quand l'homme s'c'eille dans un monde qui vient de naître , la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent , sa première parole n'est qu'un hymne. Il

touche encore de si près à Dieu, que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il cliatite comme il respire. Sa lyre n'a que trois cordes: Dieu, l'âme, la créa- " * tion; mais ce triple mystère enveloppe tout, mais cette triple idée comprend tout. La terre est encore à peu près déserte. 11 y a des familles, et pas de peuples; des pères, et pas de rois. Chaque race existe à Taise ; point de propriété , point de lois, point de froissements, point de guerres. Tout est à chacun et à tous. La société est une communauté. Rien n'y

gêne rtiomme. Il mène cette vie pastorale et nomade par laquelle commencent toutes les civilisations , et qui e>t si propice aux contemplations solitaires , aux capricieuses rêveries. Il se laisse faire. H se laisse aller. Sa pensée, comme sa vif, ressemble au nuage qui change de forme et de route, selon le vent qui le pousse. Voilà le premier homme , voilà le premier poète. 11 est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion ; l'Ode est toute sa poésie.

Ce poème , cette ode des temps primitifs , c'est la Genèse.

Peu à j^u cependant cette adolescence du monde s'en va. Toutes Ips splières ^^agrandissent ; la famille devient tribu, la tribu devient nation. Chacun de ces groupes d'hommes se parque autour d'un centre commun , et voilà les royaumes. L'instinct social succède à l'instinct nomade. Le cajmp fait place à la cité, la (ente au palais, l'arche au temple. Les chefs de ces naissants États sont bien encore pasteurs , mais pasteurs de peuples ; leur bâton pastoral a déjà forme de sceptre. Tout s'arrête et se fixe. La religion l^rend une forme; les rites règlent la prière; le dogme vient encadrer le culte. Ainsi le prêtre et le roj se partagent la paternité du peuple ; ainsi à la communauté patriarcale succède la société théocratique.

Cependant les nations commencent à être trop serrées sur le globe ; elles se gênent et se froissent ; de là les chocs d'empires, la guerre. Elles débordent les unes sur les autres : de là les migrations de peuples, les voyages. La poésie reflète ces grands événements ; desidées elle pas.«e aux choses. *' Elle chante les siècles, les peuples, les empires. Elle devient ; épique , elle enfante Homère.

Homère, en effet, domine la société antique. Dans cette société tout est simple, tout est épique. La poésie est religion, la religion est loi. A la virginité du premier âge a succédé la chasteté du second. Une sorte de gravité solennelle s'est éteinte partout, dans les mœurs domestiques comme dans les mœurs publiques. Les peuples n'ont conservé de la vie errante que le respect de l'étranger et du

yoyagfier. La famille a une patrie; tout est attaché à elle; il y a le culte du foyer, le culte du tombeau.

Nous le répétons, l'expression d'une pareille civilisation ne peut être que l'épopée. L'épopée y prendra plusieurs formes, mais ne perdra jamais son caractère. Pindare est plus sacerdotal que patriarcal, plus épique que lyrique. Si les annalistes, contemporains nécessaires de ce second âge du monde, se mettent à recueillir les traditions et commencent à compter avec les siècles, ils ont beau faire, la chronologie ne peut chasser la poésie; l'histoire reste épopée. Hérodote est un Homère.

Mais c'est surtout dans la tragédie antique que l'épopée ressort de partout. Elle monte sur la scène grecque sans rien perdre en quelque sorte de ses proportions gigantesques et démesurées. Ses personnages sont encore des héros, des demi-dieux, des dieux; ses ressorts des oracles, des fatalités; ses tableaux, des dénombrements, des funérailles, des combats. Ce que chantaient les rhapsodes, les acteurs le déclamaient: voilà tout.

Il y a mieux. Quand toute l'action, tout le spectacle du poème épique ont passé sur la scène, ce qui reste, le chœur le prend. Le chœur commente la tragédie, encourage les héros, fait des descriptions, appelle et cite le jour, se réjouit, se lamente, quelquefois donne la décoration, explique le sens moral du sujet, flatte le peuple qui l'écoute. Or, qu'est-ce que le chœur, que ce bizarre personnage placé entre le spectacle et le spectateur, sinon le poète complétant son épopée?

Le théâtre des anciens est comme leur drame, grandiose, pontifical, épique. Il peut contenir trente mille spectateurs; on y joue en plein air, en plein soleil; les représentations durent tout le jour. Les acteurs grossissent leurs voix, masquent leurs traits, haussent leur stature; ils se font géants, comme les rois. La scène est immense, elle peut représenter tout à la

fois l'intérieur et l'extérieur d'un temple, d'un palais, d'un camp, d'une ville. On y déroule de vastes spectacles. Ce t, et nous ne citons ici que de mémoire, c'est Prométhée sur sa montagne; c'est Antigone cherchant du

sommet d'une tour son frère Polynice dans l'armée ennemie (les Phéniciennes) ; c'est Évadné se jetant du liant d'un rocher dans les flammes où brûle le corps de Capanée (les Suppliants d'Euripide) ; c'est un vaisseau qu'on voit surgir au port) et qui débarque sur la scène cinquante princesses avec leur suite (les Suppliants d'Eschyle). Architecture et poésie , là , tout porte un caractère monumental. L'antiquité n'a rien de plus solennel, rien de plus majestueux. Son culte et son histoire se mêlent à son théâtre. Ses premiers comédiens sont des prêtres; ses jeux scéniques sont des cérémonies religieuses , des fêtes nationales.

Une dernière observation qui achève de marquer le caractère épique de ces temps , c'est que par les sujets qu'elle traite y non moins que par les formes qu'elle adopte , la tragédie ne fait que répéter l'épopée. Tous les tragiques anciens détaillent Homère. Mêmes fables, mêmes catastrophes, mêmes héros. Tous puisent au fleuve homérique. C'est toujours l'Iliade et l'Odyssée. Comme Achille traînant Hector, la tragédie grecque tourne autour de Troie.

Cependant l'Age de l'épopée touche à sa fin. Ainsi que la société qu'elle représente, cette poésie s'use en pivotant sur elle-même. Rome calque la Grèce ; Virgile copie Homère ; et, comme pour finir dignement, la poésie épique expire dans ce dernier enfantement.

Il était temps. Une autre ère va commencer pour le monde et pour la poésie.

Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel et extérieur, se glisse au cœur de la société antique, la tue , et , dans ce cadavre d'une civilisation décrépite , dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie ; entre son dogme et son culte elle scelle profondément la morale. Et d'abord , pour premières vérités elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre : l'une passagère, l'autre immortelle ; Tune de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double

comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps; en un mot, qu'il est le point d'intersection.

L'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels: la première, partant de la pierre pour arriver à l'homme; la seconde, partant de l'homme pour finir à Dieu.

Une partie de ces vérités avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Évangile que date leur pleine et lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières qui n'en éclairaient qu'un côté, et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Épicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le Christ, c'est le jour. *

Du reste, rien de plus matériel que la théogonie antique. Loin qu'elle ait songé, comme le christianisme, à diviser l'esprit du corps, elle donne forme et visage à tout, même aux essences, même aux intelligences. Tout chez elle est visible, palpable, charnel. Ses dieux ont besoin d'un nuage pour se dérober aux yeux. Ils boivent, mangent, dorment. On les blesse, et leur sang coule, on les estropie, et les voilà qui boitent éternellement. Cette religion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa foudre se forge sur une enclume, et l'on y fait entrer, entre autres ingrédients, trois rayons de pluie tordue, très imbricables radios. Son Jupiter suspend le monde à une chaîne d'or; son soleil monte un char à quatre chevaux; son enfer est un précipice dont la géographie marque la bouche sur le globe; son ciel est une montagne.

Aussi le paganisme, qui pétrit toutes ses créations de la même argile, rapetisse la divinité et grandit l'homme. Les héros d'Homère sont presque de même taille que ses dieux. Ajax défie Jupiter. Achille vaut Mars. Nous venons de voir comme au contraire le christianisme sépare profondément le

souffle de la matière. Il met un abîme entre l'Âme et le corps, un abîme entre l'homme et Dieu.

A cette époque, et pour n'omettre aucun trait de l'esquisse à laquelle nous nous sommes aventuré, nous ferons remarquer qu'avec le christianisme et par lui s'introduisait dans l'esprit des peuples un sentiment nouveau, inconnu des anciens et singulièrement développé chez les modernes, un sentiment qui est plus que la gravité et moins que la tristesse : la mélancolie. Et en effet, le cœur de l'homme, jusqu'alors engourdi par des cultes purement hiérarchiques et sacerdotaux, pouvait-il ne pas s'éveiller et sentir germer en lui quelque faculté inattendue au souffle d'une religion, humaine parce qu'elle est divine, d'une religion qui fait de la prière du pauvre la richesse du riche; d'une religion. d'égalité, de liberté, de charité ? Pouvait-il ne pas voir toutes choses sous un aspect nouveau, depuis que l'Évangile lui avait montré l'âme à travers les sens, l'éternité derrière la vie?

D'ailleurs, en ce moment-là même, le monde subissait une si profonde révolution, qu'il était impossible qu'il ne s'en fît pas une dans les esprits. Jusqu'alors les catastrophes des empires avaient été rarement jusqu'au cœur des populations; c'étaient des rois qui tombaient, des majestés qui s'évanouissaient : rien de plus. La foudre n'éclatait que dans les hautes régions, et, comme nous l'avons déjà indiqué, les événements semblaient se dérouler avec toute la solennité de l'épopée. Dans la société antique, l'individu était placé si bas, que, pour qu'il fût frappé, il fallait que l'adversité descendît jusque dans sa famille. Aussi ne connaissait-il guère l'infortune, hors des douleurs domestiques. Il était presque inouï que les malheurs généraux de l'État dérangeassent sa vie. Mais à l'instant où vint s'établir la société chrétienne, l'ancien continent était bouleversé. Tout était remué jusqu'à la racine. Les événements, chargés de ruiner l'ancienne Europe, et d'en rebâtir une nouvelle, se heurtaient, se précipitaient sans relâche et poussaient les nations pèle-mêle, celles-ci au jour, celles-là dans la nuit. Il se faisait tant de bruit sur la terre, qu'il était impossible que quelque chose de ce tu-

multe n'arrivât pas jusqu'au cœur des peuples. Ce fut plus qu'un écho, ce fut un contre-coup. L'homme se repliant sur lui-même en présence de ces hautes vicissitudes, commença à prendre en pitié l'humanité, à méditer sur

les amèree dérisions de la Yie. De ce sentiment , qui avait été pour Caton païen le désespoir, le christianisme fit la mélancolie.

En même temps , naissait l'esprit d'examen et de curiosité. Ces grandes catastrophes étaient aussi de grands spectacles» de frappantes péripéties. C'était le Nord se ruant sur le Midi» l'univers romain changeant de forme , les dernières convul* sions de tout un monde à l'agonie. Dès que ce monde fut mort, Yoici que des nuées de rhéteurs, de grammairiens, d« sophistes, Tiennent s'abattre , comme des moucherons , sur son immense cadavre. On les voit pulluler, on les entend bourdonner dans ce foyer de putréfaction. C'est à qui examinera, commentera, discutera. Chaque membre, chaque muacle , chaque fibre du grand corps gisant est retournée en tout sens. Certes, ce dut être une joie pour ces anatomistes de la pensée , que de pouvoir, dès leur coup d'essai , faire des expériences en grand ; que d'avoir, pour premier sujets une société morte à disséquer.

Ainsi, nous voyons poindre à la fois et comme se donnant la main le génie de la mélancolie et de la méditation, le démon de l'analyse et de la controverse. A l'une des extrémités de cette ère de transition est Lougin, à l'autre saint Augustin* Il faut se garder de jeter un œil dédaigneux sur cette époque où était en germe ihut ce qui depuis a porté fruit, sur ce temps dont les moindres écrivains, si l'on nous passe une expressioa triviale, mais franche, ont fait fumier pour la moisson qui devait suivre. Le moyen âge est enté sur le Bas*£mpire.

Voilà donc une nouvelle religion , une^ociété nouvelle i sur cette double base, il faut que nous voyions grandir une nouvelle poésie. Jusqu'alors, et qu'on nous pardonne d'exposer un résultat que de lui-même le lecteur a déjà dû tirer de ce qui a été dit plus haut; jusqu'alors, agissant en cela comme le polythéisme et la philosophie antique, la muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous

une seule face , rejetant sans pitié de Tart presque tout ce qui, dans le inonde soumis à son imitation , ne se rapportait pas à un certain type du beau. Type d'abord magnifique, mais, comme il arrive toujours de ce qui est systématique, devenu dans les derniers temps faux , mesquin et conventionnel. Le christianisme amène l'a poésie à la vérité. Comme lui, la muse

moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement beau, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle se demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue du Créateur ; si c'est à l'homme à rectifier Dieu ; si une nature mutilée en sera plus belle ; si l'art a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la Tie, la création ; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son muscle et son ressort ; si enfin c'est le moyen d'être harmonieux que d'être incomplet. C'est alors que, l'œil fixé sur des événements tout à la fois risibles et formidables, et sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit ; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient.

Aussi voilà un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie ; et comme une condition de plus dans l'être modifie l'être tout entier, voilà une forme nouvelle qui se développe dans l'art. Ce type, c'est le grotesque. Cette forme, c'est la comédie.

Et ici qu'il nous soit permis d'insister ; car nous venons d'indiquer le trait caractéristique, la différence fondamentale qui sépare, à notre avis, l'art moderne de l'art antique.

La forme actuelle de la forme morte, ou, pour nous servir de mots plus vagues, mais plus accrédités, la littérature romantique de la littérature classique.

« Enfin ! vont dire ici les gens qui, depuis quelque temps, nous voient venir, nous vous tenons ! tous voilà pris sur le fait ! Donc, vous faites du laid un type d'imitation, du grotesque un élément de Tart ! mais les grâces... mais le bon goût... Ne savez-vous pas que l'art doit rectifier la nature ? qu'il faut Venir à l'ordre ? qu'il faut choisir ? Les anciens ont-ils jamais mis en oeuvre

le laid et le grotesque ? Ont-ils jamais mêlé la comédie à la tragédie ? l'exemple des anciens, messieurs ! D'ailleurs, Aristote. . . D'ailleurs, Boileau. . . D'ailleurs, La Harpe... » — En vérité!

Ces arguments sont solides, sans doute, et surtout d'une rare nouveauté. Mais notre rôle n'est pas d'y répondre- Nous ne bâtissons pas ici de systèmes, parce que Dieu nous garde des systèmes. Nous constatons un fait. L'homme est historien et juge critique. Que ce fait plaise ou déplaise, peu importe ! il est. — Revenons donc, et essayons de faire voir que c'est de la féconde union du type grotesque au type sublime que naît le génie moderne, si complexe, si varié dans ses formes, si inépuisable dans ses créations, et bien opposé en cela à l'uniforme simplicité du génie antique; montrons que c'est de là qu'il faut partir pour établir la différence radicale et réelle des deux littératures.

Ce n'est pas qu'il fût vrai de dire que la comédie et le grotesque étaient absolument inconnus des anciens. La chose serait d'ailleurs impossible. Rien ne vient sans racine; la seconde époque est toujours en germe dans la première. Dès l'Iliade, Thersite et Vulcain donnent la comédie, l'un aux hommes, l'autre aux dieux. Il y a trop de nature et trop d'originalité dans la tragédie grecque pour qu'il n'y ait pas quelquefois de la comédie. Ainsi, pour ne citer toujours que ce que notre mémoire nous rappelle : la scène de Ménélas avec la portière du palais (Hélène, acte 1); la scène du Phrygien (Oreste, acte IV). Les Tritons, les Satyres, les Cyclopes, sont des grotesques; les Sirènes, les Furies, les

Parques, les Harpies, sont des grotesques; Polyphème est un grotesque terrible; Silène est un grotesque bouffon.

Mais on sent ici que cette partie de l'art est encore dans l'enfance. L'épopée qui, à cette époque, imprime sa forme à tout, l'épopée pèse sur elle, et étouffe. Le grotesque antique est inutile, et cherche toujours à se cacher. On voit qu'il n'est pas sur son terrain, parce qu'il n'est pas dans sa nature. Il se dissimule le plus qu'il peut. Les Satyres, les Titans, les Sirènes sont à peine difformes. Les Parques, les Harpies sont plutôt hideuses par leurs attributs que par leurs traits; les Furies sont belles, et on les appelle Erynides. C'est à-dire, étymologiquement, bienfaisantes. Il y a une Toile de grandeur ou

de divinité sur d'autres grotesques. Polyphème est géant; Midas est roi ; Silène est dieu.

Aussi la comédie passe-t-elle presque inaperçue dans le graiul ensemble épique de l'antiquité. A côté des cliars olympiques, qu'est-ce que la ciarrette de Thespis ? Près des colosses homériques, Eschyle» Sophocle, Euripide, que sont Aristophane et Plaute ? Homère les emporte avec lui, comme Hercule emportait les Pygmées, cachés dans sa peau de lion»

Dans la pensée des modernes, au contraire, le groteMiue a un rôle immense. Il y est partout : d'une part, il crée le difforme et l'horrible ; de l'autre, le comique et le bouffon. 11 attache autour de la religion mille superstitions originales ^ autour de la poésie mille imaginations pittoresques. C'est liu^ qui sème à pleines mains dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans le feu, ces myriades d'êtres intermédiaires que nous retrouvons tous vivants dans les traditions populaires du moyen Age ; c'est lui qui fait tourner dans l'ombre la ronde effrayante du sabbat> lui encore qui donne à Satan les come^ les pieds de bouc, les ailes de chauve-souris. C'est lui, tou** jours lui, qui tantôt jette daqs l'enfer chrétien ces hideuses fifures qu'évoquera l'Âpre génie de Dante et de Milton, tantôt le peuple de ces formes ridicules au milieu desquelles se jouera Callot, le Michei-Ange burlesque. Si du monde idéal il passe au monde réel, il y déroule d'intarisables parodies de l'humanité. Ce sont des créations de sa fantaisie que œs

Scaramonehes, cen Crispinn, ees Arleqnin», grimaçantes silhouettes <1e l'homme, types toat à fait inconnus à la grave antiquité, et sortis pourtant de la classique Italie. C'est lui enfin qui, colorant tour à tour le même drame de Timagination du Midi et de Timagination du Nord, fait gambader Sganarelle autour de don Juan et ramper Méphistophélès autour de Faust.

Et comme il est libre et franc dans son allure I comme il fait hardiment saillir toutes ces formes bicarrés que l'âge précédent avait si timidement enveloppées de langes I La poésie antique , obligée de donner des compagnons au boiteux Vulcain, avait tAcié de déguiser leur difformité en l'étenant en quelque sorte sur des proportions colossales. Le génie moderne conserve ce mytlie des forgerons surnaturels, mais il lui imprime brusquement un caractère tout opposé et qui le rend bien plus frappant : H change

les géants en nains, des Cyclopes il fait les Gnomes. C'est avec la même originalité qu'à l'Hydre, un peu banale, de Lerne, il substitue tous ces dragons locaux de nos légendes : la Gargouille de Rouen, le Gra-Ouilli de Metz, la Chifir-Sallée de Troyes, la Drée de Montlhéry, la Tarasque de Tarascon, monstres de formes si variées et dont les noms baroques sont un caractère de plus. Toutes ces créations puisent dans leur propre nature cet accent énergique et profond devant lequel il semble que l'antiquité ait parfois reculé. Certes, les Enménides grecques sont bien moins horribles, et par conséquent bien moins vraies, que les sorcières de Macbeth. Pluton n'est pas le diable.

Il y aurait, à notre avis, un livre bien nouveau à faire sur l'emploi du grotesque dans les arts. On pourrait montrer quels puissants effets les modernes ont tirés de ce type fécond sur lequel une critique étroite s'acharne encore de nos jours. Nous serons peut-être tout à l'heure amené par notre sujet à signaler en passant quelques traits de ce vaste tableau. Nous dirons seulement ici que, comme objectif auprès du sublime, comme moyen de contraste, le grotesque est, selon nous, la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art. Rubens le comprenait sans doute ainsi, lorsqu'il se plaisait à mêler à des déroulements de pompes royales, à

des couronnements, à (Véclatantes cérémonies» quelque hideuse figure de nain de cour. Cette beauté universelle que l'antiquité répandait solennellement sur tout n'était pas sans monotonie ; la même impression, toujours répétée, peut fatiguer à la longue. Le sublime sur le sublime produit malaisément un contraste, et l'on a besoin de se reposer de tout, même du beau. Il semble, au contraire, que le grotesque soit un temps d'arrêt, un terme de comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau avec une perception plus fraîche et plus excitée. La salamandre fait ressortir l'ondine ; le gnomme embellit le sylphe.

Et il serait exact aussi de dire que le contact du difforme a donné au sublime moderne quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus sublime enfin que le beau antique; et cela doit être. Quand l'art est conséquent avec lui-même, il mène bien plus sûrement chaque chose à sa fin. Si Télémaque homérique est fort loin de ce charme éthéré, de cette angélique suavité du paradis de Milton, c'est que sous Télémaque il y a un enfer bien autrement hor-

rible que le Tartare païen. Croiton que Françoise de Rimini et Béatrix seraient aussi ravissantes chez un poète qui ne nous enfermerait pas dans la tour de la Faim et ne nous forcerait point à partager le repoussant repas d'Ugolin ? Dante n'aurait pas tant de gr&ce s'il n'avait pas tant de force. Les naïades charnues, les robustes tritons, les zéphyrs libertins onMls la fluidité diaphane de nos ondins et de nos sylphides.' N'est-ce pas parce que l'imagination moderne sait taire rêder hideusement dans nos cimetières les vampires, les ogres, les aulnes, les psylls, les goules, les brucclaqués, les aspioles, qu'elle peut donner à ses fées cette forme incorporelle , cette pureté d'essence dont approchent si peu les nymphes païennes.' La Vénus antique est belle, admirable sans doute ; mais qui a répandu sur les figures de Jean Goujon cette élégance svelte, étrange, aérienne.' qui leur a donné ce caractère inconnu de vie et de grandiose, sinon le voisinage des sculptures rudes et puissantes du moyen âge ?

Si au milieu de ces développements nécessaires, et qui liourraient être beaucoup plus approfondis/ le fil de nos idées

ne s'est pas rompu dans Tesprit da lecteur, il a compris sans doute avec quelle puissance le grotesque , ce germe de la camédie, recueilli par la Muse moderne, a dû croître et grandir dès qu'il a été transporté dans un terrain plus propice que le paganisme et l'épopée. En effet, dans la poésie nouvelle , taudis que le sublime représentera Tâme telle qu'elle est, épurée par la morale chrétienne , lui jouera le rôle de la bête humaine. Le premier typé, dégagé de tout alliage impur, aura en apanage tous les charmes, toutes les grâces, toutes les beautés : il faut qu'il puisse créer on jour Juliette , Desdémona, Ophélia. Le second prendra tous les ridicules, toutes les infirmités, toutes les laideurs. Dans ce partage de l'humanité et de la création, c'est à lui que reviendront les passions, les vices, les crimes ; c'est lui qui sera luxurieux , rampant, gourmand, avare, perfide, brouillon, hypocrite ; c'est lui qui sera tour à tour Iago. Tartufe, Basile ; Polonius, Harpagon, Bartholo ; Falstaff, Scapin, Figaro. Le beau n'a qu'un type ; je \^^^ -^ laid en a mille. C'est que le beau, à parler humainement, n'est que la formé considérée dans son rapport le plus simple, dans sa symétrie la plus absolue, dans son harmonie la plus intime avec notre organisation. Aussi nous offre t-il toujours un ensemble complet, mais restreint comme nous. Cequenousappc* Ions l e

lai d, au contraire, est un détail d'un grand ensemble qui nous échappe, et qui s'harmonise non pas avec l'homme, mais avec la création tout entière. Voilà pourquoi il nous présente sans cesse des aspects nouveaux, mais incomplets. C'est une étude curieuse que de suivre l'avènement et la marche du grotesque d<»ns l'ère moderne. C'est d'abord une invasion, une irruption, un débordement; c'est un torrent qui a rompu sa digue. Il traverse en naissant la littérature latine qui se meurt, y colore Perse, Pétrone, Juvénal, et y laisse VAné d'or d'Apulée. De là, il se répand dans l'imagination des peuples nouveaux qui refont l'Europe. Il abonde à flots dans les conteurs, dans les chroniqueurs, dans les romanciers. On le voit s'étendre du Sud au Septentrion. Il se joue dans les rêves des nations tudesques, et en même temps vivifie de son Souffle ces admirables Romanceros espagnols,

véritable Iliade de la chevalerie. C'est lui, par exemple, qui, dans le roman de la Rose, peint ainsi une cérémonie auguste, réélection d'un roi :

Un grand vilain lors ils éluèrent.

te fu» osfu qu'eurent eux Ils eurent.

Il imprime surtout son caractère à cette merueilleuse architecture qui, dans le moyen Age, tient la place de tous les arts. Il attache son stigmate au front des cathédrales, encadre ses enfers et ses purgatoires sous l'ogive des portails, les fait flamboyer sur les vitraux, déroule ses monstres, ses dragons, ses démons autour des chapiteaux, le long des frises, au bord des toits. Il s'étale sous d'innombrables forêts, sur la façade de bois des maisons, sur la façade de pierre des châteaux, sur la façade de marbre des palais. Des arts il passe dans les mœurs; et, tandis qu'il fait applaudir par le peuple les graciosos de comédie, il donne aux rois les fous de cour. Plus tard, dans le siècle de l'étiquette, il nous montrera Scarron sur le bord même de la couche de Louis XIV. En attendant, c'est lui qui meuble le blason, et qui dessine sur l'écu des chevaliers ces symboliques hiéroglyphes de la féodalité. Dès mœurs, il pénètre dans les lois; il cite coutumes bizarres attestent son passage dans les institutions du moyen Age. De même qu'il avait fait entendre dans son tombeau Thespis barbouillé de boue, il danse avec la bazouche sur cette fameuse table de marbre qui servait tout à la fois de théâtre aux farces populaires et aux tournois royaux. Enfin, admis dans les arts,

dans les mœurs, dans les lois, il entre jusque dans l'église. Nous le voyons ordonner, dans chaque ville de la catholicité, quelque'une de ces cérémonies singulières, de ces processions étranges où la religion marche accompagnée de toutes les superstitions, le sublime environné de tous les grotesques. Pour le peindre d'un trait, telle est, à cette aurore des lettres, sa verve, sa vigueur, sa sève de création, qu'il jette du premier coup, sur le seuil de la poésie moderne, trois Hoiuères bouffons : Arioste, en Italie; Cervantes, en Espagne; Rabelais, en France.

Il serait surabondant de faire ressortir davantage cette influence du grotesque dans la troisième évolution. Tout démontre, à l'époque dite romantique, son alliance intime et créatrice avec le beau. Il n'y a pas jusqu'aux plus naïves légendes populaires qui n'expliquent quelquefois avec un admirable instinct ce mystère de l'art moderne. L'antiquité n'avait pas fait la Belle et la Bête»

Il est vrai de dire qu'à l'époque où nous venons de nous arrêter, la prédominance du grotesque sur le sublime, dans les lettres, est vivement marquée. Mais c'est une fièvre de réaction, une fureur de nouveauté qui passe; c'est un premier flot qui se retire peu à peu. Le type du beau reprendra bientôt son royaume et son droit, qui n'est pas d'exclure l'autre principe, mais de prévaloir sur lui. Il est temps que le grotesque se contente d'avoir un coin du tableau dans les fresques royales de Murillo, dans les pages sacrées de Véronèse; d'être mêlé aux deux admirables jugements derniers dont s'enorgueilleront les arts, à cette scène de ravissement et d'horreur dont Michel-Ange enrichira le Vatican, à ces effrayantes chutes d'hommes que Rubens précipitera le long des voûtes de la cathédrale d'Anvers. Le moment est venu où l'équilibre entre les deux principes va s'établir. Un homme, un poète roi, poète souverain, comme Dante le dit d'Homère, va tout fixer. Les deux génies rivaux unissent leur double flamme, et de cette flamme jaillit Shakespeare.

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le drame; et le drame qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi , pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici ^ la poésie a trois Ages, dont cliacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame*. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les t'imps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint h vie.

Le caractère de la première poésie estJa naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poètes lyriques aux poètes épiques, conime les romanciers des poètes épiques aux poètes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque; les chroniqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de Tode sont des colosses : Adam, Caïn, Noé; ceux de Tépopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Othello. L'ode vit de l'idéal, Tépopée du grandiose, le drame du réel. Enfin , cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Sl^jy^u^gare.

Telles sont donc, et nous nous bornons en cela à relever un résultat, les diverses physionomies de la pensée aux différentes ères de l'homme et de la société. Voilà ses trois visages, de jeunesse, de virilité et de vieillesse. Qu'on examine une littérature en particulier, ou toutes les littératures en masse, on arrivera toujours au même fait: les poètes lyriques avant les poètes épiques, les poètes épiques avant les poètes dramatiques. En France, Malherbe avant Chapelain, Chapelain avant Corneille; dans l'ancienne Grèce, Orphée avant Homère, Homère avant Eschyle ; dans le Jivr^primitif, la Genèse avant les Rois, les Rois avant /o6; ou, pour reprendre cette grande échelle de toutes les poésies que nous parcourions tout à l'heure, la Bible avant l'Iliade', l'Iliade avant Shakspeare.

La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense. C'est^ disons-le en passant, pour cette dernière raison que le drame, unissant les qualités les plus opposées, peut é!re tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittor sque.

Il serait^ conséquent d'ajouter ici que tout dans la nature et dans la vie passe par ces trois phases, du lyrique, de l'épique et du (liamalique, parce

que tout nait, agit et meurt. S'il n'était pâi ridicule de mêler les fantasques rapprochements de l'imagination aux déductions sévères du raisonne-

men^i an poète pourrait dire que le lever du soleil, par exemple, est un liymoe, son midi une éclatante é(M>pée, son couclier un sombre drame où luttent le jour et la nuit, la vie et la mort. Mais ce serait là de la poésie, de la folie peut-être ; et qu'est-ce que cela prouve ?

Tenons- nous-en aux faits rassemblés plus haut : complétons-les d'ailleurs par une observation importante. C'est que nous n'avons aucune- ment prétendu assigner aux trois époques de la poésie un domaine exclusif, mais seulement fixer leur caractère dominant. La Bible, ce divin monument lyri* que, renferme, comme nous l'indiquions tout à l'beure, une épopée et un drame en germe, les Rois et Job. On sent dans tous les poèmes homériques un reste de poésie lyrique et un commencement de poésie drama- tique. L'ode et ie drame se croisent dans l'épopée. Il y a de tout danâ tout; seulement il existe dans chaque chose un élément générateur auquel se subordonnent tous les autres , et qui impose à l'ensemble son caractère i)ropre.

Le drame est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe ; il les contient l'une et l'autre en développement. 11 les résume et les enserme toutes deux. Certes, celui qui a dit : les Français n'ont pas la tête épique, a dit une chose juste et fine ; si même il eût dit ks modernes , le mut spirituel eût été un mot profond. 11 est incontestable cependant qu'il y a surtout du génie épique dans cette prodigieuse Athalie, si haute et si simplement sublime que le siècle ro>al ne l'a pu comprendre. 11 est certain encore que la série des drames chroniques de Shaksprare présente un granjj aspect d'épopée. Mais c'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame : elle ne le gène jamais, se plie à tous ses caprices, se joue sous toutes ses formes , tantôt sublime dans Âriel , tantôt grotesque dans Caliban. Notre époque, dramatique avant tout, est par cela même éminemment lyrique. C'est qu'il y a plus d'un rapport entre le commencement et la fin ; le coucher du soleil a quelques traits de son lever; le vieillard redevient enfant. Mais cette dernière enfance ne ressemble pas à la première ; elle est aussi triste que l'autre est joyeuse.

Il en est de même 'de la poéfiè lyrique. ÉbloaiMaate» rêveuse à Taurore des peuples, elle reparait sombre et pensif à leur /" déclin. La Bible s'ou-Trc riante avec la Genèse, et se ferme sur la menaçante Apocalypse. L*ode moderne est toujours inspirée, mais elle n'est plus ignorante. Elle médite plus qu'elle ne contemple ; sa rêverie est mélancolie. On voit, à ses enfantements, que cette muse s'est accouplée au drame.

Pour rendre sensibles par une image les idées que nous venons d'aventurer, nous comparerions la poésie lyrique pii* mitive à un lac paisible qui reflète les nuages et les étoiles du ciel ; T^opée est le fleuve qui en découle et court» en réfléchissant ses rives, forêts, campagnes et cités, se jeter dans Tocéan du drame. Enfin, comme le lac, le drame réfléchit le ciel ; comme le fleuve, il réfléchit ses rives ; mais seul il a des abîmes et des tempêtes.

C'est donc au drante que tout vient aboutir dans la poésie moderne. Le Paradis per^u est un drame avant d'être une épopée. C'est, on le sait, sous la première de ces formes qu'il s'était présenté d'abord à l'imagination du poète, et qu'il reste toujours imprimé dans la mémoire du lecteur, tant l'ancienne charpente dramatique est encore saillante sous l'édifice épi* que de Milton ! Lorsque Dante Alighieri a terminé son redoutable Enfer t qu'il en a refermé les portes, et qu'il ne lui re^fe plus qu'à nommer son œuvre, l'instinct de son génie lui fait voir que pe poème multiforme est une émanation du drame, non de l'épopée ; et sur le frontispice du gigantesque monu* ment il écrit de sa plume de bronze : Divina Commedia,

On voit donc que les deux seuls poètes des temps modernes qui soient de la taille de Shakspeare se rallient à son unité, lis concourent avec lui à empreindre de la teinte dramatique tonte notre poésie ; ils sont comme lui mêlés de gi*otesque et de sublime ; et loin de tirer à eux dans ce grand ensemble littéraire qui s'appuie sur Shsikspeare, Dante et Milton sont en quelque sorte les deux arcs-boutants de l'édifice dont il est le pilier central , les contre-forts de la voAte dont il est la clef.

Qu'on nous permette de reprendre ici quelques idées déjà

^oDoéef) maU sur lesquelles il faut insister. Nous y ^mmes arrivé, mainteiiiaDt il faut que nous ea repartions.

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : « Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel ; l'un charnel, l'autre éternel, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie ; celui-ci enfin toujours contrainct vers la terre, sa mère » celui-là sans cesse élançant vers le ciel, sa patrie, » de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ?

La poésie née du christianisme » la poésie de notre temps est donc le drame ; le caractère du drame est le réel ; le réel résulte de la combinaison de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie* la poésie complète est dans l'harmonie des contraires. Puis, il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est dans l'art.

En se plaçant à ce point de vue pour juger nos petites règles conventionnelles, pour débrouiller tous ces labyrinthes scolastiques, pour résoudre tous ces problèmes mesquins que les critiques des deux derniers siècles ont laborieusement bâties autour de l'art, on est frappé de la pronéitude avec laquelle la question de l'art moderne, se nettoie. Le drame n'a qu'à faire non pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchaîner dans son sommeil.

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque ne doit jamais être naître d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartuffe n'est pas beau, Pourçaugnac n'est pas noble ; Pourçaugnac et Tartuffe sont d'admirables jets de l'art.

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douanes, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on empêche leurs rameaux de se mê-

ler, si on les sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part des abstractions de vices , de ridicules ; de l'autre , • des abstractions de crime » d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions il restera quelque chose à représenter, l'homme ; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame.

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : A la mort, et allons dîner ! Ainsi le sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien. Ainsi Socrate buvant la ciguë et conversant de l'âme immortelle et du Dieu unique s'interrompra pour recommander qu'on sacrifie un coq à Esculape. Ainsi Elisabeth jurera et parlera latin. Ainsi Richelieu subira le capucin Joseph, et Louis XI son barbier maître Olivier-le-Diable. Ainsi Cromwell dira : J'ai le parlement dans mon sac et le Roi dans ma poche; ou, de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles I^{er}, barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant. Ainsi César dans le char de triomphe aura peur de verser. Car les hommes de génie , si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, c'est par là qu'ils sont dramatiques. « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, » disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre

illumine à la fois l'art et l'histoire , ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie.

Chose frappante ! tous ces contrastes se rencontrent dans les poètes eux-mêmes , pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités, ces hommes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces Démocrates sont aussi des Hérahés. Beaumarchais était morose , Molière était sombre , Shakespeare mélancolique.

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité. Quelquefois il y arrive par masses homogènes , par caractères complets : Dandin , Pnisiass, Trissotin , Brid'oïson , la nourrice de Juliette ; quelquefois empreint de terreur, ainsi Richard III , Bégearss, Tartufe, Méphistophélès ; quelquefois même voilé de grâce et d'élégance, comme Figaro, Osrick, Mercutio, don Juan. Il s'infiltré partout; car de même que les plus vulgaires ont mainte fois leurs accès de sublime , les plus élevés paient fréquemment tribut au trivial et au ridicule. Aussi, souvent insaisissable, souvent imperceptible , est-il toujours présent sur la scène, même quand il se tait, même quand il se cache. Grâce à lui, point d'impressions monotones. Tantôt il jette du rire, tantôt de l'horreur dans la tragédie. 11 fera rencontrer l'apothicaire à Roméo, les trois sorcières à Macbeth, les fossoyeurs àHamlet. Parfois enfin il peut sans discordance^ comme dans la scène du roi Léar et de son fou , mêler sa voix crierde aux plus sublimes, aux plus lugubres, aux plus rêveuses musiques de l'âme.

Voilà ce qu'a su faire entre tous, d'une manière qni lui est propre et qu'il serait aussi inutile qu'impossible d'imiter, Shakspeare, ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène : Corneille, Mplière, Beaumarchais.

On voit combien l'arbitraire distinction des genres croule vite devant la raison et le goût. On ne ruinerait pas moins

aisément la prétenclue règle des deux unités. Nous disons deux et non trois unités, l'unité d'action ou d'ensemblei la seule vraie et fondée, élant depuis loug-temps hors de cause

Des contemporains distingués , étrangers et nationaux , ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste» l« combat ne devait pas être long. A la première secousse elle a craqué, tant elle était vermoulue , cette solive de la vieille mesure scolastique.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que

ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, ou ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour, comme s'ils s'étaient dit tout simplement :

AU^e n'is eantemns l'amant alterna Cam ina,

Où a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette aorte ? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas à la vérité, les scolastiques en font bon marché, mais à la vraisemblance ? Il résulte de là que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-à-dire tout le drame, se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théâtre que les coudes de

l'action ; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que, souventesfois, nous sommes tentés de leur crier : « Vraiment \ mais conduisez-nous donc là-bas. On s'y doit bien amuser, cela doit être beau à voir ! » A quoi ils répondraient sans doute : « il serait possible que cela vous amuse. Vous vous intéressât, mais ce n'est point là qu'est

tion ; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène française.
» Voilà !

Mais, dira-t-on | cette règle que vous répudiez est empruntée du théâtre grec. En quoi le théâtre et le drame grecs ressemblent-ils à notre drame et à notre théâtre ? D'ailleurs nous avons déjà fait voir que la prodigieuse étendue de la scène antique lui permettait d'embrasser une localité tout entière, de sorte que le poète pouvait, selon les besoins de l'action, la transporter à son gré d'un point du théâtre à un autre, ce qui équivalait bien à peu près aux changements de décorations. Bizarre contradiction ! Le théâtre grec, tout asservi qu'il était à un but national et religieux, est bien autrement libre que le nôtre, dont le seul objet cependant est le plaisir, et, si l'on veut, renseignement du spectateur. C'est que l'un n'obéit qu'aux lois qui lui sont

propres, tandis que l'autre s'applique des conditions d'être parfaitement étrangères à son essence. L'un est artiste, l'autre est artificiel.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidèle empreinte des faits. Le lieu où telle catastrophe s'est passée en devient un témoin terrible et inséparable, et l'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire. Le poète oserait-il assassiner Rizzio ailleurs que dans la chambre de Marie Stuart ? poignarder Henri IV ailleurs que dans cette rue de la Féronnerie, tout obstruée de baquets et de voitures ? blesser Jeanne d'Arc autre part que dans le Vieux-Marché ? dépêcher le duc de Guise autre part que dans ce château de Blois, où son ambition fait fermenter une assemblée populaire ? décapiter Charles V et Louis XVI ailleurs que dans ces places sinistres d'où l'on peut voir White-Hall et les Tuileries, comme si leur échafaud servait de pendant à leur palais ?

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a

sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements ! appliquer la même mesure sur tout ! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps à l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la Providence déroule à si grandes masses dans la réalité ! c'est mutiler hommes et choses ; c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux : tout cela mourra dans l'opération, et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire ; ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie : Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette.

Et puis, si vingt-quatre heures peuvent être comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante-huit. L'unité de Shakespeare ne sera donc pas l'unité de Corneille. Pitié !

Ce sont là pourtant les pauvres chicanes que depuis deux siècles la mé-Jiocrité, l'envie et la routii:e font au génie! C'est ainsi qu'on a borné l'es'^or de nos pliis grands poètes. C'est avec les ciseaux des unités qu'on leur a coupé l'aile. Et que nous a-t-on donné en échange de ces plumes d'aigle retran"cliées à Corneille et à Pacieu ? Campistron.

Nous concevons qu'on pourrait dire : Il y a dans des changements trop fréquents de décorations quelque chose qui embrouille et fatigue le spectateur, ' et qui produit sur son attention l'effet de Téblouissement ; il peut aussi se faire que des translations multipliées d'un lieu à un autre lieu , d'un temps à un autre temps, exigent des contre-expositions qui le refroidissent; il faut craindre encore de laisser dans le milieu d'une action des lacunes qui empêchent les parties du drame d*adltérer étroitement entre elles, et qui en outre déconcertent le spectateur parce qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il peut y avoir dans ces vides... — Mais ce sont là précisément les difficultés de l'art. Ce sont là de ces obstacles propres à tels ou tels sujets , et sur lesquels on ne saurait

statuer une fois pour toutes. C'est au génie à les résoudre , non aux poétiques à les éluder.

Il suffirait enfin , pour démontrer Tabsurdilé ile la règle des deux unités, d'une dernière raison , prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, Vunité d'action, la seule admii^e de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer l'action principale. Il faut seulement que ces parties, savamment subordonnées au tout, gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.

Mais , s'écrieront les douaniers de la pensée , de grands génies les ont pourtant subies, ces règles que vous rejetez ! Eh oui, malheureusement ! Qu'auraient-ils donc fait, ces admirables hommes, si on les eût laissés faire? Ils n'ont pas du moins accepté vos fers sans combat. Il faut voir comme Pierre Corneille , harcelé à son début pour sa merveille du Cid, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry ! comme il dénonce à la postérité les violences de ces hommes, qui, dit il, se font tout blancs d'Aristote! \\ faut voir comme on lui dit, et nous citons des textes du temps : « leune homme, il faut apprendre auant que d'enseigner, et w a moins que d'être vn Scaliger ou vn Heinsiiis, cela n'est pas V supportable! » Là-dessus Corneille se révolte et demande si c'est donc qu'on yeut le faire descendre « beaucoup au » dessovbs de Claueret ? » Ici Scudéry s'indigne de tant d'orgtieil et rappelle à « ce trois fois grand avthevr du Cid... » *i £e8 modestes paroles par où le Tasse, le plus grand homme » de son siècle, a commencé l'Apologie du plus beau de ses

» ouurages, contre la plus aigre et la plus iniuste Censura, u qu'on fera peut-être Jamais. M. Corneille^ ajoute-t-il, tes^ » moipne bien en ses Re&ponses quMl est aussi loing de la » modération que du mérite de cet excellent autheur. v L9 jeune homme si justement et si doucement censuré ose résister; alors Scudéry revient è la charge, il appelle à son secours Vacadémie éminente : « Prononcer , mes Ivces, » un arrest digne de tous, et qui face sçavoir à toute VEn-^ » roque que le Cid n'est point le chef>d'œuure du plus grand » homme de France» mais ou y bien la moins iudicieuse pièce » (de jM. Corneille roesme. Vous le devez, et pour vostre gloire » en particulier, et pour celle d^ nostre nation en général , v qui s'y trouue intéressée : veu que les estrangers qui pour- » roient voir ce beau chef-d'œuure, eux qui ont eu des Tas- » SOS et des Guarinis , croyroiet Que nos plus grands mais^ » très ne sont que des apprentifs. » Il y a dans ce peu d^ ligues instructives toute la tactique étemelle de la routine envieuse contre le talent naissant , celle qui se suit encore de nos jours, et qui a attaché, par exemple, une si curieuse page aux jeunes essais de lord Byron. Scudéry nous la donne en quintessence* Ainsi, les précédents ouvrages d'un homme de génie toujours préférés aux nouveaux > afin de prouver qu'il descend au lieu de monter; Uélite et la Galerie du Palftis mis au-dessus du Cid; puis les noms de ceux qui sont morts toujours jetés à la tête de ceux qui vivent :

Corneille lapidé avec Tasso et Guarini (Guarini!), comme plus tard on lapidera Racine avec Corneille, Voltaire avec Racine ; comme on lapide aujourd'hui tout ce qui s'élève avec Corneille, Racine et Voltaire. La tactique, comme on voit, est usée; mais il faut qu'elle soit bonne, puisqu'elle sert toujours. Cependant le pauvre diable de grand homme soufflait encore. C'est ici qu'il faut admirer comme Scudéry, le capitaine de cette tragi-comédie, poussé à bout, le rudoie et le lalmène; comme il démarque sans pitié son artillerie classique, comme il « fait voir » à l'auteur du Cid « quels doivent estre les épisodes, jd'après Aristote qui l'enseigne, aux » ch3pitnes dixiesme et seiziesn^ de sa Poétique; a cofnme

^"■■■^■■■■■■^ ^ ^ ^ ^ ^"«■eB^iS^IWHVPi^H^Bi^BBBiPi^ ^ ^ ^i^V^Pm

il foudroie OornoiLle) da par ce même Ariatofe, • au diapKro » ▼nziesme de aon Art Poétique, dana lequel on Toit la eon- » damnation du Cid; » de par Platon « Uure dixieame de aa » République; »de parMareelin, « au livre viogt-septiesme; w on le peut voir ; a de par a lea tragédies de Niobé et de » Jephté; m de par « i'Ajax de Sk>phocle (» de par « Texem* » pie d'Eurlpide; » de par « Heinaius, au chapitre aix, con« 9 stitution de la Tragédie, et Scaliger le fila dana sea poéMea ; » enfin, de par « les Canonis-tea et les lurisconsultes, an titre » des nopces. » Les premiers arguments s'adressaient à TAcadémie, le dernier allait au cardinal. Après les coups d'épingles, le coup de massue ; il fallut un jqge pour trancher la question. Chapelain décida. Corneille se vit donc condamné : le lion fut muselé, ou, pour dire comme alors, la eorneille fut déplumée. Voici maintenant la côté douloureux de ce drame grotesque ; c'est, après avoir été ainsi rompu dès son premier jet, que ce génie, tout moderne, tout nourri du moyen âge et de l'Espagne, forcé de mentir à lui-même et de se jeter dans l'antiquité, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans le Nieomédêt si moqué du dernier siècle pour sa fière et naïve couleur, on ne retrouve rii la Rome véritable, ni le vrai Corneille.

Racine éprouva les mêmes dégoûts, sans faire d'ailleurs la même résistance. 11 n'avait, ni dans le génie, ni dans le caractère, l'âpreté hautaine de Corneille. Il plia en silence, et abandonna aux dédains de son temps sa ravissante élogie à'Bsther^ sa magnifique épopée d'Athalie» Aussi on doit croire que, s'il n'eût pas été paralysé comme il l'était par les préjugés de son

siècle, s'il eût été moins souvent togché par la torpille classique, il n'eût point manqué de jeter Lo< cnste dans son drame entre KarcisKeet Néron, et surtout n'eût pas relégué dans la coulisse cette admirable scène du banquet où l'élève de S^ⁿèque empoisonne Britannicus dans la coupe de la réconciliation. Mais peuf-on exiger de l'oiseau qu'il vole sous le récipient pneumatique? Que de beautés pourtant oous coûter t les gens de goût, depuis Scudéry jus-

qu'à La Harpe! on composerait une bien belle œuvre de tout ce que leur souffle aride a séché dans son germe. Du reste, nos grands poètes ont encore su faire jaillir leur génie à travers toutes ces gênes. C'est souvent en vain qu'on a voulu les murer dans les dogmes et dans les règles. Comme le géant bébreu, ils ont emporté avec eux sur la montagne les portes de leur prison.

On répète néanmoins, et quelque temps encore sans doute on ira répétant : — Suivez les règles! Imitiez les modèles! Ce sont les règles qui ont formé les modèles ! — Un moment ! Il y a en ce cas deux espèces de modèles : ceux qui se sont faits d'ajtrès les règles , et , avant eux , ceux d'après lesquels on a fait les règles. Or , dans laquelle de ces deux catégories le génie doit-il se chercher une place ? Quoiqu'il soit toujours dur d'être en contact avec les pédants, ne vaufil pas mille fois mieux leur donner des leçons qu'en recevoir d'eux? Et puis , imiter! Le reflet vaut-il la lumière? le satellite qui se traîne sans cesse dans le même cercle vaut-il l'astre central et générateur? Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère.

Et voyons : qui imiter ? Les anciens ? Nous venons de prouver que leur théâtre n'a aucune coïncidence avec le nôtre. D'ailleurs, Voltaire, qui ne veut pas de Shakspeare, ne veut pas des Grecs non plus. Il va nous dire pourquoi : « Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltants pour nous. Hippolyte, brisé par sa chute, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. Philoctète tombe dans ses accès de souffrance : un sang noir coule de sa plaie. Œdipe, couvert du .«ang qui dégoutte encore du reste de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plant des dieux et des hommes. On entend les cris de Clytemnestre que son propre fils égorge, et Electre crie sur le théâtre : « Frappez, ne l'éf ar- » gnez pas, elle n'a pas épargné notre père. « Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous

qu'on lui enfonce dans l'estomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de Clytemnestre par des hurlements sans aucunes articulations... L'art était dans son enfance du temps d'£8-

chyle romme à Londres du temps de Shakspeare. » -7 Les rooderoes ? Ah ! imiter des imitations! Grftce!

Ma, nous objectera-t-on encore, à là manière dont vous concevez Tart, vous paraissez n'attendre que de grands poètes, toujours compter sur le génie ? — L'art ne compte pas sur la médiocrité. 11 ne lui prescrit rien, il ne la connaît point, elle n'existe point pour lui ; l'art donne des ailes et non des béquilles. Hélas! d'Aubignac a suivi les règles, Campistron a imité les modèles. Que lui importe! 11 ne bfttit point son palais pour les fourmis. 11 les laisse faire leur fourmilière, sans savoir si elles viendront appuyer sur sa base cette parodie de son édifice.

Les critiques de l'école scolastique placent leurs poètes dans une singulière position. D'une part, ils leur crient sans cesse : « Imitiez les modèles! » De l'autre, ils ont coutume de proclamer que : « les modèles sont inimitables ! » Or , si leurs ouvriers, à force de labeurs, parviennent à faire pass<!r dans ce défilé quelque pâle contie-épreuve, quelque calque décoloré des maîtres, ces ingrats, à l'examen du re faccimienio nouveau, s'écrient, tantôt : » Cela ne ressemble a rien ! » tantôt : « Cela ressemble à tout ! » et, par une logique faite exprès, chacune de ces deux formules est une critique.

Disons-le donc hardiment. Le temps en est venu , et il serait étrange qu'à cette époque la liberté, comme la lumière , pénétrât partout , excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au mon^e , les clioses de la pensée. Mettons le marteau dan^ les iKéories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art ! 11 n'y a ni règles ni modèles ; on plutôt il n'y a d'autres lègles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition , résultent des conditions d'existence pro • près à chaque sujet. Les unes sont éternelles , intérieures , et restentlt; les autres variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir

et qu'on refiit à chaque édifice. Celieê-ci enfin sont l'oftsement, celles-là le vêtenient du drame. Du reste, ces règleslà ne s'écrivent pas dans les poétiques. Richelet ne s'en doute pas. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre gé< néral des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poète, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité et de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. Quando he, dit Lope de Vega,

Quando be de etcrivir nna comedia, Enclerro loi preceptot con «eit UaTot.

Pour enfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de six cltfs. Que le poète se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakspeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille. Si le vrai talent pouvait abdiquer à ce point sa propre nature, et laisser ainsi de côté son originalité personnelle pour se transformer en autrui, il perdrait tout à jouer ce rôle de Sosie. C'est le dieu qui se fait valet. Il fout puiser aux sources primitives. C'est la même sève, ré* pandue dans le sol, qui produit tous les arbres de la forêt, si divers de port, de fruits, de feuillage. C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents. Le poète est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme ses fruits, comme le/a&/ier portait ses fables. A quoi bon s'attacher à un maître?. se greffer sur un modèle? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fongus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungiis végète. D'ailleurs, quelque grands qu'ils soient, ce cèdre et ce pal-

mier, ce n'est pu avec le suc qu'on en tire qu'on peut devenir grand soi-même. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne» tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui.

Qu'on ne s'y méprenne pas, si quelques-uns de nos poètes ont pu être grands, même en imitant, c'est que, tout en se modelant sur la forme antique, ils ont souvent encore écouté la nature et leur génie, c'est qu'ils ont été eux-mêmes par un côté. Leurs rameaux se cramponnaient à l'arbre voisin, mais leur racine plongeait dans le sol de l'art. Ils étaient le lierre et non le gui. Puis sont venus les imitateurs en tousordre qui, n'ayant ni racine en terre, ni génie dans l'âme, ont dû se borner à l'imitation. Comme dit Charles Nodier, après Véeole d'Athènes, l'école d'Alexandrie. Alors la médiocrité a ftût déluge ; alors ont pullulé ces poétiques, si gênantes pour le talent, si commodes pour elle. On a dit que tout était fiût, on a défendu à Diiiu de créer d'aulres Molières, d'autres Corneilles. On a mis la mémoire à la place de l'imagination. La chose même a été régk^e souveraine* ment : il y a des aplorismes pour cela. « Imaginer, dit La Harpe avec son assurance naïve, ce n'est au fond que se ressouvenir, »

La nature donc ! La nature et la vérité. — Et ici, afin de montrer que, loin de démolir l'art, les idées nouvelles ne veulent que le reoonstruiie plus solide et mieux fondé, essayons d'indiquer quelle est la limite infranchissable qui, à notre avis, sépare la réalité selon l'art de la réalité selon la nature. Il y a étourderie k les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du remanlisme, La vérité de l'art ne saurait jamais être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité absolue. L'art ne peut donner la cliose même» Supposons en effet un de ces promoteurs irréflécliis de la nature absolue, de la nature vue hors de l'art, k la représentation d'une pièce romantique, du Cid, par exemple. — Qu'est cela ? dira-t-il au premier mot. Le Cid parle en vers I II n'est pas naturel de parler en vers. — Comment voulet-vous donc qu'il parie ? — £n prose. — Soit, -r- Un instant après : —

Quoi, re|>rendra-tl] s'il est conséquent, ie^Cid parle français ! — Hé bien ? — La nature veut qu'il parle sa langue, il ne peut parler qu'espagnol. — Nous n*y comprendrons rien ; mais soit encore. — y ou s croyez que c'est tout ? Non pas : avant la dixième plirase castillane, ri doit se lever, et demander si ce Cid qui parle est le véritable Cid en chair et en o8. De quel droit cet acteur, qui s'appelle Pierre ou Jacques, prend-il le nom de Cid ? Cela est faux. — Il n'y a aucune raison pour qu'il n'exige pas ensuite qu'on substitue le soleil à cette rampe, des arbres réelSf des maisons réelles à ces

menteuses coulisses. Car une fois dans cette voie, la logique vous tient au collet, on ne peut plus s'arrêter.

On doit donc reconnaître , sous peine de l'absurde , que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art , outre sa partie idéale , a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie , entre Vaugelas et Richelet. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments; pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit : le drame est un miroir où se refléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire et une surface plane et unie , il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief , fidèle , mais décolorée : on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des

faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué , harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier , car le poète est de bonne foi. Ainsi , le but de l'art est presque divin : ressusciter , s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature ; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement ; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes : l'extérieur par leurs discours et leurs actions ; l'intérieur, par les apartés et les monologues ; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

On conçoit, que pour une œuvre de ce genre, si le poète doit choisir dans les choses (et il le doit) , ce n'est pas le beau , mais le caractéristique. Non qu'il lui convienne de l'aire, comme on dit aujourd'hui, de la couleur locale, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches arides çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale , mais au fond , dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps, elle doit en

quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. 11 faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là; tant mieux. Il est bon que les avenues de Tart soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude , soutenue d'une ardente inspiration , qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le commun. Le commun est le défaut des poètes à courte vue et à courte haleine. Il faut qd'à cette optique de la scène, toute figure soit ramenée à son trait le plus saillant , le plus individuel, le plus précis. Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre. Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux pièces de cuivre comme aux écus d'or.

Nous n'hésitons pas , et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art ; nous n'hésitons point à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame du fléau que nous venons de signaler, comme une des armes les plus puissantes contre l'irruption du commun , qui , ainsi que la démocratie , coule toujours à pleins bords dans les esprits. Et ici, que la jeune littérature, déjà riche de tant d'hommes et de tant d'ouvrages, nous permette de lui indiquer une erreur où il nous semble qu'elle est tombée, erreur trop justifiée d'ailleurs par les incroyables aberrations de la vieille école. Le nouveau siècle est dans cet âge de croissance où l'on peut encore aisément se redresser.

Il s'est formé, dans les derniers temps, comme une nouvelle ramification du vieux tronc classique, ou mieux comme une de ces excroissances, un de ces polypes que développe la décrépitude et qui sont bien plus un signe de décomposition qu'une preuve de vie; il s'est formé une singulière école de poésie dramatique. Cette école nous semble avoir eu pour maître et pour souche le poète qui marque la transition du dix-huitième siècle au dix-neuvième, Riomvive

de la description et de la périphrase, ce Delille, qui, dit-on, vers sa fin , se vantait , à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois clipeaux y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante coiffeurs de soleil et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter.

Or, Delille a passé dans la tragédie. Il est le père (lui, et non Racine, grand Dieux) d'une prétendue école d'élégance et de bon goût qui a fleuri récemment. La tragédie n'est pas pour cette école ce qu'elle est pour le bonhomme Gilles Shakespeare , par exemple : une source d'émotions de toute nature; mais un cadre commode à la solution d'une foule de petits problèmes descriptifs qu'elle se propose chemin faisant. Cette muse, loin de repousser, comme la véritable école classique française , les trivialités et les bassesses de la vie , les recherche au contraire et les ramasse, avidement. Le grotesque, évité comme mauvaise compagnie par la tragédie de Louis XIV, ne peut passer tranquille devant celle-ci : Il faut qu'il soit décrit et c'est-

à-dire anobli. Une scène de corps-de-garde, une révolte de populace, le marché aux poissons, le bague, le cabaret, la poule au pot de Henri IV , sont une bonne fortune pour elle. Elle s'en saisit, elle débarbouille cette canaille, et coud à ces vilénies son clinquant et ses paillettes; purpureau^ assuitur pannus. Son but parait être de délivrer des lettres de noblesse à toute cette rotture du drame; et chacune de ces lettres du grand scel est une tirade.

Cette muse, on le conçoit, est d'une bégueulerie rare. Accoutumée qu'elle est aux caresses de la périphrase , le mot propre, qui la rudoierait quelque-fois, lui fait horreur. Il n'est point de sa dignité de parier naturellement. Elle sou • ligné le vieux Corneille pour ses façons de dire crûment :

.... V» tat <f hommes perdus de dettes et de crimes. Chinéne, .fit i teûi cm t ftodrigae, quî Ceât dit î Quand leur Flamlnim marchandait Annibal. Ah ! ne me hrnuHlei pa* STec-la r/ptiblque, etc., Hé.

Elle a encore sur le cœur \$on : Tout beau. Monsieur! Et il a fallu bien des Seigneur ! et bien des Madame! pour faire pardonner à notre admirable Racine ses chiens, si monosyllabiques, et ce Claude si brutalement mis dans le lit d'Agrippine.

Cette Melpomène, comme elle s'appelle, frémirait de toucher une chronique. Elle laisse au costum'er le soin de savoir à quelle époque se passent les drames qu'elle fait. L'histoire à ses yeux est de mauvais ton et de mauvais goût. Comment, par exemple, tolérer des rois et des reines qui jurent? Il faut les élever de leur dignité royale à la dignité tragique. C'est dans une promotion de ce genre qu'elle a anobli Heuri IY. C'est ainsi que le roi du peuple, nettoyé par M. Legouvé, a vu son ventre-saint-gris chassé honteusement de sa bouche par deux sentences , et qu'il a été réduit, comme la jeune fille du fabliau, à ne plus laisser tomber de cette bouche royale que des perles^'des rubis et des saphirs ; le tout faux , à la vérité.

En somme, rien n'est si commun que cette élégance et cette noblesse de convention. Rien de trouvé, rien d'imaginé, rien d'inventé dans ce style. Ce qu'on a vu partout : rhétorique , ampoule , lieux communs , fleiKS de collègue , poésie de vers latins. Des idées d'emprunt vêtues d'images de pacotille. Les poètes de cette école sont élégants à la manière des princes et princesses de théâtre, toujours sûrs de trouver dans les cases étiquetées du ma-

gasin manteaux et couronnes de similor, qui n'ont que le malheur d'avoir servi à tout le monde. Si ces poètes ne feuilletent pas la Bible , ce n'est pas qu'ils n'aient aussi leur gros livre : le Dictionnaire de rimes. C'est là leur source de poésie, fontes aquarum.

On comprend que dans tout cela la nature et la vérité deviennent ce qu'elles peuvent. Ce serait grand hasard qu'il en surnageât quelque débris dans ce cataclysme de faux art, de faux style, de fausse poésie. Voilà ce qui a causé l'erreur de plusieurs de nos réformateurs les plus distingués. Choqués de la raideur, de l'apparat, du pomposo de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les éléments

de notre langue poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans vouloir l'entendre, et ont conclu, un peu précipitamment peut-être, que le drame devait être écrit en prose.

Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style comme dans la conduite de certaines tragédies françaises, ce n'était pas au vers qu'il fallait s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme ; les ouvriers, et non l'outil. -

Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière. Racine, divin poète, est élégiaque, lyrique, épique ; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non-seulement comme poète, mais encore comme écrivain. Palmas vere habet iste duos.

Chez lui le vers embrasse l'idée , s'y incorpore étroitement, la serre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque sorte en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique. Fait d'une certaine façon, il communique son relief à des choses qui , sans lui , passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus

fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai ? Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le vin, qu'on nous permette une trivialité de plus, cesse-t-il d'être du vin pour

être en bouteille?

Que si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous trouverions un «vers libre, franc» loyal, osant tout dire sans prudence» tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque ; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui rallonge que de l'inversion qui rembroille ; fidèle à la rime, cette esclave rebelle, cette suprême grâce de notre poésie, ce génératour de notre mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours , insaisissable dans ses secrets d'élégance, et de facture; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère; fuyant la tirade; se jouant dans le dialogue; se cachant toujours derrière le personnage; s'occupant avant tout d'être à sa place et, lorsqu'il lui adviendrait d'être beau , n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin; pouvant parcourir toute la gamme poétique , aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus fines aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'esprit de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien aussi beau que de la prose. •

11 n'y aurait aucun rapport entre une poésie de ce genre, et celle dont nous faisons tout à l'heure l'autopsie cadavérique. La nuance qui les sépare sera facile à indiquer, si un homme d'esprit» auquel l'auteur de ce livre doit un remerciement personnel , nous permet de lui en emprunter la piquante distinction : l'autre poésie était descriptive , celle-ci serait pittoresque.

Répetons-le surtout. Le vers ^n théâtre doit dépouiller tout anoui-
piopre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est \k qu'une forme, et une
forme qui doit tout admettre, qui n'a rien h imposer au drame, et an
contraire doit tout recevoir

de lut pour tout transmettre au spectateur : IVançais, latin, textes de lois,
jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose
et poésie. Malheur au poète si son vers fait ta petite bouche t Mais cette
forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mfetre, sous
laquelle le drame est indestructible, qui le graye plus ayant dans l'esprit de
Tacteur, ayertit celui-ci de ce quil omet et de ce qu'il ajoute, Tempécebe d'al-
térer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacrée et fait que
ce qu'a dit le poète se retrouve long-temps après encore debout dans la mé-
moire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le yers, prend soudain quelque
chose de plus incisif et de plus éclatait. C'est le fiir qui devient acier.

On sent que la prose, nécessairement bien plus timide, olligée de sevrer
le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif,
est loin d'avoir ces res^ sources. Elle a tes ailes bien moins -larges. Elle est
ensuite d'nn beaucoup plus facile accès : la médiocrité y est à l'aise; et pour
quelques ouvrages distingués comme ceux que ces derniers temps ont vus
paraître, l'art serait bien vite encom* bré d'avortons èl d'embryons. Une
autre fraction de la ré^ forme inclinerait pour lo drame écrit en vers et en
prose tout à la fois, comme a fait Sbakspeare. Cette manière a ses avan«
tages. Il pourrait cependant y avoir disparate dëns les transitions d'une
forme i l'autre; et quand un tissu est homogène, Il est bien plus solide.. Au
reste, que le drame soit écrit en prose, qu'il soit écrit en yers, qu'il soit écrit
en vers et en prose, ce n'est \k qn'ime question secondaire. Le rang d'nn ou-
vrage doit se fixer, non d'après sa forme, mais d'après sa yaleur intrinsèquç.
Dans des questions de ce genre, il n'y a qu'une solution^ 11 n'y a qu'un
poids qui puisse faire pencher la balance de l'art : c'est le génie.

Au demeurant, prosateur ou fersificateur^ le premier, Y'iffdispeosable
mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correctiiOL-Noivcette correction,
toute de surface, qualité ou défairt de l'école descriptive, qui fait de Lho-
mond vi de Restant les deux ailes de son Pégase; mais cette correction in-
time, pro-

fonde y raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre-Dame la gram maire mène l'autre aux lisières; celle-ci tient en lesse la grammaire. Elle peut oser, hasarder , créer , inventer son style : elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes, la langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si Ton veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi.' Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais , la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues , prise eu soi, est admirable, parce qu'elle est originaire. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer : elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. 11 en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire? cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte. Telles sont, à peu près, et moins les développements approfondis qui en pourraient compléter l'évidence, les idées

actuelles de l'auteur de ce livre sur le drame. Il est loin du reste d'avoir la prétention de donner son essai dramatique comme une émanation de ces idées, qui bien au contraire ne sont qu'elles-mêmes , à parler naïvement , que des révélations de l'exécution. Il lui serait fort commode sans doute et plus adroit d'asseoir son livre sur sa préface et de les défendre l'un

par Tautre. Il aime mieux moins d'habileté et plus de franchise. Il veut donc être le premier à montrer la ténuité du nœud qui lie cet avant-propos à ce drame. Son premier projet, bien arrêté d'abord par sa paresse, était de donner l'œuvre toute seule au public. ; el demonio sin las eternas, comme disait Yriarte. C'est après l'avoir dûment close et terminée qu'à la sollicitation de quelques amis, probablement bien aveuglés, il s'est déterminé à compter avec lui-même dans une préface, à tracer, pour ainsi parler, la carte du voyage poétique qu'il Tenait de faire, à se rendre raison des acqui^tions bonnes ou mauvaises qu'il en rapportait, et des nouveaux aspects sous lesquels le domaine de l'art s'était offert à son esprit. On prendra sans doute avantage de cet aveu pour répéter le reproche qu'un critique d'Allemagne lui a déjà adressé, de « faire une poétique pour sa poésie. » Qu'importe ! il a d'abord eu bien plutôt l'intention de défaire que de faire des poétiques. Ensuite, ne vaudrait-il pas toujours mieux faire des poétiques d'après une poésie, que de la poésie d'après une poétique ? Mais non, encore une fois, il n'a ni le talent de créer, ni la prétention d'établir des systèmes. (c Les systèmes, dit spirituellement Voltaire, sont » comme des rats qui passent par vingt trous, et en trou- » vent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre. » C'eût donc été preudre une peine inutile et au-dessus de ses forces. 6e qu'il a^ plaidé au contraire, c'est la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles. 11 a pour habitude de suivre à tout hasard ce qu'il prend pour son inspiration, et de changer de moule autant de fois que de composition. Le dogmatisme, dans les arts, est ce qu'il fuit avant tout. A Dieu ne plaise qu'il aspire à être de ces hommes, romantiques ou classiques, qui font des ouvra-

ges dans leur système^ qui se condamnent à n'avoir jamais qirnnne forme dans l'esprit, à toujoursproicver quelque diose, à suivre d'autres lois que celles de leur organisation et de leur nature. L'œuvre artificielle de ces hommes-là, quelque talent qu'ils aient d'ailleurs, n'existe pas pour l'art. C'est une théorie, non une poésie.

Après avoir, dans tout ce qui précède, essayé d'indiquer quelle a été, selon nous, l'origine du drame, quel est son caractère, quel pourrait être son style, voici le moment de redescendre de ces sommités générales de l'art au cas particulier qui nous y a fait monter. Il nous reste à entretenir le lecteur

de notre ouvrage, de ce Cromwell; et, comme ce n'est pas un sujet qui nous plaise, nous en dirons peu de chose en peu de mots.

Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très-célèbres et très-peu connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grande figure. Il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, de la révolution politique d'Angleterre. Presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bossuet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là. Le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine. C'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les Mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu à peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesse; une sorte de Tihère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille;

vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois» torturé par sa jeune fille royaliste; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui; faisant de méchants vers; sobre, simple, fittigal, et guindé sur Fétiquette; soldat grossier et politique délié; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience; introuvable en adresse, en pièges, en ressources; maîtrisant son imagination

par son intelligence; grotesque et sublime; enfin, un de ces hommes eafrés par la base, comme les appelait Napoléon , le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

Celui qui écrit ceci, en présence de ce rare et frappant ensemble, sentit que la silhouette passionnée de Bossuet ne lui suffisait plus. Il se mit à tourner autour de cette haute figure, et il fut pris alors d'une ardente tentation de peindre le géant sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. La matière était riche. A côté de l'homme de guerre et de l'homme d'État , il restait à crayonner le théologien , le pédant , le mauvais poète , le visionnaire, le bouffon, le père, le mari, riomme-Protée, en un mot le Cromwell double, homoetfHr.

Il y a surtout une époque dans sa vie où ce caractère singulier se développe sous toutes ses* formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup d'œii, celle du procès de Charles 1", tonte palpitairte qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible; c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort. C'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eût été pour quelque autre la sommité d'une fortune

)ossible, maître de l'Angleterre dont les mille factions se taisent sous ses pieds, maître de TÉcosse dont il fait un pacbalik et de l'Irlande dont il fait un bagne, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaie enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire Roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut. Le Protecteur se fait d'abord prier ; l'auguste farce commence par des adresses de communautés , des adresses de villes , des adresses de comtés ; puis c'est un bill du Parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent ; on le voit avancer une main vers le sceptre et la retirer; il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Entin il se décide brusquement : par son ordre Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénoûment étrange ! c'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette grande salle de Westminster, sur cette estrade 'dont il comptait descendre roi, que subitement, comme en sursaut , Il semble se réveiller à l'aspect de la couronne ,

demande s'il rêve , ce que veut dire cette cérémonie, et dans un discours qui dure trois heures refuse la dignité royale. — Était-ce que ses espions l'avaient averti de deux conspirations combinées des Cavaliers et des Puritains, qui devaient, profitant de sa faute, éclater le même jour ? Était-ce révolution produite en lui par le silence ou les murmures de ce peuple déconcerté de voir son régicide aboutir au trône? Était-'ce seulement sagacité du génie, instinct d'une ambition prudente quoiqueetfrénée,qui sait combien un pas de plus change souvent la position et l'attitude d'un homme, et qui n'ose exposer son édifice plébéen au vent de l'itnpopularflé? Était-ce tout cela à la fois? C'est ce que nul document contemporain n'éclaircit souverainement. Tant mieux : la liberté du poète en est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'ici il est immense et unique; c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromwell. C'est le

moment où sa chimère iai échappe , où le présent hii tue TaTeair, où, pour employer une vulgarité énergique, sa destinée rate. Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui.

Voilà donc l'homme, voilà Tépoque qu'on a tenté d'es* quisser dans ce livre.

L'auteur s'est laissé entraîner au plaisir d'enfant de faire mouvoir les touches de ce grand clavecin. Certes, de plus habiles en auraient pu tirer une haute et profonde harmonie, non de ces harmonies qui ne flattent que l'oreille, mais de ces harmonies intimes qui remuent tout l'homme, comme si chaque corde du clavier se nouait à une fibre du cœur. Il a cédé, lui, au désir de peindre tous ces fanatismes, toutes ces superstitions, maladies des religions à certaines époques ; à l'envie de jouer de tous ces hommes, comme dit Harolct ; d'étagier au-dessous et autour de Cromwell, centre et pivot de cette cour, de ce peuple, de ce monde, ralliant tout à son unité et imprimant à tout son impulsion , et cette double conspiration, tramée par deux factions qui s'abhorrent, se li* guent pour jeter bas Thomme qui les gêne, mais s'unissant sans se mêler ; et ce parti puritain, fanatique, divers, sombre, désintéressé, prenant pour chef l'homme le plus petit pour un si grand rôle, l'égoïste et pusillanime Lambert; et ce parti des cavaliers, étourdi, joyeux, peu scrupuleux, in* souciant, dévoué, dirigé par l'homme qui,

hormis le dévouement, le représente le moins, le probe et sévère Ormond; et ces ambassadeurs, si humbles devant le soldat de fortune; et cette cour étrange toute mêlée d'hommes de hasard et de grands seigneurs disputant de bassesse; et ces quatre bouffons que le dédaigneux oubli de l'histoire permettait d'imaginer; et cette famille dont chaque membre est une plaie de Cromwell; et ce Turloë, Vachates du Protecteur; et ce rabbin juif, cet Israël Ben-Manassé, espion, usurier et astrologue, tII de deux côtés, sublime par le troisième; et ce Rochester, ce bizarre Rpchester, ridicule et spirituel, élégant et crapuleux, jurant sans cesse, toujours amoureux et toujours ivre, ainsi qu'il s'en vantait à Tévèque Burnet;

mauvais Hète et bon gentilhomme, vicieux et naïf, jouant sa tête et se souciant peu de gagner la partie pourvu qu'elle Tamuse; capable de tout en un mot, de ruse et d'étourderie, de folie et de calcul, de turpitude et de générosité; et ce sauvage Carr, dont Thiatoire ne destine qu'un trait, mais bien caractéristique et bien fécond; et ces fanatiques de tout ordre et de tout genre, Harrisou, fimatique pillard; Barebone, marchand finnatique; Synderoomb, tueur; Augustin Garland, assassin larmoyant et dévot; le brave colonel Overton, lettré un peu déclamateur; l'austère et rigide Ludlow, qui alla plus tard laisser sa cendre et son étaplie à Lausanne; enfin « Milton et quelques autres qui avaient de l'esprit », comme dit un pamphlet de lè& (Cromwell poUique), qui nous rappelle le Datètem quewukan de la cbra-nique ita* lienne.

Nous n'kidiquoB» pas beaucoup de peraomiagea plus se* condairea, dont ebaouk a cependant sa vie réelle et son individualité marquée, et qui tous contribuaient à la séduéfioB qu'exerçait sur TioiagioatioB de l'auteur cette vaste scène de l'histoire. De cette scèie il a fait ce drame. II l'a jeté en vers, parce que cela lui a plu ainsi. On verra du reste à le lire combien il songeait peu à son ouvrage en écrivant cette préface> avec quel désintéressement, par exemple, il combattait le dogme des unités. Son drame ne sort pas de Londres; il commence le 2d juin 1657 à trois heures du matin, et finit le 26 à midi. On voit qu'il entrerait presque dans la prescription classique, telle que les professeurs de poésie la rédigent maintenant. Qu'ils ne lui en sachent du reste aucun gré. Ce n'est pas avec la permission d'Aristote, mais avec celle de l'histoire, que l'auteur a groupé ainsi son drame, et

parce que, à intérêt égal, il aime mieux un sujet concentré qu'un sujet éparpillé.

11 est évident que ce drame, dans ses proportions actuelles, ne pourrait s'encadrer dans nos représentations scéniques» 11 est trop long. On reconnaîtra |Jeut-être cependant qu'il a été dans toutes ses parties composé pour la scène. C'est eu s'approcbaut de son sujet pour l'étudier que l'auteur recon*

nui on crut roconnattre rimpossibilié d*en faire admettre une reproduction fidèle sur notre tliéâtre, dans Tétat d'exception où il est place, entre le Charybde académique et le Scylla administratif, entre les jurys littéraires et la censure politique. Il fallait opter : ou la tragédie pateline, sournoise, fausse et jouée, ou le drame insolemment vrai et banni. La première chose ne valait pas la peine d'être faite; il a préféré tenter la seconde.. C'est pour-quoi, désespérant d'être jamais mis en scène , il s'est livré libre et docile aux fantaisies de la composition, au plaisir de la dérouler à plus larges plis, aux développements que son sujet comportait, et qui, s'ils achèvent d'éloigner son drame du théâtre, ont du moins l'avantage de le rendre presque complet sous le rapport historique. Du reste, les comités de lecture ne sont qu'an obstacle de second ordre. S'il arrivait que la censure dramatique, comprenant combien cette innocente, exacte et consciencieuse image de Cromwell et de son temps est prise en dehors de notre époque, lui permit l'accès du théâtre, l'auteur, mais dans ce cas seulement , pourrait extraire de ce drame une pièce qui se hasarderait alors sur la scène, et se* rait sifflée.

Jusque-là il continuera de se tenir éloigné du théâtre, et il quittera toujours assez tôt, pour les agitations de ce monde nouveau, sa chère et chaste retraite. Fasse Dieu qu'il ne se repente jamais d'avoir exposé la vierge obscurité de son nom et de sa personne aux écueils, aux bourrasques , aux tempêtes du parterre; et surtout (car qu'importe une chute?) aux tracasseries misérables de la coulisse; d'être entré dans cette atmosphère variable, brumeuse, orageuse, où dogmatise rignorafice, où siffle l'envie, où rampent les cabales, où la probité du talent a si souvent été méconnue, où la noble candeur du génie est quelquefois si déplacée, où la médiocrité triomphe de rabaisser à son niveau les supériorités qui l'oltasquent, où Ton trouve tant de petits hommes pour un grand, tant de nullités pour un Talma, tant de mir-

midons pour un Achille! Cette esquisse semblera peut-être morose et peu flattée; mais n'achève-t-elle pas de marquer la diffé-

rence qui sépare notre théâtre, lien d'intrigues et de tumulte, de la solennelle sérénité du théâtre antique?

Quoi qu'il advienne, il croit devoir avertir d'avance le petit nombre de personnes qu'un pareil spectacle tenterait, qu'une pièce, extraite de Cromwell, n'occuperait toujours ^ pas moins de la durée d'une représentation. Il est difficile qu'un théâtre romantique s'établisse autrement. Certes, si l'on veut autre chose que ces tragédies dans lesquelles un ou deux personnages, types abstraits d'une idée purement métaphysique, se promènent solennellement sur un fond sans profondeur, k peine occupé par quelques têtes de confidents, pâles contre-calques d^s héros, chargés de remplir h s vides d'une action simple, uniforme et monocorde ; si l'on s'ennuie de cela, ce n'est pas trop d'une soirée entière pour dérouler un peu largement tout un homme d'élite, toute une époque de crise ; l'un avec son caractère, son génie qui s'accouple à son caractère, ses croyances qui les dominent tous deux, ses passions qui viennent déranger ses croyances, son caractère et son génie, ses goûts qui déteignent sur ses passions, ses habitudes qui disciplinent ses goûts, musèlent ses passions; et ce cortège innombrable d'hommes de tout échantillon que ces divers agents font tourbillonner autour de lui ; l'autre avec ses mœurs, ses lois , ses modes , son esprit, ses lumières,' ses superstitions, ses événements, et son peuple que toutes ces causes premières pétrissent tour à tour omme une cire molle. On conçoit qu'un pareil tableau sera gigantesque. Au lieu d'une individualité, comme celle dont le drame abstrait de la vieille école se contente, on en aura vingt, quarante, cinquante, que sais-je? de tout relief et de toute proportion. 11 y aura foule dans le dram^. Ne serait-il pas mesquin de lui mesurer deux heures de durée pour donner le reste de la représentation à l'opéra-comique ou à la farce? d'étriquer Shakspeare pour Bobèche? — Et qu'on ne pense pas, si l'action est bien gouvernée, que de la multitude des figures qu'elle met en jeu puiese résulter fatigue pour le spectateur ou papillotage dans le drame. Shakspeare, abondant en petits détails, est en même temps, et à cause de c la

même, imposant par un grand ensemble : c'est le chêne qui jette une ombre immense avec des milliers de feuilles exiguës et découpées.

Espérons qu'on ne tardera pas à s'habituer en France à consacrer toute une soirée à une seule pièce. Il y a en Angleterre et en Allemagne des drames qui durent six heures. Les Grecs, dont on nous parle tant, les Grecs, et, à la façon de Scudéry, nous invoquons ici le classique Dacier, chapitre VII de sa Poétique, les Grecs allaient parfois jusqu'à se faire représenter douze ou seize pièces par jour. Chez un peuple ami des spectacles, l'attention est plus vivace qu'on ne croit. Le Mariage de Figaro, ce nœud de la grande trilogie de Beaumarchais, remplit toute la soirée ; et qui a-t-il jamais ennuyé ou fatigué ? Beaumarchais était digne de hasarder le premier pas vers ce but de l'art moderne, auquel il est impossible de faire avec deux heures germer ce profond, cet invincible intérêt qui résulte d'une action vaste, vraie et multiforme. Mais, dit-on, ce spectacle, composé d'une seule pièce, serait monotone et paraîtrait long. Erreur ! Il perdrait au contraire sa longueur et « la monotonie actuelle. Que faisons-nous en effet maintenant ? On divise les jouissances du spectateur en deux parts bien tranchées. On lui donne d'abord deux heures de plaisir sérieux, puis une heure de plaisir folâtre ; avec l'heure d'entr'acte que nous ne comptons pas dans le plaisir, en tout quatre heures. Que ferait le drame romantique ? Il broierait et mêlerait artistement ensemble ces deux espèces de plaisir. Il ferait passer à chaque instant l'auditoire du sérieux au rire, des excitations bouffonnes aux émotions déchirantes, du grave au doux, du plaisant au sévère. C'est, ainsi que nous l'avons déjà établi, le drame, c'est le grotesque avec le sublime, l'âme sous le corps, c'est une tragédie sous une comédie. Ne voit-on pas que, vous reposant ainsi d'une impression par une autre, aiguillant tour à tour le tragique sur le comique, le gai sur le terrible, s'associant même au besoin les fascinations de l'opéra, ces représentations, tout en n'offrant qu'une pièce, en vaudraient bien d'autres ? La scène romantique ferait un mets piquant, va-

rien ? Mais il faut « de ce qui fait le théâtre classique est « une médecine divisée en deux pilules ».

Voici que l'auteur de ce livre a bientôt épuisé ce qu'il avait à dire au lecteur. Il ignore évidemment la critique accueillera, et ce drame » et ces idées

sommaires, dégarnies de leurs corollaires , appauvries de leurs ramifications, ramassées en courant et dans la bâted*en finir. Sans doute elles paraîtront aux « disciples de La Harpe » bien effrontées et bien étran* ges. Mais si, par aventure toutes nues et tbut amoiadria qtt*elles sont, elles pouvaient concourir à mettre sur la route du vrai ce public dont l'éducation est si avancée , et que tant de remarquables écrits, de critique ou d'application , livres ou journaux, ont d^ mûri pour l'art» qu'il suive cette impulsion sans s'occuper si elle lui vient d'un homme ignoré, d'une voix sans autorité, d'un ouvrage de peu de va* leur. C'est une doclie de cuivre qui appelle les populations au vrai temple et au vrai Dieu.

Il y a aujourd'hui l'anciea^'éginie littéraire comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse presque de tout point sur le nouveau. Il l'opprime notamment dans la critique. Voua trouvez^ par exemple, des hommes vivants qui voua répèlent cette défini lion du goût échappée à Voltaire ; « La » goût n'est autre chose pour la poésie que ce qu'il est pour M les ajustements des ifemmes. » Ainsi, le goût c'est la coquetterie. Paroles remarquables qui peignent à merveille cette poésie fardée, mouchetée, poudrée, du dix-huitième siècle» cette littérature à paniers, à pompons et à falbalas. Elles offrent un admirable résumé d'une époque avec laquelle les plus hauts génies n'ont pu être en contact sans devenir petits, du moina par un côté, d'un temps où Montesquieu a pu et dû faire le Temple de Gnide, Voltaire le Temple du Goû\$y Jean- Jacques le Devin du Village,

Le goût, c'est la raison du génie. Voilà ce qu'établira bientôt une autre critique , ufie critique forte , franche» savante , une critique du siècle qui commence à pousser des jets vigoureux sous Us vieilles branches desséchées de l'ancienne école. Cette jeune critique, aussi grave que l'autre est frivole, aussi

érudtte que Tautre est ignoraotet s'est déjà créé des organes écoutés, et Ton est quelquefois surpris de trouver dans les feuilles les plus légères d'excellents articles émanés d'elle. C'est elle qui, s'unissant à tout ce qu'il y a de supérieur et de oourageax dans les lettres, nous délivrera de deui fléau i : le classicisme caduc, et ie faux romaniisme, qui ose poindre aux pieds du vrai. Car le génie moderne a déjà son ombre, sa contre-épr^ve , son parasite, son classique, qui se grime sur lui, se vernit de ses couleors, prend sa livrée, ra-

masse ses miettes, et, semblable à Vélèw du sorcier f met en jeu, avec des mots retenus de mémoire, des éléments d'action dont il n'a pas le fecret. Aussi fait-il ties sottises que son maître a mainte fois beaucoup de peine à réparer. Muls ee qu'il faut détruire avant tout, c'est le vieux faux goût. Il faut en dérouiller la littérature actuelle. C'est en vain qu'il la ronge «t la ternit. Il parle à une génération jeune, sévère, poissante, qui ne le comprend pas. La queue du dlx*boitième siècle traîne encore dans le dix-neuifpme; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonaparte» qol la lui porterons. Nous touchons donc au moment de voir la critique nouvelle prévaloir, assise, elle aussi, sur une base large, solide et profonde. On comprendra bientôt généralement que les écrivains doivent être jugés, non d'après les règles et les genres, choses qui sont hors de la nature et hors de l'art ; mais d'après les principes immuables de cet art et le: ^ lois spéciales de leur organisation personnelle. La raison de tous aura bonté de cette critique qui a roué vif Pierre Corneille, b&illonné Jean Racine, et qui n'a risiblement réhabilité Jolm Milton qu'en vertu du code épique du P. Le Bossu. On consentira, pour se rendre compte d'un ouvrage ^ à se placer au point de vue de l'auteur, à regarder le sujet avec ses yeux. On quittera, et c'est M. de Chateaubriand qui parle ici, la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés. 11 est temps que tous les bons esprits saisissent le fil qui lie fréquemment ce que, selon notre caprice particulier, nous appelons défaut à ce que nous appelons beauté. Les défauts, du moiuis ce que nous nommons ainsi»

sont souvent la condition nalive, nécessaire, fatale, des qnalités.

Scit geitius, nataU- cornes qui tempérai astrum,

OÙ voit-on médaille qui n'ait son revers? talent qui n'apporte son omliure avec sa lumière, sa fumée avec «a flamme? Telle tache peut n'être que la conséquence indivisible de telle beauté. Cette touche heurtée qui me choque de près complète l'effet et donne la saillie à l'ensemble. Effacez l'une, vous effacez l'autre. L'originalité se compose de tout cela. Le génie est nécessairement inégal. Il n'est pas de hautes montagnes sans profonds précipices. Comblez la vallée avec le mont, vous n'aurez plus qu'un steppe, une lande, la plaine des Sablons au lieu des Alpes, des alouettes et non des aigles.

Il faut aussi faire la part du temps , du climat , des influences locales. La Bible, Homère, nous blessent quelquefois par leurs sublimités mêmes. Qui voudrait y retrancher un mot? Notre infirmité s'effar(^e souvent des hardiesses inspirées du génie, faute de pouvoir s'abattre sur les objets avec une aussi vaste intelligence. Et puis, encore une fois, il y a de ee& fautes (\wĩ ne prennent racine que dans les chefs-d'œuvre; il n'est donné qu'à certains génies d'avoir certains défauts. On reproche à Shakspeare l'abus de la métaphysique, l'abus de l'esprit, des scènes parasites, des obscénités, l'emploi des friperies mytiologiques de mode dans son temps, de reextraTagance, de Tobscuillé, du mauvais goût, de l'enflure, des aspérités de style. Le chêne, cet arbre géant que nous comparions tout à l'heure à Shiikspeare et qui a plus d'une analogie avec lui, le chêne a le port bizarre, les rameaux noueux, le feuillage sombre, l'écorce Âpre et rude ; mais il est le clièue.

Et c'est à cause de cela qu'il est le chêne. Que si vous voulez une tige lisse, des branches droites, des feuilles de satin, adressez-vous au pâle bouleau , au sureau creux , au saule pleureur ; mais laissez en paix le grand chêne. Ne lapidez pas qui vous ombrage.

L'auteur de ce livre connaît autant que personne les nombreux et grossiers défauts de ses ouvrages. S'il lui arrive trop

rarement de les corriger, c*est qu'il répugne à revenir après coup f^ur une chose faite. Il ignore cet art de souder une beauté à la place d'une tache , et il n*a jamais pu rappeler Tinspiration sur une œuvre refroidie. Qu'a-t-il fait d'ailleurs qui vaille cette peine? Le travail qu'il peidrait à effacer les imperfections de ses livres, il aime mieux l'employer è dépouiller son esprit de ses défauts. C'est sa méthode de ne coriiger un ouvrage que dans un autre ouvrage.

Âu demeurant, de quelque façon que £on livre soit traité, il prend ici llengagement de ne le défendre ni en tout, ni en partie. Si son drame est mauvais, que sert de le soutenir? S'il est bon, pourquoi le défendre? Le temps fera justice du livre, ou la lui rendra. Le succès du moment n'est que l'affaire du libraire. Si donc la colère de la critique s'éveille à la publication de cet essai, il la laissera faire. Que lui répondrait-il? 11 n'est pas de ceux qui parlent, ainsi que le dit le poète castillan, par la bouche de leur blessure,

l'or la boca de tu herida^M^

Un dernier mot. On a pu remarquer que, dans cette course un peu longue à travers tant de questions diverses, l'auteur s'est généralement abstenu d'étayer son opinion personnelle sur des textes, des citations, des autorités. Ce n'est pas cependant qu'elles lui eussent fait faute. — « Si le poète établit u des choses impossibles selon les règles de son art, il commet • une faute sans contredit ; mais elle cesse d'être une faute, » lorsque par ce moyen il arrive à la fin qu'il s'est proposée : » car il a trouvé ce qu'il cherchait. » — « Us prennent pour » galimatias tout ce que la faiblesse de leurs lumières ne M leur permet pas de comprendre. Us traitent surtout de ridi- » cules ces endroits merveilleux où le poëti^ afin de mieux » entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison » même. Ce précepte effectivement qui donne pour règle de » ne point garder quelquefois de règles , est un mystère de » l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à des hommes » sans aucun goât... et qu'une espèce de bizarrerie d'esprit » rend insensibles à ce qui frappe ordinairement les hom-

» mes. » — Qui dit cela? c'eftt Anslote. Qui dit ceci? c'ef^t Boileau. On voit à ce senl écliantillon qne l*auieor de ce drame aurait pu comme un autre se cuirasser de noms propres et se réftigier denière des réputations. Mais il a youlu laisser ce mode d'argumentation à ceux qui le croient invin*

i cible, universel et souverain. Quant à lui, il préfère des raisons à des autorités ; il a toujours mieux aimé des armes que des armoiries.

Octobre 1897.

LE COLONEL GRACE

WALLER

SIR CUARLES WOLSBLEY.

riERPOINT.

LAMBERT, lieulenaDt-Béuéral.

JOYCE, colonel.

HARRISON, major-général.

LDDLOW, lieuieuant-fféiiéral.

OVERTO.N, colonel.

i'RiDE, colonel.

WILDMA'N, major.

BAREBONE, corroyeur.

OARLAND, membre du parlement.

FRIKLIMMO.N, membre du parlement.

VIS- POUR - RESSUSCITER -JEEO- BOAM-D'EHHER.

LOUEZ-DIF.U-PIMPLETON.

JOHN MILTON

CARR

MANASSEBEN-ISRAEL.

TRICK

6IRAFP, I les quatre fous

GRAMADOCH, (de Cromwell.

ELESPURU. /

DAMEGUG6LIGoY.

LE DUC DE CRÉQDI, ambassadeur de France.

MANClINI.

Leur suite.

DON LUIS DE CARDEp<AS, ambassadeur d'Espagne.

Sa suite.

FILIPFI, eOToyé de Cbristme d« Suède.

Sa suite.

Trois envoyés Taudois.

Six envoyés des Provinces-Unies.

BANNIBaL SESTHEAD, cousin du roi de Danemarck.

Ses deux pages.

Le lord-maire.

L'orateur du parlement.

Le clerc du parlement.

Un huissier de ville.

Le baut-nbérif.

LE DOCTEUR LOCKYER.

Le champion d'Angleterre.

Sa suite.

Le crieur public.

Valets de ville.

Seigneurs et gentilshommes.

Des ouvriers.

Gentilshommes-gardes-du- corps du
protecteur.

Archers, haliebardiery , pertuisa*

niers.

Pages, sergents d'armes.

Bourgeois, i.e parlement.

La roule.

Londres, 1657.

SCÈNE I

LORD ORMOND) déguisé en tête^onde, cheveux coupés très-courts, chapeau à haute forme et à larges bords, habit de drap noir , haut-de-chausse de serge noire, grandes bottes. LORD BROGHILL, costume de cavalier élégant et négligé, chapeau à plumes , haut-dechausse et pourpoint de satin à taillades , bottines.

LORD BROGHILL.

Il entre par la porte du fond qui reste entr* ouverte, et qui laisse apercevoir la place et les vieilles maisons éclairées par le petit jour. Il tient un biuet ouvert à la main et le lit attentivement. Lord Ormond est assis à une table dans un coin obscur.

« Demain, vingtp-cinq juin mil six cent cinquante-sept, » Quelqu'un, que lord Broghill autrefois chérissait, » Attend de grand matin ledit lord aux Trots-Grues, » Près de la halle au vin, à Tangle des deux rues. »

// regarde autour de lui.

— Voilà bien la taverne ; — et c'est le même lieu Que Charle, à Worcester abandonné de Dieu,

Seul, disputant sa tête après son diadème, Avait, pour fuir Cromwell, choisi dans Londres même. 7/ reporte les yeux sur la lettre.

— Mais ce billet qu'hier j'ai reçu, d'où vient-il ? L'écriture...

LORD ORMOND, Se levant, Que Dieu conserve lord Broghill !

LORD BROGHILL, Teoaminant d'un air dédaigneux de la
tête aux pieds.

Quoi ! c'est donc toi, l'ami ! qui me fais à cette heure Pour ce bouge enfumé désertier ma demeure !

Dis ton nom. D'où viens-tu? pourquoi ? de quelle pari? Que me veux-ti ?
— J'ai vu cet homme quelque part.

LORD ORMOND

Lord Broghill !

LORD BROGHILL.

Réponds donc ! Les marauds de ta sorte Sont faits pour amuser nos gens à notre porte ; Et c'est là tout l'honneur, pour les traiter fort bien. Que ceux de notre rang doivent à ceux du tien. Je te trouve hardi 1

MyloFd, sans vous déplaire^ Sont-K^e là les discours d'un seigneur populaire? D'un ami de Cromwell ?

LORD BROGHILL.

Cromwell, vieux puritain, Si tu le réveillais par hasard si matin, Te ferait, pour changer le cours de tes idées, Pendre à quelque gibet haut de trente coudées.

LORD ORMOND, à part.

Plutôt que l'éveiller, j'espère Tendormir !

LORD BROGHILL.

Cromwell, qui »ur le trône enfin va s'affermir, Saura bien châtier la canaille insolente...

LORD ORMOND

Son trône est un billot, et sa pourpre est sanglante, transfuge serviteur des Stuarts, je le Vois, Vous l'avez oublié !

ACTE I, SCÈNE I

LORD BROGHILL.

Ce ' regard , ... cette voix ; .. .

Mais qui donc êtes-vous ?

LORD ORMOND

Broghill me le demande !

Rappelez-vous, Mylord, les guerres de l'Irlande. Tous deux ensemble alors nous y servions le Roi.

LORD BROGHILL.

C'est le comte d'Ormond ! mon vieil ami, c'est toiT

Il lui prend les mains avec affection.

— Toi dans Londres ! et grand Dieu ! la veille du jour même Où Cromwell triomphant s'élève au rang suprême I Ta tête est mise à prix : si l'on vient à savoir !... Que fais-tu donc ici, malheureux ?

LORD ORMOND

Mon devoir.

LORD BROGHILL.

Tai-je pu méconnaître 1 Àh!... mais cet air sinistre, Mylord, — les ans, — surtout cet habit de ministre,.. Vous êtes si changé I

LORD ORMOND

Je le suis moins que vous.

Broghill ! devant Cromwell vous pliez les genoux. Broghill se courbe aux pieds d'un régicide infâme ! Moi, j'ai changé d'habits ; mais toi, de cœur et d'âme 1 Te voilà, toi qu'on vit si grand dans nos combats I Tu ne montais si haut que pour tomber si bas !

LORD BROGHILL.

Ah I . . . — vaincu, je vous plains ; proscrit, je vous révère : Mais ce langage...

LORD ORMOND

Est juste autant qu'il est sévère.

Pourtant, écoute-moi, tu peux tout réparer, Sers-moi...

LORD BROGHILL.

Près de Cromwell ! oui ! je cours l'implorer. Je puis sauver ta vie : elle est proscrite...

LORD ORMOND

Arrête.

Demande-moi plutôt de protéger ta tête.

64 CROMWELL. .

Ton insultant appui, ton Protecteur, ton Roi, Ton Cromwell est plus près de sa perte que moi.

LORD BROGUILL.

Qu'entends-je?

LORD ORMOND

Écoute donc : dévoré de tristesse, Las des titres mesquins de Protecteur, d'Altesse, Cromwell veut être enfin, au dais royal porté, SalQé par les rois du nom de Majesté.

Cromwell, dans ce butin que chacun se partage, Prend de Charles-Pre-mier le sanglant héritage. Il l'aura tout entier ! son trône et son cercueil. Le régicide roi saura dans son orgueil Que la couronne est lourde et, bien qu'on s'en empare, Qu'elle écrase parfois les têtes qu'elle pare !

LORD BROGHILL.

Que dis-tu ?

LORD ORMOND

Que demain, à l'heure où Westminster S'ouvrira pour ce roi, que va sa-crer l'enfer. Sur les marches du trône, un instant usurpées, On le verra san-glant rouler sous nos épées !

LORD BROGUILL.

Insensé ! son cortège est l'armée, et toujours Ce mouvant mur de fer en-veloppe ses jours.

Sais-tu bien seulement le nombre de ses gardes ? Comment percerez-vous trois rangs de hallebardes, Ses pesants fantassins, ses hérauts, ses massiers, Ses mousquetaires noirs, ses rouges cuirassiers?

Ils sont à nous.

LORD BROGUILL.

Quel est Tespoir où tu te fondes.

De voir aux cavaliers s'unir les têtes-rondes !

LORD ORMOND

Tu verras de tes yeux, ici, dans un moment.

Les gens du roi mêlés à ceux du Parlement.

Aux sombres puritains leur fanatisme parle.

Ils ne veulent pas plus d'Olivier que de Charle :

Si Cromwell se fait roi, Cromwell meurt sous leurs coups.

ACTE I, SCÈNE L

Son rival et leur chef, Lambert, se joint à nous ; A remplacer Cromwell il ose bien prétendre, Mais nous verrons plus tard ! -L'ord'Espagneelde Flandre Nous a fait dans ces murs de nombreux affidés. Bref, la partie est belle et nous jetons les dés !

LORD BROGHILL.

Cromwell est bien adroit 1 vous jouez votre tête.

LORD ORMOND

Dieu sait pour qui dcfnain doit être un jour de fête.

Notre complot, Broghill, est d'un succès certain.

Rochester doit ici m'amener ce matin

Sedley, Jenkins, Clifford, Davenant le poète

Qui nous porte du Roi la volonté secrète.

Au même rendez-vous viendront Garr, Harrison,

Sir Richard Willis...

LORD BROGHILL.

Mais ceux-là sont en prison.

Ce sont des ennemis que dans la Tour de Londre Cromwell tient renfermés...

LORD ORMOND

Un mot va te confondre.

Liés au même sort par des nœuds différents, Pour abattre Olivier nous comptons dans nos rangs Le gardien de la Tour, Barkstead le régicide, Que Tespoir du pardon à nous servir décide.

Tu vois avec quel art le complot est formé.

Dans un vaste réseau Cromwell est enfermé.

Il n'échappera pas 1 les partis unanimes Sous le trône qu'il dresse ont creusé des abîmes. Voilà pour quel dessein je viens du continent. Je voudrais te sauver, Broghill ; et maintenant Je t'interpelle au nom de Charles-Deux, mon maître. Veux-tu vivre fidèle, ou veux-tu mourir traître?

LORD BROGHILL.

Ah! que dis-tu?

LORD ORMOND

Reviens sous le drapeau royal.

LORD BROGHILL.

Hélas ! je fus aussi sujet digne et loyal , Ormond ; pour notre Roi , dans les guerres civiles,

J'ai pris des châteaux-forts, j'ai défendu des villes, Et je suis devenu, par un destin cruel, De foldat des Stuarts, courtisan de CromweH * Laisse à son triste sort nn malheureux transfuge, Cher Ormond ; à ton tour, écoute, et sois mon juge.

— C'était durant la guerre avec le Parlement. J'étais venu dans Londres armer un régiment ; Et caché comme toi ma tête était proscrite.

Un jour, — d'un inconnu je reçois la visite ; C'était Cromweil : — ma vie était en son pouvoir ; Il me sauva ! Pour lui, j'oubliai mon devoir ;

Il s'empara de moi ; bientôt, que te dirai-je ? Je devins comme lui rebelle et sacrilège, A ses républicains mon bras servit d'appui.

Et, levé pour mon Roi, combattit contre loi.

— Depuis, Cromweil m'a fait membre de sa pairie, Lieutenant^général de son artillerie,

Lord de sa haute cour et du conseil privé.

Ainsi, par ses faveurs dans sa cour élevé, S'il tombe, auprès de lui je dois tomber victime ; Et Je ne puis» rebelle à mon roi légitime.

Quelque amour qui me lie à sa noble maiaoi, Dans la fidélité rentrer sans trahison.

LOHD omoND.

Triste et commun effet des troubles domestiquée ! A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques? Combien doivent leur faute à leur sort rigoureux ! Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux ! — Broghill ! brise avec nous le joug qui nous opprime ; Prouve ton repentir i

LOAD BBOGHaL.

Quoi i par un nouveau crime ?

Non. Je puis être, ami, pour ton fatal secret^ Sinon complice, au moins un confident discret. Mais c'est là tout. Je dois, neutre dans cette lotte, Subir votre triomphe, adoucir votre chute. Quel qœ scHt le vainqueur, toujours fidèle à tous, Périr avec Cromweil, ou le fléciir pour vous.

Te taire san» agir i ainsi donc tu va» être

ACTE I, SCÈHE I

Perfide envers Cromwell , sans servir ton vrai mattre. Sois donc ami sincère ou sincère ennemi, Et ne reste pas traître et fidèle à demi I Dénonce-moi plutôt !

LORD BROGHILL.

Cette parole, comte, Si vous n'étiez proscrit, vous m'en rendriez compte
I

LORD ORifONO, lui tendant la main.

Pardonne, cher Brogbit! ! je suis un vieux soldat, Vingt ans fidèle au Roi j'ai rempli mon mandat. Presque tous mes combats, presque tous mes ser-

vices Sont écrits sur mon corps en larges cicatrices ; J'ai reçu des leçons de plus d'un chef expert, Du marquis de Montrose et du prince Rupert ; J'ai commandé sans morgue, obéi sans murmure ; J'ai blanchi sous le casque et vieilli sous l'armure ; J'ai vu mourir Strafford ; j'ai vu périr Derby ; J'ai vu Dunbar, Tredagh, Worcester, Naseby, Ces luttes des seuls bras qui pouvaient sur la terre Abattre ou soutenir le trône d'Angleterre ; J'ai vu tomber ce trône, ébranlé dans les camps ; Fait la guerre aux Ranters, aux Saints, aux Prédicants ; Et ma main, aux combats sans relâche occupée, Sait ce qu'il faut de coups pour émousser Tépée 1 Eh bien ! je touche enfin au but de mes travaux, Cromwell va succomber ! 3^oici des jours nouveaux ! Mais pour ternir ma joie, empoisonner ma gloire, Faut-il qu'un vieil ami meure de ma victoire? Compagnon, souviens- toi que nous avons tous deux Baigné du même sang nos glaives hasardeux.

Et des mêmes combats respiré la poussière !

Pour la deuxième fois, Broghill, — pour la dernière, Je t'interpelle , au nom du bon plaisir royal : Veux-tu vivre fidèle ou mourir^éloyal ?

Réfléchis. Pour répondre Ormond te laisse uq^ heure. // écrit quelques mots sur un papier et le présente

à Broghill.

Voici mon nom d'emprunt, ma secrète demeure...

LORD BROGHILL , repoussant le papier.

Ah ! ne me le dis point i Non. J'en saî6 trop déjà.

Long-temps la même tente, ami, nous protégea, Je le sais ; mais il faut que mon sort s'accomplisse. Adieu. Je ne serai délateur ni complice.

J'oublierai tout ceci. Mais écoute un conseil : Es-tu sûr du succès dans un complot pareil ?

Rien n'échappe à Cromwell. Il surveille l'Europe. Son œil partout l'épie, et sa main l'enveloppe. Et lorsque ton bras cherche où tu le frapperas, Peut-être il tient le fil qui fait mouvoir ton bras. Tremble, Ormond !...

LORD OHMOND , bkssé.

Lord Broghill 1 laissez-moi, je vous prie.

Ormond baise les mains de votre seigneurie.

Lord Broghill sort et la porte du fond se referme sur lui,

SCÈNE II

LORD ORMOND, seul.

N'y pensons plus!...

Il s'assied, et paraît méditer profondément. Pendant qu'il rêve, on entend une voix, qui s'approche par degrés, chanter sur un air gai les couplets suivants.

Un soldat au dur visage.

Une nuit, arrête un page, Un page à roeil de lutin.

— Beau page ! beau page ! alerte !

Où courez -TOUS si matin, Lorsque la rue est déserte,

En justaucorps de satini

— Bon soldat, sous ma simarre, Je porte épée et guitare ;

Et je vais au rendez-vous.

Je fléchis mainte rebelle, Et je nargue mûat jaloux :

Ma guitare est pour la belle, Ma rapière est pour Tépoux.

La voix s'interrompt.

On frappe à la porte du fond, puis la voix reprend.

Mais la noire sentinelle, Roaïcmt SA sombre prunelle,

ACTE I, S6Èlie m

Répond da haut de la tour :

— Beau page, on ne te croit guère.

Qui t'éveille avant le jour!

C'est un rendez-vous de guerre Plus qu'un rendez-vous d'amour.

On frappe encore plus fort.

LORD ORMOND , SB levant powr ouvrir.

Qui chante ainsi ? c'est quelque fou, Ou Rochester.

Il ouvre et regarde dans la rue.

Lui-même!... Allons! sur son genou Le voilà grii!bnnant !

Lord Rochester entre gaiement, un crayon et un papier

à la main.

SCÈNE IIL

LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, costume de cavalier très-élégant et chargé de bijoux et de r^j^ans, sous un manteau de puritain de gros drap gris; chapeau de tête-^onde à grande forme. Sa calotte noire cache mal des cheveux blonds dont une boucle sort der-

, rière ses oreilles, suivant la mode des jeunes cavaliers d*alors,

LORD ROCHESTER , avec Une légère salutation.

Pardonnez, mylord comte, J'écrivais ma chanson... — Il faut que je vous conte... // se met à écrire sur son genou.

Dieu garde Votre Grâce !. . . — A peine y voit-on clair. . . Vousattendez-nosgens?...— Commenttrouvez-vousrair?

Il chante.

Un soldat au dur visage, Une nuit, arrête un page....

Pour notre instruction Texil a bien son prix ! C'est un vieil air français
qu'on m'apprit à Paris.

LORD ORMOND, hochant la tête.

Je crains que le soldat n'arrête le beau page Tout de bon.

70 CROMWELL.

LORD ROCHESTER, regardant sa chanson.

Ah ! le reste est au bas de la page.

Il tend la main à lord Ormond,

— Bien, toujours le premier au poste !. . . Etnosamis?. . . — Auriez-vous
mieux aimé, Mylord, que j'eusse mis :

Un soldat au dur visage Arrête sur son passage Un page à l'œil de
lutin....

Au lieu de :

Un soldat au dur visage, Une nuit, arrête un page , Un page.... et coëteraf

La répétition, un page, a de la grâce?

N'est-ce pas? les Français...

LORD ORMOND

Mylord, faites-moi grâce ; Je n'ai pas l'esprit fait à juger ce talent.

I.0A9 RoCHE3TBR

Vous, Mylord ? je vous tiens pour un juge excellent. Et pour vous le prouver,
à votre seigneurie Je ym lire un quatrain nouveau :

n S6 drape et prend un aoomt emphatiq%t\$,

« Belle Égérie!... »)

Jl s'interrompt.

Devinez, je vous prie, à qui c'est adressé ?

I4ORP ORMOND.

Mylord , l'instant de rire, il me semble, est passé.

Cbarle est fou comme lui» corps Dieu ! de me l'ac^oindre !

LORD ROCQESTER.

Mais c'est fort sérieux, et ce n'est pas le moindre De mes quatrains.
D'ailleurs Tobjel 6Bt si charmant ! C'est pour Francis Cromwell.

LORD ORMOND

Francis Cromwell)

LORD ROGHESTBR.

Vraiment I J'en suis fort amoureux.

ÂCTE I » dCÈME III. 71

LORD OHMOND.

De la plus jeune fille DeGromwell!

LORD ROCHESTER

De Cromwell 1 elle est, d'honneur! gentille ; Que disr-je ? c'est un ange
enfin I

LORD ORMOND

Pe par le ciel 1 Lord Rochester épris de...

LORD ROCHESTER

De Fjancis CromweU* Â votre étonnement sans peine je devine Que vous n'avez pas vu cette beauté divine.

Dix-sept ans, cheveux noirs, grand air, blancheur de liSf Et de si belles mains 1 et des yeux si jolis ! Mylord 1 une sylphide I une nymphe ! une fée ! C'est hier que je l'ai vue. Elle était mal coiffée ; N'importe ! tout est bien, tout lui sied, tout lui va ! On dit que l'autre mois dans Londres elle arriva, Et que, loin de Cromwell par sa tante élevée, Elle porte en son cœur k loyauté gravée.

Qu'elle aime fort le Roi.

LORD ORMOND

Pur conte, Rochester !

Mais où Tavez-vous vue ?

LORD ROCHESTER

Hier même, à Westminster, A ce banquet royal que la cité de Londres Donnait au vieux Cromwell (Dieu veuille le confondre !) » J'étais fort curieux de voir le Protecteur. . Mais quand, de son estrade atteignant la hauteur^ J'eus aperçu Francis, si belle et si modeste, Immobile et charmé, je n'ai plus vu le reste. Ivre, en vain en tous sens par la foule poussé^ Mon œil au même objet restait toujours fixé ; Et je n'aurais pu dire, en sortant de la fête. Si Cromwell en parlant penche ou lève la tête, S'il a le front trop bas ou bien le nez trop long, Ni s'il est triste ou gai, laid ou beau, noir ou blond. Je n'ai dans tout cela rien vu, rien, qu'une femme^

Et depuis cette vue, oui, Mylord, sur mon àme, Je suis fou !

LOBD ORMOND.

Je vous crois.

LORD ROCHESTER

Voici mon madrigal.

C'est dans le goût nouveau...

Cela m'est fort égal.

LORD ROCHESTER

Égal 1 non pas vraiment. Vous savez bien qu'en somme Shakspeare est un barbare et Vithers un grand homme. Lit-on dans Henri-Huit un seul rondeau galant? Le goût anglais fait place au français ; le talent...

LORD ORMOND, à part.

Peste du goût anglais ! du goût français ! du diable ! Du quatrain ! sa folie est irrémédiable !

Haut.

Excusez-moi, Mylord. A parler nettement, Vous devriez plutôt, dans un pareil moment, Me donner quelque avis, me dire où nous en sommes, Combien au rendez-vous viendront de gentilshommes, Si l'on peut dans Lambert voir un appui réel , Que chanter des quatrains aux filles de Cromwell !

LORD ROCHESTER

Mylord est vif!... Je puis sans trahison, j'espère. Être épris d'une fille.

LORD ORMOND.

Et l'étes-vous du père ?

LORD ROCHESTER

Vous VOUS fâchez? vraiment, je ne vois pas pourquoi. Mon histoire, à coup sûr, amuserait le Roi.

Et dans sa fille à Cromwell je fais encore la gillerie. Et d'ailleurs avec lui je ne me gêne guère.

Sans nous être jamais rencontrés, que je crois, Nous avons eu tous deux pour maîtresse à la fois Cette lady Dysert, qui, cessant le scandale, Voudrait épouser ce bon lord Lauderdale.

LORD ORMOND

je n'aurais jamais cru qu'on pût calomnier

ACTE I, SCÈNE III

Cromwell : mais il est chaste , et pourquoi le nier? D'un vrai réformateur il a les mœurs austères.

LORD ROCHESTER, fiant.

Lui! cette austérité cache bien des mystères! Et le vieil hypocrite a par plus d'un côté Prouvé qu'un puritain touche à l'humanité.

Revenons, s'il vous platt, au quatrain...

LORD ORMOND, à part.

Par saint George !

Il me poursuit encor, le quatrain sur la gorge !

Haut et avec solennité.

Écoutez, lord Wilmot, comte de Rochester, Vous êtes jeune, et moi, je vieillis, mon très-cher. J'ai les traditions de la chevalerie.

C'est pourquoi j'ose dire à votre seigneurie Que tous ces madrigauj:, sonnets, quatrains, rondeaux « Chansons, dont à Paris s'amuse les badauds, Sont bons, comme une chose entre nous dédaignée, Pour les bourgeois et gens de petite lignée.

Des avocats en font, Mylord ! mais vos égaux Rougiraient d'aligner quatrains et madrigaux. Mylord, vous êtes noble, et de noblesse ancienne. Votre écusson supporte, autant qu'il m'en souviennne, La couronne de comte et le manteau de pair, Avec cette légende : — Aut nunquam aut semper. — Je sais mal le latin, s'il faut que je le dise; Mais en anglais, voici le sens de la devise : — Soyez Vappui du Roi, de vos droits féodaux, Et ne composez pas de vers et de rondeaux , Cest le lot du bas peuple! — Ainsi, lord d'Angle-

terre, Ne faites plus, soigneux du rang héréditaire. Ce que dédaignerait le moindre baronnet Ou hobereau, portant gambière et bassinet!

Plus de vers!

De par Dieu 1 c'est un arrêt en forme Que cela! je convions que ma faute est énorme. Mais entre autres rimeurs, tous gens du plus bas lieu, J'ai pour complice Armand Duplessis-Richelieu, Le cardinal-poète; et moi, — pour-quoi le taire?

La licorne du Roi, le lion d'Angleterre Serviraient de supports à mes deux écussons, Que je ferais encor des vers et des chansons!

A 'pari.

Le bon vieux gentilhomme est d'une humeur de dogue.

Il regarde à la porte et s'écrie :

Ha! venez varier un peu le dialogue, Davenant!

Entre Davenant. Simple costume rwir, grand manteau

et grand chapeau*

LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, DAVENANT

LORD ROCHESTER, couraut à Davemnt, Cher poète, on vous attend ici Pour vous lire un quatrain!

DAVENANT, saluant les dewc hrds.

C'est un autre souci Qui m'amène. Que Dieu, Mylords, vous accompagne!

LORD ORMOND

Vous apportez, Monsieur, des ordres d'Allemagne?

DAVENANT

Oui , je viens de Cologne.

LORD ORMOND

Avez-vous vu le Roi?

DAVENANT

Non. Mais Sa Majesté m'a parlé.

LORD ORMOND.

Sur ma foi , Je ne Vous comprends pas.

DAVENANT

Voici tout le mystère; Avant d'autoriser mon départ d'Angleterre , Cromwell me 6t venir, il exigea de moi Ma parole d'honneur de ne pas voir le Roi.

Je le promis. A peine arrivé dans Cologne Je me souvins des tours qu'on m'apprit en Gascogne ;

ACTE I, SCÈNE IV

Et j'écrivis au Roi de souffrir que la nuit

Je fusse, sans lumière, en sa chambre introduit.

LORD ROCHESTER, vianL Vraiment!

DA VENANT, à lord Ormond.

Sa Majesté, qui daigna le permettre.

M'entretint, m'honora d'un ordre à vous remettre. C'est ainsi que, fidèle à mon double devoir, J'ai su parler au Roi , sans toutefois le voir. LORD ROCHESTER , riant plus fort, Ah! Davenant! la ruse est bien des mieux ourdies. Ce n'est pas la moins drôle entre vos comédies.

LORD ORMOND, bos à Rochesier.

Drôle! je n'entends pas chicaner sur ce point. Au serment d'un poète on ne regarde point ; Mais ces subtilités, que d'autres noms je nomme, Ne satisferaient pas l'honneur d'un gentilhomme.

A Davenant.

Et l'ordre écrit du Roi ?

DAVENANT

Je le porte toujours Au fond de mon chapeau, dans un sac de velours. Là, du moins, je suis sûr que nul ne l'ira prendre.

Il tire de son chapeau un sac de velours cramoisi , en extrait un parchemin scellé , et le remet à lord Ormond, qui le reçoit à genoux et l'ouvre après Vavoir baisé avec respect.

LORD ROCHESTER, bas à Davenont.

Pendant qu'il lit cela, je veux vous faire entendre Des vers...

LORD ORMOND, Usant moitié haut, moitié bas.

a Jacques Butler , notre digne et féal » Comte et marquis d'Ormond... 11
faut qu'à White-Hall » Jusqu'au près de Cromwell Rochester s'introduise.. »

LORD ROCHESTER

A merveille ! le Roi veut-il que je séduise Sa fille?...

A Daveruint.

Mon quatrain cêl^bre ses appas.

LOBD ORMONO, Continuant dp lire.

« Qu'on mêle un narcotique au vin de ses ropas...

Endormi, dans son lit il faut qu'on l'investisse

» Nous l'amener vivant... Nous nous ferons justice.

» D'ailleurs en Davenant ayez toujours crédit

» C'est notre bon plaisir. Vous le tiendrez pour dit.

» Charles, Roi. »

Il remet avec le même cérémonial la lettre royale à Davenant, qui la baise, la replace dans le sac de velours, et cache le tout dans son chapeau.

Mais la chose est plus facile à dire

Qu'à faire, en vérité. Comment diable introduire

Rochester chez Cromwell? il faudrait être adroit!...

DAVENANT

Je connais chez Cromwell un vieux docteur en droit , Un certain John Milton, secrétaire-interprète, Aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant poète.

LORD ROCHESTER

Qui? ce Milton, l'ami des assassins du Roi, Qui fit l'Iconoclaste, et je ne sais plus quoi ! L'antagoniste obscur du célèbre Saumaise !

DAVENANT

D'être de ses amis aujourd'hui je suis aise.

Il manque au Protecteur un chapelain, je croi . .

Montrant Rochester.

Milton peut à Mylord faire obtenir l'emploi.

LORD ORMOND, Hant. Rochester chapelain! la mascarade est drôle !

LORD ROCHESTER

Et pourquoi non, Mylord? je sais jouer un rôle
Dans une comédie; et j'ai fait le larron,
— Vous savez, Davenant? — Dans le Roi bûcheron,
D'un docteur puritain je prends le personnage.
Il suffit de prêcher jusqu'à se mettre en nage.
Et de toujours parler du Dragon, du Veau d'Or,
Des flûtes de Jezer et des antres d'Endor.
Pour entrer chez Cromwell, d'ailleurs, la voie est sûre,

DAVENANT

Il s'assied à table et écrit un billet.
Avec ce mot de moi, Mylord, je vous assure

ACTE I, SCÈNE IV

Qu'au vieux diable Milton vous recommandera, Et que pour chapelain le diable vous prendra.

LORD ROCHESTER.

Je verrai Francis !

// avance la main avec empressement pour prendre la lettre de Davenant,

DAVENANT.

Mais souffrez que je la plie.

Francis!

LORD ORMOND, à lord Rochester, Pour la petite, au moins, pas de folie!

LORD ROCHESTER

Non, non!

A part.

Si je pouvais lui glisser mon quatrain !

Un quatrain quelquefois met les choses en train.

Haut à Davenant.

Çà ! dans la place admis, que me faudra- t-il faire ?

DAVENANT, lui remettant une fiole.

Voici dans cette fiole un puissant somnifère. On sert toujours le soir au futur souverain De rhyprocras où trempe un brin de romarin.

Mêlez-y cette poudre, et séduisez la garde De la porte du parc.

S' adressant à Ormond.

Le reste nous regarde.

LORD ORMOND

Mais pourquoi donc le Roi veut-il qu'un coup de main Enlève cette nuit Cromwell^ qui meurt demain? Sa mort par les siens même est jurée...

DAVENANT

Au contraire.

Aux coups des puritains le Roi veut le soustraire. Il veut se passer d'eux. D'ailleurs, il est souvent Bon d'avoir pour otage un ennemi vivant.

LORD ROCHESTER

Et de l'argent?

DAVENANT

Un brick mouillé dans la Tamise Porte une somme en or qui nous sera transmise ; Et pour tout cas urgent, Manassé, juif maudit, Nous ouvre au denier douze un généreux crédit.

LORD ORMOND

Fort bien.

DAVENANT

Gardons toujours l'lip-pui des têtes-rondes.

Nous ébranlons un chèque aux racines profondes ! Que leur concours nous reste, et que le vieux renard , S'il trompe nos filets, tombe sous leur poignard!

LORD ROCHESTER

Bien dit, cher Davenant! voilà des mots sonores! C'est bien en vrai poète user des métaphores! Cromwell à la fois chêne et renard! c'est très-beau. Un renard poignardé! — Vous êtes le flambeau Du Pinde anglais! Aussi je réclame, mon maître, Votre avis...

LORD ORMOND , à part.

Le quatrain sur Teau va reparaître.

LORD ROCHESTER

Sur des vers qu'hier soir...

LORD ORMOND

Mylord, est-ce l'endroit?...

LORD ROCHESTER, à part.

Que tous ces grands seigneurs sont d'un génie étroit ! Qu'un lord ait par hasard de l'esprit, il déroge !

DAVENANT, à Rochester.

Mylord, quand Charles-Deux sera dans Windsor- Logo, Vous nous direz vos vers, et sur ces mêmes bancs Nous convîrons Vithers, Waller et Saint-Albans. — Vous piairait-il, Mylord, qu'à présent je m'abstinsse?. ..

LORD ORMOND

Oui, conspirons en paix!

A Davenant.

— C'est parler comme un prince, Monsieur! —

A part, Wilmot devrait mourir de honte ; oui, Davenant, le* poète, est bien moins fou que lui.

ACTE I, SCÈNE IV

LORD ROCHESTER, à Davenont.

Vous ne voulez donc pas écouter?...

DAVENANT

Mais je pense Que MylonJ Rochester lui-même m'en djspense.

Nous avons plusieurs points à discuter touchant Notre complot...

LORD ROCHESTER

Monsieur croit mon quatrain méchant 1 Parce qu'on o'a pas fait des tra-gi-comédies!.,. Des mascarades!... — Soit, Monsieur! —

Bas à tord Ormond.

Dos rapsodies !

C'est jalousie, au moins, s'il se récu-se!

DAVENANT

Eh quoi !

Mylord se fâcherait?...

LORD fLOCHESTER.

Au diable! laissez-moi.

DAVENANT

Ah! je ne pensais pas vous blesser, sur ma vie!

LORD ORMOND

Veillez, Mylord!

LORD ROCHESTER, se détoumatit.

L'orgueil !

DAVENANT

Mylord, daignez!...

LôRD ROCHESTER, h repoussant.

L'envio !

LORD ORMOND, Vivement.

Saint George! à la douceur je ne suis pas enclin. Pour une goutte d'eau déborde un vase plein.

— Mylord! — Le pire fat qui dans Paris s'étale, Le dernier dameret de la Place-Royale, Avec tous ses plumets sur son chapeau tombants, Son rabat de dentelle et ses nœuds de rubans, Sa perruque ô tuyaux, ses bottes évasée^, A l'esprit, moins que vous, plein de billevesées!

LORD ROCHESTER, furieUX.

M yiord, vous n'êtes point mon père !... A vos discours

Vos cheveux gris pourraient porter un vain secours. Votre parole est jeune, et nous fait du même âge. Vous me rendrez, pardieu, raison de cet outrage!

LORD oBMoN9.

De grand cœur! — Votre épée au vent, beau damoiseau !

Ils tirent tous deux leurs épées.

D*hotneur! je m'en soucie autant que d'un roseau!

Ils croisent leurs épées.

DEVENANT , se jetant entre eux, Mylords, y pensez-vous? — La paix ! la paix sur l'heure !

LORD ROGHESTER, ferraillant .

L'ami ! la paix est bonne, et la guerre est meilleure.

DAVENANT, s'efforçant toujours de les séparer. Si le crieur de nuit vous entendait?...

On frappe à la porte.

Je croi Qu'on frappe...

On frappe plus fort.

Au nom de Dieu, Mylords !

Les combattants continuent.

Au nom du Roi!

Les deux adversaires s*arrêtent et baissent leurs épées.

On frappe.

Tout est perdu! — La garde est peut-être appelée. Paix!

Les deux lords remettent leurs épées dans le fourreau , leurs grands chapeaux sur leur tête, et s* enveloppent de leurs capes.

On frappe encore, — Davenant va ouvrir.

SCENE V

LES MÊMES, CÂRR, costume complet de iéte-ronde.

Il s'arrête gravement sur le seuil de la porte, et salue les trois cavaliers de la main, sans ôter son chapeau.

CARB.

N'est-ce pas ici, mes frères, l'assemblée Des Saints?

DAYENANT, lui rendant son salut.

Oui.

Bas à lord Ormond.

— C'est ainsi que se nomment entre eux Ces damnés puritains. —

Haut à Carr.

Soyez le bienheureux, Le bienvenu, mon frère, en ce conventicule.

Carr s'approche lentement.

LORD ORMOND, bas à lord Rochester, Notre accès belliqueux était fort ridicule, Mylord. Restons-en là. J'avais le premier tort. Soyons amis.

LORD ROCHESTER, S* inclinant.

Je suis à vos ordres, Mylord.

LORD ORMOND

Comte, ne pensons plus qu'au Roi, dont le service A besoin que ma main à la vôtre s'unisse.

LORD ROCHESTER

Marquis, c'est un bonheur pour moi, comme un devoir.

Ils se serrent la main.

Eh! n'est-ce pas assez, juste Dieu, que d'avoir Sur le corps, par l'effet de nos guerres fatales. Exil, proscription, sentences capitales, Sa tête mise à prix, vendue, et ccetera.

Il désigne du geste son déguisement.

Et ce chapeau de feutre, et ce manteau de drap?

CARR

Il fait lentement quelques pas, joint les mains sur sa poitrine y lève les yeux au ciel, puis les promène tour à tour sur les trois cavaliers.

Frères, continuez! — Quand au prêche j'arrive, Je suis du saint banquet le moins digne convive. Que nul pour le vieux Carr ne se lève!... Je vois Que ce bruit, qu'au dehors m'ont apporté vos voix, Était un doux combat d'armes spirituelles.

LORD ROCHESTER , à part.

Peste !

CARR, poursuivant.

Ces luttes-là me sont habituelles ;

Reprenez ces combats qui nourrissent l'esprit.

LORD ROCHESTER, bos à Davenant,

Ou le font rendre.

DAVENANT, de même.

Paix, Mylord!

CARR, continuant.

Il est écrit :

« Allez tous par le monde, et prêchez ma parole!,,. »

LORD ROCHESTER, bas à Davenant.

Je vais de chapelain étudier mon rôle.

CARR , après une pause.

J'ai du Long-Parlement mérité le courroux.

Depuis sept ans la Tour me tient sous les verrous,

Pleurant nos libertés, sous Cromwell disparues.

Ce matin, mon geôlier m'ouvre et dit : « AuxTrois-Grues,

» On t'attend. Israël convoque ses tribus;

» On va détruire enfin Cromwell et les abus.

» Va! » Je vais, et j'arrive à votre porte amie,

Comme autrefois Jacob en Mésopotamie.

Salut! mon âme attend vos paroles de miel,

Comme la terre sèche attend les eaux du ciel.

La malédiction me souille et m'enveloppe.

Donc, purifiez-moi, frères, avec l'hysope;

Car si vos yeux vers moi ne tournent leur flambeau,

Je serai comme un mort qui descend au tombeau !

LORD ROCHESTER, bas à Davenant,

Quel terrible jargon !

ACTE I, SCÈNE V

DAVENANT, bas à lord Rochester.

C'est de l'apocalypse

CARR

Mon âme veut le jour 1

LORD ROCHESTER, à part.

Fais donc cesser l'éclipsé !

LORD ORMOND, bas à Daveuant.

Je démêle, au milieu de ses donc, de ses car, Qu'il nous vient de la Tour et qu'il s'appelle Carr. C'est un des conjurés que Barksthead nous envoie. Ce Carr est un sectaire, un vieil oiseau de proie. Dans la rébellion, assisté de Strachan, Du camp parlementaire il sépara son camp.

Le Parlement le fit mettre à la Tour de Londre. Mais, monsieur Davenant, ce qui va vous confondre, C'est qu'il maudit Cromwell d'avoir par trahison Dissous le Parlement, qui le mit en prison.

DAVENANT, boS.

Est-il indépendant de l'espèce ordinaire?

Ranter? socinien?

LORD ORHOND, haS.

Non, il est millénaire. Il croit que pour mille ans les saints vont être admis A gouverner tout seuls. — Les saints sont les amis. CARR, qui a paru absorbé dans une sombre extase.

Frères, j'ai bien souffert! — On m'oubliait dans l'ombre,

Comme des morts d'un siècle en leur sépulcre sombre.

Le Parlement, qu'hélas I j'ai moi-même offensé,

Par Olivier Cromwell avait été chassé;
Et captif, je pleurais sur la vieille Angleterre,
Semblable au pélican près du lac solitaire ;
Et je pleurais sur moi ! Par le feu du péché,
Mon front était flétri, mon bras était séché; i
Je ressemblais, maudit du Dieu que je proclame,
A du bois à demi consumé par la flamme. !
Hélas! j'ai tant pleuré, membres du saint troupeau,
Que mes os sont brûlés et tiennent à ma peau.
Mais enfin le Seigneur me plaint et me relève.
Sur la pierre du temple il aiguise mon glaive ^

Si CROMWfLL.

Il va frapper Cromwell, et chasser de Sion La désolation de la perdition.

LORD ROCHESTER, bus à Davenant, Sur mon nom! la harangue est fort originale!

CARR

Je reprends parmi vous ma robe virginale.

LORD ROCHESTER, à part.

Tudieu !

CARR

Guidez mes pas dans le chemin étroit ; Et glorifiez-vous, vous dont le cœur est droit! Les mille ans sont venus. Les saints que Dieu seconde De Gog jusqu'à Magog vont gouverner le monde. Vous êtes saints!

LORD ROCHESTER, polimmt.

Monsieur, vous nous faites honneur...

CARR, avec enthousiasme.

Les pierres de Sion sont chères au Seigneur.

LORD ROCHESTER

Voilà parler!

CARR

A moins que mon Dieu ne me touche, Je suis comme un muet qui n'ouvre point la bouche. C'est vous que mon oreille écouterait toujours, Car la manne céleste abonde en vos discours !

Montrant lord Ormond.

Dites-moi, vous étiez d'opinions diverses?

Sur quel texte roulaient vos saintes controverses?

LORD ROCHESTER

Tout à l'heure, monsieur? — C'était sur un verset...

A part.

Pardieu ! si mon quatrain par hasard lui plaisait? Il m'écoute déjà d'une ardeur sans pareille ! Quel poète d'ailleurs pourrait voir une oreille S'ouvrir si largement sans y jeter des vers? Bisquons le madrigal à tort comme à travers ! D'abord faisons-le boire. On sait qu'au bruit des verres Se dérident parfois nos puritains sévères. —

Haut.

Monsieur doit avoir soif?

ACTE I, SCÈNE V

CARR

Jamais j ni soif, ni faim !

Car je mange la cendre, ami, comme du pain.

LORD RocuESTER, à part.

Il peut bien manger seul, si c'est ainsi qu'il dine. N'importe !

Haut,

Hôte î garçon !

Un garçon de taverne paraît.

Un broc de muscadine.

Du vin, de Thypocras !

Le garçon garnit une table de brocs et y pose deux gobelets d'étain. Carr et Rochester \j prennent place. Carr se verse à boire le premier et en offre au cavalier, qui

continue :

Vous demandiez, — - Merci ! —

Quel texte tout à Theure on discutait ici ? ' Monsieur, c'est un quatrain...

CARR

Un quatrain ?

Oui, sans doute.

CARR

Quatfain! qu'est cela?

LORD ROCHESTER

C'est. . . comme un psaume.

CARR

Ah ! j'écoute.

LORD ROCUESTER.

Vous me direz. Monsieur, ce que vous en pensez. « — Belle Égérie !... »
Ah 1... celle à qui sont adressés Ces vers a nom Francis ; mais ce nom trop
vulgaire Au bout d'un vers galant ne résonnerait guère. Il fallait le changer,
j'ai long-temps balancé Entre Griselidis et Parthénolycé.

Puis enfin j'ai choisi le doux nom d'Égérie Qui du sage Numa fut la
nymphé chérie.

11 fut législateur, je suis du Parlement ; Cela convenait mieux. Ai-je fait
sagement V

Jugez-en ; mais voici Tamoureuse épigramme :

Il prend un air galant et langoureux .

— « Belle Égérie ! hélas ! vous embrasez mon âme. » Vos yeux, où Cupi-
don allume un feu vainqueur,

» Sont deux miroirs ardents qui concentrent la flamme » Dont les rayons
brûlent mon cœur ! »

— Qu'en dites-vous ?

Carr, qui a écouté d'abord avec attention, puis avec un sombre mécon-
tentement, se lève furieux et renverse la table,

CARR

Démon ! damnation ! injure !

Me pardonnent le ciel et les saints si je jure !

Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés

Déborder le torrent des impudicités ?

Fuis ! arrière ! Édomite ! arrière ! Amalécite !

Madianite !

LORD ROCHESTER, riant.

Ah Dieu ! que de rimes en ite !

Un autre original, plus amusant qu'Ormond.

CARR, indigné.

Tu m'as, comme Satan, conduit au haut du mont,

Et ta langue m'a dit : — « Tu sors d'un jeûne austère ;

» As-tu soif ? à tes pieds je mets toute la terre. »

LORD ROCHESTER

Je vous ai seulement offert un coup de vin.

CARR

Bt moi qui l'écoutais comme un esprit divin ! Moi, dont l'âme s'ouvrait à sa bouche rusée Comme un lis de Saron aux gouttes de rosée ! Au lieu des purs trésors d'un cœur chaste et serm, Il me montre une plaie !

Une plaie ! un quatrain ?

CARR, s'animant de plus en plus.

Une plaie effroyable où l'on voit le papisme, L'amour, l'épiscopat, la volupté, le schisme ! Un incurable ulcère où Moloch-Gupidon Verse avec Astarté ses souillures !

ACTE I, SCÈNE V

LORD ROCHESTER

Pardon !

Ce n'est pas Astarté, Monsieur, c'est Égérie.

CARR

Ta bouche est un venin dont mon âme est flétrie. Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez Les fornications et les iniquités !

Vous desséchez mes os jusque dans leur moelle ! Mais les saints prévauront ! — Votre engeance cruelle Ne les courbera point ainsi que des roseaux ; Et quand déborderont enfin les grandes eaux, Elles n'atteindront pas à leurs pieds.

LORD ROCHESTER

Tu radotes !

À quoi vous serviraient alors vos grandes bottes ?

S'il ne pleut point sur vous, pourquoi ces grands chapeaux ?

CARR , avec amertume.

D'un fils de Zerviah c'est bien là le propos !

En ce moment le manteau de Rocliester s'entr'ouvre et laisse apercevoir son riche costumes chargé de nœuds, de lacs d'amour et de pierreries. Carr y jette un coup d'œil scandalisé et poursuit :

Mais oui ! — Oui, c'est un mage l'un sphinx à face d'homme,

Vêtu, paré, selon la mode de Sodome !

Satan ne porte pas autrement son pourpoint.

Il se pavane aussi, des manchettes au poing ;

Couvre son pied fourchu, de peur qu'on ne le voie,

De souliers à rosette et de chausses de soie.

Et met sa jarretière au-dessus du genou !

Ces bijoux, ces anneaux consacrés à Wishnou,

De l'idole Nabo sont autant d'amulettes ;
Et pour que l'enfer rie à toutes ces toilettes.
Derrière son oreille il étale au grand jour
L'abomination de la tresse d'Amour !

LORD ORMOND

Fous !

CARR, au comble de V indignation.

Non, ce ne sont pas des saints !

LORD ROCHESTER, riant.

Tu t'en désistes ?

CARR

C'est un club de démons, un sabbat de papistes ! Ce sont des cavaliers !
sortons !

LORD ROCU ESTER.

Adieu, mon cher. CARR , se dirigeant vers la porte.

Mes pieds marchent ici sur des charbons d'enfer î

LIMMON ET AUTRES PURITAINS

Ils entrent comme processionnellenient , enveloppés rfe manteaux. — Chapeaux rabattus, grandes bottes, longues épées qui soulèvent le bord postérieur de leurs manteaux.

JOYCE, arrêtunt Carr,

Hé bien ! que fais-tu donc? tu pars quand on arrive ?

CARR

Joyce, on t'a trompé ! n'entre pas dans Ninive ! Sors de ce lieu maudit ! — Barebone, Harrison ! — Ce sont des cavaliers, non des saints ! — Trahison !

JOYCE, Ims à Carr.

Mais ces cavaliers-là , mon vieux Carr, sont des nôtres. Il faut bien employer leurs bras, à défaut d'autres. Ce sont nos alliés !

CARR

Mort au parti royal !

Point d'alliance avec les fils de Bélial !

JOYCE , à Overton, Il est encor bien simple !

À Carr,

Allons, reste ici ! reste 1

ACTE I , SCÈNE VII

CARR, se résignant d'un air sombre.

Oui, pour vous préserver de leur contact funeste.

Les trois cavaliers se sont assis à une table à droite du théâtre. Les puritains groupés à gauche paraissent s'entretenir à voix basse, et lancent de temps en temps des regards de haine sur les cavaliers. — On doit supposer, durant toutes les scènes qui suivent, qu'il y a assez d'espace entre les deux groupes de conjurés pour que ce qui se dit dans Fun ne soit pas nécessairement entendu par Vautre, Carr seul paraît observer constamment les cavaliers ; mais il se tient un peu à l'écart des autres têtes-rondes.

LORD ORMOND, bas à Davenant.

Ce poltron de Lambert tarde à venir !... Il faut Qu'en rêve cette nuit il ait vu Téchafaud.

LORD ROCH ESTER, bas atix deux autres.

Nos bons amis les saints ont la mine bien sombre ! Nous ne sommes que trois, et, par saint Paul ! leur nombre Devient inquiétant !... —

// regarde à la porte.

Mais voici du renfort, Sedley, — Roseberry, — lord Drogheda, — Clifford...

LORD ORMOND, se levant.

Et l'illustre Jenkins, que le tyran écoute.

Tout eh persécutant sa vertu, qu'il redoute î

SCÈNE VIL

LES MÊMES, SEDLEY, LORD DROGHEDA, LORD RO- SEBERRY, SIR PETERS DOWNIE, LORD CLIF- FORD, cavaliers couverts de manteaux et de chapeau à la puritaine ; le docteur* JENKINS, vieillard vêtu de noir, et autres royalistes.

Les cavaliers entrent pèle mèle et en tumulte; le docteur Jenkins a seul une démarche grave et sévère,

lord ROSEBERRY) gaiem^ent.

Rochester! lord Ormond', Davenant! qu'il fait chaud !

CARR, dans un coin du théâtre et à part.

Rochester ! lord Ormond !

LORD ORMOND, bas et avec un coup d'œil mécontent^

à lord Roseberry.

Dites nos noms moins haut !

LORD ROSEBERRY, bas Et regardant de côté les têtes-
rondes.

Ah 1 je ne voyais pas ces corbeaux !

LORD ORMOND, bas à Roseberry.

D'aventure, Prenez garde, Mylord, d'être un jour leur pâture 1

Les cavaliers s'approchent de la table où étaient assis Ormond, Rochester et Davenant, Ils remarquent la table et les pots d'étain que Carr a renversés,

LORD cLiFPORD , gaiement.

Quoi ! les tables déjà par terre, que je crois? On a donc commencé ? — Mais deux verres pour trois ? Qui jeûne d'entre vous ? — Réparons ce désordre ,

// relève la table, et appelle un garçon de taverne qui la couvre de nouveaux brocs de bière et de vin. Les jeunes cavaliers s'empressent de s'y asseoir.

J'ai faim et soif!

CARR, à part et avec indignation.

Ils n'ont de bouches que pour mordre, Ces païens ! faim et soif ! c'est leur hymne éternel. Ils sont ensevelis dans l'appétit charnel !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SIR RICHARD WILLIS, costume des vieux cavaliers, barbe blanche, air souffrant.

LORD ORMOND

Sir Richard Willis !

Tous les cavaliers se lèvent et vont à sa rencontre. Il paraît marcher avec peine. Roseberry et Rochester lui offrent le bras et V aident.

SIR RICHARD WILLIS, aux cavaliers qui l'entourent,

Libre un instant de sa chaîne,

ACTE I, SCÈNE VIII

Chers amis, jusqu'à vous le vieux Richard se traîne. Hélas ! vous me voyez faible et souffrant toujours Des persécutions qui pèsent sur mes jours.

Mes yeux de la lumière ont perdu l'habitude, Tant de me tourmenter Cromwell fait son étude !

LORD ORMOND

Mon pauvre et vieil ami !

SIR RICHARD WILLIS

Mais ne me plaignez pas, Si, presque dans la tombe amené pas à pas, Mon bras meurtri de fers, qu'un saint zèle ranime, Concourt à relever le trône légitime :

Où si le ciel permet que, confessant ma foi.

Mon reste de vieux sang coule encore pour mon Roi.

LORD ORMOND

Sublime loyauté !

LORD ROGHESTÈRE.

Dévoûment vénérable !

SIR RICHARD WILLIS

Ah ! je suis d'entre vous le moins considérable. Je n'ai d'autre bonheur, — oui, — que d'avoir été Des serviteurs du Roi le plus persécuté !

LE DOCTEUR JENKINS

Qu'en exemples d'honneur vos vertus sont fécondes 1

SIR RICHARD WILLIS, après un geste de modestie. Mais qu'attendons-nous donc? — Voici nos têtes-rondes !

LORD ORMOND

Lambert nous manque encor. — Les lâches sont tardifs. LORD ROGHBSTER, buvant, aux lords Roseberry et

Clifford.

Qu'avec leurs feutres noirs, coupés en forme d'ifs, Nos saints sont précieux !

SIR RICHARD WILLIS, à lord Ormond.

Qui sont tous ces sectaires ?

LORD ORMOND

Là-bas, c'est Plinlimmon, Ludlow, parlementaires ; Carr, qui nous suit d'un œil de haine et de frayeur ; Le damné Barebone, inspiré corroyeur...

SIR RICHARD WILLIS

Quel est ce Barebone ?

D AVENANT, bas à sir Richard.

Ah ! c'est un homme unique.

Barebone, ennemi du pouvoir tyrannique, Corroyeur de nos saints, tapisier de Cromwell, Comme à deux râteliers mange à ce double autel. Il prépare à la fois le massacre et la fête.

De Cromwell couronné sa voix proscriit la tête, Et le couronnement se marchande avec lui.

Le brave homme, à deux fins se vouant aujourd'hui, Travail, en louant Dieu, pour les pompes du diable. Marchand officieux et saint impitoyable, Son fanatisme à Noll, qu'il sert de son crédit, Vend le plus cher qu'il peut ce trône qu'il maudit.

SIR RICHARD WILLIS

Son frère fut-il pas orateur de la chambre ?

DA VENANT

Oui, du feu Parlement dont lui-même fut membre.

SIR RICHARD WILLIS, à lord OrmoTid, Les autres ?

LORD ORMOND

Harrison, régicide; Overton, Régicide; Garland, régicide...

LORD CLIFFORD

Dit-on Qui des trois est Satan ? —

Paix, Mylord 1 — Là, déclame Le ravisseur du Roi, Joyce !...

LORD ROSBBERRY.

Race infâme !

LORD ROCHESTER

, Que j'aurais de plaisir à chamailler un peu Ces têtes-rondes-là qui vont outrageant Dieu I Que je voudrais, pour prix de leurs pieuses veilles, Les arrondir encore, en coupant leurs oreilles 1 Et quel doux passe-temps je me serais promis D'attaquer ces coquins, — s'ils n'étaient nos amis !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL LAMBERT, Stm-

ple œstume des autres têtes rondes, longue épée à large garde de cuivre.

A Varrivée de Lambert, les têtes-bondes s'inclinent avec

déférence,

LORD ORMOND

Enfin, voici Lambert !

CARR, à part.

Quel bizarre mystère !

LAMBERT

Salut aux vieux amis de la vieille Angleterre.

LORD ORMOND , à ses adhérents.

Le moment va sonner de risquer le grand coup. Concluons Talliance et déterminons tout.

// s'avance vers Lambert, qui vient à sa rencontre, Jésus crucifié !

LAMBERT

Pour le salut des hommes !

Nous sommes prêts.

LORD ORMOND

Sous moi j'ai trois cents gentilshommes Dont voici les chefs. — Quand frappons-nous le maudit ?

LAMBERT

Quand est-il roi ?

LORD ORMOND

Demain.

LAMBERT

Frappons demain.

LORD ORMOND

C'est dit.

LAMBERT

C'est dit.

LORD ORMOND

L'heure ?

Midi.

LORD ORMOND

Le lieu ?

LAMBERT

Westminster même .

LORD ORMOND

Alliance !

LAMBERT

Amitié!

Ils se serrent un moment la main.

A part,

— J'aurai le diadème !

Quand tu m'auras servi comme j'aurai voulu, L'échafaud de Gapell n'est pas si vermoulu Qu'il ne supporte encore un billot pour ta tête !

LORD ORMOND, à part.

Il croit marcher au trône, et son gibet s'apprête !

Une pause.

LAMBERT, à part.

Allons I c'en est donc fait... me voilà compromis ! Ils m'ont choisi pour chef ! — Pourquoi l'ai -je permis ? . . . Ah î n'importe I avançons. — Ma crainte est ridicule ; Et sait-on où l'on va, d'ailleurs, quand on recule ? Parlons ! —

// croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux au ciel. Les puritains prennent leur attitude d'extase et de prière. Les cavaliers sont assis à table; les jeunes boivent joyeusement. Ormond, Willis, Davenant et JenJdns paraissent seuls écouter la harangue de Lambert.

Pieux amis ! il nous est parvenu.

Que, nonobstant ce peuple et son droit méconnu. Un homme, qui se dit protecteur d'Angleterre, Veut s'arroger des rois le titre héréditaire. C'est pourquoi nous venons à vous, vous demandant S'il convient de punir cet orgueil impudent ; Et si vous entendez, vengeant par votre épée Notre antique franchise abolie, usurpée.

Porter l'arrêt de mort, sans merci ni pardon. Contre Olivier Cromwell, du comté d'Huntingdon ?

ACTE I, SCEKE IX

TOUS, excepté Carr et Harrison.

Meure Olivier Cromwell !

LES TÊTES-BOXDES.

Exterminons le traître 1

LES CAVALIERS

Frappons l'Usurpateur !

OVERTON

Point de roi !

LAMBERT

Point de maître !

HARRISON

Permettez que j'expose un scrupule humblement. Notre oppresseur du Ciel me semble un instrument ; Quoique tyran, il est indépendant dans Tâme ; Et peut-être est-ce lui que Daniel proclame, Quand dans sa prophétie il dit : « Les saints prendront » Le royaume du monde et le posséderont.
»

LUDLOW

Oui, le texte est formel. Mais le même prophète

Rassure, général, votre âme satisfaite.

Car Daniel ailleurs cKt : «Au pevfle des saints

» Le royaume sera donné pour m^s desseins, n

Donc, nui ne doit le prendre avant qu'on ne le donne.

JOYCE

Puis, le peuple des saints, c'est nous !

HARRISON

Je m'abandonne A vos sagesses. — Mais, enm'avouant vaincu^ Ludlow, je ne suis point pleinement convaincu Que les textes cités aient le sens que vous dites ; El, sur ces questions, au profane interdites, Je voudrais avec vous quelque jour conférer.

Nous nous adjoindrions, pour en délibérer, Plusieurs amis pieux qui, touchant ces matières, Pussent de leurs clartés seconder nos lumières.

LUDLOW

De grand cœur. Ce sera, s'il vous plaît, vendredi ?

Harrison s'incline en signe d'adhésion.

LAMBERT, à part et comme absorbé dans ses réflexions. Ce que je leur disais, vraiment, est très-hardi !

JOYCE, montrant à Lambert un groupe de têtes-rondes qui est jusqu'alors resté isolé au fond du théâtre.

Trois nouveaux conjurés sont là. — Leur bras s'indigne De venir un peu tard travailler à la vigne ; Mais ces saints ouvriers se présentent à vous, Sachant qu'il est écrit : « Même salaire à tous. »

LAMBEaT, soupirant.

Dites -leur d'approcher. —

Le groupe s'avance vers Lambert.

Quels sont vos noms, mes frères?

MORT- AU-PÉGHÉ-PALMER

Loin de nous tout serment !

vis-pour-ressusciter-jéroboam-d'émer. L'enfer seul les écoute, et le ciel les démeat.

louez-dieu-pimpleton .

Des blasphèmes païens que la foi nous délivre I •

LAMBERT

Hé bien l vous promettez, — la main sur le saint livre, —

// hésite.

D'immoler Cromwell.

tous trois , la main sur la Bible.

Oui!

TOUS TROIS

Nous le promettons, oui !

LAMBERT

Soyez les bienvenus 1

Les trois conjurés prennent place parmi les puritains.

ovERTON , bas à Lambert.

Tout est en bonne route ; Courage I tout va bien.

LAMBERT, à part.

Demain, j*aurai sans doute La couronne de plus, ou la tête de moins!

OVERTON, lui montrant les conjurés. Regardez : — que d'amis, Mylord I

LAMBERT, à part

Que de témoins 1 SYNDERCOMB , dans le groupe des conjurés.

Meure Olivier Cromwell !

CARR, aux têtes-rondes.

Frères, quand votre glaive Aura frappé Cromwell , réveillé dans son rêve
, De Baal renversé, qu'on adore à genoux , Que ferez-vous après?

LUDLOW, pensif.

Au fait , que ferons-nous ?

LORD ORMOND, à part.

Je le sais I

LAMBERT, embarrassé.

Nous créerons un conseil , qui s'arrête A dix membres au plus. . .

A part.

— Et qui n'ait qu'une tête!

HARRISON, vivement.

Dix membres I général Lambert! —Mais, c'est trop peu ! Soixante-dix, ainsi qu'au sanhédrin hébreu !

C'est le nombre sacré !

GARR

Le pouvoir légitime , C'est le Long-Parlement, dispersé par uti crime!

JOYCE

Un conseil d'officiers!

HARRISON^ s' échauffant.

Croyez ce que je dis :

Il faut pour gouverner être sixante-dix

RÂEBONE.

Pour l'Angleterre, amis, point de salut possible , Tant qu'on ne voudra pas, réglant tout sur la Bible , Imposer aux marchands, pour leurs gains épurés , Le poids du sanctuaire et les nombres sacrés , Et, quittant pour Sion l'Egypte et la Chaldée^ Changer le pied en palme et la brasse en coudée.

GARRARD.

C'est parler sensément.

JOtCÉ.

Barebone est-il fou ?

Taupe, qtti ne rdi rīm^u dehors de son tro«^ Prendrait-il par hasard son comptoir pour u» trône, Son bonnet pour ti«^, et pour sceptre son aune? PLiNLiMvoN , à Joyce en lui montrant Barebone. Ne raillée pas. •— L'Esprit souvent l'inspire.

A Bâfebom.

Âmi!

Je t'approuve.

AAREBOP^E , se rengorgeant.

W faut, pour ne rien faire à demi , Prendre en chaque comté les premiers de leur vifte...

JOYCE , (wec un rire dédaigneux.

Des o(HToyeurs!

BAREBONE , amèrement à Jo^, Merci! la remarque est civile! Mais vous-même, avant d'être officier et railleur, Joyce-le-Cornette, étiez -vous pas tailleur?

Joyce fait un geste de colère, Barebone poursuit.

Moi que la Cité compte au rang de ses notables...

Joyce veut se jeter sur lui en le mmaçaM du poin§.

ACTE I, SCÈKE IX

ovKaTON , 5e plaçant entre eux.

Allons! allons I

tORD ROSEBBRRY, aux puritains.

Il se lève, roule dévotement les yeux, prend un air de componction et pousse un grand soupir.

Messieurs, la loi des Douze-Tables...

Les tables de la loi... —

Les puritains s'interrompent attentifs,

CARR

Que veut-il dire enfin?

LORD ROSEBERRY, Continuant, Ne veulent pas qu'on meure et de soif et de faim. Je vote un bon repas, nos estomacs sont vides.

Les têtes-^ondes se détournent avec indignation. f.es

servants de taverne garnissent la table des cftvaliers.

CARR , en contextf^plation devant les cavaliers qui mangent.

Que de chair e| de vin ces salans sont avides !

Païens!

CARR , oUX puritains. Avant d'aller plus loin, écoutez-moi ; Est-on sûr que Cromwell songe à se faire roi?

OVERTON

Trop sûr ! et c'est demain qu'un parlement servile De ce titre proscrit pare sa tête vile !

TOUS, excepté Carr, Mort à l'ambitieux !

HARRISON

Mais je ne conçois pas Ce qui pousse Cromwell à risquer ce grand pas. Il faut qu'il soit bien fou de désirer le trône î Il ne reste plus rien des biens de

la couronne. HamptOQ^ourt est vendue au profit du trésor; On a détruit Woodstock et démeublé Windsor !

LAMBERT, bos à OvevtQtt,

Imbécile pillard ! qui dans le rang suprême Ne voit que les rubis scellés au diadème, Et dans le trône, objet des travaux d'Olivier,

Des aunes de velours à revendre au fripier !

Dévoré d'une soif de l'or que rien ne sèvre, Harrison n'apprécie un sceptre qu'en orfèvre , Et si quelque couronne à ses désirs s'offrait, Ne l'usurperait pas, mais il la volerait.

BAREBONB , 671 extase.

Ah! pourquoi Dieu fait-il, dans ces jours de misère, Du lion de Jacob un vil bouc émissaire!

Olivier, revêtu d'une robe d'honneur.

Semblait toujours marcher à droite du Seigneur; Il était dans nos champs comme une gerbe mûre ; Il portait de Juda l'invulnérable armure ; Et quand il paraissait à leur œil ébloui , Les Philistins fuyaient, en s'écriant : a C'est lui ! » Il était, Israël, l'oreiller de ta couche !

Mais ce miel en poison se change dans ta bouche ; Il s'est fait Tyrien ; et les enfants d'Édom Ont, avec des clameurs, ri de ton abandon !

Tous les Amorrhéens ont tressailli de joie, En voyant qu'un démon le poussait dans leur voie; Il veut être, échauffé par l'impure Abisag, Roi comme fut David ; — qu'il le soit comme Agag !

SYNDERGOHB.

Qu'il meure 1

LAMBERT

Il a comblé sa mesure de crimes.

LORD DROGHEDA

Drogheda fume encor du sang de ses victimes.

vis-pour-ressusciter-jéroboah-d'émer.

Sa cour s'ouvre aux enfants de Gomorrhe et de Tyr.

LORD ORMOND

Il a trempé ses mains au sang du roi martyr 1

HARRISON

Sans respect pour nos droits acquis par tant de guerres, Il fait aux cavaliers restituer leurs terres !

ACTE I, SCÈNE IX

Ce sont des airs de roi !

JOTGE.

L'Angleterre est perdue !

LE DOCTEUR JENKLNS.

11 juge, taxe, absout, condamne, sans appel !

SIR RICHARD WILLIS

Il fit assassiner Hamilton, lord Capell,

Lord Holland ; — de ce tigre ils ont été la proie.

BAREBONE.

Il porte effrontément des justaucorps de soie !

OVERTON

Il nous refuse à tous ce qui nous serait dû.

Bradshaw est exilé.

LORD ROCHËSTBR.

Bradshaw n'est pas pendu I

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON .

Il tolère, au mépris de la sainte Écriture , Les rites du papisme et de la prélatrice.

DAVENANT

Il a de Westminster profané les tombeaux.

LUDLOW

Il a fait enterrer Ireton aux flambeaux !

LES CAVALIERS

Sacrilège !

LES TÊTES-RONDES

Idolâtre !

JOYCE

AmisI non, point de grâce!

SYNDERCOMB, tirant son poignard.

Qu'il meure !

TOUS, agitant leurs poignards.

Exterminons le tyran et sa race î

En ce moment on frappe violemment à la porte de la taverne. Les conjurés s'arrêtent : silence de terreur et de surprise. On frappe de nouveau.

LORD ORMOND, s'approchant de la porte.

Qui va là ?

LAMBERT, à part.

Diable !

UNE VOIX , au dehors.

Ami!

LORD ORMOND

Que veux-tu?

Par le ciel !

Ami ! VOUS dis-je ; ouvrez !

LORD ORMOND

Ton nom?

SCÈNE X

LES MÊMES, RICHARD CROMWELL , costume de cavalier.

A l'entrée de Richard, tous les puritains s'enveloppent de leurs manteaux et rabattent leurs chapeaux.

RICHARD CROMWELL

Mais sur mon âme !

Vit-on jamais repaire ainsi barricadé ?

Non, jamais château-fort ne fut si bien gardé! Roseberry, Clifford, sans vos voix charitables, Qui dominaient le bruit des flacons et des tables , Votre pauvre Richard se serait rebuté.

Il salue les conjurés autour de lui.

Bonjour, messieurs!... — De qui porliez-vous la santé? Aux vœux que vous formiez souffrez que je m'unisse.

I. ORP nociipsTER, riant

Que le ciel vous tiéni^e !

mCHABD CROMWELL.

Quoi! vous parliez de moi? mais vous êtes trop bons I

PABEBONE , part.

Que Tenfer dans ta gorge éteigne ses charbons!

RICHABD CROMWELL.

Je ne VOUS gêne pas?

LORD BOSEBERRY, balbutiant.

Comment! vous?... au contraire!...

Trop heureux ! — Venez-vous nous voir pour quelque affaire?

BICHABD CBOMWELL.

Eh! le même motif que vous m'amène ici.

CABB , à part.

Serait-il du complot?

SIB BICHABD WILLIS, à part,

Richard CromweU aussi !

BICHABD CBOMWELL , élvant la VOiX.

Ah ça ! — Messieurs Sedley, Roseberry, Downie , Cliiford, je vous accuse
ici de félonie }

LOBD BOSEBBBBBY, effrayé. Que dit-il?

LOBD CLIFFORD, trOublé,

Cher Richard...

A part.

Dieu me damne I il sait tout.

SEDLEY) avec angoisse.

Je vous jure...

BICHABD CBOMWELL.

Veuillez m*entendre jusqu'au bout.

Vous vous justifierez après, s'il est possible.

LORD BOSEBEBBY, bas aux autres. m Nous sommes découverts !

DOWNIB.

Oui, la chose est visible!

BICHABD CBOMWELL , aux même^.

Voilà bientôt dix ans que nous sommes amis.

Rais , chasses, jeux , plaisirs permis et non permis ,

Tout nous était commun jusqu'ici : nos détresses , Nos bonheurs,- notre
bourse, et jusqu'à nos maîtresses ! Vos chiens étaient à moi ; vous aviez mes
faucons , Et nous passions les nuits sous les mêmes balcons. Quoique mon
nom m'enrôle en un parti contraire, Toujours avec vous tous j'ai vécu
comme un frère. Et pourtant vous avez , malgré ce bon accord , Un secret
pour Richard!... Et quel secret encor!

LORD ROSEBERRY.

Tout est perdu. Que dire?

Interrogez votre âme !

Devais-je enfin m'attendre à cela?... C'est infâme!

SEDLEY

Croyez, mon cher Richard...

RICHARD CROMWELL

Oui, cherchez des raisons !

Vous ai-je pas toujours servis de cent façons? Qui fut votre recours, dans vos terreurs profondes, Contre les usuriers, pis que les têtes-rondes ? Pour qui , répons, Clifford 1 ai-je hier remboursé Quatre cents nobles d'or au rabbin Manassé?

GLIFFORD, confus.

Je ne saurais nier... le maudit juif...

RICHARD CROMWELL

Downie !

Quoiqu'un bili ait frappé ta famille bannie , Qui, lorsqu'on t'arrêta, se fit ta caution?

DOWNIE, avec embarras.

C'est loi...

RICHARD CROMWELL

Roseberryl quelle protection Fit garder^n prison comme auteur d'un libelle , Pendant certaine nuit, le mari de ta belle?

LORD ROCHESTER , bos à Daveuant.

Il a l'air d'un bon diable.

BAREBONE , bas à Carr,

Ah ! l'Hérode éhonté , Qui prête l'arbitraire â la lubricité!

ACTE I, SCÈNE X

LORD ROCHBSTER , à Davenont.

J'admire son moyen d'improviser des veuves !

LORD ROSEBERRY, à Richard Cromwell Oui, de votre amitié j'eus de touchantes preuves... Mais...

RICHARD CROMWELL , CToisant les bras sur sa poitrine.

Et cette amitié, chez moi hors de saison !

Vous y répondez tous, — par une trahison !

LAMBERT, à part.

Trahison !

LORD CLIFFORD

Trahison !

SEDLEY

Dieu !

^ CARR, étonné.

Que veulent-ils dire?

RICHARD CROMWELL, vivement.

Oui , VOUS venez sans moi boire ici !

LORD ROSEBERRY.

Je respire !

Bas aux autres cavaliers.

Le but du rendez-vous échappe à ses regards.

Il a vu les flacons et non pas les poignards.

A Richard Cromwell.

Mon cher Richard, croyez...

RICHARD CROMWELL

Haute trahison , dis-je !

Vraiment de votre part ce procédé m'afflige.

Quoi I vous vous enivrez , et ne m'en dites rien ! Qu'ai-je fait? suis-je pas, comme vous, un vaurien? Boire sans moi! c'est mai. D'ailleurs je sais me taire. Qu'aux puritains surnois vous en fassiez mystère ; Que vous vous déguisiez sous ces larges chapeaux , Sous ces manteaux grossiers, je le trouve à propos. Mais vous cacher de moi , qui , dans ce sanctuaire, Rirai tout le premier de la loi somptuaire, Et des sobres Solons dont les bills absolus Fixent l'écot par tête à trois schellings au plus ! Est-ce là, je vous prie, agir en camarades?

Reculé-je jamais devant vos algarades?

106 CRaMWELL.

M'a-t-on moins vu, malgré les règleipers^ts nouveaux, Dans les combats de coqs^ les courses de chevaux? Enfin, suivant partout votre audace étourdie, N'ai-je pas avec vous — joué la coquédie ?

BAREBONE , indigné ^ à part.

Sadducéen 1

RICHARD CHOMW^ELL.

Duels , gais festins, mauvais coups , Me trouvent toujours prêt : — que me reprochez- vous ?

LORD CLIFFORD

Vos bonnes qualités, dont le mérite éclate, Nous sont chères.

RICHARD GROMWELL.

Mais non. Peut-être je me flatte.

Souvent de nos défauts notre œil est écarté ; Et nous ne nous voyons que du meilleur côté.

Ai-je des torts?

SEDLEY

Non pas...

J'aime qu'on m'avertisse !

LORD ROSEBERRY.

Richard!...

RICHARD CROMWELL

Vous me rendez sans doute la justice De croire que je hais ces puritains maudits , Comme vous ?

BAREBONE.

Comme nous !

RICHARD CROMWELL

C'est ce que je vous dis.

Eh! comment supporter ces stupides sectaires, Souillant les livres saints de sanglants commentaires. Qui , toujours dans le meurtre , et toujours louant Dieu , Font des sermons sans fin , et puis trichent au jeu ?

CARR , mire ses dents.

Les saints jouer! tu mens! enfant d'Hérodiade!

RICHARD CROMWELL

J'allais faire comme eux une jérémiade.

Laissons cela! — Tenez, pour vous prouver, amis,

ACTE I. SCÈNE X. 107

Ck>mbien je crains peu d'être avec vous compromis, A quel point tous mes vœux aux vôtres se confondent, Combien j'aime la cause où vos souhaits se fondent, —

// remplit un verre et le porte à ses lèvres.

Je bois à la santé du Roi Charles!

TOUS LES CONJURÉS, surpris.

Du Roi !

RICHARD CROHWELL, étonité.

Nous sommes seuls ici. Pourquoi cet air d'effroi?

CARR , d part.

J'avais bien deviné qu'Israël était dupe.

Au fond , c'est des Stuarts qu'en cet antre on s'occupe. Kous verrons !

SIR RICHARD WILLIS , d part.

C'est le fils de Cromwell , cependant 1 Mais s'il est du complot, il est bien imprudent 1

En ce moment , on entend le bruit de la trompe au dehors. Nouveau silence d'étonnemsnt et d'inquiétude. Le son de la trompe s'interrompt , et une voix forte crie du dehors :

Au nom du Parlement, qu'on ouvre la taverne!

Mouvement de terreur parmi les conjurés.

LORD ROCHESTER, à Dàvenant.

Poar le coup, nous voilà pris dans notre caverne , Comme Cacus !

LAMBERT, bas d Joxfce.

C^omwel^ nous envoie arrêter!

JOYCE, bas.

Il sait tout I celte fois on ne peut en douter.

OVERTON, bas.

Hé bien! il faut s'ouvrir passage à coups d'épée!

LABiBERT, bas.

Que ferions-nous? La place est sans doute occupée Par ses gardes.

On entend le bruit de la trompe.

RtcHARD CROMWELL, U Verre à la main. Au diable ! en tin pareil moment Venir nous déraAgcr!

LA VOIX DU DEHORS

Au nom du Parlement , Qu'on ouvre la taverne!

BAREBONE.

Obéissons !

// va ouvrir.

LAMBERT, à part.

Ma tête Sur mes épaules tourne, à tomber déjà prête I

Barebone ouvre la porte de la taverne; les autres con^ jurés enlèvent les volets; et la toile du fond paraît percée de larges fenêtres grillées , à travers lesquelles on aperçoit le marché au vin couvert de peuple. Au milieu du théâtre est le crieur public à cheval , en-touré de quatre valets de ville en li-

vrée, armés de piques, et d'une escorte d'archers et de hallebardiers. Le crieur tient une trompe d'une main et un parche^ min déployé de Vautre.

ACTE I, SCÈNK XI

L'alderman chevalier Pack, a faite à la Chambre, Savoir : de nommer roi mondit lord Protecteur;...

LUDLOW, basa Overton.

Bien 1 à front découvert marche l'usurpateur 1

LE GRIEUR.

Et surtout, pour sauver ce peuple instruit et sage Des maux que la dernière éclipse lui présage; Afin que pour chacun Dieu se fasse clément , Les communes, séant à Londre en parlement, Sur l'avis des docteurs que le peuple vénère. Votent pour aujourd'hui jeûne extraordinaire ; Enjoignant aux bourgeois de faire l'examen De leurs crimes, erreurs, péchés. — C'est dit!

LE CHEF DBS ARCHERS

Sur ce, vu la teneur du bill parlementaire, Mandons aux vivandiers, buvetiers, taverniers, Sous peine d'une amende au moins de vingt deniers. De clore à l'instant même et taverne et boutiques, Lieux impurs, où du jeûne on romprait les pratiques.

LAMBERT, à part.

Bon I j'en suis pour la peur quitte encor cette fois !

Bas aux conjurés puritains.

A demain ! — Il est temps de nous quitter, je crois.

GARLAND, baS.

Où nous reverrons-nous ?

BAREBONE, baS.

Hé! dans la grande salle De Westminster. Demain, avant l'heure fatale,
Près de son trône impur par mes soins préparé, Moi, tapissier de NoU, je
vous introduirai.

Les conjurés^ groupés autour de Barebone^ lui serrent la main en signe
d'adhésion,

OVERTON

Fort bien. Séparons-nous sans bruit, mais sans mystère»

LE CRIEUR ET LES VALKTS DE VILLE

Dieu bénisse à jamais le peuple d'Angleterre 1

110 CRQM\YELL.

LES CONJURÉS PUFTALNS , baS.

Meure Olivier Cromwell !

Ik sortent,

RICHARD cromwëll, aux cavaliers qui se disposmi

à partir.

Mais c'est fort ennuyeux D'être ainsi pourchassé dans un festin joyeux !
On voit bien que mylord mon père n'est plus jeune. Je ne voudrais pas, moi,
d'un trône au prix d'un jeûne !

Il sort avec les cavaliers.

1ÈÈ ESPIONS.

riaai !' ^ ^ m ^

ACTE DEUXIÈME

IJI SALLE DES BANQUETS , A WHITE-HALL.

Au fond, on voit la croisée par laquelle sortit Charles /««^ pour aller à Véchafaud. — A droite, un grand fauteuil pothique près d'une table à tapis de velours où Von distingue encore le chiffre C. R. (carolus rex). Le même chiffre, doré sur un fond bleu, couvre encore les murs, quoiqu'à demi effacé. — Au mx)ment où la toile se lève^ le théâtre est occupé par des groupes nombreux de courtisans en habits de palais qui semblent s'entretenir à voix basse; les ambassadeurs d'Espagne et de France, avec leur suite, sont si^ le devant. — L'ambassadeur d'Espagne, à gauche, entouré depages, d'écuyers, d'alcades de cour, d'alguzils, au milieu desquels un héraut du conseil de Castille porte sur un coussin de velours noir l'ordre de la Toison-d'Or, — L'ambassadeur de France, à droite, environné de ses pages et gentilshomm^; près de lui Mancini; derrière lui deux gentilshoffhmes portant sur des coussins de velours bleu , l'un une magnifique épée à poignée d'or ciselé. Vautre \me lettre à laquelle pend un grand sceau de cire rouge ; quatre pages du cardinal Mazarin soutenant un grand rouleau revêtu de tafetas gomnié. — L'ambassadeur d'Espagne porte le costume dechevalier de la Toison-d'Or ; toute sa suite est en notr, satm et velours. — ^ L'ambassadeur de France en costume de chevalier du Saint-Esprit. Sa suite étale un grand bariolage de costumes, d'uniformes et de livrées. — Derrière ces deuas groupes principaux, un groupe d'envoyés suédois, un autre d'envoyés piémontais, un

autre d'envoyés hollandais, tous remarquables par leurs divers costunus. — Au fond, un dernier grouite de seigneurs anglais, parmi lesquels on remarque, à sori habit de brocart d'or et aux deux p<iges qui le suivent, Hannibal Sesthead , jeune seigneur danois, — Deux sentinelles puritaines, le mousquet et la halle barde sur l'épaule, se promènent de long en large devant une grande porte gothique au fond de là salle.

SCÈNE L

LE DUC DE CRÉQUI , ambassadeur de France ; MAN- CINI , neveu du cardinal Mazarin , et ledr suite ; DON LUIS DE CARDENAS, ambassadeur d'Espagne, et SA SUITE ; PHILIPPI , envoyé de Christine , et sa suite; trois députés yaudiois; six envoyés de la RÉPUBLIQUE hollandaise ; HANNIBAL SESTHEAD^ cousin du roi de Danemarck, et deux pages; seigneurs et gentilshommes anglais; deux sentinelles.

DON luis de CARDENAS y à un de ses pages.

Page, quelle heure est-il?

LE PAGE^ regardant à xme grosse montre qui pend

à sa ceinture.

Midi.

ACTE II, SCÈNE II. J

DON LUIS DE CARDENAS, sévèrement et avec un coup (Tœil oblique sur Créqui.

Qui vous interroge?

MÂNciNi , bas au duc de Créqui.

C'est gai qu'un Espagnol, tremblant dans ce palais, Mendie en s'indignant un regard d'un Anglais ! La honte avec l'orgueil lutte sur son visage.

DON LUIS DE GARD EN AS, à part.

Comment le Protecteur prendra-t-il mon message ?

LE DUC DE CRÉQUI . à Mancini.

Mancini, quel est donc ce lieu?

MANCINI

C'est, Monseigneur, La salle des banquets, qui sert de cour d'honneur. De Charle assassiné le chiffre oublié reste Sur ces murs...— et voici la fenêtre funeste Par où sortit ce roi, pour marcher au trépas. Hors du palais natal il n'eut qu'à faire un pas ! Et c'est un régicide, un impie, un sectaire !

La grande porte s'ouvre à deux battants, et un huissier crie d'une voix éclatante :

Son Altesse Mylord Protecteur d'Angleterre I

Tous les assistants se découvrent et s'inclinent avec respect. — Entre Cromwell, le chapeau sur la tête.

SCÈNE II

LES MÊMES ; CROMWELL^ habit militaire fort simple, justaucorps de buffle, un grand baudrier brodé à ses armes, auquel pend une longue épée; WHITELOCKB, lord commissaire du sceau, longue robe de satin noir bordée d'hermine, grande perruque; LE COMTE DE CARLISLE, capitaine des gardes du Protecteur, vêtu de son uniforme particulier: STOUPE^ secrétaire ' d*État pour les affaires étrangères.

Pendant toute la scène, le comte de Carlisle se tient debout derrière le fauteuil du Protecteur, l'épée hors du fourreau : Whitelocke debout à droite; Stoupe debout

à gauche, avec un livre ouvert à l'aise. — Au moment où Cromwell enfle, les ambassadeurs se rangent sur deux rangs, et restent profondément inclinés jusqu'à ce que le Protecteur soit arrivé à son siège.

CROMWELL^ debout devant son fauteuil.

Paix et salut aux cœurs de bonne volonté!

Puisque chacun de vous est vers nous député , Au nom du peuple anglais
on vous doniie audience.

Il s' assied f ôte et remet son chapeau.

Duc de Créqui, parlez!

Le duc de Créqui, suivi de Mtaïcini et de son ambassade, s'approcheàvee
les^êmes révérences que pour un roi. Tous (bs assistais be Htirent au fmi
dk In soMe, hx»rs de la portée de la voix:

Le btic feis chËQul.

Moriseigneur î — ràilliance Qui du ftôî TVès-Chrétien vous aséure Tàp-
plii, Par des liens nouveaux âe t^sserre âbjourd'tibi: Monsieur de Mancihi
va vous lire là lettre Que son oncle émineht par lui vôbs l^it remettre.

Mancini s'appfûche du Protecteur, fléchit «n gééow, et lui présente sur
le coussin la lettre du cardinal. Croinwell en rompt le cachet et la rend à
Mancini,

CROMWELL^ à Mancini, Elle est du cardinal Mazarini? — Lisez.

mâncinI déptoïe la kître et lit,

^A Smâl^sse Monseigneur le PrùUfi^teUf de laBépubUfue

» d'Angleterre.

>) lirONiSEiGNËUR !

» La part glorieuse que les troupes de Votre Altesse » ont prise à la
guerre actuelle de la France contre » l'Espagne, l'utile secours qu'elles
prêtent aux armes » du roi mon maître dans la campagne de Flandre, re- »
double la reconnaissance de Sa Majesté pour un allié » aussi considérable
que vous Têtes , et qui iVMê si 1» efficacement à réprimer la 5Ut)erbc de la
maison d'Au- 19 tribhe, C'ost {k)Orqiioi le roi a iMy^ bon t|*fenvôyer

ACTE II, SCÈNE II

» comme son ambassadeur é:ltràoi*diriairé près voire » cour M. le duc de Créquii, chargé par Sa Majesté de » faire savoir à Votre Altesse (Jiie la vilie forte de Mâr- » dyke, récemment prise par nos gens, 'à été remise à fe » disposition des généraux de la république d'Angle- » terre, en attendant que Dunkerque, qui tient encore, » puisse leur être livrée conformément aux traités. M, le » duc de Créquii a en outre la commission de faire agréer » à Votre Altesse une épée d'or, que le roi de France » vous envoie en témoignage de son estime et de son » amitié. Hi. de Mancini, mon héveii, vous fera part du » contenu de cette lettre, et déposera aux pieds de Votre » Altesse un petit présent que j'ose joindre en mon nom » à celui d'Ai ; 'c'est une lettre de M. de Vaubert xM'Ad- » facture royale dite des Gobelins. Je désire que cette » marque de mon dévouement soit agréable à Votre Altesse. Si je n'étais allé à Calais, je serais passé » moi-même en Angleterre, afin de rendre mes respects » à l'un des plus grands hommes qui à Vêht j'étais existé, » à celui (Jufé j'eusse le)liis ambitionné 'd'être sei-vir après » mon roi. Privé de cet honneur, j'envoie la personne » qui me touche de plus près)ler les liens du sang pour » exprimer à Votre Altesse toute la vénération que j'ai » pour sa personne, et combien je suis Résolu d'entre- » tenir, entre eux le roi et le duc, une éternelle » amitié.

» J'ai là témérité de le dire avec passion ,

» De Votre Altesse,

» le très-obéissant et très-respectueux serviteur,

» GIULIO Mazarini,

» Cardinal de la Sainte-Église romaine. »

Mancini, après une profonde révérence, remet la lettre à Cromwell qui la passe à Stoupe. — Sur un signe au duc de Créquii, ses papiers en livrée royale déposent sur la table de Cromwell le coussin qui porte Vépée à l'or ; et sur Vorère de Mancini, les pages à livrée de Mazarin déroulent sous les pieds du Protecteur un tapis des Gobelins*.

ne CROMWELL.

CROMWELL, au dtic et à Mancini, De ces riches présents, qui nous sont adressés, Veuillez remercier, Messieurs, Son Éminence. L'Angleterre toujours sera sœur de la France.

Bas à fWhitelookè, Ce prêtre, qui me flatte en pliant le genou , Medittouthaut : Grandhomme, ettoutbas: Heureux fou !

Il se tourne brusquement vers les envoyés vaudois.

Et vous, que voulez- vous?

Les Vaudois s'avancent avec respect,

l'un des envoyés.

Le cœur plein de tristesse.

Nous venons demander secours à Votre Altesse.

Et qui donc êtes-vous?

l'envoyé.

Nous sommes des Vaudois Députés vers vous.

CROMWELL^ d'un ton de bienveillance, Ah!

l'envoyé.

De tyranniques lois Font peser sur nos jours des entraves bien tristes. Notre prince est romain, nous sommes calvinistes; Et la flamme et le fer dans nos villes ont lui Afin de nous contraindre à prier comme lui.

Notre pays en deuil à vos pieds nous envoie.

CROMWELL, avec indignation.

Qui vous ose opprimer? qui?

l'envoyé.

Le duc de Savoie.

CROMWELL , au duc de Créqui. Monsieur l'ambassadeur de France! entendez-vous? Dites au cardinal que, pour l'amour de nous, Il intervienne aux maux dont ce peuple est victime. La France a sous la main ce duc séré-
nissime ; Qu'il cède ! —Il est contraire au précepte divin D'opprimer pour la foi; — d'ailleurs, j'aime Calvin.

Le duc s'incline.

ACTE II, SCÈNE II

MANCiNi, bas au duc.

Pour mieux tracer ces mots : Tolérance publique, Il a trempé ses mains dans le sang catholique.

CROMWELL^ à renvoyé suédois.

Votre nom ? —

Se tournant vers les Vaudois qui se retirent au fond
de la salle.

En tout temps comptez sur nous, Vaudois!

l'envoyé de suède^ sHnclinant.

Philippi. Mon pays, Terracine; et je dois Mettre aux pieds d'un héros ce don que lui destine L'auguste Majesté de ma reine Christine.

Il dépose devant Cromwell un petit coffret à cercles d'acier poli, et lui remet une lettre que le Protecteur passe à Stoupe,

Bas à Cromwell.

Sa lettre vous dira par quel ordre et pour qui Fut dans Fontainebleau tué Monaldeschi.

De cet ancien amant elle s'est donc vengée?

l'envoyé^ toujours à voix basse, Mazarin a permis que ma Reine outragée Jusqu'au sein de la France enûn l'exterminât.

cromwell, bas à Whitelocke.

De l'hospitalité pour un assassinat !

l'envoyé, poursuivant.

Ma Reine, qui du trône elle-même s'exile, Près du grand Protecteur sollicite un asile.

CROMWELL, surpris et mécontent.

Près de moi?... — Je ne puis répondre sans délais.... Pour une Reine ici l'on n'a point de palais.

DON LUIS DE CARDENAS , à part.

On en aura bientôt pour un Roi.

CROMWELL, après un moment de silence , à Philippi.

Qu'elle reste En France. . .-Aux Roisdéchusl'air de Londres est funeste .

Bas à Whitelocke.

Sa Reine courtisane! une femme sans mœurs!

Qui s'exposerait nue aux publiques rumeurs!

En se retournant, il voit Venvoyé toujours près de lui dans l'attitude d'un homme qui attend. il l'apostrophe avec surprise.

Hé bien!

puiLiPPi, S* inclinant et lui montrant le coffret. Ma mission est encore incomplète.

Plaît-il à Votre Altesse ouvrir cette cassette?

Qu'enferme-t-elle?

ptiitiPPi , teiujùurs incliné.

Ouvrez, seigneur i *

CKOMWiSLL.

Vous m'étonnez.

Quel mystère^

PHiLiPPi, lui présentant une clef d'or.

Seigneur, voici la clef.

Donnez.

Il prend la clef; Philippi pose la cassette sur la table, et Cromwell se prépare à V ouvrir. Whitelocke r arrête. WHITELOCKE, has à Cromwell.

Prenez garde, Mylordi on a vu plus d'un traître, |

Pour abattre un grand homrtic envoyé par son maître, Lui porter, comme à vous, dans un coflFre die fer. Des poisons d'aichimie ou des foudres d'enfer. Le piège en éclatant dévorait sa victime. — Ou vous en veut. — Cet homme a le regard du crime ; Craignez-le. Ce coffret, que vous alliez ouvrir, Contient peut-être un piège à vous faire mourir.

CROMWELL, bas à Whitelocke.

Vous croyez?— Il se peut. Eh bien! — Ou vrez vous-même, Whitelocke.

WHITELOCKE, effrayé et balbutiant.

Pour vous mon dévoûment extrême...

A pari.

Ah Dieu!

CROMWELL, avec on Sôurtre. |

Je le connais, et m'en sers.

A part.

Jugeons-en.

Il lui remet la clef.

ACTE II, SCÈNE II

WHITELOCKE, à part Que de courage il faut pour être courtisan !

Quelle perplexité! la mort ou la disgrâce. — Ah ! c'est une autre mort! —

Il s'approche de la çafisette, et met la clef en œuvre. Uffiiif

dans la serrure.

Mourons de bonne grâce.

Il ouvre la cassette avec la précaution d'un homme qui s'attend à une explosion subite puis y jette un regard timide, et s'écrie :

Une couronne !

L'envoyé de Suède prend un air radieux.

CROMWELL, étonné.

Quoi?

WHITELOCKE, tirant du coffre et posant sur la table une couronne royale, à part.

C'est bien un piège encore !

CROMWELL, fronçant le sourcil.

Que veut dire ceci?

PHILIPPI, s'inclinant avec satisfaction.

Sire !...

CROMWELL, lui montrant la couronne.

Est-ce de bon or?

PHILIPPI

Ah ! Sire, en doutez-vous ?

CROMWELL, à Whitelocke, haut.

Bon I — Qu'Od le fasse fondre 1 Je donne ce métal aux hôpitaux de Londres.

A Philippi stupéfait.

Je ne puis mieux. Je pense, employer ces bijoux, Ces parures de femme et ces hochets royaux.

Je ne saurais qu'en faire.

DON LUIS DB GABDfiNAS, à pari.

Est-ce donc qu'il s'ob&ttiie A rester Protecteur?

MANCiNi, bas au duc de Créqui.

U pourrait à Christine Envoyer en échange une tête do roi.

LE DUC DE CRÉQUi^ bo^ à Maiicini.

Oui, ce digne présent unirait mieux, je crois, Le vassal régicide à la reine assassine.

CROMWELL, congédiant Philippi d'un geste mécontent. Adieu, seigneur suédois, natif de Terracine!

Bas à fWhitelocke.

Philippi ! Mancini ! toujours d'étroits liens

Ont marié l'intrigue à des Italiens.

Ces bâtards des Romains, sans lois, sans caractère^

Héritiers dégradés des maîtres de la terre

Qui levèrent si haut le sceptre des combats.

Gouvernent bien encor le monde, mais d'en bas.
La Rome, dont l'Europe aujourd'hui suit la règle,
Porte un regard de lynx où planait l'œil de l'aigle.
A la chaîne imposée à vingt peuples lointains,
Succède un 61 caché qui meut de vils pantins!
nains Bis des géants! renards nés de la louve!
Avec vos mots mielleux partout on vous retrouve,
Philippi, Mancini, Torti, Mazarini !
Satan pour intriguer doit prendre un nom en il
Aux envoyés flamands, après une pause.
Flamands, qu'attendez-vous? les trêves sont finies.

LE CHEF DES ENVOYÉS HOLLANDAIS

Les États-Généraux des Provinces-Unies, Libres ainsi que vous, comme
vous protestants, Vous demandent la paix.

CROMWELL, rudement.

Messieurs, il n'est plus temps.

D'ailleurs le parlement de cette république Vous trouve trop mondains
dans votre politique, Et ne veut pas sceller des traités fraternels Avec des al-
liés si vains et si charnels!

Il fait un geste, et les Flamands se retirent. Alors il parait apercevoir pour
la première fois don Luis de Cardenas, qui jusque-là s'est épuisé en vains ef-
forts pour être remarqué.

Hé, bonjour donc," monsieur l'ambassadeur d'Espagnol Nous ne vous
voyions pas î

ACTE H, SCÈNE II. i2l

DON Lris DE CABDENAS, cachunt 8071 dépit sous utie

ftro fonde révérence.

Que Dieu vous accompagne, Altesse! nous venons pour un haut intérêt
Réclamer la faveur d'un entretien secret.

Nous sommes divisés par la guerre de Flandre, Mais le Roi Catholique
avec vous peut s'entendre; Et pour montrer l'état qu'il fait de vous encor.
Mon maître à Votre Altesse offre la Toison-d'Or.

Les pages porteurs de la Toison-d'Or s* approchent,

CROMWELL, se Uvant indigné.

Pour qui me prenez -vous? Qui? moi ! le chef austère Des vieux républi-
cains de la vieille Angleterre, J'irais, des vanités détestable soutien, Souiller
ce cœur contpît d'un symbole païen î On verrait sur le sein du vainqueur de
Sodome Pendre une idole grecque au rosaire de Rome!

Loin ces tentations, ces pompes, ce collier ! Cromwell à BaU hazard ne
veut pas s'allier !

DON LUIS DE CARDENAS, à part.

L'hérétique' —

Haut.

C'est vous que le Roi Catholique, Le premier, reconnu chef de la
République!...

CROMWELL, V interrompant.

Croit-il changer, traitant Cromwell en affranchi, Une tour de Sion en sé-
pulcre blanchi ?

A moi la Toison-d'Or ! Je laisse aux idolâtres Leurs prêtres histrions et
leurs temples- théâtres. Ils cherchent dans l'enfer leurs dieux et leur trésor;
Et l'on a la Toison comme on eut le Veau-d'Or! —

// s'arrête un moment , promène des regards hautains sur toute V ambassade espagnole y puis continue avec vivacité :

Mais moi ! — M'outrage-t-on en vain? A ma colère L'envoyé portugais a-t-il soustrait son frère? Don Luis! votre maître aurait-il l'impudeur De m'insulter en face, et par ambassadeur?

Ce serait une iajure ua peu trop soleunelle 1 Mais partez!

DON LUIS DE CARDENAS, furieUX.

Adieu donc. Guerre, et guerre éterselle !

Il sort avec toute sa suite.

ifANCiNi, bas au duc de Crêqui.

Le Castillan l'a pris par son mauvais côté.

LE DUC DE GEÉQui, d part et regardant la toison- d'Or

que les pages emportent.

Cet affront-là, pourtant, je Tai sollicité!

CROMWELL , bas à Stoupe.

Il importait de rompre, en cette conférence, ^ Avec TEspagne, aux yeux des envoyés de France. Mais sui-vez Cardenas, tâchez de Tapaiser, Et sachez, s'il se peut, ce qu'il vient proposer.

Stoupe sort.

En ce moment la grande porte se rouvre à deux boitants,

et un huissier annonce. :

Mylady Protectrice !

CROMWELL, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est ma femme !

// fait un geste pour congédier les assistants.

Adieu, monsieur le duc... messieurs...

Tous sortent par une porte de côté en renouvelant leurs profondes révérences. Le comte de Garlisle et Whiteloche recroisent en cérémonie l'ambassadeur de France. — Pendant leur sortie entrent Elisabeth Bourchier, femme de Cromwell; mistress Fletwood, lady Falkenbridge et lady Gypole, lady Francis, ses filles. Elles font une révérence à leur père.

SCÈNE III

CROMWELL ; ELISABETH BOURCHIER, MISTRESS FLETWOOD, toutes deux en noir, la dernière surtout affecte la simplicité puritaine; LADY FALCON- BRIDGE, vêtue avec beaucoup de richesse et d'élégance; LADY CLEYPOLLE, enveloppée comme une personne malade, Vain languissant ; LADY FRANCIS, toute jeune fille, en blanc, avec un voile.

CROMWELL , à la Princesse,

Bonjour, Madame?

Vous avez l'air souffrante. Auriez-vous mal dormi?

ELISABETH BOURCHIER

Oui, je n'ai jusqu'au jour fermé l'œil qu'à demi.

Décidément, Monsieur, je n'aime pas le faste !

La chambre de la Reine, où je couche, est trop vaste.

Ce lit armorié des Stuarts, des Tudor,

Ce dais de drap d'argent, ces quatre piliers d'or,

Ces panaches altiers, la haute balustrade,

Qui m'enferme, captive en ma royale estrade,

Ces meubles de velours, ces vases de vermeil,

C'est comme un rêve enfin qui m'ôte le sommeil !

Et puis, de ce palais il faut faire une étude.

De ses mille détours je n'ai pas l'habitude;

Oui, vraiment, je me perds dans ce grand White-Hall,

Et je suis mal assise en un fauteuil royal !

Ainsi vous ne pouvez porter votre fortune!

Tous les jours votre plainte...

ELISABETH BOURCHIER

Elle VOUS importune, Je le sens; mais enfin je préférerais, moi, Notre hôtel de Cock-Pit à ce palais de Hbi,

A mistress Flettcood.

Et mille fois, surtout, n'est-il pas vrai, ma fille? Le manoir d'Tiintingdon, la maison de famille!

A Cromwell.

Heureux temps ! Quel plaisir, dès le lever du jour, D'aller voir le verger, le parc, la basse-cour, De laisser les enfants jouer dans la prairie, . Et puis de visiter, tous deux, la brasserie!.. ,

Mylady !

ELISABETH BOURGHIER.

Jours heureux, où Cromwell n'était rien, Où j'étais si tranquille, où je dormais si bien !

Quittez ces goûts bourgeois.

ELISABETH BOURGHIER.

Eh ! pourquoi? j'y suis née.

Aux grandeurs dès l'enfance étais-je condamnée? Ma vie aux airs de cour ne s'accoutume pas ; Et vos robes à queue embarrassent mes pas!

Au banquet du lord-maire, hier, j'étais hypochondre! Beau plaisir, de dîner tête-à-tête avec Londres! Ah ! — Vous-même aviez l'air de vous bien ennuier. Nous soupions si gaiment, jadis, près du foyer!

Mon rang nouveau...

ELISABETH BOURCHIER

Songez à votre pauvre mère, Hélas ! votre grandeur incertaine, éphémère, A troublé ses vieux jours ; mille soucis cuisants L'ont poussée au tombeau plus vite que les ans. Calculant les périls où vous êtes en butte.

Son œil, quand vous montiez, mesurait votre chute. Chaque fois qu'abat tant tour à tour vos rivaux, Londres solennisait vos triomphes nouveaux, Si jusqu'à son oreille engourdie et glacée Arrivait le bruit sourd de la ville empressée, Les canons, les beffrois, le pas des légions, Et le peuple éclatant en acclamations, Réveillée en sursaut et relevant sa tête, Cherchant dans ses terreurs un prétexte à la fête. Tremblante, elle criait: a Grand Dieu ! mon fils est mort! »

ACTE II, SCÈNE III

Dans le caveau des rois maintenant elle dort.

ELISABETH BOURGHIER.

Beau plaisir! dort-on là plus à Taise, et sait-elle Si vous y rejoindrez sa dépouille mortelle?

Dieu veuille que ce soit bien tard 1

LADY CLEYPOLB, d'une voix languissante .

C'est moi d'abord Qui vous précéderai dans ce séjour de mort, Mon père.

Eh quoi! toujours ces lugubres pensées 1 Toujours malade 1

LADY CLEYPOLÉ.

Ah ! oui, mes forces affaissées S'en vont; il me fallait l'air des champs, le soleil. Pour moi, ce palais sombre au sépulcre est pareil. Dans ces longs corridors et dans ces vastes salles Régner les noirs frissons et les nuits glaciales. J'y serai bientôt morte !

CROMWELL, la baisant au front.

Allons, ma fille, allons!

Nous irons quelque jour revoir nos beaux vallons. Encore un peu de temps, ici, m'est nécessaire.

MISTRESS FLETWOOD, aigrement.

Pour vous y faire un Irène enfin? soyez sincère, Mon père, n'est-ce pas, vous voulez être roi? Mais Fletwood, mon mari, l'empêchera bien!...

Quoi !

Mon gendre!

MRSTRESS FLETWOOD.

Il ne veut point suivre une ligne oblique.

Il ne faut pas de roi dans une république.

Avec lui contre vous je m'unis sur ce point.

Et ma fille!

LADY FALCONBRIDGE, à mistress Fletwood,

Vraiment, je ne vous comprends point, Ma sœur 1 mon père est libre ; et son trône est le nôtre,

Mme CROMWELL.

Pourquoi ne serait-il pas roi, loit comme un autre? Pourquoi nbus refuser ce plaisir ravissant, D'être altesse royale et princesse du sang?

MISTRESS FLETWOOD.

Ma sœur, des vanités je suis fort peu touchée. A l'œuvre du salut mon âme est attachée.

LADY FALCONBRIDGE»

Moi, j'aime foH la cour, et ne vois point pourquoi, Quand mon époux est lord, mon père h'esl pas roi.

MISTRESS FLETWOOO.

L'orgueil d'Eve, ma sœur, peirdil le premier homme ! LAOY ir^LCONAt-tiDGe, stf détournant avec dédain. On voit qu'elle n'est pas femme d'un gentilbirimé!

CROMWÉLt; impaïienté.

Taisez-vous tbuleè d'eux! — De votre jeune sœur Imitez le maintien, le calme et la dotkcœur.

A Francis qui rêve Vœil fixé Sur ta croisée dé Charles P^.

— A quoi pensez-vous donc, Francis?

LADY FRANCIS

Hélas ! inon père.

De ces lieux vénérés l'aspect me désespère.

Votre sœur, près de qui j'ai passé tous mes jours, M'apprit à irévérer ceux qu'on bannit toujours. Et, depuis peu de lemps conduite en ces murs sonibres, Je crois sans cesse y voir errer de tristes ombres.

CROBiWELL.

Qui?

LADY FRANCIS

Nos Stuarts.

CROMWELL, à part.

Ce nom vient toujours l*eteritir Jusqu'à moi !

LADY FRANCIS

C'est ici que mourut le martyr !

Ma fille !

LADY FRANCIS, montrant la croisée du fond.

Est-ce pas là, mon père, là fenêtre Par où Charles-Prfemier, qu'on osait
méconnaître, Pour la dernière fois sortit dte White-Hsilli

ACTE ri; SCÈNfe V

GBOMWÉLt, à part.

Innocéiile F'rancià, que tu me fais de mal !

Entn Thurloe,

Ah! voici Thurloë!...

S'CÈNte tV.

LES mêmes, raURLOE, portant un portefeuille ati'x amie\$ du Protec-
teur; costume puritain.

THURLOE, s'incli^nt.

C'est un IruYail qui presse, Mylord.

CROMWEi^l^, à sa femme.

Excusez-moi, Mylady... Votre Altesse...

Je voudrais être seul.

ELISABETH ^OURCHIER.

A qui parlez- vous donc?

CROMWELL.

A votre Altesse.

ELISABETH BOUVERCHIER.

A moi, Monsieur Cromwell ! pardon ! Dans toutes mes grandeurs moi-même je m'oublie. Je m'y perds ! mon esprit jamais ne concilie Mes titres empruntés avec mon nom réel, Mylady Protectrice et madame Cromwell.

Elle sort avec ses filles.

Cromwell fait signe aux deux mousquetaires en faction
de se retirer de même :

SCÈNE y

CROMWELL, THURLOE.

Pendant que Thurloë étale ses papiers sur la table, Cromwell paraît profondément absorbé dans une triste rêverie. Enfin il rompt le silence avec effort,

CROMWELL.

Je ne suis pas heureux, Thurloë !

THURLOE.

Mais ces dames Adorent votre Altesse...

Ah ! cinq femmes ! cinq femmes !

J aimerais mieux régir, par décrets absolus, Cinq villes, cinq comtés, cinq royaumes de plus !

THURLOE.

Quoi ! vous qui gouvernez l'Europe et l'Angleterre !...

Marie une bourgeoise au maître de la terre !

Je suis esclave, ami !

THURLOE, intimidé.

Mylord, vous auriez pu...

Non. De tout mon destin l'équilibre est rompu. L'Europe est d'un côté; mais ma femme est de l'autre!

THURLOE.

Si je pouvais changer ma place avec la vôtre. Une femme...

CROMWELL, avec sévérité.

Monsieur, vous êtes bien hardi De supposer cela !

THURLOE, intimidé.

Mylord... ce que j'en di...

C'est fort bien ! brisons là ! — Qu'avez-vous à m'apprendre ?

// s'assied dans le grand fauteuil.

THURLOE, prenant un de ses papiers.

Ecosse. — Le marquis grand-prévôt veut se rendre. Tout le Nord se soumet au Protecteur.

Après ?

THURLOE.

Flandre. — A capituler les Espagnols sont- prêts. Dunkerque au Protecteur sera bientôt remise.

Après ?

THURLOE.

Londres. — 11 vient d'entrer dans la Tamise

ACTE II, SCÈNE V

Douze grands bateaux plats, chargés des millions Que Blake aux Portugais prit sur trois galions.

Après?

THURLOE.

Le duc d'Holstein au Protecteur envoie Huit chevaux gris frisons.

Après?

THURLOE.

Afin qu'on voie Que, sMl reçut Robert, il en est désolé , Le grand-duc de Toscane, à qui Blake a parlé, Vous donne en sequins d'or la charge de vingt mules.

Après?

THURLOE , passant à un autre parchemin auquel pend un sceau attaché à une tresse de soie verte.

Les clercs d'Oxford, qui furent vos émules, Vous nomment chancelier de l'Université.

Présentant le parchemin au protecteur.

C'est le diplôme.

Après ?

THURLOE, cherchant dans les papiers.

Ah!... Sa Sérénité Le tzar de Moscovie implore par supplique De votre bienveillance une marque publique.

Après?

THURLOE, tenant un billet, et avec un accent d'inquiétude.

Mylord 1 M y lord ! on m'avertit sous main Qu'on doit assassiner votre
Altesse demain.

Après?

THURLOE.

Tout est tramé par les chefs militaires Unis aux cavaliers...

CROMWELL, l'interrompant ai^ec impatience.

Après ?

tHUKLOE.

Sur ces mystères Ne voulez-vous donc pas, Mylôrd, plus de détails ?

CROMV^ELL.

C'est quelque fable encor! — Terminons ce travail. — Après ?

THURLOE, i'yontînuant.

Le maréchal des diètes de Pologne...

CROMWELL, V interrompant de nouveau.

N'est-il donc pas venu des lettres de Cologne? THURLOE, cherchant
dam k^ dépêches.

Si vraiment! mais rien qu'une.

GBOHWELL.

Et de qui?

THURLOE.

De Manning,

Vott*e agent près de Charle.

Hé, donne!

Il prend la lettre et rompt précipitamment ie cac^t,

Èll«estducing.

Que tous ces messagers sont lents ! vingt jours de date 1

Il lit la lettre et s'écrie en lisant :

Ah! Monsieur Davenant! — la ruse est délicate!... — La nuit! . . . — on éteignit tous les flambeaux!.. . . — Comment Capitulerait-on mieux avec un serment?

Il faut être papiste ! — Ha ! le royal message Caché dans son chapeau!... — Précaution fort sage J Mais je suis curieux. — Thurloë, fais savoir A Monsieur Davenant que je voudrais le voir.

Il loge à La Syrène, auprès du pont de Londres. — Thurloë sort pour exécuter cet ordre.

Voyons qui de nous deux sa ruse va confondre; Malveillants! mais, dans l'ombre où se cachent vos pas, J'ai toujours un flambeau, traîtres, qu'on n'ôteint pas !

Rentre Thurloë'..

A Thurloë.

Continuons. A-t-on vu l'envoyé d'Espagne?

ACTE U, SCÈNE V

TuriiOE.

Il vous offre Calais si, dans cette campagne, Vous voulez secourir Dunkerque sans déUIS.

CROMWKLL, ré/léchissani.

La France offre Dunkerque et l'Espagne Calais. Mais, ce qui gêne un peu leur commode assurance, Dunkerque est à l'Espagne et Calais à la France. Chacun de ces deux rois me présente à dessein Des villes à choisir dans

celles du voisin ; Et, pour qu'en ce débat ma faveur le préfère, Ble donne en hypothèque une conquête à faire. — Avec le roi de France il faut rester d'accord. A quoi bon le trahir? L'autre offre moins encor.

THURLOE, continuant son r  port.

Ainsi que les Vaudois, les protestants de Mme Réclament, opprimés, votre appui magnanime.

Au cardinal-ministre on écrira pour eux.

Mais quand donc sera-t-il tolérant ?

THURLOE, poursuivant.

Devereux Vient d'emporter d'assaut Armagh-la-Catholique, En Irlande, et voici la lettre   vang  liq   Du chapelain Pelers sur cet   v  nement : — « Aux armes d'Israël Dieu s'est montré clément. » Armagh est prise enfin ! par le fer, dans les flammes, » Nous avons extirpé vieillards, enfants et femmes; »Deuxmilleaumoins sont morts;lesangcoiile en tout Hpu; » Et je viens de l'  glise y rendre grâce à Dieu ! »

CROMWELL, avec enthousiasme.

Peters est un grand saint !

THURLOE.

Faut-il de celte race épargner ce qui reste?

Et pourquoi ? Point de grâce Aux papistes ! Soyons, dans ce peuple troublé, Comme une torche ardente au sein d'un champ de blé !

THURLOE, s'indinanti C'est dit.

Dans cet Armagh une chaire est vacante.

Nous y nommons Peters; sa lettre est éloquente. Thurloë s'incline de nouveau.

THURLOE, reprenant son rapport.

L*empereur veut savoir pourquoi vous tenez prêts Des armements nouveaux, équipés à grands frais.

CROMWELL, vivement.

Qu'il nous laisse la guerre et qu'il garde les fêtes ! Avec sa chambre au-
lique et son aigle à deux têtes, Que me veut l'Empereur? — M'effrayer? —
Bon Germain ! Parce que, les grands jours, il porte dans sa main Un globe
de bois peint qu'il appelle le monde ! Bah!... — ^^Foudre qui jamaisne
frappe, ettoujours gronde!

Il fait signe à Thurloë de continuer.

THURLOE.

Le colonel Titus, pour libelle arrêté...

Un drôle! que veut-il?

THURLOE.

Mylord, sa liberté. Voilà neuf mois qu'il gît dans un cachot horrible, Sur
la paille oublié.

Neuf mois ! c'est impossible.

THURLOE.

On l'y mit en octobre, et nous sommes en juin* Comptez, Mylord.

CROMWELL, comptant sur ses doigts.

C'est juste.

THURLOE.

Et mourant de besoin ^ Le pauvre homme est resté, durant ce long espa-
cé> Seul, nu, glacé...

Neuf mois ! Dieu ! comme le temps passe !

Une pause.

— Et maintenant que fait le secret comité Du Parlement, touchant le projet présenté ?

ACTE II, SCÈNE V

TURLOE.

Contre vous ont parlé Purefoy, Goffe, Pride, Nicholas, et surtout Garland.

CROWELL, avec colère.

Le régicide !

THURLOE.

Mais ils auront en vain lutté contre le vent.

La majorité vote avec nous ; et suivant

Lord Fembroke, ancien pair qui dans tout temps surnage,

La couronne est à vous de droit.

CROWELL, avec mépris.

Plat personnage !

THURLOE.

Seul, quoiqu'il penche aussi pour la majorité, Par quelque vain scrupule, à la Bible emprunté, Le colonel John Birch tient la Chambre indécise.

GROMWELL.

On lui doit quelque chose au bureau de l'excise. Pour lever son scrupule un prompt paiement suffit, — Pourvu que le caissier se trompe à son profit. Quant à vous, Thurloë, veuillez, s'il est possible, Avec plus de respect nommer la Sainte-Bible.

TURLOE , après s'être humblement incliné.

Par votre ambition Fagg se dit excité Contre vous.

Je le fais sergent de la Cité.

THURLOE.

Trenchard aussi paraît mécontent et morose

Une dîme à Trenchard sur les biens des Montrose !

1*HURLoE.

Sir Gilbert Piking, ce juge qui reÇoit De toutes mains, devient récalcitrant.

Qu'il soit Baron de l'Échiquier !

THURLOE.

Le reste est mon affaire.

Que mylord seulement daigne se laisser faire.

Vous serez aujourd'hui prié très-humblement D'accepter la courtoise au nom du Parlement !

GRoNB1.L.

Ah ! je le tiens enfin ce sceptre insaisissable !

Mes pieds ont donc atteint le haut du mont de sable !

TlilTRLOB.

Mais dès long-temps, Mylord, vous répez ?

Non, non, non f J'ai bien Tautorité, mais je n'ai pas le nom f Tu souris, Thurloë. Tu ne sais pas quel vide Creuse au fond de nos cœurs l'ambition avide ! Comme elle fait braver douleur, travail, péril. Tout enfm, pour un but qui semble puéril !

Qu'il est dur de porter sa fortune incomplète ! Puis, je ne sais quel lustre, où le ciel se reflète, Environne les rois depuis les lemps anciens.

Ces noms, Roi, M<ije>ié, sont des magiciens ^ ^ D'ailleurs, sans être roi, du monde être l'arbitre ! La chose sams Je mot ! le pouvoir sans le titre ! Pauvretés i va, l'empire et le rang ne font qu'un. Tu ne sais pas, ami, comme il est importun, i Quand on sort de la foale et qu'on touche le faite, De sentir quel jue ckose au-dessus de sa tête ! Ne serait-ce qu'un mot, ce mot alors est tout.

Ici Cromtvell, qui s'est abandonné jusqu'A!à poser familièrement son coude sur V épaule de Thurloë, se détourne comme réveillé en sursaut, et regarde s'ouvrir lentement une porte basse masquée sous une tapisserie. Manassé Ben-IsraJêl parait et sairréle &ur le seuU, en jetant autour de lui un coup d'œil scrutateur suivi d'un profond salut.

SCÈNE VI

CROMWELL, THURLOE, MANASSÉ-BENMSIAEL ,

vieux rabbin juif, robe grise, en haillons, dos voûté, œil perçant sous de gros sourcils blancs, grand front chauve et ridé, barbe torte.

AAnàss^, incliné.

Que Dieu, mon doux Seigneur, vous guîÂe jusqu'au bout I

CnOMWELL.

C'est le juif Manassé. —

A Thurloë,

Terminez vos dépêches, Thurloë I —

Thurloë s*Q/B^ed à là gremâe tabk. Cre^wéX s'approche

du rabbin. *

A voix basse.

Que veux-tu ?

ttANÂSsé, bas.

J'ai des nouvelles fraîches.' Un bâtiment suédois, ^chargé de carolus
Qu'il apporte aux amis des anciens rois exclus. Seigneur, est à présent
mouillé dans la Tamise.

CROMWBLL.

Le pavillon est neutre !... — Ah! par ton entremise, Si je puis confisquer
le tout adroitement, La moitié du butin t'appartiendra.

MANASSÉ

Vraiment?

Le navire est à vous, Seigneur ! — Faites en sorte Seulement qu'au besoin
l'on me prête main forte. ciioilWELL écrit quelques mots sur un papier qu'il
lui remet.

Voici, mon vieux sorcier, un talisman parfait. Cours, et reviens bientôt
m'en apprendre Telfct.

UANASSÉ.

Encore un mot. Seigneur !

Eh bien !

MANASSÉ

Je dois vous dire Qu'avec les cavaliers votre Richard conspire.

Comment ?

MANASSÉ

Il m'a payé les dettes de Clifford.

C'est tout dire.

caoMWELL, riant.

Tu vois tout dans ton coffre-fort.

Mon fils n'est que léger, ses liaisons sont folles ; Mais rien de plus.

MANASSÉ

Payer sans compter les pistoles !

C'est quelque chose !

CROMWELL, haussant les épaules.

Allons, va !

MANASSÉ.

De grâce, Seigneur, Puisque de vous servir parfois j'ai le bonheur, Pour me récompenser ouvrez nos synagogues Et révoquez la loi contre les astrologues.

CROMWELL , le congédiant du geste.

On verra.

MANASSÉ , s'inclinant jusqu'à terre.

Nous baisons vos pieds !

A part.

Ces vils chrétiens !

Vis en paix !

A part.

Juif immonde à pendre entre deux chiens I

Manassé sort par la petite porte, qui se referme sur lui.

SCÈNE VII

CROMWELL, THURLOE.

THURLOB.

Mylord ! — Et maintenant daignerez-vous m'entendre ? Ce navire étranger, l'argent qu'il vient répandre Parmi les malveillants, l'avis du juif maudit, Tout n'est-il pas d'accord avec ce que j'ai dit ? Ouvrez les yeux 1

Sur quoi ?

THURLOE.

Sur ces complots infâmes Dont un fidèle avis me dénonce les trames.

Du peu que nous savons déjà je frémis.

Bah!

Chaque fois qu'en mes mains un tel rapport tomba, Si j'avais à le croire occupé ma pensée.

Et mon temps à chercher la trame dénoncée, Mes jours, mes nuits, ma vie aurait-elle suffi?

THURLOE.

Le cas présent, Mylord, me semble alarmant.

Fil

Thurloë! rougis donc de cette peur panique. Je sais que pour plusieurs mon joug est tyrannique, Que certains généraux ne voudraient pas, mon cher, Voir leur roi de demain dans, leur égal d'hier. Mais l'armée est pour moi î — Quant à l'argent dont parle Ce juif, c'est un cadeau que me fait le bon Charle, Et qui vient à propos, surtout dans ce moment. Pour acquitter les frais de mon couronnement. Va ! sois tranquille, ami ! — Songe aux fausses nouvelles Dont on a tant de fois tourmenté nos cervelles.

13è Ch'OMWetL.

Ces complots sont un jeu des malveillants jaloux Réduits, par impuissance, à s'amuser de nous !

On entend un bruit de pas ■; Crùmwel regarde dans une

galerie latérale.

Voici des courtisans avec leurs airs de fête.

Je vais prendre un peu l'air, Thurloë. Tâchez-leur tête.

Il sort par la petite porte.

SCÈNE VUL

THURLOE, WHITELOCKE, WALLER, poète d'Atmipi^ LE SERGENT MAYNARD , m robe ; le colonel JEPHSON , en uniforme ; lb colonel GRACE , en uniforme; sir WILLIAM MURRAY, ancien habit de cour; M. WILLIAM LENTHALL, précédemment orateur du Parlement; loed BROGHILL^ en habit de cour ; CARR.

Carr arrive le dernier, et s'arrête au fond du théâtre^ sur lequel il jette un regard scandalisé, tandis que les autres parlent sans s'apercevoir,

WHITELOCKE, à Thurloë.

Son Altesse est absente ?

THURLOE.

Oui, Mylord.

M. WILLIAM LENTHALL, à Thurloë.

Je voulais Lui rappeler mes droits^..

LE sergent matnaiiD) à Thurloë.

Je venais au palais Pour une chose urgente...

le colonel jephson, à Thurloë.

Une importante affaire M'amenait..

SIR WILLIAM MURRAY, à Thurloë.

Ce placet qu'à Mylord je défère Par sa future cour sollicite Un émissaire.

ACTE ii, ickm VIII. iâ

WALLER, à thurloë.

Ne point importuner son Altesse est ma loi.

Cependant..

Us parlent avec une volubilité extrême et presque totAs ensemble. Thurloë paraît faire des efforts inutiles pour se faire entendre et se délivrer de leur importunité,

CABR, d'uns voix éclatante et les yeux fixés à la voûte. Voilà donc la nouvelle Sod(Hne I

Tous se retournent aveo surprise, et attachent leurs regards sur Carr, qui demeure immobile, ks brâi croisés sur sa poitrine.

SIR WILLIAUÏ ttUÀRÂÿ.

Mais quel est cet étrange Sitiihlal ?

cÀrr, abec gravité.

C'est iîh homme.

Je conçois qU*îl apporte un visage inconnu Dans cet antre, où Baal montré sa face à nu, Où Ton ne voit que loups, histriiohs, faux prophètes, Ivrognes, éperviers, dragoné à mille têtes , Serpents ailés, vautours, jureurs du nom de Dieu, Et basilics, portant pour queue un dard de feu !

WALLER, riant.

Si ce sont nos portraits, grand merci. Monsieur Thonmie 1

CARR, s* animant.

Convives de Satan ! la cendre est dans la pomme ; Mangez I — Le peuple est mort, vampires d'Israël ; Mangez sa chair, la chair des saints élus du ciel , La chair des forts, la chair des officiers de guerre, La chair des chevaux I...

wÀLLEft, riant plus fort.

Bon i le mets n'eist pas vulgaire.

Ainsi nous avons tous cet honneur sans rival D'être des basilics qui mangent du cheval I

Rire géné'ral parmt les courtisans,

CARR, furieux.

Riez, bouches d'enfer !

^AtLER, ironiquemM.

J'aime la polilcssè,

TOUS

Mettons-le hors I

M. WILLIAM LENTHALL.

// s'approche de Carr, et cherche à le faire sortir.

Bonhomme, allons, si son Altesse Entrait...

Ils veulent Ventrainer, Carr leur résiste.

GARR

, Ce n'est pas moi qui sortirai, c'est vous.

WHITELOCKE.

C'est un saint.

WALLER

C'est un fou.

GARR

Vous êtes ivres tous !

Ivres d'orgueil, d'erreur, de vin troublé de lie ; Et c'est vous qui nommez
ma sagesse folie !

LORD BROGHILL.

Mais son Altesse, ami, va venir...

GARR

Je l'attend.

LORD BROGHILL.

Pourquoi, de grâce?

GARR

Il faut que ma bouche à l'instant Parle à cet Ichabod que vous nommez
Altesse.

LORD BROGHILL.

Monsieur, confiez-moi ce qui vous intéresse, Je le dirai pour vous, et le
crédit que j'ai... — Je suis lord Broghill.

GARR, amèrement.

Ah I qu'Olivier est changé !

Un vieux républicain fait tache en son cortège ! Broghill, — un cavalier,
— chez Cromwell me protège !

THURLOE , qui jusqu'alors a paru considérer Carr avec

attention, à part.

Cet homme m'est connu !... Ce qu'il dit n'est pas clair ; Mais, quelque fou
qu'il soit, le drôle m'a bien l'air De manquer à Bedlam moins qu'à la Tour de
Londre. Allons chercher Mvlord. Il sort.

LES MÊMES, EXCEPTÉ THURLOE

LORD BROGHILL, d'un air de protection à Carr.

Oui, Ton pourrait répondre Pour vous, l'ami! mais...

CARR, avec un sourire triste.

Bien ! c'est ainsi qu'à Sion Le diable au Fils de l'homme offrit sa caution.

WHITELOCKB.

Intraitable !

WALLER

Incurable !

TOUS

Hé, qu'à cela ne tienne !

Chassons-le !

Ils s'avancent de nouveau vers Carr qui les regarde
fixement.

CARR

Arrière tous ! il faut que j'entretienne Cet homme qui devint, aux yeux de
nos soldats, De Judas Machabée Ischariot Judas !

LORD BROGHILL.

Fou!

WALLER

Pour dire Cromwell la bonne périphrase 1

CARR

Avant qu'au feu du ciel Sodome ne s'embrace, Je suis l'ange envoyé pour avertir Lotb...

WALLER, riant.

Quoi!

Les anges du Seigneur sont tondus, coofune toi !

LE COLONEL JEPHSON, riant.

Je vois avec plaisir que tu montes en grade, Tu t'es transformé d'homme en ange.

SIR WILLIAM MiTRRAY, à CarT, en le poussant.

Camarade !

142 CmOMWELL.

Allez-vous ennuyer Mylord de visions?

Aux autres.

C'est qu'il le drstrairalt de nos pétitions ! . Rudement à Carr, Dehors!

MS COIiONEt IfePHSQN

Dehors!

LE SERGENT MAT₅ARD

Dehors!

TOUS

Allons, vite, qûll sorte !

GAËfi , gravement.

Cessez, je vous le dis, de parler de la sorte.

LE SEROfiNT HAYNARD.

Mylord, s'il te voyait, t'enverrait à ia T<)Ur.

Carr le regarde en haïtssant les épaules, SIR *TrLLiAM MURRAY, désignant la toUette puritaine

de Carr.

D'aiUeurs, est-ce un costume à paraître à la cour?

M. WILLIAM LENTHALL.

Il faudrait que Mylord ne se respectât guère Pour te parier.

TOiJS.

Dehors!

Ils se jettent sv/r Carr H veulent l'entraîner, cÂRR, se débattant, avec une voix lamentable.

Dieu des hommes de guerre !

Sabaoth ? sur moi jette un coup d'oeil î

TOUS, le poussant.

Va-t'en.

CARR , poursuivant son invocation et i^ant -fes

yemi au ciel.

Je lutte pour ta cause avec Léviathan !

Entre Croinwéll accompagné de Thurhé. Toïss s'arrêfeàï, se découvrent et s'inclinent jusqu'à terre. Carr remet sur sa tête son chapeau qui était tombé dans la bagarre, et reprend son attitude austère tt extatique,

cROHWfILL, considérant Carr avec surprise.

C'est Carr l'indépendant !

SCÈNE X

CARE, C^OMWELL.

Cromweli, resté seul avec Carr, le regarde quelque temps en silence d'un air sévère et presque menaçant, Carr, grave et calme, les bras croisés sur la poitrine, fixe ses yeux sur les yeux du Protecteur, sans les baisser un seul moment. Enfin Cromioell prend la parole avec hauteur.

CROHWELL.

Carr, le Long-Parlement vous fit mettre en prison. Qui donc vous en a fait sortir ?

CARR, tranquillement,

La trahison !

CROMWELL) étonné et alarmé.

Que dites-vous ?

A part.

A-t-il La cervelle troublée?

CARR, rêveur.

Oui, jWensai des saints la suprême assetnblée. Nous sommes tous pros-
cril^ m^inteQant sou^ ta loi : Moi^ coupable, par eux ; eux innocents, p^r
toi.

Puisque vous approuvez l'arrêt qui vous aûlige Qui donc brise vos fers ?

CARR, haussant ks épaules.

(.a trahisoo, te.diârje l

Car, vers un nouveau crime, aveugle on m'entiaînait ; J'ai vu le piège à
temps.

Quoi donc ?

Baal renaît !

Expliquez-vous !

CARR

Il s'assied dans le grand fauteuil.

Écoute : un noir complot s'apprête... — A Cromwell, qui est resté debout
un découvert, en lui montrant la seUette de Thurlo'é.

Assieds-toi, Cromwell mets ton chapeau sur ta tête ! Cromwell hésite
un instant avec dépit, puis se couvre et

s'assied sur Vescahelk.

Surtout n'interromps pas !

CROMWELL , à part»

Tous ces airs-là, mon cher, Dans tout autre moment, tu me les paîrais
cher I

CARR, avec une douceur grave.

Quoiqu'Olivier Cromwell ne compte point ses crimes ; Qu'il lirait pas un
remords, certes, par cent victimes ; Que sans cesse il enchaîne, en ses jours
pleins d'horreurs, L'hypocrisie au schisme, et la ruse aux fureurs...

CROMWELL, se kvant indigné.

Monsieur 1

CARR

Tu m'interromps ! —

Cromivell se rassied d'un air de résignation forcée, Carr
poursuit.

Quoiqu'Olivier habite Dans la te^rre d'Egypte avec le Moabite, Le Baby-
lonien, le païen, l'arien ; Qu'il fasse pour soi tout, et pour Israël rien ; Qu'il

repousse les saints, se livrant sans limite Au peuple amalécite, ammonite, édomite ; Qu'il adore Dagon, Astaroth, Élimi, Et que l'ancien serpent soit son meilleur ami ;

aCTE II, SCÈNE X. 145

Quoiqu'enGn, du Seigneur méritant la colère,

Il ait brisé du pied le vieux droit populaire ,

Chassé le Parlement que Sion convoqua ,

Et qu'aux frères du Christ sa bouche ait dit : Raca!

Malgré tant de forfaits, pourtant je ne puis croire

Qu'il ait le cœur si dur, qu'il ait l'âme si noire ,

Non 1 qu'à ce point tu sois abandonné du ciel ,

De ne pas confesser, en face d'Israël ,

Que pour ce peuple anglais, sanglant, plein de misères,

Sur le fumier de Job étalant ses ulcères,

Entre tous les bienfaits qu'il peut devoir au sort,

Le plus grand des bonheurs, Cromwell , serait ta mort !

GBOMWBLL, reculani sur son tabouret.

Ma mort, dis-tu ?

CARR , avec mansuétude.

Cromwell, tu m'interromps sans cesse !

Là, sois de bonne foi ! l'encens de la bassesse T'enivre; cesse un peu d'être ton partisan.

Parlons sans nous fâcher 1 oui , ta mort , conviens-en , Serait un grand bonheur I ahl bien grand!

CROMWELL , dont la colère augmente.

Téméraire 1 GARR , toujours imperturbable.

Pour moi, j'en suis vraiment si convaincu , mon frère, Oui, que dans ce seul but, toujours, sous mon manteau , En attendant ton jour, je garde ce couteau.

Il tire de son sein un long poignard et le présente au

Protecteur.

CROMWBLL.

il fait un saut d'épouvante en arrière.

Un poignard l'assassin 1 — Holà, quelqu'un 1 —

A Carr.

De grâce.

Mon cher Carr!...

A part.

Par bonheur je porte une cuirasse !

CARR, remettant son poignard dans sa poitrine. Ne tremble pas, Cromwell! n'appelle pas!

CROMWBLL, effrayé.

Enfer!

146 CROMWJiiU..

CARR

Quand on tue un tyran, lui fait-on voir le fer?

Sois tranquille : ton heure encor n'est pas soimée! —

Je viens même ravir ta tête condamnée

Aux coups d'un fer vengeur, moins pur que celui-ci.

GROMWELL , à part.

Où veutil en venir?

GARR

Viens te rasseoir ici !

Ta vie en ce moment est pour moi plus sacrée
Que 'la chair du pourceau
pour la biche altérée, Ou les os de Jonas pour le poisson géant
Qui le sauva
des flots dans son gosier béant.

Cromwell revient s'asseoir, et jette sur Carr un regard

curieux et défiant,

CROMWELL , à part.

Il faut patiemnfient le laisser dire.

CARR

Écoute.

Un complot te menace ; et tu comprends sans doute
Que s'il ne menaçait
que toi , je n'irais pas Perdre à t'en informer mes discours et mes pasi
Tu me
rends bien plutôt la justice de croire
Que de s'y joindre aux saints Carr se
serait fait glaire I Mais il s'agit ici de sauver Israël.

Je ie sauve en passant; tant pis I

Est-il réel , Ce complot? Savez-vous où la bande s'assemble?

CABR.

J'en sors*

Vraiment! qui donc vous ouvrit la Tour?

Tremble I *- Barkshead I

CROMWEU*.

Il me trahit! il à pourtant signé L'arrôtidu roi.

ACTE II, SCÈNE X

CARft.

L'espoir du pardon Ta gagné.

GROMWEIL.

C'est donc pour rétablir ^tuart?

CARH.

Écoute encore.

Lorsqu'à ce rendez-vous j'arrivai dès l'aurore, J'espérais bonnement qu'il s'agissait d'abord De délivrer le peuple eu te donnant la mort...

Merci!...

CARR

Puis, qu'on rendrait au Parlement unique Son pouvoir, que brisa ton despotisme inique. Mais à peine introduit, je vis un Philistin En pourpoint de velours tailladé de satin.

Ils étaient trois. Le chef des conciliabules Vint me chanter des brefs, des quatrains et des bulles. . .

GROMWBLL.

Des quatrains?...

C'est le nom de leurs psaumes païens.

Bientôt vinrent des saints, de pieux citoyens ; Mais leurs yeux fascinés par des charmes étranges Souriaient aux démons qui se mêlaient aux anges ; Les démons criaient: « Mort à Cromwell (» et tout bas, Ils disaient : « Profitons de leurs sanglants débats. » Nous ferons succéder Babylone à Gomorrhe , » Les toits de bois de cèdre aux toits de sycomore, » La pierre aux briques, Dor à Tyr, le jour au frein, » Et le sceptre de fer à la verge d'airain!
»

Charles-Deux à Cromwell? n'est-ce pas?

CARR

C'est leur rêve.

Ma» Jacob ne veut pas qu'avec son propre glaive On immole son bœuf sans lui donner sa part ; Qu'on abatte Cromwell au profit de Stuart!

Car entre deux malheurs il faut craindre le pire. Si méchant que tu sois, j'aime mieux ton empire

148 GROMWELL.

Qu'un Stuart, un Hérode, un royal débauché , Gui parasite, enfin du vieux chêne arraché! — Confonds donc ces complots que ma voix te révèle 1

CROMWELL, lui frappant sur V épaule.

Je suis reconnaissant, ami, de la nouvelle.

A part.

Coup du ciel! Thurloë n'avait pas tort, vraiment ! A Carr d'un air caressant.

Donc les partis rivaux du roi, du Parlement, Sont ligüés contre moi ? — Du côté royaliste Quels sont les chefs?

Crois-tu qu'on m'en ait fait la liste?

Je me soucie, ami, de ces maudits satans Autant que de la paille où j'ai dormi sept ans! Pourtant, s'il m'en souvient, ils nommaient à voix haute Rochester... lord Ormond...

CROMWELL , saisissant un papier et une plume avec

précipitation.

En es-tu sûr, mon hôte?

Eux à Londres I

Il écrit leurs noms sur le papier qu'il tient,

A Carr.

Voyons : fais encore un effort.

Il se place en face de Carr, et l'interroge du geste et du regard,

CARR , lentement et recueillant ses souvenirs,

Sediey... —

CROMV[^]ELL, écrivant.

Boni

CARR

Drogheda,— Roseberry, — Clifford... — CROMWELL , continuant d'écrire.

Libertins! —

// s'approche de Carr avec un redoublement de douceur et de séduction.

Et les chefs populaires?

CARR , reculant indigné.

Arrête !

ACTE II, SCÈNE X

Moi, te livrer nos saints, les yeux de notre tête !

Non, quand tu m'offrirais dix mille sicles d'or,

Comme le roi Saïl à la femme d'Endor.

Non, quand tu donnerais cet ordre à quelque, eunuque

D'essayer le tranchant d'un sabre sur ma nuque.

Non, quand tu m'enverrais, ' pour mes rébellions.

Ainsi que Daniel, dans la fosse aux lions.

Non, quand tu ferais luire un brasier de bitume,

Horrible, et sept fois plus ardent que de coutume ;

Quand je verrais, jeté dans ce brûlant séjour,

La flamme autour de moi grandir comme une tour,

Et dorant les maisons d'un vil peuple inondées,

Dépasser le bûcher de trent&-neuf coudées Y-'

CROMW[^]ELL.

Calme-toi.

CARR

Non, jamais! quand tu me donnerais Les champs qui sont dans Thèbe et ceux qui sont auprès. Le Tigre et le Liban, Tyr aux portes dorées, Ecbatane, bâtie en pierres bien carrées.

Mille bœufs, le limon du Nil égyptien, Quelque trône, et tout l'art de ce magicien Qui faisait en chantant sortir le feu de l'onde , Et d'un coup de siÛlet, venir des bouts du monde , A travers les grands cieux et leurs plaines d'azur, La mouche de l'Egypte et l'abeille d'Assur !

Non 1 quand tu me ferais colonel dans l'armée !

CROMWELL , à part.

On ouvre mal de force une bouche fermée.

Ne l'essayons pas !

A Carr en lui tendant la main,

Carr, nous sommes vieux amis.

Comme deux bornes^ Dieu dans son champ nous a mis...

CARR

Cromwell pour une borne a fait du chénkn !

GROMWBLL.

Frère , A d'imminents dangers tu viens de me soustraire. Je ne l'oublierai point. Le sauveur de Cromwell...

150 enoMwetL.

cAMi, brusquemmt.

Ah ! pas d'injures ! — Garr n*à sauvé qu'Israël.

CROMWELL, à part.

Bu 1 sectaire arrogant, qu*U faut que je ménage 1 Caresser qui me blesse là mon rang, à mon âgel

A Carr humblement.

Que suis-je? un ver de terre.

CARH.

Oui, d'accord sur cela!

Tu n'es pour l'Étemel qu'un ver, comme Attila ; Maiii pour nous, un serpent ! — ^Veux-tu pas la ootirohne?

ciioiwsLL , lèà larmes atuo feum.

Que tu me connais mal ! La pourpre m'environne , Mais j'ai l'ulcère au coaur. Piains-moi!

CARR , avec un rire amer.

Dieu de Jacob !

Entends*ta ce Nemnod qui prend les airs de Job?

GROMWBit, d*un accent lamentabh.

Je le sens, j'ai des saints mérité les reproches.

CABB.

Va, va, le Seigneur Dieu te punit par tes proches!

cROMWELL, surpris.

Comment? que veux-tu dire ?

GARR, avec triomphe.

Il est encore un nom Que tu peux ajouter à ta liste., — Mais non, Pourquoi parler? le crime est puni par le vice.

Cromwell, dx)nt cette réticence éveille les soupçons, s'approche vivement de Carr.

CROHWEU..

Quel nom? dis-moi ce nomi pour un pareil service

Tu peut tout demander, tout exiger...

GARR, eomme frappé ^une idée subite.

Vraiment?

Tiendras-tu ta promesse?

QROMWBI4I1.

Elle vaut un serment.

GÀRL.

Je puia à oertain pHx te dévoiler ta plate.

ACTE II, SCÈNE X

CROMWELL, avec une satisfaction dédaigneuse, à part. Qu'ils soient à qui les flatte ou bien à qui les paie, Tous ces républicains sont les mêmes au fond ; Et leur vertu de cire à mon soleil se fond.

Haut, Qu'exiges-tu, mon frère? Est-ce un titre héraldique? Un grade ? un domaine ? . . .

CARR

Hein?

CROMWELL.

Que veux-tu? parle.

CARR

Abdique.

CROMWELL , à part.

Il est incorrigible ! -<-

Haut, après un moment de réflexion.

Ami , pour abdiquer, Suis-je Roi?

CARR

Subterfuge! eh quoi, déjà manquer A ta promesse?

CROMWELL, interdite Hé! non.

CARR

Je le vois, tu balances.

CROMWELL, soupirant. Hélas ! je me suis fait cent fois des violences Pour garder le pouvoir. Le pouvoir est ma croix.

CARR , hochant la tête.

Tu ne t'amendes point, Cromawell? Il est, je crois, Plus aisé qu'un ché-
meail passe au trou d'une aiguille , Ou le Léviathan au gosier de l'anguille,
Qu'un riche et qu'un puissant par la porte des ciéux I

CROMWELL , û part.

FanaèiqUel

GARB , à p<HTt»

Hypocrite ! —

A Cromtceli.

En discours captieux Tu t'épuises en vain...

CROMWBLL, d*un air contrit.

Daigne m'entendre, frère.

J'en conviens, ma puissance est injuste, arbitraire; Mais il n'est dans
Juda, dans Gad, dans Issachar, Personne qu'elle accable autant que moi,
cher Garr. Je hait ces vanités, à fuir aux catacombes, Mots rendant un son
creux comme le mur des tombes, Trône, sceptre, honneurs vains que
Charles nous légua, Faux dieux, qui ne sont point l'alpha ni l'oméga 1 Pour-
tant je ne dois pas sur ce peuple que j'aime Rejeter brusquement l'autorité
suprême Avant l'heure où viendront régner dans nos hameaux Les vingt-
quatre vieillards et les quatre animaux. Va donc trouver Saint-John, Selden,
jurisconsultes, Juges eli fait de lois, docteurs en fait de cultes. Dis-leur de
faire un plan pour le gouvernement, Qui me permette enfin d'en sortir
promptement. — > Es-tu content?

CARR, hochant la tête. Pas trop. Ces docteurs qu'on invoque Ne rendent
bien souvent qu'un oracle équivoque. Mais je ne veux pas, moi, te laisser à
demi Satisfait...

CROMv^ELL , avec avidité.

Dis-moi donc quel est l'autre ennemi , Quel est son nom?

CARR

Richard Cromwell !

CROMWELL, douloureuse(nmt,

Monfils!

CARR, imperturbable.

Lui-même.

Es-tu content, Cromwell?

CROMWELL, absorbé dans une stupeur profonde.

Le vice et le blasphème L'ont jusqu'au parricide amené lentement. — Le juif avait raison ! — Céleste châtement!

J'assassinai mon roi, mon fils tûra son père !

CARR

Que veux-tu? la vipère engendre la vipère.

ACTE II, SCÈNE X

Il est dur, j'en conviens, de voir son fils félon, Et, sans être un David, d'avoir un Absalon.

Quant à la mort de Charte, où tu crois voir ton crime, C'est le seul acte saint, vertueux, légitime. Par qui de tes forfaits le poids soit racheté, Et de ta vie encor c'est le meilleur côté.

CROMWELL, sans l'entendre, Richard! que je croyais insouciant, frivole, Léger comme l'oiseau qui chante et qui s'envole , Vouloir ma mort !

Avec instance à Carr en lui prenant la main.

Mais dis, frère, es-tu bien certain?

Mon fils?...

CARR

Au rendez-vous il était ce matin.

Où donc, ce rendez-vous?

CARR

Taverne des Trois-Grues.

CROHWELL.

Que disait 'il?

CARR

Beaucoup de choses disparues De mon esprit. Il a chanté, puis ri très-fort
, Jurant avoir payé les dettes de Clifford.

CROMWELL , à f)art.

Le juif me l'a bien dit!

CARR

Mais voudras-tu me croire ?

A la santé d'Hérode enfin je l'ai vu boire !

D'Hérodel quel Hérode?

Hé ! oui, de Balthazard !

comment?

CARR

De Pharaon !

CROirWELL.

Voudrais-tH par hasard Parier?...

GAim.

De rAntechrist! qu'on nommaÀiBùì d'Ecosse Ou Charles-Deux!

citOMWELi, pensif.

Mon fils ! Hbertina^ atroce 1 Boire à cette santé, c'était boire à ma mort !
Des rires, un festin, des chants, — pas un femord ! Parricide folâtre ! un
jour, sur ton front pâle, Écrira-t-on Cain ou bien Sardanapak ?

CARR

L'un et l'autre.

Entre Thurloë, Il s'approche avêc un mr de mystère

de Cromweil,

THURLOE , bas à CromuM.

Mylord, Richard Willis est là.

i4fi m&meiM, <lù tl aperçoit Thurhe, Cromweil reprend

une apparente sérénité.

CROMWBLL.

Richard Willis! —

A part,

fl va m'éclaircir tout cela.

A Thurloë.

J'y vais.

THURLOE, lui désignant la grande porte par laquelle sont sortis les
courtisans.

Ces gentlemen, groupés à votre porte, Peuvent-ils rentrer?

CROBIWfiLL.

Oui, puisqu'il faut que jefiorte/ A part.

Remeltoat-^^oils c -^ il sied d'être toujours serein. Si mon cœur est de chair, que mon front soit d'airain !

Rentrent les courtisans, conduits par Thurloë. listéluent Cromtcell, qui leur fait signe de la main et s'adresse à Carr.

ACTE U, SCÈNE XI. U

CROHWELL , prmané la main de Carr.

Merci, mais sans adieu, frère! soyez ûes nôtres. Cromwell mettra toujours Carr avant tous les autres. Mon peu voir pour vob vœux ne sera pas borné.

il sort avec Thurloe. Tous s' inclinent ^ excepté Carr. CARR, restant seul sur le devarU du théâtre.

C'est ainsi qu'il abdique I usurpateur damné I

SCÈNE XL

CARR, WHITELOCKE, WALLER, lb sergent MAY- NARD, LB COLONEL JEPHSON, le colonel GRACE, siR WILLIAM MURRAY, M. WILLIAM LENTHALL, LORD BROGHILL.

Tous ks courtisans regardent sortir Cromwell d'un œil désajppoinié , et considèrent Carr ame mrprm et envie.

SIR WILLIAM MiTRRAV, aux autres courtisans dans

le fond.

Voyez comme à cet homme a parlé son Altesse l Pour lui, que de bonté I

CARR , toujours seul sur le devant du théâtre*

Que de scélératesse!

H» WILLIAM LEIN'THALt.

Il daigtiaii lui sourire !

GARR

Il ose m'outratger 1

LE COLONEL JBPBEON;

Quel honneùt't

Carr.

Quel affroni , et comtneiit me venget*?

WALLER

C'est quelque favori!

CARR

Je suis donc sa victime !

Il n'est pas jifêqu'à moi que le tyran n'opprime!

156 CROMWELL.

SIR WILLIAM MURRAY

Tout est pour lui !

GARR

Cromwell me prendrait mon trésor, Ma vertu! moi servir Nabuchodonosor!

Moi, dans sa cour! j'irais, quand Sion me contemple , Comme un lin jadis blanc que les vendeurs du temple Ont souillé de safran, de pourpre ou d'indigo, Changer mon nom de Carr au nom d'Abdenago !

SIR WILLIAM MURRAY, eocaminant Carr.

Certain air de noblesse en son maintien me frappe. Nous l'avions mal jugé d'abord.

CARR

Suis-je un satrape?

Pour qui me prend Cromwell !

M. WILLIAM LENTHALL, à M. William Murray.

C'est un homme en crédit.

SIR WILLIAM MURRAY, à M. William Lenthall Quelqu'un de qualité, Monsieur, sans contredit. Son costume n'est pas rigoureusement...

CARR, toujours dans son coin.

Traître!

M. WILLIAM LENTHALL, à part.

L'amitié que pour lui Mylord a fait paraître Doit être utile à ceux dont, par occasion, Il daigne apostropher quelque pétition.

S'il voulait me servir?... du maître il a l'oreille. Il s'approche de Carr avec force révérences, Mylord, daigneriez-vous, par grâce sans pareille, Dire à qui vous savez, pour moi, bon citoyen, Mylord, un de ces mots que vous dites si bien? J'ai droit d'être fait lord : je suis maître des rôles, Et. .

CARR, rougissant des yeux étonnés.

J'ai pendu ma harpe à la branche des saules, Et je ne chante pas les chants de mon pays Aux Babylo niens qui nous ont envahis!

En voyant la démarche de Lenthall, tous s'approchent précipitamment et environnent Carr.

ACTE II, SCÈ.NK XI

LE SEnCENT MAYNARD , à CaTT.

A nos pétitions...

M. WILLIAM LENTHALL, découfayé , à Maytiard, Il nous garde rancune
!

SIR WILLIAM MURRAY , perçant le groupe.

Hé! sa Grâce ne veut en apostiller qu'une.

Protégez-moi, Mylordl — Puisqu'on va faire un Roi, Je puis à son Altesse être utile, je croi, Je suis noble écossais. De faveurs sans égales J'ai joui, tout enfant, près du prince de Galles : Chaque fois que, cédant à quelque esprit mauvais. Son Altesse Royale avait failli, j'avais Le privilège unique, et qui n'était pas mince, De recevoir le fouet que méritait le prince.

GARR, avec une indignation concentrée.

Plat sycophantel ainsi, doublement criminel, Il fut vil chez Stuart, il est vil chez Cromwell! Comme Miphiboseth, il boite des deux jambes.

WALLER, à Carr^ en lui présentant un papier.

Mylord, je suis Wallerl j'ai fait des dithyrambes Sur les galions pris au marquis espagnol!...

CARR , entre ses dents.

L'or t'inspire et le paie, adorateur de Noll !

LE COLONEL JEPHSON, à Cart.

Monsieur, dites mon nom, de grâce, à son Altesse. Le colonel JephsonI — Ma mère était comtesse. Je voudrais être admis à la Chambre des Pairs.

LE SERGENT MAYNARD, à Carr,

Dites au Protecteur ce que pour lui je perds. George Cony, frappé d'une taxe illégale, M'a pris pour avocat. Ma table est bien frugale, J'ai pourtant

refusé !

GARR, à part.

Je vois dans leur jargon Le venin de l'aspic et le fiel du dragon.

SIR WILLIAM MURRAY, à CarT,

De grâce, une apostille au bas de mon mémoire?

CARR, rudement.

Va dire à Belzébuth de signer ton grimoire!

SIR WILLIAM MURRAY

Mylord se fâche !

Aux autres,

— Aussi, vous l'étourdissez tous! WALLER, à Carr.

Je demande une place...

A rhôpital des fous?

LE COLONEL GRACE, riant.

C'est bon pour un poète !

A Carr.

^«Appuyez nia> démarche...

CABB.

Non. Noé o'^vatt pas plus d'aaimaiix dans l'arche !

Monsieur f l'a» le premier oierl au Pariemeiifc De faire Oiiviep Roi«..

SUk WILLIAM MURBAY.

Quaire mots seulement, Mylord!...

CARR, furieux.

Mylord I Monsleurl confusion des langues 1 Le bruit des fers est doux
auprès de ces harangues. Je préfère un geôlier à ces prêtres de Bel, Certe, et
la Tour de Londre à la Tour de Babel! Rentrons en prison f— Puisse Israël
les confondre f

Il se fait jour à travers les courtisans et sort*

Les mêmes, ex^ei^é CARR ^ k^soite THURLOË.

SIR WILLIAM MURRAY

Que parle-t-il de tours de Babel et de Londre?

LE SERGEIST MAYNARD.

Cet ami de Mylord dit qu'il rentre en prisdn !

WALLËR.

Ce n'est décidémefit qu'un ftmr

ACTE II, SCÈNE XIJI. IS

M. WIUJAM LBNTBALL.

Quelle raison Rend son Altesse affable à cet énergumène?

Entre Thurloë.

THURLOE, saluant.

De Mylord Protecteur Tordre exprès me ramène Son Altesse~ne peut re-
cevoir aujourd'hui.

LE COLONEL JEPHSON^ avec humew.

Cromwell reçoit ce drôle et ne reçoit que iuil

Ils sortent d'un air mécontent. — Au moment où tous quittent la salle,
on voit s'ouvrir la porte masquée. Elle donne passage à Cromwell, qui re-

garde avec précaution avior de lui.

SCÈNE XIII

CROMWELL, sw RICHARD WILLIS.

CROMWELL^ se retournant vers la porte entr'ouverte. Ils sont partis.-^ Venez; et comme il vous mipofto De ne pas être vu, sortez par cette porte.

Sir Richard Willis parait- Il est enveloppé d'un manteau et couvert d'un chapeau qui cache ses traits : il n'y a plus rien de souffrant ni de cassé dans sa démarche et dans sa voix. Cromwell et lui font quelques pas pour traverser le théâtref Cromtvell s'arrête brusquement.

Joignant les mains.

Je nVn puis donc douter I mon fils aîné I Richard...

SIR RICHARD WILLIS

A porté la santé du roi Charles Stuart; Et tous les conjurés dont il se disait frère, Vos ennemis mortels, Tout trouvé téméraire I

GROMWBUi.

Fils ingrat I quand j'élève au trône ses destins! *— RépéteE-4noi, Willis, les noms des puritains.

SIR RICHARD WILLIS

Lambert d'abord.

CROMWELL, avec un rire dédaigneux.

Lambert ! c'est là ce qui me fâche, Qu'un si hardi complot se donne un chef si lâche ! L'empire est au génie encor moins qu'au hasard. Que de Vitellius, grand Dieu, pour un César!

La foule met toujours, de ses mains dégradées, Quelque chose de vil sur les grandes idées.

Rome eut pour étendard une botte de foin.

A Willis.

— Suivons.

SIR RICHARD WILLIS

— Ludlow...

Bonhomme ! et qui n'ira pas loin.

Brute, et non pas Brutus.

SIR RICHARD WILLIS.

Syndercomb, — Barebone. . .

A mesure que Willis parle, Cromwell le suit sur une liste qu'il tient déployée.

Mon propre tapissier, si ma mémoire est bonne.

— Niais !

SIR RICHARD WILLIS

— Joyce...

Rustre !

SIR RICHARD WILLIS

— Overton...

Bel esprit !

SIR RICHARD WILLIS

— Harrison...

Voleur !

SIR RICHARD WILLIS

— Puis Wildmann.

Fou! qu'on surprit Dictant à son valet des phrases arrondies Contre moi... — Mais ce sont vraiment des comédies!

ACTE n, SCÈNE XIH. Ifil

SIR RICHARD WILLIS

— Un certain Carr...

GROMWELt.

Je sais.

SIR RICHARD WILLIS

— Garland, — Plinlimmon.

CROSfWELL.

Quoi!

Plinlimmon?

SIR RICHARD WILLIS

Et BarksIhead, un des bourreaux du roi !

CROMWELL, comme réveillé en sursaut Â qui parlez-vous ?

SIR RICHARD WILLIS, s'incUnant afoec confusion,

Âb ! Sire, pardon ! de grâce !

Vieille habitude, acquise en servant Tautre race ! Ce mot ne peut at-teindre à votre majesté.

CROMWELL, à part.

Sa flatterie ajoute au coup qu'il m'a porté.

Maladroit!

Haut.

Il suffit.

Montrant la liste,

Sont-ce toutes les têtes Des puritains?

SIR RICHARD WILLIS

Oui, Sire.

CROMWELL, à part.

Ordonnons les enquêtes.

A Willis.

— Les chefs des cavaliers?. . .

SIR RICHARD WILLIS

Vos bontés m'ont permis De vous taire leurs noms. Ce sont d'anciens amis. Que j'aurais peine à perdre ; et puis je les surveille. Ils n'échapperont point en tout cas.

A merveille 1 A part.

Tout lâche a son scrupule !

161 GMÔMWELL.

Haut,

— Oui, de vos compagnons Respectez le secret.

A part,

•*- D*ailieura, je sais leurs noms. — Quels hommes différents m*ont ci lé ces deux listes - Willis les puritains, et ùiit les royalistes !

SIR RICHARD WILLIS

Sire, vous leur ferez grâce aussi de la mortî — Sans cela, sur l'honneur, j*aurais trop de remord.

GROMWELL, à part.

Sur l'honneur!...

SIR RICQABD WILLIST

Je leur rends, certe, un service immense; D'avance ainsi pour eux j'éveille la clémence. J'évente leur complot : cW qu'il me fait pitié; Et si je les trahis, c*est bien — pure amitié!

Je porte votre paie, Willis, à deux cents livres, Entre ses dents.

C'est là le prix du sang des tiens que i^ mo livres ! — Chal^tigre I qui déchira aprè^ avoir flatté, Et sait vendre une tête ^vpc humaoité !

SIR RICHARD WILLIS, qui n'entend que lé defTfmHf iniH«' Ah! oui, riiumaniftél...

CROMWELL, ouvrant son portefeuille et lui remettant un papier qu'il en tire.

Tenez, voici la traite 1 SIR RICHARD WILLIS , s'incUnaut pour la recevoir. Toujours payable, Sire, à la caisse secrète?

qf^QifWGLL, après un signe affirmatif, A propos! — N'avez-Yous pas vu ce Daveimnt, Laijréat sojis Stuart?— Il vient du continent...

SIR RIGHARQ WILLIS*

Davenant? — Non, mon prince.

Il apporte uho lettre, — De quelqu'un,— pour Ormond.

SCÈNE XIV

CROMWELL, SIR RICHARD WILLIS, lord

ROGHÉTFIT.

LORD ROOHSÂTCR, «tt fmd de la salle.

M'y votoi l-^Répéionâ bien mon thèm^i Il faut d'un puritain prendre deux fois le ion, Quand on parle à Cromwell do la part de Milloti* Davebant m'a servi («-Grâce a Milton, qu'il laiirnii Je serai chapelain de Noll avant une Heure; Si le diable aujourd'hui m'eitiporle, — par le ciel ! Il ne m'emportera qu'aumônier de Cromwell. — Ça, commence, Wilmot, l^i tragi-comédie !

Dans la gueule du loup mets ta tête hardie, Bt porte pour Um roi, çans plainte) ce diapeau Et ces chausses de drap qui t'éc(>rchent la peau. Tu vas revoir Francis !

// aperçoit Cromwell et ffillis» qui, pendant qu'il parle, paraissent absorbés dims ^n entretien secret.

Mais qui sont ces deux hommes?

sta nictiARn willi8, à CtûmwêLL

C'est par un brick suédois qu'on faitpasser les sommes; Et le chancelier Hyde en sa lettre me dit Qu'un juif pour Tenlreprise offre aussi son crédit, LORD ROCHSSTER, OU fond du théâtre.

Quoi donc l avec lord Hyde ils disent correspondre ! Serait-ce...?

164 CROIfWELL.

GROMWELL, à Richard Willis, Retournez vite à la Tour de Londre, i)e peur des soupçons...

LORD ROGHBSTBR, toujouTs OU fmd de la salle.

Mais tout cela me confond !

SIR RICHARD WILKINS, à Cromwell Sa Majesté connaît mon dévouement profond !

LORD ROCHESTER, toujours sans être vu.

Majesté! — dévouement! — Mais ce sont des fidèles, Des cavaliers !

CROMWELL, à Richard Willis en se dirigeant vers la porte.

Prenons bien garde aux sentinelles ! Si quelqu'un nous voyait, tout serait compromis.

Ils sortent,

LORD ROCHESTER, Seul,

Il s'avance sur le devant du théâtre.

Je le crois! — Le roi Charles a d'imprudents amis! Venir se dire ici nos affaires! Que diable !

Conspirer chez Cromwell ! l'audace est incroyable. — Si quelque autre que moi les avait vus pourtant ! —

Regardant dans la galerie.

Quoi ! l'un des deux revient ! Mais il est important De l'effrayer : qu'il sente à quel point il s'expose. Cachons-nous.

// va se cacher derrière un des piliers de la salle, —

Entre Cromwell

ACTE II, SCÈNE XV

Frappons un dernier coup qui les glace d'effroi. Brisons ce qui résiste! il faut au peuple un roi.

LORD ROCHESTER, derrière le pilier.

Voilà, sur ma parole, un ardent royaliste !

Couvrons-les d*UB file; suivons-les à la piste ; D'une chaîne invisible environnons leurs pas. Aveuglons-les : veillons ; — ils n'échapperont pas !

LORD ROCHESTER

Il proscriit à la fois CromweH et sa famille.

Qu'ils meurent tous !

LORD ROCHESTER

Quoi ! tous? Ah ! grâce pour sa fille ! CROMWELL, dans une sombre rêverie.

Que veux-tu donc, CromweH? Disl un trône? A quoi bon? Te nommes-tu Stuart? Plantagenet? Bourbon?

Es-tu de ces mortels qui, grâce à leurs ancêtres, Tout enfants, pour la terre ont eu des yeux de maîtres? Quel sceptre, heureux soldat^ sous ton poids ne se rompt? Quelle couronne est faite à l'ampleur de ton front? Toi, roi, fils du hasard 1 chez les races futures Ton règne compterait parmi tes aventures ! — Ta mais'jn, — dynastie? —

LORD ROCHESTER

Il est décidément Pour le droit des Stuarts!

CROMWELL, poursuivant.

Un roi de Parlement I Pour degrés sous tes pas le corps de tes victimes I Est-ce ainsi que l'on monte aux trônes légitime^? — Quoi! n'es-tu donc point las pour avoir tant marché, CromweH? le sceptre a-t-il quelque charme caché? Vois. — L'univers entier sous ton pouvoir repose; Tu le tiens dans ta main, et c'est bien peu de chose. Le char de ta fortune, où tu fondes tes droits, Roule, et d'qn sang royal éclabousse les rois ! Quoi! puissant dans la paix, triomphant dans la guerre, Tout n'est rien sans le trône! — Ambition vulgaire!

LOBI) ROGHBSTELL.

Comme il traite Cromwell !

CROMWELL.

Hé bien, quand tu raumig, Ce trône d'Angleterre, et dix autres?... — Après? — Qu'en feras-tu? — Sur quoi tombera ton envie? Ne faut-il pas un but à l'homme dans la vie?

Coupable foui

LOBD BOCHESTER.

Cromwell! ah! si tu l'entendais !..,

Qu'est-ce, un trône, d'ailleurs? un tréteau sous un dais, Quelques planches où l'œil de la foule s'attache, Changeant de nom selon Tétouffe qui les cache. Du velours, c'est le trône; un drap noir, — l'échafaud!

LORD ROCHKSTBR.

Un savant 1

Est-ce là, Cromwell, ce qu'il te faut?

L'échafaud ! — Oui, d'horreur ce seul mot me pénètre. j'ai la tête brûlante. — Ouvrons cette fenêtre.

Il s'approche de la croisée de Charles I^e.

L'air libre, le soleil chasseront mon ennui.

LORD ROGHSTIR.

Il ne se gêne pas j'en le dirait chez lui.

Cromwell cherche à ouvrir la croisée; elle résiste. CROMWELL, redoublant d'efforts.

On l'ouvre rarement. — La serrure est rouillée... Reculant tout à coup d'un air d'horreur.

C'est du sang de Stuart la fenêtre souillée !

Oui, c'est de là qu'il prit son essor vers le ciel —

^ Il revient pensif sur le devant du théâtre. Si j'étais roi, peut-être elle s'ouvrirait mieux I

LORD ROCHESTER

Pas dégoûté !

S'il faut que tout crime s'expie, Tremble, Cromwell! — Ce fut un attentat impie. Jamais plus noble front n'orna le dais royal ; Charles Premier fut juste et bon.

ACTE II, SCÈNE XV

LORI> ROCIUSSTER.

Sujet loyal !

GROMWELL.

Pouvais-j© empêcher, moi, ces fureurs meurtrières? Mortifications, veilles, jeûnes, prières, Pour sauver la victime ai-je rien épargné?

Mais son arrêt de mort au ciel était signé I

LORD ROCHËSTER.

Et par Cromwell aussi, qui, faussant la balance. Pendant que tu priais agissait en silence ; Homme candide et pur I

CROMWELL, dans un profond accablement.

Que de fois ce palais M'a vu pleurer 4e sort du meilleur des Angolais 1

LORD ROGHESTER, essuyant une larme.

Brave homme I il m'attendrit I

Que cette tête auguste M'a causé de remords!

LORD ROCB^TIR.

Ah ! ne sois pas injuste Pour toi ! des regrets, oui : mais pourquoi des remords?

CROMWELL, les yeux fixés à terre.

Que pensent-ils de nous , les hommes qui sont morts ?

LORD ROCHBSTER.

Pauvre ami, sa douleur lui trouble la cervelle!

Que de maux inconnus un crime nous révèle !

Pour te rendre la Vie, ô Charles, que de fois J'aurais donné mon sang !

LORD ROCHESTER.

Il lève trop la voix, il se ferait surprendre, et ce serait dommage ! Mais pour l'exprimer l'endroit est mal choisi. Faisons-lui peur. —

// sort de sa cachette et s'avance brusquement

vers Cromwell.

L'ami, que craint-il ?

CROMWELL, étonné, le toisant de bas en haut, À qui parle ce drôle ?

LORD ROCHESTER.

A vous!

A part.

Que dit-il? drôle?

J'ai donc bien Tair d'un saint! — Tant mieux. — Jouons mon rôle.

Haut et à un air capable.

Savez-vous bien, bonhomme, où vous êtes?

Et toi, Sais-tu, maraud, à qui tu parles?

LORD ROCHESTER

Sur ma foi !

A part,

Mortdieu ! ne jurons point !

Haut,

Je sais à qui je parle 1 CROMWELL, à part.

Serait-ce un assassin aux gages du roi Charle?

// tire de sa poitrineunpistolet qu'ilprésente à RocJiester.

Haut.

Coquin, n'approche pas 1

LORD ROCHESTER, à part.

Diable I soyons prudents.

Tous ces conspirateurs sont armés jusqu'aux dents ! N'allons pas pour Cromwell me battre avec Un frère.

Haut.

Monsieur, je ne veux point vous perdre.

CROMWELL, surpris, dédaigneusement.

Hein?

LORi) ROCHESTER.

Au contraire, Je venais vous donner un conseil. — Dans ces lieux. Vous teniez des discours par trop séditioneux !

Moi?

Vous. — ^Sortez, monsieur, ou j'appelle main-forte.

CROMWELL, à part.

C'est un fou.

ACTE II, SCÈNE XV

Haut.

Qu'e&-tu donc pour parler de la sorte ?

LORD ROGHBSTER.

Vous êtes , songez-y, chez Mylord Protecteur.

Qui donc es-tu ?

LORD ROGHESTER.

Je suis son moindre serviteur, Son chapelain.

CROMWELL, vivement

Tu mens d'une impudence étrange 1 Toi! mon chapelain?

LORD ROCHESTER, effrayé.

Dieu! Dieu! c'est Cromwell! qu'entends-je ?

CestCromwell! —

A part.

Nous avons un traître parmi nous!

Tu devrais devant moi te traîner à genoux, Imposteur éhonté !

LORD ROCHESTER

Mylord, faites-moi grâce...

XalvvSKM? . . . •

A part.

Lui dit-on Altesse ou Votre Grâce?

Haut.

Excusez-moi. L'erreur où je me suis commis Vient d'un zèle trop chaud
contre vos ennemis. Des mots mal entendus...

Mais pourquoi ce mensonge ?

LORD ROGHESTER.

Mon dévouement pour vous réalisait un songe.

J'ose en votre maison solliciter l'emploi De chapelain.

Es-tu docteur de bon aloi?

Quel est ton nom?

*70 CROMWELL..

LORD ROCHESTER, à part.

Mon Dieu ! ma maudite mémoire ! Quel est mon nom de saint, déjà?...

Haut,

Je suis sans gloire...

Ton nom? — La source peut jaillir du fond du puits.

Rochester ^ embarras » é, à l'embarras se rappeler tout à coup que l'une chose
d'important. Il fouille précipitamment dans sa poche, en tire une lettre, et
la présente à Cromwell ^ lui fait un profond salut.

LORD ROCHESTER

Cette lettre, Monsieur, vous dira qui je suis

Cromwell, prenant la lettre.

De qui?

LORD ROCHESTER ^ /

De Monsieur John Milton*

CROMWELL, (montrant la lettre.

. , Un trèft-digae homme 1

Aveugle, et c'est dommage.

Il lit q^dque\$ lignes.

^ , , Ainsi donc on te nomme

Obededom?

LORD ROCHESTER, s'incHnatUs

A part»

Tudieu , quel nom 1

HafÂt.

Mylord' Vé dif .

A part.

Obed... Obededom I — Ak\ Daveftant maudit I D\$ me donner tin mm à
faire fuir le diable ! Qu'on ne peut pi-ononeer sans grimace effroyable 1

cRôii wELi „ repliafèt la lettre.

Vous portez un beau nom ! Obededom de Geth Reçut dans sa maison
l'arche qui voyageait.

Rendez-vous digne, ami, dece liom mémorable.

LORD «OGHE8HIA, â paft.

Va pour Obededom !

ACTE li, MtSUE XV

CROMWBLL.

Un saint considérable, Milton , çletc du conseil , se fait votre garant.

A part.

Au fait, son dévoûment pour moi me paraît grand ; Son emportement même en était une preuve.

Haut.

Mais je dois et je veux vous soumettre à l'épreuve, Vous faire sur la foi subir un examen , Xviii de vous nommer mon chapelain.

LOftD BOGHBSTBft, sHnclinont.

Amen!

A part.

C'est le mament eritjque !

GftOMWCLL.

Écoutez. Par exemple , Dans quel mgis Salomon commença-t-il son texnple?

LORD RoCHESTBR.

Dans le mois de zio, second de Tan sacré.

CROMVS^ËLL.

Et quaQd racheva-t-il"^

LORD ROCHESTER.

Au mois de bul..

Tharé N'eut-il pas trois enfants? Où?

LORD ROCHESTER

Dans Ur, en Chaldée.

Qui viendra rajeunir la terre dégradée ?

LORD ROCHESTER

Les saints, qui régneront les mille ans. accomplis,

CROUWELL.

Par qui les saints devoirs sont-ils le mieux remplis?

LORD ROCHESTER

Tout croyant porte en lui la grâce suffisante. Il suffit pour prêcher qu'en chaire il se présente, Et qu'il sache , abreuvé des sources du Garmel , Au lieu d'A, B, C, dire : AUpk, Beih et Qhimd!

t72 CROMWELL.

GROMWELL.

Bien dit. Continuez. Voguez à pleine voile !

LORD ROCHESTER, avec enthousiasme.

Le Seigneur à chacun en esprit se dévoile.

On peut, sans être prêtre, ou ministre, ou docteur, Avoir reçu d'en haut le rayon créateur!...

A part.

Quelque coup de soleil. —

Haut,

Sans la foi Thomme* rampe.

Mais veillez , éclairez votre âme avec la lampe. L*âme est un sanctuaire , et tout homme est un clerc. Dans le foyer commun apportez votre éclair; Les prophètes prêchaient sur les places publiques, Et le saint temple avait des fenêtres obliques!

A fMrt, Je consens qu'on te pendre, Obededom Wilmot, Si dans ce que je dis je comprends un seul mot!

CROMWELL, à part.

C'est un anabaptiste. — Il est fort en logique. Mais sa doctrine au fond est très-démagogique.

LORD ROCHESTER, Continuant avec chaleur.

Le don des langues vient à qui parle souvent ,

Et beaucoup...

A part,

yen suis bien une preuve !

Haut,

En rêvant , En priant , en veillant, on devient un lévite. On peut atteindre alors, bien qu'il marche très-vite, Satan , qui dans un jour, nonobstant son pied-bot^ Va de Beth-Lebaoth jusqu'à Beth-Machaboth !

Corps-dieu 1 cela va bien. Poussons jusqu'à l'extase!

CROMWELL, Varrélant, Il suffit. — Vous fondez sur une fausse base Votre édifice. Mais nous en reparlerons. — Quels sont les animaux impurs?

ACTE II, SCÈNE XV

LORD ROCRESTER.

Tous les hérons; L'autruche, le larus, Fibus exclu de Tarche , Le butor,

A part.

LeCromwell... —

Haut.

Tout ce qui vole et marche.

GROMWELL.

Quels sont ceux dont on peut manger?

LORD ROCHESTER

C'est Tattacus, Mylord, et le bnichus, et Tophiomachus!

Vous oubliez, ami , la sauterelle.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! diantre 1 Mais qui s*irait loger ces bêtes dans le ventre?

Et vous ne dites pas ce qu'il sied de savoir :

« Qui touche à des corps morts reste impur jusqu'au soir! »

A part.

N'importe 1 il est très-docte 1 on peut sur ces matières N'avoir point
comme moi des notions entières

ffaut.

Un dernier mot. — Est-il conforme aux saints discours De porter les che-
veux courts ou longs?

LORD ROCHESTER, avec assurance.

Courts, très-courts!

A part.

Tête-ronde , jouis !

Qui vous porte à conclure?.,.

LORD ROCHESTER, vivement.

C'est une vanité que notre chevelure I Par ses beaux cheveux longs Absa-
lon fut pendu I

Oui, mais Samson fut mort quand Samson fut tondu.

tM CSIOMWptL.

LORD ROGHESTEQ, 4 ptÊft et 86 mordant les lèvres. Diable !

Pour éclaircir autant qu'il est possible Un si grave sujet, je vais chercher
ma Bible,

// sortt

LORD ROCHESTER , seul.

Allons ! je n'ai point mal soutenu cet assaut. Tout puritain qu'il eût, le
drôle n'est pas soi 1 Je crains même. . . — Saint Paull quel est donc ce per-
fide, Confident de Cromwell et du chancelier Hy4p? n-r Traître ! — Mais j'ai
pourtant dupé le yjeux démon. Comme il vpus interroge en phrases de ser-
mon 1 Avec son œ|i cafard comme 4I VQus ez9q)ifv^ I Se regardant de Iq
té^ a\ioD pieds.

Heureusement pour moi , j'ai bien meuvAise minel J'ai l'air d'un franc
coquin, d'un vr^i lueur de noisl Il m'avait pris d*abord pour un larron , je
ccpî^?

fl rit.

— Ce prédicant soldat , ce |)rigand patriarcale , Pour n'être jamais pris
en défaut, toujours m^fphe Armé jusques aux dents, en son propre Pfilÿi3«
De dilemmes pjeux et de bons pistolets, Toujours de deux façons il peut
vous faire face .

Er^tre Richard Cromwell,

ACTE II, «OÈflfX XVn. I7S

KfCHAIiB OROMWiLL , «aanm^fuitfit Roefutlêr.

Il me semble avoir vu quelque part oe viaas^ . LOUD ROGHESTU, à part
tt tantrefêi^mt la gravité

purifaim.

L'ours flaire le faux mort.

KICH4B9 çSQL|Wm<|., C'est sûr !

Mauypis préfiḡg^ 1

RICHARD GROMWEL^, fispankinant tovfour^s Rocnester. Cet ho{Qme n'est rien moins qu'un docteur puritain. Parmi nos cavaliers il buvîit ce paUn»

Je devine qui c'psi, Ah ! le félopt

^Qan ^QCHpsTi^Ry fi mrt.

Malpeste !

^onj je i)'ai jamais eu rencontre plus funeste , Depuis le tête-à-tête où je parlai d'amour Aux cinquante printempsi de myl^Y Seymour 1

RICHARD CROMWBLL, à pftVt.

Comment, quand op s'^s^j^ ppuf Ipçtûfe au même verre, g^4é8çr4'Mn homme?

LORD j^ocd^i^TiçR , à part.

Ah ! quel regard sévère !

RiGHABD CRQMweLLy à part.

De mon p^re à coup sûr c'est quelque aurveiUaat , Qui va contre moi faire un rapport malveillant. Il dira que j'ai hu dans la même taverne Avec des ennemis du pouvoir qui gouverne.

C'est pour mon père un erime à punir de prison. C est lèBe-majesté 1 c'est haute trahison 1 Tâchons de 1q gagner. Prévenons la tempête.

// fouille dans la poche de sa veste.

J'ai quelques nobles d'or dans ma bourse...

LORD ROCHESTER, re)narquant son geste, à part.

Il s'appréto A m'attaquer. — A-t-?l aussi des pistolets ?

// reculé avec inquiétude.

SIR RiciiAAP aiK)MWBi>i<, i part, PourvM qu'ils sioient pay^ , qu'im-
porte à œs vaiipis !

Il s'approche de Rochester d'un air riant et dégagé. Bonjour, Monsieur.

boni) BOGGBSTER, trouhlé.

Mylord, le ciel vous tienne en joie !

A part.

Quel sourire infernal il attache à sa proie!

Haut.

Je suis un membre obscur du clergé militant, Je prîrai Dieu pour vous.

RICHARD CROMWELL

Je vous ai vu pourtant Ailleurs, non prier, mais jurer à pleine gorge.

LORD ROCHESTER, vivement.

Vous vous trompez , Mylord ! moi jurer I

RICHARD CROMWELL

Par saint George 1 Par saint Paul!

LORD ROCHESTER

Moi!

Jurez que vous ne juriez point !

LORD ROCHESTER

Moi!

RICHARD CROMWELL

Tenez , révérend , soyons franc sur ce point.

LORD ROCHESTER, à part.

Diable! ^

RICHARD CROMWELL

Vous n'êtes pas ce que vous semblez être.

Sous le masque d'un saint vous cachez Toeil d'un traître.

LORD ROCHESTER, 00Mtemé ^ à part.

Je suis perdu.

Haut.

Mylord!...

RICHARD CROMWELL

Est-ce vrai?

LORD ROCHESTER, à part.

Mauvais pas!

RICHARD CROMWELL

Je sais tout ! — Mais tenez , ne me dénoncez pas.

ACTE II, SCÈNE XVII

LORD ROCHESTER, surpris , à part.

Comment ! — J'allais lui faire une même prière. Que dit-il ?

Je suis né d'humeur aventurière.

J'ai des amis partout ; et j'ai bu ce matin Avec des cavaliers, comme vous, puritain 1 A quoi vous servira d'aller dire à mon père Que son fils avec eux trinquait dans ce repaire , Et pour un peu de vin , que même j'ai mal bu , Me faire comme un bouc chasser de la tribu ?

LORD ROGHESTER, à part.

Je suis sauvé !

RICHARD CROMWELL

Je sais, l'ami , qu'en toute affaire Mon père aime à savoir ce qu'on peut dire et faire. Mais est-ce de complots que nous nous occupions? — Ah ! je devine tout !

LORD ROCHESTER, à part.

Oui vraiment, il devine!

Qu'en ce rôle de saint mon adresse est divine! On me prend , tant j'en ai bien saisi la couleur, L'un, pour un espion; l'autre, pour un voleur!

Haut à Richard en s'inclinant,

Mylord, c'est trop d'honneur que me fait Votre Grâce!...

RICHARD CROMWELL

De mon père qu'importe sauvez-moi la disgrâce.

Promettez-moi , — je suis de nobles d'or pourvu, — De taire au Protecteur ce que vous avez vu Ce matin.

LORD ROCHESTER

De grand cœur.

RICHARD CROMWELL; lui présentant une grande bourse brodée à ses armes.

Tenez, voici ma bourse.

Je ne suis point ingrat.

LORD ROCHESTER, la prenant après un moment d'hésitation.

A part.

Bah! c'est une ressource!

I7B CROMWEUi.

Quand on eonspire, il faut être riche, vraiment. L'avarice est d'ailleurs dans mon déguisement.

Haut.

Mylord est généreux...

RICHARD CROMWELL

Bon , bon , prends et va boire !

LORD ROCHESTER, à part

Ceci , d'honneur! finit mieux que je n'osais croire.

RICHARD CROMWELL

L'ami ! combien peux-tu gagner dans ton métier^ — Sans compter la potence ?

LORD ROGHESTER.

Un docteur de quartier...

RICHARD CROUWELL.

Comme espion !

LORD ROGHESTER.

D'un nom Mylord me gratifie!...

Il faut dans ton état de la philosophie.

Pourquoi rougir?

LORD ROGHESTER.

Mylord!...

RICHARD CROMWELL, CROMWELL

Cromwell s'approche de son fils, croise les bras et le

regarde fixement,

RICHARD CROMWELL , s'inclinant profondément.

Mon père... — Mais d'où vient ce trouble inattendu ? Que! est sur votre front ce nuage épanda, Mylord? où doit tomber la foudre qu'il recèle , Et dont réclair sinistre en vos yeux étincelle? — . Ou'avez-vous?ou*a-t-on finiit-TParlez : que craignez- vous? Qui peut vdtfô attrister daira lé bonheur de tous ? Demain , des anciens rois rejoignant les fantômes ^ La république meurt, vous léguant trois royaumes; Demain votre grandeur sur le trône s'accroît ; Demain , daaa Westriinster proclamant votre droit, Jetant à vos rivaux son gant i héréditaire .

Le champion armé de la vieille Angleterre j Aux salves des canons, au branle du beffroi.

Doit défier le monde au nom d'Olivier Roi.

Qui vous manque? l'Europe, et l'Angleterre, et Lendre, Votre famille, tout semble à vos vœux répondre. Si j'osais me nommer, mon père et mon seigneur, Je n'ai , moi , de souci que pour votre bonheur. Vos jours, votre santé...

CROMWELL, qui n'apô cessé de le regarder fksmnmé

Mon file f comment se porte Le roi Charles Staart?

RtcttARD CROMWELL, atterré.

Mylord!.. .

Faites eti sorte j tJtie autre Ibis, de mieux choisir vos commensaux ,
Monsieur !

RlfcHARD GRO«WÈLL.

Mylord, dùt-on me couper en morceaux;

180 CROMWKLL.

Je veux être plus vil que le pavé des rues, Si...

GROMWELL, l'interrompant.

Boit-on de bon vin , taverne des Trois-Grues ? RICHARD cnoMWELL, à part.

Ah! l'espion damné d'avance avait tout dit!

Haut.

Je vous jure, Mylord...

GROMV^ELL.

Vous semblez interdit.

Est-ce un mal qu'assembler, étant d'humeur badine, Quelques amis autour d'un broc de muscadine?

Vous le buviez, mon hls , sans doute à ma santé.

RICHARD caoMWELL, à part.

C'est cela! toast maudit qu'à Charles j'ai porté! Haut,

Mylord, ce rendez-vous, sur mon nom , sur mon âme, Était fort innocent...

CROMWELL; d'une voix de tonnerre.

Vous êtes un infâme !

Avec des cavaliers mon fils a ce matin Bu sa part de mon sang dans un hideux festin !

RICHARD CROMWELL

Mon pèrel...

Boire avec des païens que j'abhorre !

A la santé de Charlel... — Un jour de jeûne ^ encore!

RICHARD CROMWELL

Je vous jui^ , Mylord , que je n'en savais rien.

Garde tes jurements pour ton roi tyrien Ne viens pas étaler, traître, sous mes yeux mêmes, Ton parricide, encore aggravé de blasphèmes!

Va, c'est un vin fatal c^ui troubla ta raison ! A la santé du roi tu buvais du poison !

Ma vengeance veillait, muette, sur ton crime. Quoique tu sois mon fils , tu seras ma victime : L'arbre s'embrasera pour dévorer son fruit!

Il sort.

âCT£ II, SCÈNK XXI. t81

SCÈNE XX

RICHARD CROMWELL , seid.

Pour un verre de vin voilà beaucoup de bruit. Mais boire un jour de jeûne 1 — on devient sacrilège, Traître, blasphémateur, parricide, que sais-je ? Il vaut mieux, sur ma foi, bien qu'un banquet soit doux. Jeûner avec des saints que boire avec des fous I C'est une vérité qu'avant cette journée Ma pénétration n'aurait pas soupçonnée.

Mon père est hors de lui I

Entre lord Rochester.

SCÈNE XXI

RICHARD CROMWELL, lord ROCHESTER.

LORD BOCHESTER, à part,

Richard paraît troublé.

RICHARD CROMWELL, apercevant Rochester qui passe
au fond du théâtre.

Ah ! c'est mon espion ! — L'infâme avait parlé. Comme un renard
d'Ecosse il faut que je le traque !

Il s'avance vers Rochester d'un air menaçant.

Je te trouve, traître !

LORD ROCHESTER, à part.

Allons ! nouvelle attaque !

Nous avons fait pourtant la paix.

Haut,

Qu'ai-je donc fait, Mylord ?

RICHARD CROMWELL

Mais je crois qu'il me raille en effet ! Penses-tu me cacher encore ta perfidie ?

J'ai vu mon père, drôle ! il sait tout !

183 CROMWELL.

Voyant que Rochester reste interdit et immobile.

Étudie ce que tu vas répéter.

LORD ROCHESTER, à part,

Ah ! peste ! l'estréel, Oui, — qu'un des nôtres sert d'espion à Croffiw ! « U »
Saurait-on qui je suis ?

aiCHAILD GaOMWBIX.

Je crois qu'il rit sous cfl^ >

tOKÛ AoCBE9I1BA.

Ahl Mylordl...

BICHARD CMmWBU*.

Crois-tu donc que deux fois tm ra'échapjpé f Toute ta trahison est enfin mise à nu.

Mon père est furieux.

LOfID ROCHESTER, à part.

Oui, je sirîs Inconnu, Décidément. Allons, faisons tête à l'orage I

RICHARD CROVWBLX.*

Lâche !

LORfi RocciËS'mi, à part.

Quittons \t ruse et prenons le courage.

Hctfst,

Puisqu'enfin vous savez, Monsieur Richard Cromwell, Qui je suis, — vous pouvez m'honorer d'un duel. Nous avotiis tôt» fes deux des nrison à nous fttire. Fixez l'heure, le lieu ^ l'arme ; à voas j'en défère. Je suis pour vous, je pense, un digpe cbampioni^

RICHARD C&OIIWELL.

Richard Cromwell se battre avec un espion 1

LORD ROGHBSTERY à part.

Il en est encor là l l'affront me tranquillise.

RICHARD GROMWELL.

Sous ta peau cle serpent, sous ta robe d'églis^e^ Tu parles de duel 1 Te çrois-tu donc moins vil Qu'un j^? RendMoi justice, infâme !

LoiiD ROChfiS'nEii) à fort»

il esrt tsv.JÉ t

ACTE II, KtaHB XXII. Ii

Moi, qui t'avais payé/ me trahir en cadiette ! Recevoir des deux mains, et vendre qui t'adbète !

LOfiD ROGHESTEB, à part.

Que veut-il dire ?

KiCHARD CROMWELL.

Au moins rends l'argent !

L9RD ROCHESTER, â part

Ah 1 démon I J*ai déjà dépêché |a bourse à lord Ūrmon4 1

RICHARD CROMWEI'L.

Hé bien 1 me rendras-tu mon argent, misérable ?

LORD ROCHESTER , à part.

Gomment faire ?

Haut,

La somme est peu considérable . . .

RICHARD CROMWELL

Vraiment? c'était trop peu ! — Sur tes os, sur ta chair. Va, cette somme-là, tu me la patras cher!

^^^--^^ Il tire son épée.

Si je n'ai mon argent, grâce à ma bonne lame. J'aurai ce que Satan t'a donné pour une âme 1

Il fond sur R<M^ie\$t&r, l'épée haut^.

Allons I ma bourse !

LORD ROCHESTER, TÛdUkint.

Il va me tuer, par le ciel 1 Ah ! bourse de malheur I

LE COMTE DE CARLISL

Mylord Richard Cromweîl, Au nom du Protecteur rendez-moi votre épée

184 CROMWELL.

RiGHABD CROMWBLL, remettant son épée au comte, À châtier un traître elle était occupée.

Vous venez un instant trop tôt.

LORD ROCHESTERy d'une voix éclatante et d'un air

inspiré.

Heureux hasard!

Des mains d*Antiochus Dieu sauve Éléazar 1

LE COMTE DE CARLISLE, à Richard Cromwell Qu'en son appartement Votre Honneur se transporte. J'ai Tordre de placer deux archers à la porte. RICHARD CROMWELL , à lord Rochester.

C'est toi qui me conduis là par ta trahison !

LORD ROCHESTER, à part.

Je m'y perds. Quoi, c'est moi qui fais mettre en prison Le fils du Protec-teur! et, menacé du glaive, Au courroux de son fils c'est Cromwell qui m'en-lève ! Pourtant, je nuis au père et n'ai rien fait au fils !

RICHARD CROMWELL

Viendras- tu m'insulter encor de tes défis, Lâche?

A lord Carlisle.

Méfiez- vous, cet homme a deux visages.

Je ne m'en plaindrais pas si de ses vils messages J'avais pu le payer
comme je le voulais.

Pour une double face il faut quatre soufflets.

Richard Cromwell sort entouré des haliebardiens.

LORD ROCHESTER , à part.

Ce que c'est que porter masque de tête-ronde !

ACTE II, SCÈNE XXIY

Vous prêcherez un texte aux gardes de sa porte ; Vous bénirez les mets qu'à
sa table on apporte, Et l'hypocrite que boit Son Altesse 1& soir.

LORD ROGHESTER, s'^tncHnatU, à part..

Bon c'est là notre but.

THURLOB.

Voilà votre devoir.

LORD ROGHESTER, à part.

Rochester pour Cromwell priant! c'est impayable 1 Un jeune diabolin
bénissant un vieux diable ! THURLOE , à lord Carisle m lui remettant un
parchemin. Ck)mte, un complot demain éclate à Westminster.

LORD ROCHESTER, à part.

Ils ne savent pas tout. —

THURLOB, toujours à Carlisk.

Arrêtez Rochester...

LORD ROCHESTER, à part.

Cherchez I

THURLOE continuant, Ormond...

LORD ROCHESTER, à part.

Par moi prévenu tout à Theure, Ormond a dû changer de nom et de demeure.

THURLOE.

Quant aux autres, il faut les surveiller de près. D'eux-mêmes ils viendront se jeter dans nos rets.

Ils sortent.

SCÈNE XXIV

LORD ROCHESTER, seul.

Leur plan sera trompé par notre stratagème.

Cromwell sera par nous surpris cette nuit même. Tout va bien. Poursuivons, quoiqu'à moitié trahis, Bravons pour nos Stuarts et pour notre pays, Dans ce rôle, a la fois périlleux et risible, Pistojets, coups d'épée, et débats sur la Bible.

IM C8oMW£|X.

De la peau du renard chez les loups revêtu.

Soyons leini 4a hasard, cfaapelaia impnimpîu, Prêt à tout examen comme à toute eaoï^nioudi^, Tantôt É^tliel rt IftOtât fk^sirmOWto 1

il sort.

ACTE TBOISIÈMÏS

LA CHAMBRB PEINTE, A WHITB-fl^l^L.

A droite un grand fauteuil doré, exhaussé sur quelques marches œu-
vertes de la tapisserie des Gobelins envoyée par Mazarin, Un demi-oerole
de tt^Hmreiê en regard du fauteuil. Auprès, une grande table à tapis de ve^
lours et un pliant.

SGÈNB I,

LBS QUATaS FoU6 DB CROIIWILL.

TRICK, PREMIER FOU, vêtu d'un bariolage jaune et noir, bonnet pareil,
pointu, à sonnettes d*or, les armes du Protecteur brodées en or sur la poi-
trine f GIRAFF, second FOU, bariolage jaum et roiège, culotte pareille, bor-
dée de grelots d* argent^ les armes du Protecteur en argent sur la poitrine;
GRAMADOGH, troisième fou ET PORTE-QUEUE DE S. A. , baHolage
fougé et noir, bonmt carré pareil, à grelots d'or, les armes du Prot^tmr en or
sur la poitrine ; ÈLESPURU (oo propoii^ ÊlspouROu), QUATRIÈME
FOU, costume absolument noir, chapeau à trois cornes noir, avec une son-
nette d* argent à chaque corne, les armes du Protecteur en argent- Tous
quatre portant de côté une petite épée à grande poignée et à lame de bois ;
Trick a en outre une ma^ roits à la main.

t88 CROMWÈLL.

Ils arrivent en gambadant sur la scène,

BLESPURU.

// chante.

Oyez ceci, bonnes âmes !

J'ai yoyagé dans Tenlcr.

Moloch, Sadoch, Lucifer Allaient me Jeter aux flammes Avec leurs
fourches de fer !

Déjà prenait feu mon linge ; Mon pourpoint était roussi ; Mais par bonheur. Dieu merci !

Satan me prit pour un singe, Et me lacha. — Me voici.

// fredonne.

Satan me prit pour un singe, etc.

GiRAFF , gravement.

Tu crois qu'il t'a lâché? Pour qui prends-tu Cromwell, Notre roi temporel et chef spirituel?

GRAMADOCH, à Gtraff, Est-ce, pour être diable, assez d'avoir des cornes? A ce compte, Giraff, l'enfer serait sans bornes.

ELBSPURU.

Sur dame Elisabeth Cromwell un tel soupçon I

GRAMADOCH.

Écoutez : les Français ont fait cette chanson : Il chante.

Par deux portes, on peut m'en croire.

Les songes viennent à Paris, Aux amants par celle d'ivoire, Par celle de corne aux maris.

Cromwell me fait porter sa queue : eh bien ! sa femme Lui fait porter, à lui, ses cornes.

TRICK

C'est infâme, Messires ! vos propos méritent le gibet.

Je suis le chevalier de dnmc Elisabeth.

Pour l'honneur de Cromwell et pour le sien je plaide. Je pn'en fais lo garant sans crainte ; elle est si Ipide I

ACTE II, SCÈNE I

GRAMADOGH.

C'est juste. Je mentais, je ne puis le céier, Quand on a rien à dire, on parie pour parler. Pour moi, je crains l'ennui qui me rendrait malade, Et je vais à l'écho chanter une ballade.

// chante.

Pourquoi fais-tu tant de yacarme,

Carme!

Rose t'aurait-elle trahit

Hil

Pourquoi Tais- tu tant de tapage,

Page!

Es-tu Tamant de Rose aussi!

Sil

Qui te donne cet air morose,

Rose!

L'époux, dont nul ne se souvient,

Vient

Du Ut où l'amour t'a tenue

Nue, Tu le vois qui revient, hélas !

Las.

Ton oreille qui le redoute.

Doute, Et de sa mule entend le trot,

Trop.

Il va punir ta vie infâme.

Femme !

Ah ! tremble ! c'est lui, le voilà,

Làl

En vain le page et le lévite.

Vite, Cherchent à s'enfuir du manoir,

Noir.

Il les saisit sous la muraille,

Raille, Et les remet à ses varlets.

Laid.

Sa voix, comme un éclair d'automne,

Tonne :

« Exposez-les tous aux vautours,

«Tours!

<#o CMMWCLL.

» Que des toan teor caf|>t d^ns la tombe,

n ^*U8 ne aoieat que pour les corbeau^ , » Beaux ! m

Entr>ttvi««-toi sou» Vadalté»,

Terre !

D^moD, ennemi des mariSi

Bis.

Quand il s'éloigna bien Adèle,

D'elle^ Invoquant en son triste adieu ,
 Dieu;
 Nul amant, nul de ces CUtandtet
 Tendtes, Qui font, avec leur air trompeur,
 Peur,
 N'osait parler à la rebelle
 Bene* Elle en avait, quand il revint,
 Vingt.
 TRicK, à Gram(tdaçh.
 Écoute ma légende à ton tour. —
 Il chanfê^
 Siècle bi^rre !
 Job et Lazare D'or sont cousus.
 Lacédémooe Y fait l'aumône Au rf4 Crévus.
 Époque étrange !
 Bare mélange !
 Le diab}» (H l'#ilK^f Le noir, le blanc ;
 Des d^unoiselles Qui sont pucelles.
 Ou font semblant.
 Beauté i^eWm, Maris dociles, Sots maiMMtq«im^ Dont leurs Lucrèce^,
 Fort peu tigresses, Fom des Valcftim.
 Des Démocrites Bien hypocrites ; Des rois plaisant^ ;

ACTE III, SCÉ»£ I

Des Héraclites Hétéroclites ; Des fous pensaats; Des pertiisanes Pour arga-
mentt; Tendres amants Prenant tisanes ; Des loups, des ânes»

Des vers Inisantsj Des courtisanes, Des courtisans.

Femmes aimées, '* Bourreaux bénins ; Douces nonuains Mal enfermées ;
Che& sans armées ; Clercs mécréants ; Titans pygmées.

Et nains géants!

Voilà mon âge.

Rien ne surnage Dans ce chaos Que les fléaux.

De mal en pii'e Va notre en^ire.

Nos grands Césars Sont des lézards ; Nos bons cyclopes Sont tous
myopes ; Nos flers Brutus Sont des Plutus ; Tous nos Ohrphées Sont des
Morphées; Notre Jupin Est un Scapîn.

Tempft ridicules, ĩEtiſiblès jours.

Dont les Hercules Filent toujours f Ici fun grimpe, L'autre s'abat, Et
notre (M^mpe N'est qu*^un sabbat!

TadiansoD Est mauvaise, et la rime Y g^ne la raison.

BLBSPURC.

Â moi I

Il chante.

Yous à qui Tenfer en masse

Fait chaque nuit la grimace,

Sorciers d'Angus et d'Errol ;

Vous qui savez le grimoire,

Et n'avez dans l'ombre noire
Qu'un hibou pour rossignol ;
Ondins qui, sons vos cascades.
Vous passez de parasol ;
Sylphes dont les cavalcades.
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul ;
Chasseurs damnés du Tyrol
Dont la meute aventurière
Bat sans cesse la clairière ;
Clercs d'Argent ; archers de Roll ;
Pendus séchés au licol
Qui ranimez vos poussières
Sous les baisers des sorcières ;
Caliban, Macduif, Fistol ;
Zingaris, troupe effroyable
Que suit le meurtre et le vol ;
Dites : — Quel est le plus diable,
Du vieux Nick ou du vieux Noll ! —
Sait-on qui Satan préfère
Des serpents dont il est père 1 —
C'est l'aspic à la vipère,

Le basilic à l'aspic.
Le vieux Nick au basilic.
Et le vieux Noll au vieux Nick.
I^ vieux Nick est son œil gauche.
Le vieux Noll est son œil droit;
Le vieux Nick est bien adroit.
Mais le vieux Noll n'est pas gauche;
Et Belzébuth dans son vol
Va du vieux Nick au vieux Noll.
Quand le noir couple chevauche,
A leur suite la Mort fauche.
L'enfer fournit le relai ;
Et chacun d'eux sans délai
A sa monture s'attache,
Nick sur un manche à balai,
Noll sur le bois d'une hache.
Pour finir ce virelai,
Avant qu'il se fasse ermite,
Fuisse-je, pour son mérite.
Voir emporter en public
Le vieux Noll par le vieux Nick!
Ou voir entrer au plus vite.

ACTE m, SCÈNE I

Pour lui tordre enfin le co),

Le vieux Nick chez le vieux Noil I

Les bouffons applaïtdissent avec des éclats de rire, et
rèpètent en chœur.

Puissions-nous voir entrer vite ,

Four lui bien tordre le col,

Le vieux Nick chez le vieux Noll I

TRICK

Çà, pour fournir des textes à nos gloses, Savez-Yous qu'il se passe ici
d'étranges choses ?

GIRAFF.

Oui. Cromwell se fait Roi. Satan veut être Dieu.

GRAMÂDOCH.

On dit que deux complots ont embrouillé son jeu.

ELESPURU.

L'armée est mécontente et le peuple murmure*

TRICK

Pour la robe de Roi s'il quitte son armure^

Malheur à l'apostat! son cœur décuirassé

Ouvre aux poignards vengeurs un chemin plus aisé.

GIRAFF.

Quant à moi, je jouis au milieu du désordre.

J'exciterai les chiens et les loups à se mordre.

Je voudrais voir Satan, sur un gril élargi,

Mettre aux mains de Cromwell un sceptre au feu rougi,

Faire des cavaliers ses montures immondes,

Et jouer à la boule avec les têtes-rondes !

TRICK

Frères, que dites-vous du nouveau chapelain Qui vient de nous bénir
d'un regard si malin ?

ELESPURU.

Huml

GIRAFF.

Peste!

GRAMADOCH.

Diable !

Oui 1 — Je vois que sur son compte Nous pensons tous de même.

It4 CBOMWELL.

GBAMAbOGH.

Amis, que je vous conte !

TofÊê fotU ftttmpê autour de Gramaêech

Ce cher Obededom ! tout en tirant de l'arc,

Je Fai vu qui rôdait près ki porte dit Pare,

Qui parlait aux soldats de ^ifde, êons prétexte

De les édifier en leur prêchant un texte.

Puis il les a fait boire, et puis leur a donné

De l'argent, puis enfin, de tous envk'Miié,

Il a dit : — c A ce soir! pour entrer dans la plaoe«

» — COLOGNE ET WHiTE-HALL — sora lo mot de passe. »

OIII4FF, baUafU des mains avec jotei C'est quelque agent de Charle !

ELE6PURU.

Ou plutôt de Cromwell !

Si j*en juge aux propos que son dépit cruel Vomissait contre lui le ffls de
notre maftre, Richard, emprisonné sur des ra^rts du traître.

GiRAFF, fiant.

C'est vrai ! Richard, qu'on va condamner é pfésent, Voulait tuér son
père!... Ah! c'est rrès^amusâAt !

t'RICK.

Et moi, j'ai quelque chose encor de plus rîsible Que tout cela.

ÔRAIfAÛOGLI.

Vraiment?

GlàAFF.

Sire îrick, pas possible !

tmcK, montrant un rouleau de fMirchemin noué d'un

ruban rose.

Voyez ced.

Cela! qu'est-ce?

TRICt.

Ce parchemin Des poches du docteur est tombé daas ma main.

GRAHiUïOCH.

BmiI ^eêtapieàcp» Mmion, bien noir bien , effroyable. Comménçant par enfer et Mmmif» èiM».

ACTE m» SCÈNE I. Iti

Donne ! — Instruisons-nous vite. Il faut que tout bouffon Du jafgDu puritain fasse une étude à fond.

Dénouant le rouleau qm hii a remis Trick.

Est-il moins f6u que nous, ce chapelain morose? Il attache son foudre avec un ruban rose !

// jette un coup d'œil sur le parchemin déployé et part d'un grand éclat de rire; Gifoff prend U parchemin et rit plus fort; Ekspuru, auquel il k passé, se met à rire également , et Trick les regarde tous trois rire, en riant plus qu'eux.

BLESPURU, riant.

Par un diable joli ce sermon fut dicté !

Taick, riant.

Qu'en dites-vous?

ELESPunu, lisant,

a Quatrain à ma divinité,

» Belle Égérie, hélas! vous embrasez mon âme...

GiRAFF, lui arrachant k parchemin ^ lisant.

» Vos yeux où Cupidon allume un feu vainqueur...

GRÂMApocQ, etilevant à son tour k parchemin,

» Sont deux miroirs ardents- »«

TRICK, k reprenant à Gramadoçh.

p Qui concentrent la flamme ' ^ Dont les rayons brûlçnt mon c(çur I »

Tous redoublent k ^rs éclats de rire.

istE ^FUau, Quoi? ces vers sont tombés de poebo puriMiWl

Lalurppl

GRAMADOCH, commê frappé d'une idée.

C'efiit cela ! ■«-. Oui, - ^ 1» chose ^| Q ^r ^am l Appelant k\$ autrgs bouf-
fom* Frères, vous connaissez tous dama Guggligoy, La duègne de lady
Francis?

TRfcnc,

Certel Hé bien? que?

GRAMADOCH.

J'ai vu le chapelain lui parler à roreille, Lui remettre une bourse !

TRICK

Et que disait la vieille ?

GRAMADOGH.

Elle disait : o Ce soir, vous serez, beau garçon, » Seul avec elle... d Et
moi, j'ai chanté la chanson :

H chante,

La sorcière dit au pirate :

— « Bon capitaine, en vérité,

n Non, je ne serai pas ingrate !

•t Et vous aurez votre beauté !

» Mais d'abord, dans votre équipage,

» Choisisse^mrâ quelque beau page

» Qui me tienne, malgré mon âge,

n Parfois des propos obligeants.

If Je veux en outre, pour ma peine»

» Quatre moutons avec leur laine,

» Une mâchoire de baleine,

» Deux caméléons bien changeants,

» Quelque idole ou quelque amulette,

n Six aspics, trois peaux de belette,

» Et le plus maigre de vos gens

n Pour que Je m'en fasse un squelette ! »

Certe, à meilleur marché la Guggligoy se vend. Elle a dans elle-même un squelette vivant, D'ailleurs; mais je conclus, moi, qu'à telles enseignes , Ce suborneur tondu de soldats et de duègnes, Est ici, non pour Charte ou Noil, mais pour Francis.

ELESPURU.

Ma foi ! plus que jamais j'ai l'esprit indécis. Qu'est-ce que tout cela?

GIRAFF.

Je ne sais ; mais c'est drôle !

GRAHADOCH.

Le Cromwell, qui croit tout soumettre à son contrôle, Ferait bien d'emprunter l'œil de ses quatre fous. Si nous l'avertissions?

GIRAFF.

Quoi donc! l'avertir? nous?

Es-tu fou, Gramadoch? Est-ce là notre affieire? Que sommes-nous pour Noll ? Restons dans notre sphère. Il nous prend, et pourrait même nous mieux payer, Non pour garder ses jours, mais pour les égayer.

G1IA1IAoOCH

Il a raisou.

ELESPUaU.

Sans doute.

TRICK

Hé, chacun nos métiers.

Il règne : nous rions. — Qu'on le coupe en quartiers, Qu'on le brûle ou l'écorche, il n'a rien à nous dire. Pourvu que nous ayons toujours le mot pour rire.

ELESPURU.

Comme nos ris vengeur^ puniront ses dédain I Gomme du roi manqué riront les baladins !

GRAMADOCH.

Puis, ce faux chapelain dans le fond nous ressemble. Les fous, les amoureux vont toujours bien ensemble. Son nom d'Obededom semble être fait ad hoc PourTrick, Ëiespuru, Giraff et GramadochI

TRICK

Mais s'il conspire, ami ! c'est nous qu'il faut défendre. Si le Stuart rentrait, il nous ferait tous pendre.

ELESPURU.

Pendre de pauvres fous pour quelque quolibet !

TRICK

Ne fût-ce que pour voir leur grimace au gibet !

Tu sais, nous aurions beau crier : « Miséricorde ! » —

On veut voir des pantins pendre au bout d'une corde.

GIRAFF.

Nous pendus! innocents!— Soyez tranquilles tous. Que Charles-Deux revienne : il lui faudra des fous. Nous sommes là. — Peut-il trouver fous dans le monde Ayant fait de leur art étude plus profonde?

Tels sont fous par instinct, nous par principes! — Va, Toujours de tout désastre un bouffon se sauva. Pour vieillir sur la terre, où tout est de passage, il faut se faire fou : c'est encor le plus sage

TRICK

Au fait, Cromwell m'ennuie! On dit Charles plus gai.

198 CROMWCU

Vaaii d'aigle du tyran est-il donc fatigué ?

Quoi ! c'est nous qui savons Co que lui-même ignore, Et nous tenons le fil qu'il ne voit pas encore { Nous, les fous de Gromwell I

GRAMADOCH.

Mal dit, Elespuru.

Nous sommes ses bouffons; mais il est notre fou. Il nous croit ses jouets; pauvre homme! il est le n^otre. Nous dupe-t-il jamais par quelque patenôtre?

Nous épouvante-t-il par ses éclats de voix , Ou ces clins d'yeux dévots, qui font trembler des rois? Quand il vient do prier, de prêcher, de proscrire, L'hypocrite peut-il nous regarder jmiqs rire? Sa sourde politique et ses desseins profonds Tpompeⁿi le monde entier, borinis quatre bouffons. Son règne, si funeste m% peuples qu'il secoue, Est, vu de notre pièce, un sot

dreme qu'il jou[^]. Regardons. Nous allons voir passer SQUUS nos yeui(Vingt acteurs, tour à tour oalmes, tristes, joyeux ; Nous, dans l'ombre, mu[^]ts, spectateurs philosq[^]bes, Applaudissons les coups, noni[^] aux catastrophes, Laissons Charle et CromwcU combattre aveuglément, Et s'entre-déchirer pour notre amusement!

Seuls nous avons la clef de cette énigme étrange. N'en disons rie» au maître.

i[^]usspuau*

Oui, ma foi, qu'il s'arrange)

Taisons[^]nous, et rions 1

TBICK,

Partout nous triomphons.

Satan fait les tyrans au plaisir des bouffons. Pendant que l'univers tremble soos le despote, Du sceptre de Gromwell faisons notre marotte 1

ACTE m , Mfem n. im

m ulmw, CRÛMWEU.; JOHN HILTON, hftbit mk, cfmem bhno» mm longs[^] e»loUê mirh k [^]fm M

secrétaire du conseil au cou ; soy[^]u par unkuii[^]page

en livrée du Proteotew; WHITEÛDCKK, PIERPÛINT. THURLOE, LO[^]D ROCHESTER , HANNIBAL SES- TiffiAD.

Voici mes quatre fous. — Ma foi, c'est le moment De nous distraire un peu.

Entro 7A[^]/oé.

Mylord, Ifi PdPlmneiii

Dans la salle du Trôag 9(taq4M>

ç9i;^WM«i». ^m impatience,

t)é! qu'il attende!

THy^LOE, bas au Protecteur^ Il porte l'Humble Adreis\$e où le peuple
(3^nlade Que le Protecteur daigne être Rpi.

cftOMWBtï., rayorimnt.

C'est dpnç fait!

A part.

Qu'ils sont plats!

4 Thurlo'e, Je pourrai las entendra en afiCet.

Mais après mon conseil ; puis il faut que je voie Les chevaux gris frisons
que le Holstein m'envoie, Amuse-lei8, mon cher, nourris leur zèle ardent.
Dis-leur de di^uter un texte en m'atlendant*

GRAMADocH, bas à Trick.

Dans le Livre des Rois, par exemple,

Thurloë sort,

LOBO ROCHBSTSB, à pavt.

Qu*entends^je?

G Gharlel Roi^Martyrl comme Olivier te veogal Quel fouet honteux suc-
cède à ton soepira édataot !

CROMWBLL , montrant ses bouffons à lord Rochester, Puisque nous
voilà seuls, je veux rire un instant. Docteur, ce sont mes fous, et je vous les
présente.

Lord Rochester et les bouffons s*inclinent.

Quand nous sommes en joie, ils sont d*humeur plaisante. Nous faisons
tous des vers, — * il n'est pas même ici

// montre Milton, Jusqu'à mon vieux Milton qui ne s'en mêle aussi.

MILTON, avec dépit.

Vieux Milton, dites-vous ! Mylord, ne vous déplaîse, J'ai bien neuf ans de moins que vous-même.

GROMWELL.

A votre aise !

HILTON

Oui, vous êtes, Mylord, de quatre-vingt-dix-neuf; Moi, de seize cent huit.

Le souvenir est. neuf.

MILTON, avec vivacité.

Vous pourriez me traiter de façon plus civile ! Je suis fils d'un notaire , alderman de sa ville.

CROHWELL.

Là, ne vous fâchez pas. Je sais aussi fort bien Que vous êtes, Milton, grand théologien.

Et même, mais le Ciel compte ce qu'il nous donne, Bon poète, — au-dessous de Vithers et de Donne!

MILTON, comme se parlant à lui-même.

Au-dessous! Que ce mot est dur! — Mais attendons. On verra si le Ciel m'a refusé ses dons!

L'avenir est mon juge. — Il comprendra mon Eve Dans la nuit de l'enfer tombant comme un doux rêve, Adam coupable et bon, et l'Archange indompté. Fier de régner aussi sur une éternité.

Grand dans son désespoir, profond dans sa démence, Sortant du lac de feu que bat son aile immense ! — Car un génie ardent travaille dans mon* sein. Je médite en silence un étrange dessein!

.rhabiteen ma pensée, et Milton s'y console. — Oui, je veux à mon tour créer par ma parole,

ACTE III , SCÈNE II

Du Créateur suprême émule audacieux,

Un monde entre Tenfer et la terre et les cieux !

tORD ROCHESTER, à part.

Que diable dit-ii là?

HANNIBAL SESTHEAD, aUX boufflitiS,

Risible enthousiaste !

CROHWELL.

// regarde JUilton en hamsant les épaules.

C'est un fort bon écrit que votre Iconoclaste. Quant à votre grand diable, autre Léviahan, —

// rit.

C'est mauvais.

MILTON, indigné, entre ses dents.

C'est Cromwell qui rit de mon Satan ! LORD ROGHBSTER, s'approchant de Milton.

Monsieur Milton!

MILTON, sans l'entendre, et tourné vers CromweU.

Il parle ainsi par jalousie!

LORD ROCH ESTER, à MUton qui V écoute d'un air distrait. Vous ne comprenez pas, d'honneur, la poésie.

Vous avez de Tesprit, il vous manque du goût. Écoutez : — les Français sont nos maîtres en tout. Étudiez Racan ! Lisez ses Bergeries.

Qu'Aminte avec Tircis erre dans vos prairies. Qu'elle y mène un mouton
au bout d'un ruban bleu. Mais Eve I mais Adam! Tenfer ! un lac de feu !
C'est hideux! Satan nud et ses ailes roussies!... — Passe au moins s'il cachait
ses formes adoucies Sous quelque habit galant, et s'il portait encor Sur une
ample perruque un casque à pointes d'or, Une jaquette aurore, un manteau
de Florence, Ainsi qu'il me souvient, dans l'Opéra de France, Dont naguère
à Paris la cour nous régala, Avoir vu le Soleil en habit de gala !

MILTON, étonné. Qu'est-ce que ce jargon de faconde mondaine Dans la
bouche d'un saint?

LORD ROciiESTER, à part et se mordant les lèvres.

Encore une fredaine !

Mt CROMWetL.

Il a mal écouté, par boidieur; mats Umjouni Au grave Obededom Ro-
cheater fait des toufd.

Haut à Milton.

Monsieur, je plaisantais !

MILTON

Sotte est la raillerie !

A part et toujours tourné vers Crommuell.

Comme Olivier me traite ! — Eh î qu'est-ce, je vous prie. Que gouverner
l'Europe, au fait? — Jeux enfantins! Je voudrais bien le voir faire des vers
latins Comme moi I

Pendant ce colloque, Cromtvell s'entretient avec Whitelocke et Pierpoint;
Hannibal Sestlieetd avec les bouffons,

caoMWBLL, brusqumnêni, Ça, Messieurs. Voyons ! il faut qu'on rto.

BoulSMiftl trouvez-moi dono quelques plaisanterieB. — Sir Annibai
SestJieadL..

HANNIBAL SE[^]TQiiAP, d'un air piqué.

Seigneur, excu[^]ez[^]moi, Je ne sui» point bouffon, je suis cousin d'un roi,
D'un it>i de race antique, et qui, saf)9 vous déplaie. Régit le Danemarck
par un droit séculaire 1

GROiivwLL[^] 99 mordant le\$ lèvres, à part.

Je comprends ! il m'outrage 1 Ab 1 pourquoi mon courroux Ne saurait[^]ii
l'atteindre!

Rudement augo bouffom.

Allons! riez donc, vous I LBfl BOUFFONS, riant, Hal bal ha!

caoMWBLL, à part.

Mais leur rire est, je croîs, sardopique.

Haut avec colère aux bouffons.

Taisez-vous !

Les bouffons se taisent. Cromwdl poursuit avec hunmr,

C'est Milton, ce chantré satanique, Qui nous trouble la lôte avec ses
visions!

MilUm se retourne fièrement vers Cromwell, qui reprend.

ACTE III, SCÈNfi H. 2od

A part.

Contenons-nous !

Héui.

Hé bien, qu'est-ce qüe nms disions ?

Trick, fais-nous apporter de la bière, une pipe 1

TMCK.

Abl Mytord veut fumer!

Il sort, et ren^ CMi moment après, mM de deux valets pork^Ml wmtatle
chatgée de pipes et de broes.

GRÔttWËLL.

J'entends qu'on me dissipe, Je veux être un peu gai ! —

Quoi I trabi, par mon fils I Une pause. — CromwiU para/H livré à de
douloureuses pensées. Les assistants se tienneni en silence, les yeux bais-
sés. Rooketier et les fims se ml^ent seuls observer le i^ismge tiinistre du
Protecteur. Tout à coup Cromwell, comme s'il s* apercevait dn maintien
embarrassé de ses familiers, sort de sa rêverie et s'adresse aax he/uffone*

Â-t-on fait qucAques ^éfS âeput» ceu^it €(tfe je Gs En réponse au son-
net du colonel Liburfie?

L'ItvppMr^ne est pour iioos avare de so» ttine. Voici powlant....

// présente au ProteeUMt le parehemin roulé.

Lis!

TRiGK, déployant U parchemin.

Itam !-*-*« QucU^ain. » — Les vers sont plats ! V Ama êhMté. -^ Belle
Égérie, bêlas I... »

loiiiy ikOcnMtiii, à poft.

DMi, taoftk quatrain 1

Il se précipite «wf Trick, et lui (tnaôhe U parchetnin.

Démons ! Ûamnatïofi I îftjoie t Me pardonnent le Ciel..*

il s'incline vers CromweU,

Etlfylord^sijejttrel

Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés Déix)rdre le torrent des impudicités ?

A Trick, qui rit de toutes ses forces .

Fuis^ va-t*en, édomite, impur madianite!

Je ne me souviens plus de l'autre rime en ite ! Mon quatrain 1 ces démons dans ma poche Pont pris !

CROMWELL, à lord Rochester, Je conçois que ces vers soulèvent vos mépris...

LORD ROCHBSTER, à paH,

Non pas !

Mais on n*est point ici dans une église; Et je veux lire, ami, ce qui vous scandalise. Donnez.

LORD ROCHESTER

Quoi 1 des chansons d'enfer ! . . .

CROMWELL. avec impatience.

Donne, ou je vais ..

LORD ROCHESTER

M ,Mylord.,;

CROMWELL , impérieusement .

Obéis.

Lord Rochester s'incline, et remet le parchemin à Cromwell, qui y jette les yeux, et dit en le lui rendant.

Ces vers sont bien mauvais !

LORD ROCHESTER, à part.

Mes vers mauvais ! tu mens. Voyez ce régicide 1 — Cromwell juger des vers !

Ce quatrain est stupide.

LORD ROCHESTER, jetant un coup d'œil sur le parchemin.

Mylord, de tels écrits les auteurs sont damnés ;

Mais les vers en eux -même ont Tair fort bien tournés.

TRiCK, bas aux autres fous.

Il est l'auteur, c'est sûr I

Haut.

Moi, qui croisai ces rimes,

Je conviens qu'Apollon m'en ferait quatre crimes,

Tant ces vers sont méchants I

ACTE III, SCÈNE II. 20

LORD ROCBESTER , regardant de travers les bouffons^

à part.

Raillez à votre tour, Singes du léopard 1 perroquets du vautour I

CnOMWELL.

Cà, docte Obededom, ce n'est point votre affaire De juger ce quatrain ga-
lamment somnifère.

LORD ROCHESTER, mettant le quatrain dans sa poche^

à part, Francis le trouvera meilleur assurément !

TRiCK, saluant ironiquement Rochester, Oui, messire est trop bon pour
moil...

LORD ROCHESTER

Pour toi, comment?

Je voudrais, te fouettant pendant que Dieu te damne, Te promener dans
Londre à rebours sur un âne !

Vous puniriez ainsi Tauteur du quatrain?

LORD ROCHESTER, trovhlé.

Non...

Je ne dis pas...

TRICK

Suis-je homme à vous cacher son nom?

LORD ROCHESTER, dont Vanxiété redouble.

C'est boni...

TRICK

Je n'entends point solliciter sa grâce.

Il mérite le fouet 1

LORD ROCHESTER, à part.

Drôle !

TRICK, riant, bas aux autres fous.

Je rembarasse.

Entre le comte de Carlisle.

Au diable lord Carlisle! il vient nous déranger.

LORD ROCHESTER, respirant.

Âhl.é.

Cromwell entraîne précipitamment lord Carlisle dans un coin du théâtre.
Tous s'éloignent, mais sans quitter Cromwell et Carlisle des yeux,

206 CROMWELL.

GAOMWBLi^ bM à lord Carliale, qm s'inoliiu.

Lord Ormond?

LOAD GARLISLE.

Mylord, il vient de déloger.

GROHWELt.

Rochesler?

LOBD CÀRLIBLB.

On n'a pu le trouver. Il se caclie.

CROMWBLL.

Richard?

LORD GARLISLE.

Â tout nier sans pudeur il s'attache.

La question pourrait obtenir quelque aveu...

GROMWELL, sévèrenimt.

Votre tête répond de son dernier cheveu 1 Carliste, vous savez mon hor-
reur des supplices. La torture à mon filsl c'est bon pour ses complices. —
Lambert?

tOt(D GARirSLE.

Il 96 retrafiehe à m iMtIdén des champs, Bien gaftfé, s'occupant de ses
fleurs.

GROMWELL, avBC amertumé.

Soins touchants !

Tout m'échappe. Du moins je tiens bien la couronne !

LORD GARLISLE.

Autour de Westminster que la foule environne, Le peuple et les soldats
maudissent hautement Le nom de roi, voté pour vous en Parleioieatl

GROMWELL.

Pesez vos mots, Mylord 1

LORD CARLISLË.

Votre Altesse m'excuse I

CROMWELL^ à part.

Tout va mal.

Haut avec humeut.

Ai-je pas, messieurs, dit qu'on s'amuse?

A quoi songez-vous donc ?

À part.

Ifô m'écOutent^ valets l

ACTE m, 9Ctm, II

Bas a Carlisk.

Mylord, doublez la garde de ce palais.

Carliste sort.

Haut,

Hé bien ! et ce quatrain ?

A part.

J 'étouffe de colère !

Rentre Thurloë,

THURLOE, à Cromwell.

La secl des Ranters, que l'Esprit saint édaire, Veut consulter Mylord
touchant un point de foi. Ils sont là.

GROMWBU.

Ym entrer.

Thurkë sort.

A part.

Ah! si j'étais né roi, Je- chasserais cela ! — Mais un chef populaire Doit
pour mener la foule, hélas 1 savoir lui plaire.

Thurloërentre conduisant les Ranters, vêtusde noir, avec des bas bleus,
de larges sotUiers gris et da grands 4)h(h peaux gris, sur lesquels on distin-
gua une petite croix blanche, et quHh gardent sur leur tête.

LB CHEF OB LA députation, avec solennOé.

Olivier, capitaine et juge dans Sion !

Les saints, siégeant à Londre en congrégation, Sachant que ta science est
un vase à répandre. Te demandent par nous s'il faut brûler ou pendre Ceux
qui ne parlent pas comme saint Jean parlait, Et disent Siboleth au lieu de
Schiboleth?

CBOHWRLl, méditant.

La question est grave et veut être mûrie.

Prononcer Siboleth, c'est une idolâtrie, Crime digne de mort, dont sourit
Belzébutbt Mais tout supplice doit avoir un double but.

Que pour le patient l'humanité réclame.

En châtiant son corps, il faut sauver son âme. Of , quel est le meilleur de la corde ou du feu

Pour réconcilier un pécheur avec Dieu ?

Le feu le purifie...

LORD ROCHESTER, datis un coin du théâtre.

Et la corde l'étrangle. CROMWELL, sans l'entendre, Daniel s'épura dans le brûlant triangle.

Mais la potence a bien son avantage aussi ; La croix fut un gibet !

LORD ROCHES, à part.

J'admire en tout ceci De quelle allure aimable, ainsi qu'en son domaine, De supplice en supplice Olivier se promène.

Quitte l'un, reprend l'autre, et va sans trébucher Du fagot au licol, du gibet au bûcher !

Comme il en fait jaillir mille grâces cachées!

CROMWELL, toujours réfléchissant.

Que les vérités sont à grand'peine cherchées ! La matière est ardue, et je range ce cas Entre les plus subtils et les plus délicats.

Après un moment de silence, il s'adresse brusquement

à Rochester,

Clerc I prononcez pour nous.

LORD ROCHESTER, à part.

Il fait comme Pilate!

CROMWELL , montrant Rochester aux Ranters, C'est un autre Cromwell !

LORD ROCHESTER, s'inclinant.

Votre Altesse me flatte !

LE CHEF DES RANTERS, à RockeSter.

Dans ces énormités, donc, si quelqu'un tombait, Encourrait-il la corde ou le feu ?

LORD ROCHESTER, avec autorité.

Le gibet.

Et meurent avec lui, sous une même haine, Son père amorrhéen, sa mère céthéennel

LE CHEF DES RANTERS, gravement.

Pourquoi le gibet?

LORD ROCHESTER, embarrassé,

Ahl... le gibet?... C'est cela... —

ACTE m , SCÈNE II

On y monte au moyen d'une échelle... Voilà!

Et... Dieu fit voir en rêve à son berger fidèle Qu'on monte au ciel de même au moyen d'une échelle.

A part.

J'ai peine à ne pas rire au nez de ces lurons.

CROMWELL, regardant Rochester avec satisfaction. Il est docte vraiment I

LE CHEF DES RAIfTBRS, remerciant Rochester de la main.

Fort bien, nous les pendrons.

Ils sortent.

LORD ROCHESTER, à part.

Voilà de pauvres gens bien jugés, sur ma tête !

CROMWELL, à Rochester.

Je suis content de vous.

LORD ROCHESTER, avec une révérence.

Mylord est trop honnête 1 GiRAPF, aux autres bouffons.

Frères, aucun de nous n'aurait mieux prononcé.

Rentre Thurloë.

THURLOE, à Cromwell.

Le conseil privé 1

Bon.

THURLOE.

C'est pour l'objet...

CROMWELL, vivement.

Jesai!

Qu'il entre !

TRiCE, bas aux bouffons.

Baladins 1 cédon la place aux mages.

A un geste de Cromwell sortent les bouffons, lord Rochester, Hannibal Sesshead, et deux valets emportent la table chargée de brocs de bière et de pipes. Thurloë introduit le conseil privé, qui s'avance sur deux files, et dont chaque membre se place debout devant un des tabourets en fera cheval, tandis que Cromwell monte à son grand fauteuil, et queMilton, toujours conduit par

son page, è'apprôohe du pliant et de la tablé. Whitê^ hcke, Stoupe et lord Carlisle prmnmt leurê pUum mspectives autour du Protecteur, sur kê mar-das de son estrade.

SCÈNE III

CROMWELL; lecomtedeWARWICK; LELiBurefiANT- GÉIféRAL FLET-WOOD, gendre de Cromwell ;hRcovnE DE CARLISLE ; Loiip BRÛGHILL ; le major-général DESBOROUGH , beau-frère de Cromwell; WHITE-LOCKE; siB CPARLES WOLSELEY; M, WILLIAM LENTHALL; PIER-POINT; THURLOE; STOUPE; MILTON. Chacun de ces personnages revêtu du costume particulier de sa charge ou de sa commission.

CromweU t'amed, sa couvre. Tous s'asseyent, mais res--
tent découverts,

CROMWELL, à part.

Ahl... de tous ces oiseaux subissons les ramages.

Haut.

Messieurs les conseillers de mon gouvernement^ Prenez séance tous et prions un moment.

Il s* agenouille : tous les conseillers en font autant. Après quelques instants de méditation, le Protecteur se relève et s'assied; tous suivent soneo-
emple. Il continue avec un profond soupir y'

Messieurs, — pour gouverner j'ai bien peu de mérite 1

Mais le Seigneur, qu'enfin ma résistance irrite,

Inspire au Parlement d'agrandir mon devoir.

En m'accablant encor d'un surcroît de pouvoir.

C'est pourquoi j'ai donné l'ordre qu'on vous assemble

Afin de conférer et de parier ensemble.

Sied-il d'élire un roi, d'abord? — Dois-je être élu?»—

Donnez sur ces deux points votre avis absolu.

Que chacun à son rang expose son système.

Je parle franchement, expliquez-vous de même.

Le comte de Warwick est le plus éminent

ACTE m, fICÈKE ni. 3 H

D'entre vous. Qu'il commence. '^Écoutez maintoiiaQi, Monsieur Milton.

LE COMTE DE WARWICK, M lèVant

Mylord, rien n'égale sur terre * Votre foi, votre esprit, votre haut caractère, Et pour accroître encor votre état personnel, Vous tenez des Warwick du oôté maternel.

Votre noble écusson porte le même heamtie.

Or, comme il faut toujours un roi dans un royaume. Votre Altesse vaut mieux qu'un maître de hasard. Certe, un Rich peut régner aussi |>ien qu'un Stnart.

Il se rassied.

GROMWELL, à part.

Il n'est que d*être heureux pour grossir sa famille \ Cromwell obscur n'est rien : — que sur le trône il brille, Les Rich sont ses aïeux, ses cousins, ses parents. Oui, — ce sont mes aïeux, — depuis bientôt quatre ans.

Haut, A votre tour, Fletwood.

I^E LIEUTENANT-GÉNÉRAL FLETWOOD, Se levant,

Mylord, la république!

Mon beau-père, avec vous, nettement je m'explique, Pour elle de Stuart on dressa l'échafaud^ Nous avons combattu pour elle : — il nous la faut. Laissons Dieu seul porter le seul vrai diadème. Pas d'Olivier-Premier ni de Charles-Deuxième I Jamais de roi !

Il se rassied,

Fletwood, vous ôtes un enfant 1 — Vous, Carlisle

LB COMTE Dt GAILLI8LE, 86 leVotlU.

Mylord, votre front triomphant Est fait pour la couronne.

Il se rassied, *

Â Broghill !

LORD BROGHILL, 86 kvant.

Mylord, j'ose

Réclamer le secret pour ce que je propose.

A part De ce complot d'Ormond je suis tout étourdi.

Que mon rôle est timide en ce drame hardi I Conseiller de Gromwell et confident de Gharle ! Traître si je me tais et traître si je parle!

GROMWELL.

Pour quel motif?...

LORD BROGHUL, s'incUnant,

Mylord, une raison d'État.

Cromwell lui fait sigm d'approcher. Stoupe, Thurloë, Whitelocke et Carlisle s'éloignent du Protecteur, LORD BROGfiILL, bos à Cromwell Ne se pourrait-il point qu'avec Gharle on traitât? Si vous lui proposiez la main de votre fille?...

CROMWELL, étonné.

Au... jeune homme?

LORD BROGHILL.

Oui, lady Francis.

GROMWELL.

Et sa famille?

LORD BROGHILL.

Vous vous faites sacrer sous le nom d'Olivier. Vous êtes rois tous deux.

GROMWELL.

Et le trente janvier?

LORD BROGHILL.

Vous lui donnez un père.

GROMWELL.

On peut donner, mais rendre?

LORD BROGHILL.

Il oublierait...

GROMWELL, avec lift rire de dédain.

Mon crime ! il ne le peut comprendre.

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché, Et, pour me pardonner, il
est trop débauché I G'est fou, Broghilli

Urd Broghill retourne à sa place. Les grande ofiders

reprennent les leurs.

— Parlez, Desboreugh !

ACTE III, SCÈNE III

LE MAJOR-GÉNÉRAL DESBOROUGH, Se levant.

Mon beau-frère, Vous méditez dans l'ombre un dessein téméraire. Nous, de la royauté subir encor l'affront !

Point de roi, quel qu'il soit I les soldats salûront Cromwell de cris d'amour, Olivier d'anathèmes! Meurent les courtisans, les docteurs, les systèmes !

Desborough, vous luttez contre un mot, contre un nom. Si ce peuple innocent veut un roi, pourquoi non ? — Ce nom de roi, proscrit par votre orgueil fantasque, Qu'esirce pour un soldat? — Un panache à son casque.

// fait signe à Whitelocke de parler. Whitelocke se lève, et Desborough se rassied,

WHITELOCKE, à part, regardant Desborough, Ce valet de charrue avant moi se lever I Haut,

Mylord, — je serai vrai, quoi qu'il puisse arriver. Point de peuple sans loi, point de loi sans monarchie. — Écoutez ; Targument vaut bien qu'on le remarque...

A part.

Avant moi I Desborough ! -homuncio ! butor I

Haut.

Le roi fut de tout temps nommé legislator, Lator, porteur, legis, de loi ; d'où je relève Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Eve. Donc, si le Roi des lois est le père et le chef, Point de peuple sans roi, je le dis derechef. Voyez, pour confirmer ma doctrine certaine.

Moïse, Aaron, Saint-John, Glym, Cicéron, Fontaine, Et Selden, livre trois, chapitre des Abus :

Quid de his censetur modà codicibus.

Mylord, il faut régner! — Dixi,

Il se rassied,

CROMWELL, félicitant Whitelocke du geste et du regard.

Comme il raisonne !

Qu'un discours à propos de latin s'assaisonne 1 — Écoutons Wolselev.

214 CROMWBIL.

8IR CffAELRg WOLSBLKT, \$ê lôVOnt.

Mylord, — sans nul détour J'oserai détromper Votre Altesse à mon tour
Le chef d'un peuple libre est, suivant le prophète, Tanquam immediopositus,
non au faite.

Ce chef, sur quelque siège enfin qu'il soit assis, Est major singuliSy — mi-
nor univenis !

Donc le titre de roi rompt notre privilège, Reœ violât legem.

n se rtissied.

CBOMWELL.

Arguments de collègue I Avec vos mots latins je suis peu familier.

Mauvaises raisons !

A Pierpoint.

VoiisI PIERPOINT, se levant.

Mylord, puissant piller D'Israël; qui par vous domine sur la terre, Voici
ce que je dis : — Ce peuple d'Angleterre, Dont le haut Parlement se nomme
impérial, A le droit glorieux, saint, immémorial, D'avoir pour chef un roi ;
sa dignité l'exige. Que Votre Altesse accepte un titre qui l'afflige. % Vous le
devez au peuple ! oui, Mylord, c'est, je croi, Lui manquer, que régner sur lui
sans être roi.

Il se rassied.

CROMWELL.

Monsieur Lenthall?

M. WILLIAM LENTHALL, SC levatit

Mylord, — le Parlement préside La nation, en qui la royauté réside.

Il commande aux petits comme aux plus élevés. Si donc le Parlement vous fait roi, vous devez. Selon le Droit romain, suivant le Décalogue, Obéir et régner !

CROMWELL, à part.

Coiirtisan démagoguei

ACTE m, SCÈNE IV

M. WILLIAM LENTHALL, à part.

Il se laissera faire , et j'espère qu'alors

Il n'en oubliera point pour la chambre des lords !

THURLOE, bas à Cromwell, Mylord, le Parlement attend toujours...

CROMWELL, bas avec impatience.

Silence

THURLOE, lui-même de même.

Mais...

CROMWELL, bas à Thurloë.

Avant d'accepter il sied que je balance

FLETWOOD, se levant.

Ah! Mylordi refusez — Pour vous, pour votre honneur, J'ose...

OAOMWBiA., ks eomgédimnt toms de la m&in.

Allez to«9 prier, et chercher le Seigneur 1

Totts sortent lentement et comme en procession. Millon, qui marche k dernier, ^arrête sur k seuil de la porte^ les laisse partir^ et ramène son guide vers Cromtvell, quiy descendu de son fauteuil^ s'est placé sur le devant du théâtre,

CROMWELL, MILTON

MsLTON, à part, Kon 1 je n'y puis tenir. — Il fout ouvrir mon àne*

Il marche droit à Cromwdl.

Regarde-moi , Cromwell I

Il croise les bras, Cromwell se retourne^ et fixe sur lui un regard surpris et hautain.

Déjà ton œil s'enflamme Sans doute , et tu diras de quel front j'ose ici Te parler sans avoir obtenu ta merci ? -* Car ma place est étrange en ton conseil de sages 1 Si quelqu'un me cbercbait parmi tous ces visages : (t Voyez ces orateurs oboiais , -^ lui dûnûi-on , -^

«C'est Warwick, c'est Pierpoint.Ce muet, c'est Milton . » On a Milton : qu'en faire? Un muet! c'est son tôle, — Ainsi, moi , dont le monde entendra la parole, Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix! — Mais, aveugle et muet, c'est trop pour cette fois. On te perd à l'appât d'un fatal diadème , Frère ! et je viens plaider pour toi , contre toi-même. Tu veux donc être roi, Cromwell? et dans ton cœur, Tu t'es dit : « C'est pour moi que le peuple est vainqueur. » Le but de ses combats , le but de ses prières , » De ses pieux travaux , de ses veilles guerrières, » De son sang répandu, de tant de pleurs versés, » De tous ses maux, c'est moi ! — Je règne, c'est assez. » Il doit se croire heureux, puisqu'après tant de peines » Il a changé de roi, — renouvelé ses chaînes!... » — Rien qu'à ce seul penser mon front chauve rougit. — Écoute-moi, Cromwell 1 c'est de toi qu'il s'agit. — Donc, tous les grands mo-

teurs de nos guerres civiles, Yane, Pym, qui d'un mot faisait marcher des villes ; Ton gendre Ireton, oui, ce martyr de nos droits, Que ton orgueil exile au sépulcre des rois ; Sydney, Hollis, Martyn, Bradshaw, ce juge austère Qui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre, Et ce Hampden , si jeune au tombeau descendu, Travaillaient pour Cromwell, dans leur foule perdu! C'est (oi qui des deux camps règle les funérailles Et dépouilles les morts sur le champ de batailles! Ainsi, depuis quinze ans, pour toi seul révolté. Le peuple, à ton proBt, joue à la liberté!

Dans ses grands intérêts tu n'as vu qu'une affaire, Et dans la mort du Roi qu'un héritage à faire ! — Ce n'est pas que je veuille ici te rabaisser, Non. — Nul autre que toi n'aurait pu t'éclipser. Puissant par la pensée et puissant par le glaive. Tu fus si grand, qu'en toi je crus trouver mon rêve. Mon héros!... je t'aimais entre tout Israël, Et nul ne te plaçait plus avant dans le ciel < — Et pour un titre, un mot vide autant que sonore, L'apôtre, le héros, le saint se déshonore !

Dans ses desseins profonds voilà ce qu'il cherchait :

ACTE m, SCÈNE IV

La pourpre, haillon vil! le sceptre, vain hochet' Au sommet de l'État jeté par la tempête , Ivre de ton destin, tu veux orner ta tête De cet éclat des rois, pour nous évanoui?

Tremble : on est aveuglé quand on est ébloui. Olivier, de Cromwell je te demande compte, Et de ta gloire enfin, qui devient notre honte! — vieillard, qu'as-tu fait de ta jeune vertu?

Tu te dis : « Il est doux , quand on a combattu , » De s'endormir au trône, environné d'hommages ; » D'être roi ; de peupler cent lieux de ses images. » On a son grand lever; on va dans un beau char » Trôner à Westminster, prier à Temple-Bar ; B On traverse en cortège une foule servile ; » On se fait haranguer par des greffiers de ville; » On porte des fleurons autour de son cimier... — » Est-ce là tout, Cromwell? Songe à Charles- Pre-

mier. Oses-tu , dans son sang ramassant la couronne, Avec son échafaud te rebâtir un trône?

Quoi , tu veux être roi , Cromwell? — Y penses-tu ? Ne crains-tu pas qu'un jour, d'un crêpe revêtu , Ce même White-Hall , où ta grandeur s'étale , N'ouvre encore une fois sa fenêtre fatale? — Tu ris! mais dans ton astre as-tu donc tant de foi? Songe à Charles Stuart ! Souviens-toi ! souviens- loi ! Quand ce roi dut mourir, quand la hache fut prête , C'est un bourreau voilé qui fit tomber sa tête. Roi , devant tout son peuple il périt sans secours, Sans savoir seulement qui dénouait ses jours. Par le même chemin tu marches à ta perte , Cromwell ; d'un voile aussi ta fortune est couverte. Crains qu'elle ne ressemble à ce spectre masqué Qui sur un échafaud paraît au jour marqué!

Des rêves de l'orgueil dénoûment formidable! — Cromwell ! d'un seul côté le trône est abordable, On y monle ; et de l'autre on descend au tombeau. Crains de voir, si tu prends celte pourpre en lambeau. S'assembler quelque jour, dans cette même chambre, Une cour dont alors tu ne serais plus membre! Car il se peut, crois-moi , qu'à la fin alarmé,

Contre un sceptre nouveau de ton vieux glaive armé,

Ce peuple , que toujours ton exemple décide ,

Pense à ta royauté moins qu'à ton régicide! —

Ne recules-tu pas?... Ah! jette loin de toi

Ce sceptre d'histrion et ce masque de roi I

Beste Cromwell. Maintiens le monde en équilibre ;

Fais sur les nations régner un peuple libre :

Ne règne pas sur lui. Sauve sa liberté.

Oh ! combien a rougi ce peuple en sa fierté ,

Quand dans ce Parlement il a vu ton génie

Mendier à prix d'or un peu de tyrannie 1

Démens tes vils flatteurs : montre-toi noble et grand.

Juge, législateur, apôtre, conquérant,

Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.

Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière :

Toi , redeviens Cromwell à la voix de Milton 1

Il se jette aux pieds de Cromtvell.

CROMWELL , le relevant avec un geste dédaigneux. Le bonhomme le prend sur un singulier ton I Ça, maître John Milton, secrétaire interprète Près le conseil d'État, vous êtes trop poète. Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport, Oublié qu'on me dit Votre Altesse et Mylord, Mon humilité souffre à ce titre frivole; Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole, A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi. Je me suis résigné : — résignez-vous aussi î

Milton se lève fièrement et sort,

CROMWELL, seul

Au fond , il a raison. — Oui , mais il m'importune. Charles-Premier?... — Mais non, tu vois mal ma fortune. Les rois comme Olivier n'ont point de tels trépas , Milton ; on les poignarde, on ne les jiige pas! — J'y songerai pourtant. — Sinistre alternative î

CROMWELL, LADY FRANCIS

CROMWELL^ apercevant lady Francis qui entre.

Ahl Francis! — On dirait qu'à mes maux attentive, Rayonnante , elle vient charmer mçs noirs ennuis , Comme un jeune astre éclos dans les profondes nuits! Viens, ma fille! — Toujours, ange à figure humaine , Près de moi , quand je souffre , un instinct te ramène. Je suis toujours heureux lorsque je te revois. Ton œil vif et brillant , ta pure et douce voix Ont un

charme pour moi qui me rend ma jeunesse. Viens , enfant! que ton père à tes côtés renaissè! Toi seule ici du monde ignore les noirceurs.

Embrasse-moi. — Je t'aime avant toutes tes sœurs.

LADY FRANCIS , V embrassant d'un air de joie. De grâce , dites-moi. Serait-il vrai , mon père? Vous relevez le trône?

On le dit.

LADY FRANCIS

Jour prospère !

L'Angleterre , Mylord , vous devra son bonheur.

Ce fut toujours mon but.

LADY FRANCIS

Ah! mon père et seigneur, Que votre bonne sœur, Mylord , sera contente ! Nous allons donc revoir, après huit ans d'attente , Notre Charles Stuart !

CROMWELL^ étonné.

Quoi?

LADY FRANCIS

Que vous êtes bon !

Ce n'est pas un Stuart.

LADY FRANCIS surprisc.

Quoi donc? est-ce un Bourbon?

Mais ils n'ont pas de droits au trône d'Angleterre.

CROMAVELL.

Je le pense de même.

LADY FRANCIS

Au sceptre héréditaire Qui donc ose toucher?

CROMWELL ^ à part.

Que répondre en effTet?

Mon nom me pèse à dire , et me semble un forfait. Haut,

Ma Francis , d'autres temps veulent une autre race. N'auriez-vous pu penser, pour remplir cette place?...

LADY FRANCIS

A qui donc?

CROMWELL , avec douceur.

Par exemple, — à ton père? à Cromwell?

LADY FRANCIS, vivement. Si je l'avais pensé , me punisse le Ciel !

' CROMWELL , à part.

Hélas!

LADY FRANCIS

Mon père ! moi vous faire cette injure !

Vous croire usurpateur, sacrilège , parjure !

Ma fille!... Vous jugez trop bien de ma vertu.

LADY FRANCIS

D'un pouvoir passager vous êtes revêtu ;

C'est un malheur des terops,dont vous souffrez vous-même.

Mais vous du Roi-Martyr prendre le diadème!

Vous joindre à ses bourreaux ! régner par son trépas!

Ahl...

Sais-tu qui causa sa mort?

LADY FRANCIS

Je ne sais pas.

Toute jeune, élevée en une solitude.

J'ai souffert de nos maux, sans en faire une étude,

ACTE III , SCÈNE V

On ne te lut jamais , dans le procès du Roi , La liste de la cour,... des juges,... de ceux... ?

LADT FRANCIS.

Quoil Des régicides?

CBOMAVELL.

Oui, Francis,... des régicides I

LADT FRANCIS.

Personne ne m'a dit quels étaient ces perfides. Je maudissais leur crime et j'ignorais leurs noms. On ne parlait point d'eux aux lieux d'où nous venons.

Ma sœur ne vous parlait jamais de moi ?

LADT FRANCIS.

Mon père 1 Qui dit cela? J'appris à vous aimer...

J'espère...

Oui. — Mais tu hais donc bien ces sujets si hardis Qui condamnèrent Charte?...

LADT FRANCIS,

Ah ! qu'ils soient tous maudits I

Tous?

LADT FRANCIS.

Oui, tousI

CROMWELL^ à part.

Quoi I frappé dans ma propre famille !

Quoi ! trahi par mon fils et maudit par ma fille I

LADT FRANCIS.

Que chacun d'eux ressemble à Caïn le banni I

CROMWELL, à part.

Implacable innocence ! — On me croit impuni ! Ma fille la plus chère et la dernière née Semble une conscience à mes pas acharnée.

La candeur d'une enfant , son œil naïf, sa voix , Font trembler ce Cromwell , l'épouvante des rois î
Devant sa pureté toute ma force expire.

Dois-je perêévérer? — Dois-je saisir l'empire? Prosterné sous le trône où je serais assis ,

tu OROMWELL.

Le monde se tairait : -^ mais que dirait Francis? Que dirait son regard , doux comme bb parole « Et qui m'enchanté encore alors qu'il me désolé? Chère enfant ! que son cœur saurait avec effroi Que je suis régicide , et que j'ose être roi ! Dans sa province obscure il faut qu'on la ^envoie. Au but de mon destin sacrifions ma joie , Privons mes derniers ans de ses soins que j'aimais. N'attristons pas surtout , ne détrompons jamais Le seul être qui m'aime encôr sans ma puissance , Et danii le tnotide entier croie â moh innocence ! Ange heureux! que mon sort ne touche pas au sien ! II le faut : soyons roi sans qu'elle en sache rien.

Haut à Francis, Conserve ce cœur pur! je t'aime ainsi, ma fille!

Il iort.

LADY FRANCIS^ {• mivttnt du regard.

Qu'a-t-^ll ? C'est dans ses yeux une larme qui brille ! Bon pèrel tl m'aime
taatl

Entrent dame Guggligoy et lord RochéH&t,

SCÈNE VL

LADY FRANCIS, LORD ROCH ESTER , M1I8 GUaGLIGOY.

DAME GUGGLIGOY , à Rockester au fond du théâtre.

Elle est seule , venez I

LORD ROCHBSTBR^ à part.

Que d'attributs le diable aux doublons a donnés! J'ai, grâce à leur pouvoir, su rendre moins austères Une duègue damnée et de saints mousquetaires. La duôguc a cédé vile, et je croyais d'abord Moins tendres ces soldats, piliers du Mont-Thabor; Bah ! dès qu'un peu d'or touche à ces dragons-apôtres , Ces têtes-rondes-là tournent mieux que les autres ! — Ils sont las de Cromwell qui les tient asservis. —

ACTE II^f, SCÈNE VI

J'ai déjà vers Ormond dépêché cet avis , Que la porte du Parc ce soir sera livrée.

Maintenant, — à Francis ! j'en ai l'âme enivrée, Mais j'ai pour réussir des secrets souverains, Je puis semer à flots doublons d'or et quatrains I Tentons l'occasion !

Il s'avance vers lady Francis, qui ne le voit pas et semble concentrée dans une profonde rêverie.

DAME GUGGLiGOY^ regardant une bourse qu'elle cache
dans sa main.

Assez ronde est la soàime * A part, regardant Rochester.

Il est vraiment joli , ce jeune gentilhomme ! Se déguiser ainsi , tout braver par amour!

À cet âge ils sont fous. Hélas 1 chacun son tour! Oui, c'est ainsi qu'eût fait sire Âmadis de Gaule. — Pourtant, dois-je permettre? . . Est-ce bien là mon rôle? Et puis, ce chevalier n'a pas un mot pour moi ; De l'argent , voilà tout.

—

Elle arrête Roclkesier qui sembck sur le point d'aborder

Francis.

Bas.

Monsieur, un Instant!

LOtiD ftOGRBSTSR, 10 détoumont.

Quoi?

DAME GUGGLiGOY^ V entraînant à Vautre eoin du théâtre. Un instant

1

LOHD ROCHESTER.

Quoi?

DAME GUGGLiGOY^ lui souriant.

N*a-t-on rien de plus à me dire?

LORD ROCHESTER

Eh ! la bourse était lourde et doit pourtant suffire.

DAME OUGGLIGOY> à part.

Pourvu qu'il n'aille pas m'humilier encor Avec ses doublons...

LORD ROCHESTER, mettant la main sur ses poches

videSf à part.

Diable 1 — Allons , je n'ai plus d'or,

Plus le son ! — Prenons-la par le faible des vieilles, Et de quelques douceurs chatouillons ses oreilles.

Hé ! qui pourrait tarir à parler avec vous !

Ah! sans le soin pressant qui m'amène...

DAME GITGGUGOY, reculant

Tout doux !

Vous me flattez.

LORD ROCH^STER

Non pas. Mais, hélas! le temps presse.

// fait un pas vers Francis : elle le retient.

DAME GUGGLIGOY.

Je le vois, vous n'avez d'yeux que pour ma maîtresse.

LORD ROGHESTER.

Ah! vous êtes charmante , et s'il fallait choisir...

A part.

Va-t-elle à ses côtés me faire ici mpisir?

DAME GUGGLIGOY, à part.

Il a bon goût. Je vaux d'être encor regardée

Quand je me suis un peu d'avance accommodée.

Au fait , je ne suis pas si digne de dédain

Quand j'ai ma jupe rose et mon vertugadin.

Mes lacs d'amour, mes bras garnis de belles manches,

Et mes deux tonnelets ajustés sur les baoches !

Haut, Vous trouvez? —

LORD ROGHESTER^ se tournant vers Francis, Mais souffrez...

DAME GUGGLIGOY, le retenant.

Monsieur, j'ai du remord.

Ma charge est de garder la fille de Mylord.

LORD ROCHESTER

Vos yeux auraient rendu , Madame , en leur bel âge , Galaor infidèle, Ès-plandian volage.

DAME GUGGLIGOY, le retenant toujours.

Je suis coupable. On peut vous surprendre d'ailleurs.

LORD ROCHESTER.

Sir Pfindarus de Troie eût porté vos couleurs.

ACTE III, SCÈNE VI

DAME GUGGLIGOY, à part.

Il parle dans le grand !

LORD ROGHESTER, à part.

Sommes-nous ridicules Tous les deux !

DAME GUGGLIGOY.

Je vous jure , il me vient des scrupules , Et j'ai mille frissons dont je me sens glacer. Elle prend les mains de Rochester.

LORD ROCHESTER

Vos mains sont un velours.

A part.

Ah ! faut-il dépenser Pour cette vieille folle , aux griffes desséchées, Tout ce qu'ont les amours de choses recherchées ! Que me restera-t-il pour Francis?

DAME GUGGLIGOY.

Laissez-moi.

LORD ROCHESTER

Mars eût quitté Vénus s'il eût vu Guggligoy.

DAME GUGGLIGOY, à part.

C'est suffocant. Vraiment, dirait-on pas qu'il m'aime?

Haut.

Je ne veux qu'un mari qui me parle de même.

LORD ROCHESTER^ à part.

Elle veut un mari : je plaindrai celui-là !

Mais pour être flattée elle va rester là , la vieille têtue, et qui n'aurait d'émulés Qu'en Espagne , pays des duègnes et des mules !

DAME GUGGLIGOY.

Monsieur, vous qui semblez être un homme de goût , Dites-moi franchement...

LORD ROCHESTER, à part.

Encor! le sang me bout.

DAME GUGGLIGOY, lui montrant Francis.

Qu ont donc pour vous charmer ces jeunes éventées ?.

LORD ROCHESTER

Mais...

DAME GUGCLIGOY.

En quoi vos ardeurs en sont-elles tentées? Quel attrait voyei-vous à l'air de ces minois ?

LOftD ROGHESTeA, à part.

Vraiment ! avec son teint de mandarin chinois I

DAME GUGGLIGOT.

Elles ont la jeunesse, oui : c'est n'avoir au reste Que la beauté du diable.

LORD BOGHBSTER, à part.

Et toi sa laideur. — Peste !

Quel moyen prendre , ô ciel , pour m'en débarrasser ?

Haut.

Laissez-moi deux instants avec Francis causer. Après cet entretien , mon cher Bouton-<ie-Rosef Ma foi de chevalier vous promet quelque chose , Oui, quelque chose... dont vous ne vous doutez pas.

A part.

Une entrée à Bedlam.

DAME GUGQLIGOT.

Soit. Je reste à deux pa^.

LORD ROQHESTER , respirant.

Enfin!...

DAME GUGGLIGOY.

Soyez discret. — Surtout , quoi qu'il arrive , Ne me nommez jamais : on me brûlerait vive.

LORD ROGHBSTER.

Soyez tranquille, — Allez vous promener un peu. .

A part , et la regardant sortir.

Certe, elle a les os secs à faire un très-bon feu!

ACTE in, SÇÈ;NE VII

D'ai)ord tournons la place avant de l'attaquer. Une fille est un fort, j'ai pu le remarquer.

Les clins d'yeux qu'on lui fait, la mise recherchée» Les petits soinsvles mots galants, sont la tranchée Qui s'avance en zigzag ; la déclaration , C'est l'assaut ; le quatrain, *- capitulation t Je ne puis suivre ici les règles ordinaires.

Ainsi brusquons un peu tous les préliminaires.

// s'avance vers Francis,

Haut en s'inclinant,

Miss...Mylady!... —

LADY FiiANGis, 88 reiowmant d'un air étonné.

Monsieur ?

LORD RoCHESTBR, à part.

Son regard m'interdit.

LADT FRANCIS, avec UH sourtre.

Ah! c'est le chapelain !...

LORD ROCHBSTBR, à part.

Accoutrement maudit !

J'ai beau prendre les airs les plus coquets du monde, Elle ne voit en moi qu'un pédant tête-ronde!

Saint homme , donnez-moi la bénédiction.

Quel texte m*allez-vous prêcher?

LORD ROCHESTÈR.

La passion.

LADY FRANCIS

J'ai le coeur bien touché du zèle qui vous presse. Vous voyez devant vous une humble pécheresse , Mon père.

LORD ROCHESTER , à part.

Son père I ah I n'aî-je rien de suspect?

lâtU, Ma fille l... écoutez-moi.

LADY FRANcTs.

J'écoute avec respect.

LORD ROCHESTER, à part.

Suis-je assez malheureux d'avoir* l'air respectable !

Haut, Ma fille l... écoutez-moi. — Ce n'est pas charitable D'épandre autour de vous des ravages affreux !

LADY FRANCIS, étimnée.

Moi?

LORD ROGHESTER^ poursuivait.

L'un de vos regards, seul, fait cent malheureux.

Vous vous trompez I

LORD ROCHESTER

Oh non !

LADY FRANCIS

Mais quels sont donc mes crimes?

LORD ROCHESTER

Vous avez sous les yeux une de vos victimes.

LADY FRANCIS

Vous ? que vous ai-je fait? Si j'ai vers vous des torts, Je cours prier mon père 1 . . .

LORD ROCHESTER, V arrêtant.

Ah ! soyez sans remords.

Des maux que vous causez vous êtes innocente.

LADY FRANCIS

Je ne vous comprends pas.

LORD ROCHESTER

Candeur intéressante !

LADY FRANCIS

Mais si je vous ai fait du mal sans le savoir. Je veux le réparer...

LORD ROCHESTER , mettant la main sur son cœur.

Ah!...

LADY FRANCIS

C'est même un devoir.

Qu'entends-je? A mes désirs seriez-vous exorable? Vous me comblez de joie, ô princesse adorable ! Il cherche à presser la main de Francis qui recule.

LADY FRANCIS

Je ne suis point princesse. . On n'adore que Dieu... — Vous m'effrayez!...

Elle veut se retirer.

ACTE m, SCÈNE VII

LORD ROGHESTER, kt retenant par sa robe.

Francis, ne me dis pas adieu !

LADY FRANCIS.

Il me tutoie !

S'approchant de Rochester (Tun air de compassion. A-t-il la tête un peu malade?

LORD ROCHESTER

Non, mais le cœur.

LADY FRANCIS

Pauvre homme !

LORD ROGHESTER, à part.

Essayons l'escalade.

Elle a l'air de me plaindre, et l'amour n'est pas loin.

Haut.

Hal rendez-moi la vie!

Oui, vous auriez besoin D'un médecin. Vraiment, il a la fièvre chaude!

LORD ROGHESTER.

Voilà quatre ans bientôt qu'autour de vous je rôde.

A part.

Mentons, cela fait bien!

LADY FRANCIS

Que voulez-vous?

LORD ROCHESTER

Mourir I Vos yeux qui m'ont blessé me pourraient seuls guérir,

LADY FRANCIS, reculant toujours.

Il iné fait vraiment peur !

LORD ROCHESTER, à part.

C'est flatteur ! »

Haut et joignant les mains d'un air suppliant.

ma reine 1 Mon tout! ma déité! ma nymphe ! ma sirène!

LADY FRANCIS, effrayée.

Qu'est-ce que tous ces noms? je m'appelle Francis.

LORD ROCHESTER

Ah ! princesse ! pour vous je brûle et je transis 1 Sous ce déguisement
l'amour vers vous me guide ;

230 CBOMWETL.

Je suis un chevalier, et non pas un druide.

Que n'ai-je à vous offrir le sceptre des Indous ! Serez-vous aussi dure, avec des yeux si doux, Pour un amour si tendre et qui de douze ans date. Que la prêtresse Opbis le fut pour Tindate?

J'eusse franchi l'Asie au bruit de vos appas. Cruelle ! vous fuyez, vous ne répondez pas.

Je Ynis aller mourir de l'amour qui m'opprime. Mais non, dites un mot, ma charmante tigresse, Un mot, et vous serez, pour votre heureux sujet. Du plus constant amour le plus céleste objet !

LADY FRANCES, ouvrant de grands yeux étonnés. Que dit-il donc?

LORD ROCHESTER, à part.

Fort bien. Elle reste en extase.

Je le crois! ma harangue est presque phrase à phrase Prise dans Ibrahim ou Vitlustre Bassa, Comme le Turc Lysandre à Zulmis l'adressa.

C'est du Soudéri pur! —Continuons.

Haut.

Ingrate ! Retenant Francis, qui paraît encore vouloir se retirer. Ah! restez, ou je vais me noyer dans l'Euphrate !

LADY FRANCIS, riant.

Dans l'Euphrate ?

LORD ROCHESTER.

Ou plutôt suivez votre dessein.

Oui, prenez cette épée, et percez-m'en le sein!... H porte la main à son côté comme pour chercher son épée .

A part.

Point d'épée I . . . Ah î . . . comment faire, avec ce costume. Semblant de se tuer, comme c'est la coutume "^^ Le moyen de poursuivre un entretien galant? — Mais à défaut du fer, le quatrain?... excellent! Si je ne la fléchis, je veux que Dieu-me damne I

Écoutez votre esclave, ô divîne Mandane, Lui présentant unparchemin roulé, noué d'unruban rose. Ce papier de mon cœur vous fera le tableau.

ACTE III, SCÈNE VIII. Itâi

Il eût été détruit par la flamme ou par Teau, Si mon feu n'eût séché mes pleurs, et si, Madame, Mes larmes à leur tour' n'eussent éteint ma flemme! Prenez, lisez, jugez de mon amour ardent 1

Il se précipite aux genoux de lady Francis.

LADT FRANCIS, jetant à terre le parchemin et reculant
avec dignité.

Je vous comprends, Monsieur. Vous êtes impudent ! Vous osez chez mon père ainsi vous introduire !

LORD ROCHESTER, à part.

La petite n'est pas très-facile à séduire.

LADY FRANCIS

Levez-vous, ou j'appelle!

LORD ROCHESTER, toujours à genoux.

Ah ! je reste à vos pieds ! . . .

LADY FRANCIS

Vos insolents propos seraient trop expiés Si...

SCÈNE VIII

LES UÂME8, CROMWELL.

CROMwELL, apercevant Rochester aux genoux de Francis. Par quel hasard, maître, aux genoux de ma fille? LORD ROCHESTER, atterré et sans cfuinger de posture,

à part.

Dieu! Cromwell! Je suis mort! Pour une peccadille C'est dur d'être pendu! Pris en délit flagrant! Il n'aura pas pour moi de châtiment trop grand I

Fort bien, mon chapelain !

LADY FRANCIS, à part.

Il faut de l'indulgence C'est un fou !

CROMWSSL) à Rùchestéf consterné.

Vous avez compté sans ma vengeance !

LADY FRANCIS, à part.

Mon père le tûrait, le pauvro malheureux !

232 CROMWCLL.

Ce drôle ! de ma filie il ose être amoureux ! Et mon Eve écoutait sa langue de vipère !

Quoi I Francis ! vous souffrez ! . . .

LAD Y FRANCIS, avec embafTctë.

Pardonnez-moi, mon père, Mylord; ce n'est pas moi dont Monsieur me parlait.

De qui vous parlait-il à genoux, s'il vous plaît?

Monsieur, qui m'implorait de couronner ses flammes, Me demandait la main de Tune de mes femmes.

LORD ROGHESTER, à part, \$6 relevùtit étonné.

Que dit-elle ?

Et de qui?

LADY FRANCIS, souriant.

De dame Guggligoy.

LORD ROCHESTER, à part,

Ab! la traîtresse!

CROMWELL^ radouci.

Alors, c'est autre chose.

LORD ROCHESTER, à part.

Quoi?

La duègne ou la potence I en cette crise extrême. Que ne me laissait-elle au moins choisir moi-même I

CROMWELL, à Rochester, Pourquoi ne point parler tout de suite, mon cher? Puisqu'il vous reste encor dos penchants pour la chair. . .

LORD ROCHESTER, à part.

Chair ! une peau collée à des os faits en duègne ?

On vous satisfera. Je hais que Ton me craigne. Je suis content de vous : je pourrai vous donner Votre belle.

LORD ROGHESTER, à part.

Ma belle! un vieux spectre à damner !

Un corps à rebuter les bêtes carnassières ! Une figure à faire avorter des sorcières !

SCÈNE IX

LES BIÂL^ES, DAME GUGGLIGOY.

DAME GUGGLIGOY, effrayée, à part.

Le père et nos amants ensemble !

Tout est perdu.

CROMWELL, apercevant dame GtAggligoy.

C'est vous, bonne dame!

DAME GUGGLIGOTy à part.

Je tremble !

On vous réclame ici.

DAME GUGGLIGOY, interdite.

Moi, Mylord?...

Vous saviez L'amour du chapelain ?

DAME GUGGLIGOY, à part.

Grand Dieu !

Vous l'approuviez?

DAME GUGGUGOY.

Jesavais?... J'approuvais*?... moi, Mylord? Jevousjure...

A part.

Mais il m'a donc trahi!... Ah! le petit parjure!

Il est aise de voir^ à son air conelomé, Qu'un malheur...

Je sais tout.

DAME GUGGLIGOY, à part.

Je Ta vais deviné.

Une pause. — Dame Guggligoy paraît pétrifiée. Francis considère en souriant Rochester, qui promène des yeux désappointée de la jeune fille à la duègne.

LORD ROCHESTER, à part.

Ah ! la transition est imprévue et rude !

DAME GUGGLIGOY, se jetant aux pieds de Cromwell. Grâce pour moi, Mylord ! grâce !...

CROMWELL, se détournant.

Elle fait la prude !

// lui fait signe de se relever.

— Ça, maître Obededom es-tu de nos bons amis.

Et n'a rien dans le cœur qui ne soit très permis.

DAME GUGGLIGOY.

Peut-il donc aspirer à la beauté qu'il aime ?

CROMWELL.

Qu'aime-t-il de si haut déjà ? Vous ?

DAME GUGGLIGOY.

Moi !

CROMWELL.

Vous-même.

Demandez-lui plutôt*

A Rochester

N'est-il pas vrai ? Parlez. LORD ROCHESTER, embarrassé.

Je conviens...

DAME QCGGLtGOY.

C est pour moi, vraiment, que vous brûlez?

LORD ROCHESTER, à part.

Oui^ si J'étais retiferl —

Haut, Madamo...

Allons, mon maîtr&I

i> .»^t^,„JilPg^B^i»^l"^ . W I S.IV.II II

ACTE lû, âCÈLÉ IX

Laissez dans tout son fen votre &motir apparaître. Je le permets. ConteZ à dame Guggligoy Qu'à ma fille à genoux vous la demandiez...

DAME GUGGLIGOY.

Moi!

A Bochester ébahi»

C'est donc pour cela?.». Mais c'est chose abominable ! Sans mon aveu!...

LORD ftoctiËSTER, jetant un coup d'œil de reproche sur

Prancii qui rit.

Je suis sans doute impardonnable !

A dame GuggHgoy,

Madame!...

DAAIB ÔtfâOtjfoOY»

Audacieux ! redoutez mcm courroux !

LORD ROGHE^tÈh, â part.

Avec ses cheveux gris qui jadis étaiehl rH)tili I

DAME GUGGLIGOY, Û part.

Mais c'est qu'il est charmatit!

Haïtt*

Donc, petit téméraire^ Vous m'aimez!

f LORD ROCHESTER.

Je ne puis vous dire le contraire.

A part.

Wilmot, que ta mine amusera le Roi Entre lady Seymour et dame Guggligoy!

DAME GUGGLIGOY.

Vous m*aîmez?

LORD ROCHESTER, Û part.

Si Cromw^ell ne pouvait nous entendre !

Mais sous peine de mort il fatit que je sois tendre.

Haut, Je vous aime I

DAME GUGGLIGOY, minaudant.

C'est fort !

LORD BOCHESTER.

J'en conviens.

DAME GUGGLIGOY.

Vous cherchez A m*épouser?

LORD ROCiïESTER, SB mordant les lèvres, à part. Voilà!...

Haut avec embarras.

Je ne dis pas...

DAME GUGGLiGOY, indignée de son hésitation.

Sachez Que l'honneur... Quel affront! concupiscence infâme!

EUE pleure,

CROMWELL, à Rochester,

Mais apaisez-la donc. Vous la vouliez pour femme l...

LORD ROGHESTBR, à part.

Ah!...

Haut à dame Gugyligoy.

Consentez...

A part.

Vieux cuir, dans les sabbats roussi !

DAME GUGGLIGOY, soupirant et baissant ks yeux. Je m'exécute! Elle lui tend une main noire qu'il prend avec dégoût,

LORD ROCHESTER, à part.

Et moi, je m'exécute aussi!

DAME GUGGLIGOY.

Je suis bonne, et consens que l'insolent m'embrasse.

LORD ROCHESTER, à part.

Une faveur ! — Je veux la potence et ma grâce î

Dame Guggligoy lui présente une joue sur laquelle il se résigne à déposer une grimace et un baiser.

DAME GUGGLIGOY.

Je VOUS permets encor l'autre joue.

LORD ROCHESTER

Ah ! merci !

DAME GUGGLIGOY.

Vous me boudez?

LORD ROCHESTER

Hé non !

ACTE III, SCÈNE IX

Point de scandale ici.

Il faut vous marier. — Ça, terminons Taffaire. Votre bonheur n'est pas de ceux que Ton diffère. Je vais vous contenter tous les deux sur-le-champ.

LORD ROCHBSTER.

Mais...

L'amour est pressé Je le sais. C'est touchant! Hé! quelqu'un!

Entrent trois mousquetaires,

LORD ROCHESTER, à part.

Qui croirait que je suis à la noce?

CROMWELL, au chef des mousquetaires.

Dis à Cham Biblechan, Tun des voyants d'Ecosse, Qu'il marie à l'instant, sur le livre de foi, Messire Obededom et dame Guggligoy.

A Rochester et à dame Guggligoy,

Sufvez-les.

A Rochester.

Comme vous Cham est anabaptiste !

LORD ROCHESTER, s'inclinant avec dépit, à part.

Charmannte attention !

Je vous sais dogmatiste!

LADY FRANCIS, souriant et regardant de côté Rochester,
qui la salue.

Comme il est attrapé !

LORD ROCHESTER, à part.

Quel tour m'a joué là Cette Francis! — Je l'aime encor comme cela.

De ruse et de candeur j'adore ce mélange, Sa malice d'enfant, jointe à sa bonté d'ange. M'arracher à son père ! à sa duègne m'unir !

Trouver, en me sauvant, moyen de me punir!

DAME GUGGLIGOY, à Rochester, Venez donc, mon amour. Vous restez immobile 1

LORD ROCHESTER, soupirant, à part.

Dans l'enfer de l'hymen suivons cette sibylle ! Il sort avec dame Guggligoy et les mousquetaires.

CROMWRLL, à lady Francis, Je vous laisse. Je vais écouter un sermon De Lockyer, sur Rome et les prêtres d'Ammon.

Il sort.

SCENE X

Lady FRANCIS, seule.

Mon pauvre chevalier faisait triste figure.

Oui. — La punition est peut-être un peu dure. Se marier ainsi, sans trop savoir pourquoi, Et tourner ses yeux doux sur dame Guggligoy I C'est mal : je me repens. — Mais pouvais-je mieux faire? Certes, mon père encore eût été plus sévère.

Apercevant le parchemin rouU qui est resté à terre.

Mais voilà son billet!... — Que m'écrivait-il doncî^-* Je ne le lirai point !

Elle regarde le parchemin d'un œil d'envie et de curiosité.

Mais quoi, pas de pardon?

Pas de pitié?... — Voyons : je le lirais?... Qu'importe ! Sauf à le replacer ensuite de la sorte!... — Je lui dois de le lire : il est assez puni I

Elle se précipite sur le parcheminj.le dénoue et le déroule.

S*arrétant.

Lirai-je? Est-ce mal faire? — Eh non 1 tout est fini D'ailleurs.— Lisons,..

EUe lit.

« Mylofd. » Mylord! quelhommeétrengé!

Il m'appelait princesse, objet, nymphe, reine, ange; Il m'appelle à présent Mylord !— Fou 1

Continuant de lire.

—«Tout va bien!...»

— Il écrit comme il parle, à n*y comprendre rien 1

Tout vabien !— Quoi ?— Suivons t—

* Lisant.

« Ce soir, à minuit même.

ACTE III, SCÈNE XL 2J

» A la porte du parc présentez- vous... » — Il m'aime; Voulait-il m'enlever?... —

LisafU.

« Tout le poste est séduit. . . » — Cost cela. — L'insolent doutait d'être éconduiti —

Lisant,

« Lemot d'ordre est donné. Succès sur... » — ^^ Trop modeste l

Continuant,

« ...Vous leur direz COLOGNE: ils répondront le reste... » — Moins clair.

—

• # ' Lisant.

« Vous pourrez, grâce à leur concours ami,

Ici sa voix prend un accent de terreur.

» Saisir enfin Cromwell, par mes soins endormi ! » Le chapelain du diable ! ...» Ah ! que viens-je de lire ? Sur mes yeux effrayés quel bandeau se déchire ! C'est à mon père seul qu'en veut ce scélérat 1

Examinant le papier avec attention.

Voici l'adresse : « A Bloum, au Strand, hôtel du Rat. » Le traître m'a remis ce billet par méprise.

Avertissons mon père. Infernale entreprise! — On vient. Hâtons-nous. C'est peut-être l'assassin.

Elle s'enfuit précipitamment emportant le parchemin.

Entre Davencmt.

SCÈNE XL

DAVENANT, puis lord ROCHESTER.

DAVENANT) Seuk

Le Protecteur me fait venir : — pour quel dessein ? Bah !... rien d'inquiétant ! curiosité pure !

Entre Rochester,

DAVENANT, apercevant Rochester.

Mais quel est ce cafard ? — Dieu ! la bonne Ogure ! Uti saint ? quelque hurleur puritain ?

240 CŏOMWELL.

LORD ROCHESTER, à part et sans voir Davenant.

Maintenant, C'est donc fait ! me voilà marié ! . . . —

Ils*avance sur le devant du théâtre et reconnaît Davenant.

Davenant!

DAVENANT, à part.

Il sait mon nom!

Haut.

Monsieur. . . — ^Mais. . . je crois reconnaître . . . Mylord Rochester !

LORD ROCHESTER

Chut!

Ils se serrent la main.

Vous vous masquez en rnatU^.

Fussiez-vous marié, votre femme, vraiment, Ne vous connaîtrait pas sous ce déguisement ! LORD ROCHESTER, soupironnent, à part.

Plût au Ciel 1 — ,.

Haut.

Davenant, pas de plaisanterie.

DAVENANT

C'est la première fois que votre seigneurie Pour rire des maris se veut faire prier.

LORD ROCHESTER , à part,

Hè! peut-on à la fois rire et se marier?

Je Ty voudrais voir, lui I

Haut.

Brisons là. — Cher poète.

Par quel hasard chez nous? Votre aspect m'inquieie.

DAVENANT, riant. Chez nous! Mais c'est parler en toute liberté! Mylord dans cet enfer s'est vite acclimaté.

Rassurez-vous d'ailleurs. Cromwell a cet usage De me mander toujours au retour d'un voyage.

Comment vous trouvez-vous avec lui?

LORD ROCHESTER

Moi? très-bien.

Protégé par Milton, Cromwell me veut du bien, Et de mille faveurs me comble à sa manière.

ACTE III, SCÈNE XI

A part.

Je Taurais dispensé même de la dernière.

Haut,

Au reste, vous savez? je suis à temps venu.

Un traître, dans nos rangs espion inconnu ,

Lui disait tout; mais, grâce à mon adresse extrême,

Ormond se cache au Strand, et moi chezCromwell même.

DAVENANT

Lâche espion 1 Willis eût voulu Tégorcher !

C'est lui que nous avons chargé de le chercher.

LORD ROCHESTER

Par bonheur, nous tenions prête la contre-mine.

Montrant sa veste, J'ai votre fiole ici... — Ce soir tout se termine.

©AVENANT

Cromwell ne sait donc rien de ce complot hardi?

Non. Nous n'étions que trois quand nous l'avons ourdi.

DAVENANT

La garde est subornée ?

LORD ROCHESTER

Oui.

DAVENANT

C'était difficile.

LORD ROCHESTER

L'esprit puritain meurt : l'or rend un saint docile.

DAVENANT

NoU n'a pas de soupçons sur moi? Vous croyez?

LORD ROCHESTER

Non.

Vous seriez arrêté s'il avait votre nom.

2U CaOMWkXL.

SCÈNE XII

DAVENANT, i.o»d ROCHESTER, dame GUGGLIGOY.

DAME GUGGLI6oT, à Rochestef.

Hé bien, Monsieur? Déjà fuyez-vous votre amante?

DAVENANT, Teculant.

A qui donc en veut^Ue?

DAME 6C6GLI6oT, à Rockêiter,

Héias! je me lamente, J'appelle» je laoguis, ie pleure, je me meur», Je pousse à fendre un roc de dolentes clameurs, Et vous ne venez pas 1 Ah ! pauvre délaissée 1 Quoi, déjà votre ardeur est-elle donc passée? Voyez mes pleurs! voyez! mon cœur en eau se fond.

LORD iioCHESTKR, ditowmant les ymx, à part.

Ahl l'horrible grimace!... — Est-ce triste ou bouffon?

Bas à Davencmt m hn montrant la GvggHffoy.

Qu'en dites-vous?

DAVENANT, de même.

Quel est ce spectre?

LORD ROCHESTER, toujours bas,

C'est ma femme.

DAVENANT, fiant.

Votre femme?

LORD ROCHESTER

Oui, d'honneur ! Vite un épithète ! Mon poète !

DAVENANT

Mylord veut rire?

LORD ROCHESTER

Non, pardieu !

Rien n'est moins drôle.

DAME GUGGLIGOY.

Traître ! et vos serments de fou !

DAVENANT, bas à lord Rochester.

La maîtresse en son genre est vraiment peu commune. Je vous fais compliment de la bonne fortune.

ACTE III, SCÈNE XII

LORD ROCHESTER, bas à Davenant.

Bonne fortune ! C'est ma femme, et rien de plus ! Vous me faites affront !

DAME GUGGLIGOY.

Mes pleurs sont superflus.

Il ne m'écoute pas !

DAVfîNîîNt, bas à lord Rochester,

Tandis qu'elle radote , Expliquez-moi...

LORD ROCHBSTBR, bos à DûV^iOnt.

Gromwell me la donne, et la dote; Le tout par bonté.

DAME GUGGLiGOY, le tirant par la manche.

Quoi ! mon cher mari !

DAVBNANT, 6o8 à lord Roch^tev qui cherche à repousser

damé Guggligoy,

Comment?...

LORD ROCHESTER, bos à Davenont.

Je vous dirai cela. Sachez pour le moment Qu'à bon droit de ce nom la sibylle m'appelle. C'est fait. Un corps-de-garde a servi de chapelle; Un tambour d'un sermon nous a gratifiés ; Et c'est un caporal qui nous a mariés.

Je tremblais à la fin que la loi martiale Ne fit du lit du camp la couche nuptiale. — Heureusement 1...

DAVENANT, riant.

J'aurais voulu voir pour ma part La duègne et l'aumônier conjoints par un soudard !

LORD ROCHESTER, baS.

C'est ainsi que chez nous la chose se pratique.

DAVÉNANT.

Hé mais! pour dénouer une œuvre dramatique, Ces mariages-là sont commodes, vraiment Un caporal unit la belle avec l'amant; Tout est dit.

DAMB OUGGLIGOY) aignmmt.

De qui donc parlez- vous à voix basse?

Il me fuitl -^ Fallait-il qu'à ce point je tombasse,

244 CROMWELL.

Moi qui ne suis point ma4 , et garde en très-bon or Deux cents vieux jacobus, qui sont tout neufs encor!

DAVENANT, à Rochester, Peste! mais ce parti vaut bien des héritières! Deux cents vieux jacobus, et trois dents presque entières!

DAME GiTGGLiGOY, à Rochester.

Vous qui me prodiguez tant de charnants propos... '

LORD ROCHESTER, à Davenant, Elle a rêvé cela. —

A dame Guggligoy,

Laissez-nous en repos.

Dieu vous damne!

Il la repousse,

DAHE GUGGLIGOY.

Ils sont tous les mêmes, ces infâmes !

Tendres pour leur amante, et durs avec leurs femmes. Des chats avant la noce, et des tigres après !

à Rochester.

Quoi ! barbare ! changer nos myrtes en cyprès, Laisser ta jeune épouse !

LORD ROCHESTER

Ah! vieille aventurière!

Si le diable était mort, tu serais sa douairière.

DAME GUGGLIGOY.

Pour un saint, quel langage !

LORD ROCHESTER, à part.

A propos, j'oubliais!...

Haut,

femme! j'ai fait vœu...

A part.

Prenons notre air niais.

Haut,

De chasteté.

DAME 6UGGLIGoT.

Gomment !

LORD ROCHESTER , baissant les yeux.

Vainement vous me dites :

« Dormez avec moi ! ...» ^ Point de voluptés maudites 1

ACTE III, SCÈNE XII. 24.i

DAHE GUGGLIGOT.

Me chasser sans pitié hors du lit conjugal I

LORD ROGHESTBR.

Madame, restez-y : cela m'est fort égal.

C'est moi seul que j'en veux chasser.

DAME GUGGLIGOY, fufieUSE,

Âhl quel outrage!

Serpent ! monstre ! perfide I aspic l tiens, crains ma rage.

LORD ROGHESTBR, Veculant,

Gare à mes yeux : la fée a les ongles crochus 1,

DAME GiJGGLiGOY, pleurant Puisque les droits d*époux enfin te sont échus.

LORD ROGHESTER.

Ah 1 mon Dieu !

DAME GUGGLIGOY.

Quelle glace à tes flammes succède ?

Pourquoi me fuir? Quel est le démon qui fobsède?

LORD ROGHESTER.

Vous me le demandez l

DAME GUGGLIGOT.

Près de moi viens t'asseoir.

Je m'attache à toi !

LORD ROGHESTER, 8*enfuyant.

Ciel I que ferai-je ce soir?

// sort,

DAME GUGGLIGOT, le poursutvant.

Ingrat !

Elle sort.

DAVENANT, Seul,

Il hausse les épaules.

Wilmot est fou. Quelle est cette algarade?

Avec la tragédie unir la mascarade 1

Il s'avance au fond du théâtre en les suivant des yeux.

Entre Cromtvell,

24B CftOMWELL.

DAVENANT, CROMWELL

Gà0HWf1Lt) k parchemin de Rochester à la main, sans

voir Davmant et mns en itre dm.

Encore un nouveau piège.». --^ où j'ai failli tomber ! Dans mon propre palais ils m'allaien(dérober. A forcé de folie, ils triomphaient peut-être. Sans ma fille,*— uneenfantl^les rois perdaient leur maître! Insolents, sans combattre à la f^ce du ciel , Venir, dans Londres même, — escamoter Cromweli 1 Gomment prévoir ce coup d'audace et de délire , A moins d'être insensé comme eux? — J'ai beau relire Ce billet, je n*y vois qu'un avis imparfait. — Heureusement pour moi qu'ils sont fous tout à fait. Là, courtiser la fille en détrônant le père! Tendre un piège au lion jusque dans son repâi^ , Et jouer sous sa griffe avec dès lionceaux !

S'ils n'étaient pas si fous, on les croirait plus sots. « — Le Chapelain du Diable ! . . . » — Ah ! tête à double face ! Donc cet Obededom n'est un saint qu'en grimace ! Quel est-»il? c'est un chef des maudits cavaliers. Qui? — Wilmot Rochester ou Buckingham Williers? Galant avec Francis, près de moi bon apôtre.

Ce doit être Wilmot ou Williers, l'un ou l'autre. — Mes soldats sont séduits! je ne suis plus aimé. — Nous verrons : — j'ai déjà mon projet tout formé. Seulement, à l'appât pour mieux les faire mordre. J'ai regret de n'avoir

que moitié du mot d'ordre. Enfin !i.é ^ J'attends Ormond et les évêques!
Davenant revient sur le devant de la scène et aperçoit Cromwell

DAVENANT, à part.

C'est Cromwell !

Haut en s'indignant.

Mylord!...

■Mi

ACTE m, SCÈNE XIII

cromWéLL, mêt Wfl ait de être surpris û ^ ^ èablé.

Bon! vous vend« à t)iH)pOs, Monsieur Davenant !

DAYENANT, s' inclinant de nouveau.

Prêt à servir Son Altesse.

OROMWB1.E1, avec un sourire.

Logez-vous pas toujours chez votre mémoire bédiesse? A la Syène?

DAVENANTi

Oui, Mylord.

C'est un bon lieu.

Comment vous portez-vous) avec Taide de Dieu ?

&AVBNArfT) s'in^limant.

Fort bien

Vous feivez fait sans doute un bon voyage?

En êtes-vous content?

DA VENANT

Ouï, Myîord!

A part.

Verbiage !

CROLLWtiLL.

Voue aviez quelque but pour vous être absenté. D'affaire? — de plaisir?

DAfBNANT;

De santé.

De santé!

A part.

Je doute qu'elle soit par cas courses meilleure»

Haut,

C'est très-bien fait parfois de quitter sa dettietiré, Et de prendre un peu l'air. — Qu'avez-vous visité?

DAVENANT, aVBC embarras.

Mais... le nord de la Franco.. «

Ah I c'est bien limité On dit les bords du Rhin fort beaux. Toute ma vie.

J'ai de les parcourir conservé quelque envie. . Les avez-vous vus ?

DAVENANT, dont k troubU augmente.

Oui!

Je vous approuve fort.

Et sans doute aussi Trêve? et Mayence? et Francfort? — Cologne?...

DAVBNANT, à part.

Avec son air affable , il m'épouvante I Haut,

Oui, Mylord!...

CROMVTELL.

Âh! Cologne 1 une ville savante!

Pays de saint Bruno , de Corneille Agrippa.

DAVENANT, inquiet , à part.

Passons vitel...

Haut,

J'ai vu Brème, visité Spa...

Âh ! restons à Cologne ! —

Il voudrait être à Brème.

Haut,

L'université? c'est du siècle?...

DAVENANT

Quatorzième.

Pour un esprit lettré séjour intéressant, N'est-ce pas! vous aurez été voir en passant?...

DAVENANT , à part.

Dieu! saurait-il?...

HatAt,

Moi, rien ! quoi voir?...

La cathédrale.

On admire surtout la porte latérale.

L'avez-vous vue ?

ACTE III, SCÈNE XIII

D AVENANT , à part.

Il n'est instruit de rien du tout.

Haut.

Oui, Mylord; — mais Tensemble est d'assez mauvais goût.

CnOMWELI.

Mauvais goût! mauvais goût! c'est bien facile à dire. C'est un bel édifice, et qui vaut qu'on l'admire. Rien ne déparerait ce temple , quoiqu'ancien , S'il n'était pas souillé du culte égyptien. —

Après une pause.

Et vous n'avez rien vu de plus dans cette ville?

DA VENANT

Non , Mylord.

CROMWELL, souriant.

Pas rendu de visite civile , Par exemple, à certain Stuart?

DAVENANT, atterré , à part.

Coup imprévu.

Haut.

Je vous jure, Mylord, que je ne l'ai point vu.

Je sais à leurs serments les papistes fidèles î —

Mais dites-moi, — qui donc éteignit les chandelles? —

N'est-ce pas lord Mulgrave?

DAVENANT, à part.

Il sait tout !

Je vous croî,

Je sais que vous n'avez , d'honneur, pas vu le Roi. —

Vous avez un chapeau de forme singulière.

Excusez ma façon peut-être familière ;

Vous plairait-il, Monsieur, le changer pour le mien?

DAVENANT, à part.

Je s(uis trahi 1 —

Haut.

Mylord...

CROMWELL, lui arrochant son chapeau.

Donnez! Merci. — Il fouille précipitamment dans le chapeau, et en tire la

IKÔO CROMWKLL.

dépécie royale , qu'il déploie et lit avec avidité. — Il entrecoupe sa lecture d'eooclamations de triomphe.

Fort bien!

Le Chapelain du Diable est Rochester! — La chose Est fort bien arrangée. A merveille! — On suppose Qu'il n'est point malaisé de me fermer les yeux.
- On me trompe, on m*endort, on me prend : c'est au mieux.

A Davenant.

Rien ne doit égaler vos tragi-comédies

Si vos pièces, Monsieur, valent vos perfidies.

A Thurloë qui entre.

Thurloë, que Monsieur soit conduit à la Tour.

Thurloë sort, et revient accompagné de six mousquetaires puritains, au milieu desquels Davenant, consterné, se place sans résistance. CromweU le congédie avec un rire amer et ironique.

Charles vous a coiffé, je vous loge à mon tour. Le Ciel vous tienne en joie !

DAVENANT, à part.

dénoûment sinistre !

/ { sort avec les gardes.

THURLOE , à CromweU.

Mylord , le Parlement , auquel un saint ministre A fait, selon votre ordre, une exhortation, Apporte divers bills à votre sanction , Notamment THumble Adresse ou Loi qui vous confère La couronne.

GROMWELL.

Qu'il entre.

Thurloë sort.

Seul.

Ah I ténébreuse affhireî *— Par leur propre artifice il faut qu'ils soient perdus. Je veux les prendre eux-même aux rdts qu'ils m'ont tendus Il regarde tour à tour le parchemin de Rochester et le

message de Davenant.

Maintenant je tiens tout dans ma main ; —

ACTE 111, SCÈNE XIY

Faisant le geste de fermer violemment ses deux mains.

Il ne*resle Qu'à tout écraser I — Dieu pour nioi se manifeste. -^ Ah !
c'est le Parlement.

Le Parlement, conduit par Thurloë, entre en habit de cérémonie. A la tête des membres marche Voraieur, en robe, suivi des clercs du Parlement, précédé des sergents de la chambre, des mc^ssiers portant leursmasses et de l'huissier à la verge noire. *- Cromwell monte à son fauteuil protectoral, et le Parlement s* arrête gravement à quelques pas de lui, en dehors de la limite des tabourets,

SCÈNE XIV

CROMWELL, lkPARLEMENT, lecomtedbCARLISLE, WHITELOCKE,
STOUBE, THURLOE.

Sur un signe ék Cromwell, Carlisle et Thwrhë s*approeient du Protecteur.

CROMWELL, bas au comte de Carlisle.

Lord Carlisle ! arrêtez A r instant les soldats pour cette nuit postés A la porte du Parc.

Lord Carlisle s^incline et sort.

Bas à Thurloë en lui remettant le parchemin

de Rochester.

Porte ceci sur l'heure A Bloum, au Strand.

Désignant la suscription de la lettre.

Ici tu verras sa demeure.

Ou, pour que mes desseins soient encor mieux remplis^ Pour messenger
plutôt prends sir Richard Willis. Va! —

THURLOE prend le parchemin en s'incUnant Mylord, il suffit I

Il sort.

252 CROMWELL.

CROMWELL, à part.

* Ce nom de Bloum me voile

Le vieil Ormond , que va me livrer mon étoile 1

Il s'assied et se couvre.

Ahl...

Whitelocke et Stoupe se placent à ses côtés.

Haut,

Nous vous écoutons, Messieurs, présentement.

l'orateur du parlement, découvert et debout, ainsi

que tous les assistants, Mylord ! nous vous portons les bills du Parle-
ment. Votre Altesse verra, dans ce qu'il lui propose, A quel point nous ai-
mons la bonne vieille cause. Daignez sanctionner nos lois.

Nous allons voir.

L*ORATEUR, Se toumant vers. le derc, Ça, clerc du Parlement, faites
votre devoir.

LE QLBRC DU PARLEMENT, d'une voix haute et tenant ouvert le re-
gistre des délibérations.

Le vingt-cinquième jour de juin, neuvième année De cette liberté que
Dieu nous a donnée.

Voici les derniers bills votés en Parlement.

— Prima, Considérant qu'on peut imprudemment técher, comme Noë, par le fruit de la vigne, fit jurer de saints noms sans volonté maligne, Le Parlement susdit veut, dans l'intention D'adoucir sur ce point la législation.

Qu'on se borne à punir^ avec miséricorde.

Les ivrognes du fouet, les jureurs de la corde.

C'est bien peu.— Qui blasphème un Dieu que nous prions Vaut bien les assassins , même les histrions I Pourquoi le moins punir ? — Ces lois sont transitoires. . . Ainsi , nous consentons.

L'orateur et les membres du Parlement s'inclinent. Le CLERC, continuant de lire.

Secundo. Les victoires Que vient de remporter Bobert Blake, amiral,

ACTE III, SCÈNE XIV

Recevront les honneurs d*in jeûne général.

La Chambre, ayantlong-tempsconsultéles Saints-Livres, Lui donne un diamant du prix de cinq cents livres ; En outre, elle prescrit que des exploits si beaux Soient immortalisés dans ses procès-verbaux.

Nous consentons.

Les assistants s*incUnent. — Rentre Thurloë, qui vient prendre sa place près du Protecteur,

TiuRLOE, bas à Cromtvell C'est fait I LE CLERC, poursuivant,

Tertià, Les tumultes Qu'excitent dans York des malveillants occultes, Ayant d'un saint effroi glacé les cœurs anglais, Le Parlement susdit, pour mettre sans délais Les rebelles d'York hors de la loi civile, Lance un quo warranto sur leurs chartes de ville.

CROMWELL, bas à Thurloë.

Vingt soldais vaudraient mieux que cent quo warranto. J'arrangerai cela.

Hatd,

Nous consentons.

Tous s'inclinent encore.

LE CLERC, reprenant.

Quarto.

La Chambre, afm d'emplir les caisses épuisées, Entend que chaque Anglais, dans ses fautes passées, Cherchant à racheter quelque énorme attentat. Jeûne un jour par semaine au profit de l'État. Moyen rare, et conforme aux saintes ordonnances. De faire son salut en aidant les finances.

Nous consentons.

Tous s'inclinent de nouveau.

LE CLERC, continuant et d'une voix éclatante.

Quintà. L'iiVMBLB pétition

Ou SUPPLIANTE ADRESSE AU HÉROS DE SION ! —

354 CROMWKLL.

Tous les niembres du Parlement font un ftrond salut à Cromwelly qui leur répond d'un signe de tête. Ayant considéré qu'il est d'usage antique De clore par un roi tout débat domestique, Que Dieu même, à son peuple ayant donné ses lois, Changea la chaire en trône et les Juges en Rois ; — ^ Oui les orateurs présentés pour et contre ; — A Mylord Protecteur le Parlement remontre Qu'il faut pour chef au peuple un seul individu, A qui des anciens rois le titre soit rendu, Et supplie Olivier, protecteur d'Angleterre, D'accepter la couronne à titre héréditaire. — l'orateur du parlement, à Cromwell Je demande, Mylord, la parole.

Parlez.

l'orateitr.

Mylord ! — dans tous les temps, récents ou reculés. Des rois ont gouverné les nations du monde.

Le livre primitif, où la sagesse abonde, Partout en mots exprès dit : Reges gentium.

On voit, en méditant Gabaon, Actium, Que, lorsqu'au sein d'un peuple une lutte s'élève, C'est un nœud gordien que toujours tranche un glaive. Ce glaive devient sceptre, et démontre à la foi Que toute question se résout par un roi.

Je sais que de grands clercs adoptent pour système Qu'assisté de ses saints Christ peut régner lui-même ; Mais le régulateur des destins éternels N'est pas un roi visible à. des peuples charnels ; Il faut des rois de chair aux terrestres royaumes ; Rex substantialis, disent les axiomes.

Voilà des arguments qu'on ne saurait nier. -* L'état de république est de tous le dernier.

Il faut que sur un roi le peuple se repose ; Car le peuple est pareil, Mylord, quoi qu'on suppose, Au héron qui ne peut dormir que sur un pied.

Or le héron qui dort, est-il estropié ?

Le peuple est ce héron. Venge-t-il ses querelle?. Il a pour bec l'armée et les chambres pour ailes.

ACTE m , SCÈNE XIV

Mais quand la barque enfin se rattache à l'anneau, Qu'il dorme sur un pied ! Stans pede in uno.

L'argument est trop clair pour qu'on le développe. Que Votre Altesse donc, étendant sur l'Europe Le glaive de Judas et la verge d'Aaron, Soit le roi d'Angleterre et le pied du héron ! ^ Nous invoquons des lois au monde entier communes. Dixi quid dicendum, parlant pour les Communes.

L'orateur se tait, s'incline; et Cromwell, absorbé dans ses pviséês, garde qwlque temps un silence de recueillement; enfin il lève les yeux au ciel, croise les bras sur sa poitrine et soupire profondément,

GROHWELL.

Nous examinerons.

Étonn&ment général.

L*oB4TEIIR DU PÂBLEMEiNT, à part,

Qu'enlends-je !

wiiiTELOCKE, bas à Thurloë.

Que dit-il ?

Il refuse ?

THURLOE.

Il hésite. Il craint quelque péril.

CROMWËLL, bas à Thurloë.

Il le faut! — "différons. — Aux cavaliers en butte, Rendons les puritgins neutres dans cette lutte. Et ne nous mettons point, dans ce double embar-ras, Deux épines au pied, 'deux fardeaux sur les bras. . v Trompons d'abord les rets dont Ormond m'environne. J'aurai toujours le temps de saisir la couronne. Calmons les puritains en fuyant cet honneur.

Haut aux assistants.

Allez en paix. — Cherchons la grâce du Seigneur.

Tous, excepté Thurloë, sortent avec de profondes révérences et des signes d'étonnement.

SCÈNE XV

CROMWELL, THURLOE.

THUBLOE, à part.

Quelque chose est ici changé depuis une heure.

CBOHWBLL , à part, C'est bon 1 jusqu'à demain que ce refus les leurre.

Tous deux restent un moment immobiles et silencieux, Cromwell, appuyé sur les bras de son fauteuil, semble méditer profondément. Enfin Thurloë s' avance vers lui et s'incline.

THURLOE.

Mylord, il est tard.

CROMWELL, brusquement.

Fais sonner le couvre-feu !

THURLOE.

N'avez-vous^ pas besoin de reposer un peu ?

Oui. — De dormir pourtant je n'ai pas grande envie.

THURLOE.

Où Mylord coucho-t-il cette nuit ?

CBOMWELL , à part.

Quelle vie I Me eacier tous les soirs comme un voleur qui fuit ! Régné donc, pour changer de couche chaque nuit 1 Partout, autour de nous, en nous, toujours la crainte !

Haut à Thurloë,

Qu'on mette ici mon lit.

THURLOE.

Quoi, dans la Chambre Peinte?

Mais c'est ici, Mylord, qu'on vit se réunir Les juges de Charle...

Âh ! toujours ce souvenir !

Ce Charles ! . .

ACTE m, SCÈNE XV

Haut,

Vous avez, Monsieur, trop de mémoire !

Obéissez.

Thurloë baisse la tête, sort, et revient suivi de valets qui dressent un lit et apportent deux flambeaux. Cromwell, qui est resté silencieux, se rapproche de Thurloë immobile, quand les valets sont sortis.

D'ailleurs, quand la nuit sera noire.

Si ces lieux ont un spectre il ne m'y verra pas !

Serrant la main de Thurloë et lui montrant le lit préparé.

Ce lit n'est pas pour moi.

THURLOE, surpris.

Qui donc?

CROHWELL, à demi-voix.

Parle plus bas.

Il ne craint point, celui pour qui ce lit s'apprête. Les fantômes de rois et les spectres sans tête.

THURLOE.

Mais quel secret?...

CROHWELL.

Tais-toi 1 — Faites ce qu'on vous dit.

Vous saurez tout plus tard.

THURLOE, à part.

Je demeure interdit.

C'est ainsi qu'il se sert de nous : toujours nous taire 1 — Exécuter ses plans, sans savoir le mystère.

Tantôt être muet, sourd, aveugle ; et tantôt Avoir cent veaux, cent voix et cent bras s'il le faut I

Haut à Cromivell.

Mylord, pardon, si j'ose... un péril vous menace, Quel est-il ?

Montrant le lit.

Et qui doit prendre ici votre place ?

CROHWELL.

Tais-toi 1 — Mon chapelain tarde bien à venir !.,.

A part et se promenant à grands pas sur le devant

du théâtre.

Comme ils sont tous contents! ils pensent me tenir. Ormond rit d'un côté, Bochester rit de l'autre.

Bon I — leur génie en vient aux mains avec le nôtre. A leur mesure étroite ils creusent mon tombeau !

Il s'arrête devant la table sur laqu elle brûlent les deux bougies, et, comme offusqué de leur éclat, s'adresse rudement à Thurloë.

Pourquoi tant de lumière? — Il suffit d'un flambeau ; Qu'on mette en ma dépense un peu d'économie.

// S(mffle lui-même une des deux bougies.

C'est ainsi qu'on éteint une vie ennemie.

Un souffle 1 et tout est dit. — Eh bien ! mon chapelain ? . . .

Entre. Rochester accompagné d'un page portant sur un plat d*or un go-belet d'or où Von voit tremper un rameau de romarin.

THURLOE.

Le voici justement I

CaOMWBLL.

EnEnl...

Il se frotte les mains avec joie.

SCÈNE XVI

LBS MÊMES, LOBD ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, à part.

Le vase est plein.

Il faut que NoU le boiye. Il va faire un fier somme ! J*ai mis toute la fiole.
— Hé : je sers le pauvre homme. Je l'arrache au remords ; grâce à mes soins
d'ami, Il n'aura de long-temps, d'honneur, si bien dormi 1

Il prend le plat des mains du page qui se retire, et il le présente à Crom-well en sHnclinant.

Haut.

Mylord...

A part.

Il f^ut cncor de la cérémoDie.

ACTE 111, SCÈNE XVI. 251

Haut.

Buvez cette liqueur que mes mains ont bénie.

CROMWELL, ricanant.

Ah ! vous Tavez bénie ?

LORD ROGHESTER.

Oui...

À part.

Quel regard !

CROMWELL.

Fort bien.

Ce breuvage, est-ce pas, me doit faire du bien?

LORD ROGHESTER.

Oui, l'hypocras contient une vertu suprême Pour bien dormir, Mylord.

GROMWELL.

Alors buvez vous-même I

Il prend le gobelet sur le plat et le lui présente

brusquement. ^

LORD ROGHESTER, épouvante et reculant Mylord î...

À part.

Quel coup de foudre 1...

GROMWELL , avec un sourire équivoque.

Eh bien, vous hésitez ?

Accoutumez-vous donc, jeune homme, à nos bontés. Vous n'êtes pas au bout encor. . . — Prenez, mon maître Surmontez le respect, qui vous trouble peut-être. Buvez. —

// farce Rochester confondu à prendre le gobelet.

Saviez-vous pas que nous vous chérissions ?

Que retombent sur vous vos bénédictions !

LORD ROGHESTER, à part.

Je suis écrasé !

Haut.

Mais, Mylord...

GROMWELL.

Buvez, vousdis-je?

LORD ROGHESTER, à part*

Il s'est depuis tantôt passé quelque prodige.

Haut.

Je vous jure...

CROUWELL.

Buvez : vous jurerez après .

LORD ROCHESTER, à part.

Et notre grand complot, et nos savants apprêts 1

Buvez donc ?

LORD ROCHESTER, à part,

Noll encor nous surpasse en malice.

Vous vous faites prier ?

LORD ROCHESTER, à part.

Buvons donc ce calice !

// boit,

CROMWELL, avec un rire sardonique.

Comment le trouvez-vous ?

LORD ROCHESTER, remettant le gobelet sur la table.

Que Dieu sauve le Roi ! A part.

Pour moi, je suis sauvé de dame Guggligoy.

Noll peut faire de moi ce qu'il voudra. Qu'importe?

Ma nouvelle moitié m'attendait à la porte.

Je tombe, et mon naufrage en est bien moins cruel.

De Charybde en Scylla, de ma femme à Cromwell !

L'un vous force à dormir, l'autre à livrer bataille. —

J'ai changé de démon, voilà tout. — Mais je bâille...

Déjà!...

Il s'assied sur un des pliants à dossier,

THURLOE, à Cromwell.

C'est du poison qu'il a bu ?

LORD ROCHESTER, bâillant.

Sur ma foi, Ce qu'il dit est flatteur pour Cromwell et pour moi !

CROMWELL , bas à Thurloë.

Nous verrons.

THURLOE, à part, regardant Rochester.

Pauvre homme !

ACTt: m, SCÈNE XVI. 201

LORD ROCH ESTER, hâUlanL

Ah!...j*ailatêteélourdie.— Bâillant encore.

Quand tout le jour on a joué la comédie, Jeûné, — prié, — beaucoup prêché, juré fort peu, — Porté masque de saint, pris même un nom hébreu, — DuvieuxNoll, — surlaBible, — essuyé l'apostrophe,... — C'est dur...

Il bâille.

De s'endormir juste à la catastrophe !

Il bâille encore.

Puissé-je encor ne pas me réveiller pendu !

Avec moi seulement Ormond sera perdu ; —

C'est là tout mon regret. — Chassons ce triste rêve. .. —

Il bâille.

Fiole d'enfer! — ma tête à peine se soulève.

Bonsoir, monsieur Cromwell : — que Dieu sauve le Roi !

Sa tête retombe sur son épaule et il s*endort.

CROMWELL, rœil fixé sur Rochester endormi.

Quel dévouement î — Qui donc ferait cela pour moi ?

A Thurloë.

Portpns-Le sur ce lit.

Tous deux portent Rochester sur le lit placé dans un coin du théâtre, et Vy déposent sans qu'il se réveille. — En ce moment, on entend frapper à une porte basse donnant sur un des couloirs latéraux de la Chambré Peinte.

THURLOE, avec inquiétude à Cromwell.

On frappe à cette porte.

Ouvre", je sais qui c'est.

THURLOE, ouvrant la porte.

Le rabbin !

SCÈNE XVII

CROMWELL, THURLOE, MANASSÉ-BBN-ISRAEL , LOBD ROCHESTER,
Muformt.

CROMWELL, à Manassé qui se prosterne en entrant
sur le seuil.

Que m'apporte Le juif?

Manassé se relève et s'approche de Cromwell d'un
air mystérieuQD,

MANAS^é, bas à Cromwell.

De l'argent.

7/ entr* ouvre sa robe, et montre au Protecteur un gros sac qu'il porte
avec peine.

caoMWELL, à Thurloë.

Sors! —

Bas.

Sang t'éloigner pourtant.

Thurloë s'incline et sort,

MANASSÉ, à Cromwell, Le brick suédois est pris, — et j'accours à l'in-
stant Porter à monseigneur sa part.

CROMWELL, examinant le sac.

Comment 1 quel conte !

Cela ma part !

MANASSÉ, se mordant les lèvres.

Seigneur,... c'est-à-dire un à-compte.

Bien I

// prend le sac et le dépose sur la table prM de lui.

MANASSÉ, à part A cet œil de lynx rien ne peut échapper.

Les cavaliers au moins sont aisés à tromper ; Je leur prends leur navire et leur ouvre ma banque. Ainsi, grâce à mes soins, leur ressource leur manque ;

ACTE III, SCÈ':f£ XVH

Et puis au denier douze, ainsi qu'il est réglé,

Je leur revends Targent que je leur ai volé.

Car voler des chrétiens c'est chose méritoire. «

Que sai» ^ttt de nouveau, face de purgatoire?

HANASSÉ.

Rien : — sinon que le bruit s'est dans Londres épa&du Qu'un astrologue à Douvre avait été pendu.

CBOMWELL.

C'est bien fait. -^ Mais toi-même, es-tu pas astrologue ?

M ANASSÉ, après un moment d'hésitation.

Point de faux tém<>ignage, a dit le Décalogue. Oui, je comprends ce livre, obscur pour le démon, Qu'épelaît Zoroastre, où lisait Salomon.

Oui, je sais lire au ciel vos bonheurs, vos désastres 1

CROMWBLL, à part, l'œil (tocé sur le juif.

Sort bizarre ! épier les hommes et les astres I Astrologue là-haut, ici-bas
espion I MANASSB, Rapprochant avec vivacité d'une fenêtre ou*

verte au fond de la salle, et à travers laquelle on enlrt^

voit un ciel étoile.

Tenez 1 précisément, — là, près du Scorpion, — En ce moment, seigneur,
je vois...

Quoi?

MANASSB, sans quitter le del des yeuas.

Votre étoile.

Se retournant vers Cromwell avec solennité.

Votre avenir pour moi peut déchirer son voile.

CROMWELL, tressaillant.

Vraiment *? il se pourrait?. . . — Maisnon, tu mens^ vieillard ! Crains-tu
pas d'essayer la pointe d'un poignard?

MANASSÉ, gravement.

Si je mens, que la mort, dont les coups nous confondent^ Ferme ces yeux
à qui les étoiles répondent.

CROMWELL, pensif, à part.

Se pourrait-il ? — Lever le rideau du destin. Lire au loin dans le ciel un
avenir lointain, béciffrer chaque vie et chaque caractère.

Voir la clef de l'énigme et le mot du mystère, Ce mot qu'un doigt su-
prême, invisible à nos yeux, Trace avec des soleils sur le livre des cieux !

Quel pouvoir ! c'est de Dieu partager la couronne — Moi, qui me contentais de je ne sais quel trône ! Fier de briller au faite où quelques rois ont lui, Je méprisais ce juif... — Que suis-je près de lui ? Qu'est-ce que ma puissance auprès de son empire ? Près du but qu'il atteint qu'est le but où j'aspire ? Son royaume est le monde et n'a pas d'horizon !... — Mais non, il ne se peut. La raison... — La raison ! Gouffre où l'on jette tout et qui ne peut rien rendre ! Doute aveugle qui nie à défaut de comprendre ! L'imbécile l'invoque et rit. C'est plus tôt fait. — Pourtant, — d'où viendrait-il, ce pouvoir, en effet ? Dieu marque un but unique à chaque créature.

Les êtres, dont la chaîne embrasse la nature, Restent tous dans leur sphère, à leur centre, en leur lieu. La bête ignore l'homme, et l'homme ignore Dieu. Les cieux ont leur secret, et nous avons le nôtre. L'âme peut-elle voir d'un monde dans un autre ? Des morts chez les vivants apporter le flambeau ? Reste-t-elle toujours d'un côté du tombeau ?

Peut-elle après la mort sortir des catacombes. Ou pénétrer d'ici l'intérieur des tombes ?...

Qui sait ? — Faut-il nier tout ce qu'on ne voit pas ? Tout lien est-il donc rompu par le trépas ?

N'a-t-on pas vu d'ailleurs des choses effrayantes ? — Mais l'homme, ouvrir du ciel les pages flamboyantes 1. ... Qui sait ce que Dieu met dans l'âme en la créant ? — Mais quoi 1 cet homme impur, ce juif, ce mécréant, Dans son sens symbolique interpréter le monde ! Fouiller le saint des saints de son regard immonde 1 — Pourquoi pas ? Que sait-on ? Tout est mystérieux. Raison de plus, peut-être !... — A mon œil curieux S'il pouvait de mon astre expliquer le langage ? Me dire où finira la lutte que j'engage ? — Allons ! nous sommes seuls, sans témoins 1... — Essayons.

Haut à Manassé.

Juif !

ACTE m, SCÈNE XVII

MANAS8É, qui n'a cessé d'attacher les yeux au ciel, se retourne et s'incline.

Seigneur?

S'il est vrai que ces divins rayons Illuminent ton âme à leur clarlé mystique , Et prêtent à tes yeux un éclair prophétique 1... Il s'arrête et paraît hésiter un moment.

MMiASsà, se prosternant.

Que demandez-vous , maître , à votre serviteur ?

CROMWELL , baissant la voix.

L'avenir.

MANASSé^ se relevant et se redressant, . Quoi?... comment? jusqu'à cette hauteur Tu lèves tes regards, incirconcis? Ton âme Verrait à nu , malgré les barrières de flamme , Ces astres, sables d'or, poudre de diamants, Qu'en leur gouffre sans fond roulent les firmaments ! Tu voudrais pénétrer ce ciel , palais de gloire^ Ténébreux sanctuaire , ardent laboratoire Où veille Jéhovah , qui ne dessaisit pas L'immuable pivot et l'éternel compas !

Percer les trois milieux , la flamme , Téthér, Tonde , Triple voix des cieux , triple paroi du monde ! Et savoir quels soleils sont les lettres de feu Dont brille au fond des nuits la tiare de Dieu ! Toi , lire l'avenir 1 et pourrais- tu , profane , Supporter sans mourir l'aspect du grand Ârcano ! Toi , qu'un terrestre soin préoccupe toujours , Qu'as-tu fait pour cela de tes nuits, de les jours? Quel mystère entrevu ? quelle épreuve subie ? Vois mon front blême et nu , — j'ai Tàge de Tobie. J'ai passé dans ce monde étroit , fallacieux , Sans quitter un instant l'autre monde des yeux. Songe I en un siècle entier, pas un jour, pas une heure ! — Que de fois j'ai , la »uit, déserté ma demeure Pour aller écouter aux portes des tombeaux , Pour déranger un ver rongeur d'impurs lambeaux ! Combien j'étais heureux , roi du sombre royaume , Quand j'avais pu changer un cadavre en fantôme ,

266 CROHWELL.

Et forcer quelque mort détaché du gibet
À bégayer un mot du céleste alphabet I
Les morts m'ont révélé le problème des mondes ;
Et j ai presque entrevu l'être aux splendeurs profondes
Qui sur l'orbe du ciel , comme aux plis d'un linceul ,
Inscrit son nom fatal et connu de lui seul. •—
Mais toi I — pour ton regard, mort dans sa nuit première,
Les constellations sont un feu sans lumière !
As-tu , dans le grand œuvre ardent à t'absorber,
Vii ta barbe blanchir, vu tes cheveux tomber?
Âs-tu, bien qu'égalant les mages vénérables,
Traîné des jours proscrits, méprisés, misérables?...
GROMWBLL , V interrompant avec impatience.
II suffit) je te paye ici pour me servir.
MANASSÉ.

Tu confonds! l'homme peut à l'homme s'asservir. Oui , tandis que je vis
d'une vie incomplète , Puisqu'enfin cette chair couvre encor mon squelette
, Mon œil sert ici-bas tes plans ambitieux ; Mais quand t'ai-je promis d'es-
pionner les cieux?

CROHWELL , à part, Non! ce n'est point ainsi que parle un hypocrite. Il
croit à sa science : il la vante proscrire I

Haut à Manassé avec violence.

Dis-moi si ma planète est propice à mes vœux ; Obéis.

MANASSÉ

Je ne puis.

Je le. veux.

MANASSÉ

Tu le veujc.

CRdMWELL, mettant la main sur son poiynardi 6'il ne te fait parler^ ce fer te fera taire.

MANASSÉ , après une héÊitation.

Ke pâliras^tu point, si , durant le mystère, Je mêle au ciel l'enfer, le Tal-mud au Gorao?

Non;

ACTE III, SCÈNE XVII. 2C

MANASSÉ.

L'esprit cède au glaive , et le mage au tyran. — Parle, mon fils!

GROUWELI..

Révèle à mon âme étonnée Le secret de ma vie et de ma destinée.

Écoute ; — Étant enfant , j'eus une vision. — J'avais été chassé , pour basse extraction , De ces nobles gazons que tout Oxford renomme , Et qu'on ne peut fouler sans être gentilhomme. Rentré dans ma cellule , en mon cœur indigné , Je pleurais , maudissant le rang où j*étais né. La nuit vint ; je veillais assis près do ma couche. Soudain ma chair se glace au souffle d'une bouchf« , Et j'entends près de moi , dans un trouble mortel , Une voix qui disait : « Honneur au Roi Cromwell! » Elle avait à la fois, cette voix presque éteinte. L'accent de la menace et l'accent de la plainte. Dans les ténèbres , pâle et dé terreur saisi , Je me lève , cherchant qui me parlait ainsi.

Je regarde : — c'était une tête coupée I ^^ De blafardes lueurs dans J'ombre enveloppée, Livide , elle portait sur son front pâissant Une auréole... — oui , de la couleur du sang. Il s'y mêlait encore un reste de couronne.

Immobile,... —Vieillard , regarde : j'en frissonne! — Elle me contemplait avec un ris cruel.

Et murmurait tout bas: « Honneur au Roi Cromwell! » Je fais un pas... Tout fuit ! sans laisser de vestige Que mon cœur, à jamais glacé par ce prodige!

«Honneur au Roi Cromwell! » — Ma nasse, tu comprends! Qu'en dis-tu ? — Cette nuit, ces feux dans l'ombre errarfts. Une tête hideuse , un lambeau de fantôme , Dans un rire sanglant promettant un royaume,... Ah ! c'est vraiment horrible ! est-«e pas , Manassé? — Cette tête!... — Depuis , un jour terne et glacé , Un jour d'hiver, au sein d'une foule inquiète , Je l'ai revue encor ; — mais elle était muette. — Écoute : — elle pendait à la main du bourreau !

MANASSÉ^ rêveur.

Vraiment ? — Ézéchiél , le gendre de Jéthro Eurent des visions, mon fils, moins redoutables. Celle de Balthazar, dans Tivresse des tables , Ne régale pas même , et le Toldos Jeschut N*en dit pas qui ressemble à celle qui t'échut. D'un roi vivant encor voir la tête apparaître, C'est étrange !

CROMWBLL.

Il n'est rien de plus affreux !

MANASSÉ, réfléchissant.

Peut-être?...

— Non. Les spectres dont j'ai gardé le souvenir Se vengeaient du passé; le tien de l'avenir... — Tu ne dormais point?

GROH\YELL.

Non.

MANASSÉ

Vision sans pareille 1 Car, si tu ne l'avais eue en état de veille , Ce ne serait qu'un songe, et j'en sais de plus beaux. —

Il retombe dans ses méditations.

Seul spectre qui ne soit pas sorti des tombeaux ! Je n'ai rien vu de tel durant ma longue vie. —

// se retourne vers Cromwell, De quelle odeur sa fuite a-t-elle été suivie?

CROMWELL, brusquement.

Que m'importe? Que veut dire ma vision ?

Parfe. Est-ce vérité? n'est-ce qu'illusion?

« Honneur au Roi Cromwell! ...» Dois-je être Roi?-Dévoile Mon destin à mes yeux.

MANASSÉ , Vœil fixé sur le ciel.

Oui, voilà bien l'étoile!

Je la reconnaîtrais du zénith au nadir; Fixe , en la contemplant on croit la voir grandir. Brillante , mais portant à son centre une tache.^.

CROMWELL, impatient.

Depuis assez de temps ton œil là-haut s'attache. Serai-je Roi ?

ACTE III, SCÈNE XVII

MANASSÉ.

Mon fils, je voudrais vainement Te flatter ; on ne peut mentir au firmament!

Je ne puis te cacher qu'en sa marche elliptique Ton astre ne fait pas le triangle mystique Avec l'étoile Jod et l'étoile Zaïn.

CROMWELL.

Que me fait ton triangle ? Allons, fils de Caïn, De la tête coupée explique-moi l'oracle ?

Dois-je être un jour Roi ? dis !

MANASSÉ

Non, à moins d'un miracle.

GROMWELL, mécontent et brusque.

Qu'entends-tu par miracle?

MANASSÉ.

Un miracle...

Hé bien, quoi ?

MANASSÉ

Un miracle...

Voyons : suis-je un miracle , moi ?

MANASSÉ, pensif.

Peut-être.

C'est le trône alors que tu m'annonces.

MANASSÉ

Non, je ne puis du Ciel te changer les réponses. *

Non ! — Qu'est-ce donc alors que cette vision?

Était-ce de la mort une dérision?

Mais vous autres plutôt, je crois bien que vous n'êtes

Qu'imposteurs , sur la terre exploitant les planètes.

MANASSÉ, gravement

Mon fils, donne ta main et ne blasphème pas.

Cromtveïl, comme subjugué par V autorité de V astrologue, lui présente sa main. Manassé la saisit, Veasamine et chante à demi^voix, sans la quitter des yeux.

Loin dMci les mauvais génies, Et les sorcières rajeunies

Par un philtre aux sucs vénéneux, Les dragons, les esprits lunaires, Et les fileuses centenaires Qui soufflent en faisant des nœuds !

Loin tout fantôme en blanche robe , « ^

L'aspic, la goule qui dérobe

Leur fétide proie aux corbeaux,

Les démons qui chassent aux âmes,

Les nains monstrueux et les flammes

Qai voltigent sur les tombeaux!

Mets la robe patriarcale,

La ceinture zodiacale,

Des anneaux d'or à tous tes doigts,

L'aumusse, la mitre conique,

L'épbod de pourpre, et la tunique

D*écar!ate teinte deux fois!

Haut à Cromwell après un instant de silence.

Un (langer te menace.

GROMWBLL.

Et lequel?

MANASSÉ.

Le trépas.

Si tu veux être Roi, mon fils, ta mort est sûre.

Sûre ! ma mort !

MANASSÉ, désignant du doigt le cœur de Cromivell.

C'est là que sera la blessure.

CROMWELL^ mettant la main sur son coeur.

Ici?

MANASSÉ , avec un signe affirmatif.

Là.

Quand?

MANASSÉ

Demain.

Mens-tu pas?

MANASSÉ

Fils d'Ammon I Mentir ! Veux-tu qu'ici j'évoque ton démon I Mais il faut avec moi dire, pour le soumettre, Huit versets commençant tous par la même lettre.

ACTE III, SCÈNE XVII

Cromwell paraît hésiter à cette proposition, — En ce moment Rochester se retourne en donnant et pousse un soupir.

Mais... (quelqu'un nous écoute... —

Il s'approche du lit et aperçoit Rochester endormi.

Oui ! le charme est rompu.

Il a tout entendu !

Tu le crois! il a pu Nous entendre?

MANASSÉ

Sans doute.

Eh bieu ! il faut qu'il meure Cromwell tire son poignard et s'approche de Rochester

toujours endormi.

MANASSÉ

Frappe 1 — Tu ne peux faire une action meilleure.

A part.

Par une main chrétienne immolons un chrétien.

De Cromwell et du juif il saurait Tentretien ! Qu'il meure 1

Il lève son poignard sur Rochester et s'arrê/e.

11 dort pourtant.

MANASSÉ^ poussant son broA.

Hé bien !

CROMWELL , 1x)uiours en suspens.

Il est si jeune !

MANASSÉ

C'est le jour du sabbat! frappe!

CROMWELL, tressaillant.

C'est jour de jeûne !

Que fais-je? un jour de veille et de repos divin , J'allais commettre un meurtre, et j'écoute un devint

Il jette le poignard.

A Manassé.

Va-t'en, juif. —

Appelant.

Thurloc!

THURLOE, accœuranU Mylord I MANÂSSÉj étonné.

Seigneur!..., CROMWELL) à Manassé.

Sors, dis-je.

MANASSE , à part.

A-t-il Tesprit troublé par un soudain vertige ?

Il s'approche du juif. A voix basse.

Va 1 —• ton arrêt de mort est déjà prononcé , Si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé.

Le juif se prosterne et sort.

A Thurloë.

Sauve-moi de ce juif ! sauve-moi de moi-même , Thurloë 1

THURLOE, avec inquiétude.

Qu'avez-vous, Mylord?

CROMWELL , composant son visage.

Moi? rien. Je t'aime, Thurloë.

THURLOË.

Vous disiez... vous aviez Tair troublé!

Ai-je dit quelque chose?

THURLOË.

Oui , vous avez parlé. . .

CROMWELL, brusquement.

De rien, tais-toi : suis- moi.

THURLOË.

Dieu ! que vous êtes pâle !

Dieul

CROMWELL, souriant amèrement.

C'est de ce flambeau la lueur sépulcrale.

Viens, j'ai besoin de toi.

Thurloë suit Cromtvell et s'arrête en passant près du

lit de Roche^ter.

SCÈNE I

CROM WELL , déguisé en soldat, un lourd mousquet sur l'épaule^ une cuirasse de buffle, un chapeau à larges bords et à haute forme conique, grandes bottes.

Il se promène de long en large devant la poterne, dans V attitude d'un soldat de garde. — Quelques moments après que la toile est levée, on entend le cri d'une sentinelle éloignée.

— Tout va bien ! veillez-vous?

CROM WELL.

Il pose son mousquet à terre et répète :

Tout va bien! veillez-vous?

Une troisième sentinelle répond dans l'éloignement.

Tout va bien ! veillez-vous?

ACTE IV, SCÈNE I

OMWELL, après un moment de silence.

Oui, je veille, — et pour tous!

Cromwell, qu'à cette place un soin prudent transporte, Veut à ses assassins lui-même ouvrir sa porte.

On entend un bruit de pas et de voix dans l'éloignement.

Déjà?... — Mais non, minuit n'a point encore sonné. C'est un passant.

On distingue comme un chant inarticulé.

Des chants ! le drôle a mal jeûné !

La voix s'approche , et on entend chanter sur un air monotone les paroles suivantes :

Au soleil couchant, Toi qui vas chercher la nuit

Fortune, Prends garde de choir ; La terre , le soir ,

Est brune.

L'Océan trompeur Couvre de vapeur

La dune.

Vois à l'horizon Aucune maison ,

Aucune !

Maint voleur te suit ; La chose est, la nuit,

Commune.

Les dames des bols Nous gardent parfois

Rancune.

Elles vont errer :

Crains d'en rencontrer

Quelqu'une.

Les lutins de l'air Vont danser au cYali*

De lune.

La voix s'approche de plus en plus et sè tait.

Bon , c'est un de mes fous qui chante ; — Elespuni , Je croiSi

SCÈNE IL

CROMWELL, TRICK, GIRAFF, ELESPURU,

GRAMADOCH.

Les bouffons , conduits par Gramadoch , entrent avec précaution et à tâtons,

ELESPURU fredonnant.

Les lutins de Tair Vont danser au clair De lune.

GIRAFF, bas à Ekspuru.

Elespuru, tais-toi donc. — Es- tu fou?

GRAMADOCH^ aux autres, en leur désignant un banc (le gazon derrière une charmille, Cachon»-nous là tous.

CROMWELL, sans les voir.

Oui, c'est mon bouffon qui rentre.

Les quatre bouffons se blottissent sur le banc de gazon.

GRAMADOCH y bas à ses camarades.

Du drame sur ce point l'action se concentre.

D'ici nous verrons tout.

TRICK, bas.

Il faudrait l'œil d'un clerc.

Voir? — Dans le four du diable il fait vraiment plus clair!

ELEST^URU, bas.

Les acteurs,quels qu'i Is soient,s'ilstrou vaient là nos faces^ Nous fo-
raient un peu cher payer le prix des places.

GRAMADOCH, baS.

Nous ai'riVons à temps. On n*a pas commencéi

GIRAFF, bas.

Or ça, vous tairez-vousl

Tous se taisent et demeurent immobiles.

Le bouffon est passé , Sans savoir que ces lieux , où chantait son délire ,
Vont voir se décider le destin d'un empire.

ACTE IV, SCÈNE II

Qu'il est heureux, ce fou ! — Jusque dans White-Hall, Il crée autour de lui
tout un monde idéal.

Il n'a point de sujets, point de trône; il est libre. Il n'a pas dans le cœur de douloureuse fibre! Il ne porte jamais, sur ce cœur innocent, De cuirasse d'acier : — qui voudrait de son sang? Qu'a-t-il besoin de cour? de cortège? de garde? Il chante, il rit, il passe, et nul ne le regarde. Que lui fait l'avenir? il aura bien toujours, L'hiver, pour se vêtir, un lambeau de velours, Un gîte, un peu de pain mendié par des rires. Sans disputer sa vie aux embûches des sbires, Il dort toutes ses nuits, n'a point de songe affreux, Se réveille, et ne pense à rien... — Qu'il est heureux ! Sa parole est du bruit; son existence, un rêve. Et quand il atteindra le terme où tout s'achève, Cette faux de la mort, dont nul ne se défend, Ne sera qu'un hochet pour ce vieillard enfant! En attendant, sa voix, s'il faut pleurer ou rire, Donne le son qu'on veut, fait le rri qu'on désire; Discourt à tout hasard, et chante à tout propos. Son agitation couvre un profond repos.

Vivant jouet d'autrui, tête creuse et sonore. Parlant, ainsi que l'eau murmure et s'évapore. Il vibre au moindre choc, à s'émouvoir plus prompt Que ces grelots d'argent qui tremblent sur son front. Jamais ce fou ne prit cette peine insensée D'enfermer, comme moi, le monde en sa pensée; Jamais des mots profonds, des soupirs éloquents Ne sortent de son cœur, comme un feu des volcans ! Sonâme, — a-t-il une âme? — incessamment sommeille. Il ne sait point le jour ce qu'il a fait la veille. Il n'a point de mémoire; hélas ! qu'il est heureux t Jamais, troublé la nuit de pensers ténébreux. Il n'a, pressant le pas sous quelque voiHe sombre, Craint de tourner la tête et d'entrevoir une ombre ! Il ne souhaite pas qu'on puisse l'oublier, Et que Tan n'eût jamais eu do trente janvier! Ah ! malheureux Crom well ! ton fou te fait en-vie. Te voilà tout-puissant : — qu'as-tu fait de ta vie?

278 CROMVVËLL.

Utie pai^e. \

Tu règues, tu prévaux sur le monde effrayé. — Que tout ce grand éclat est chèrement payé 1 Les partis t'ont laissé, le peuple te renie; Ta famille toujours lutte avec ton génie, Et, de ses volontés te faisant une loi, Te tiraille en tout sens par ton manteau de roi! Ton fils lui-même... — Ah! Dieu! toutm-chait, toutm*accable! J'ai des ennemiS) pleins d'une haine implacable, Partout sur cette terre, — et même encore ailleurs : — Jusqu'au fond du sé-

pulcre 1... — Allons! des jours meilleurs. Peut-être reviendront?.. — «Des jours meilleurs! quedis-je? Mon sort depuis quinze ans marche comme un prodige. Quel souhait ai-je fait qui ne soit accompli? Les peuples sous mon joug enfin ont pris leur pli. Pour être roi demain je n'ai qu'un mot à dire. — Qu'avais-je donc rêvé de plus dans mon délire? Juge, réformateur, conquérant, potentat, N'ai-je pas mon bonheur? — Oui, le beau résultat, De faire ici l'archer qui veille et que Ton paie 1 — Quelle pompe au dehors! au dedans quelle plaie!

N<>âveUe pause.

Cette nuit est glacée!... il est bientôt minuit; L'heure où de son cercueil chaque spectre s'enfuit, Montrant au meurtrier sa main de sang rougie. Sa blessure incurable, et toujours élargie, Et quelque tache horrible empreinte à son linceul...

— Mais que vais-je rêver? Ce que c'est d'être seul ! Suis-je donc un enfant? — Oh! que je voudrais l'être !

— Avec ces visions qu'il a fait paraître, Ce juif damné me laisse un souvenir d'effroi.

Il m'a bouleversé : je tremble... — il fait si froid! ^ Si, pour neutraliser ses discours sacrilèges, Je disais le verset contre les sortilèges ?

Le beffroi commence à sonner lentement minuit. Tressaillant.

Mais quel bruit?... Le beffroi ! c'est Tinstant attendu !

Il écoute, •«-Jamais je ne l'avais à cette heure entendu ^

ACTE IV, SCÈNE III

C'est comme un glas de mort ! comme une voix qui pleure !

Il s'arrête et écoute encore.

C'est lui qui d'un martyr sonna la dernière heure !

Après les derniers coups de r horloge.

Minuit! —et je suis seul 1 — Si j'invoquais les saints?...

Un bruit de pas derrière les arbres.

Ah! je suis rassuré! voici mes assassins.

SGËÑË III.

LES MÊMES, LORD ORMOND , LORD DROGHEDÂ

LORD ROSEBERRY, lord CLIFFORD, le docteur JENKĪNS, SEDLEY, sir PETERS DOWNIE, sir WILLIAM MURRAY.

Les cavaliers entrent à pas de loup, loi'd Ormondetlord Roseberry en tête — Grands chapeaux rabattus, amples manteaux noirs soulevés par de longues épées. — Ils se parlent à voix basse, — Cromtvell remet son mousquet sur son épaule et se place sous T ogive de la poterne, ^

lord roseberry, aux autres.

C'est ici.

lord ormond.

C'est bien là. Je reconnais la place.

Montrant la poterne dont V ombre leur cache Cromtoell. C'est par là que du Roi jadis rentrait la chasse.

CROMWELL, le mousquet sur l'épaule, à part.

Ce sont bien eux. — Je sais à qui parler enfin ! siR PETERS DOWNIE» à lord Ormond.

Wilmot devrait ici nous attendre.

CROMWELL, à part, haussant les épaules.

Il est fin. LORD drogheda , à Downie, Le peut-il? n'a-t-il pas les devoirs de sa charge? Crois-tu qu'il ait le cou dans un collier bien large?

280 GROMWELL.

CROMWELL, à part.

Assassins ! vous aurez tous le même bientôt ; Et le gibet d'Aman pour vous n'est pas trop haut.

LORD ORMOND, aux cavaliers.

Puis il eût du complot gâté la réussite ; Ef, puisqu'on le retient, moi, je m'en félicite.

CROMWELL, à part.

Moi de même.

LORD ORMOND

Toujours je tremble avec Wilmot, Mais nous allons finir.

CROMWELL, à part.

Finir! c'est bien le mot.

LORD ORMOND, à ses cavaliers.

Voyez de Rochester jusqu'où va la folie.

Le vieux Noll a, dit-on, une fille jolie ; Wilmot s'en est épris, ce qui m'est fort égal.

GROMWELL, à part.

Insolent!

LORD ORMOND, Continuant.

Il a fait pour elle un madrigal.

Un Wilmot, de rimeur prendre le personnage ! — Mais bien plus : oubliant ce qu'on doit à mon âge, À mon rang, m'a-t-il pas voulu lire cela?

J'ai reçu cet affront comme il faut ! mais voilà Que tantôt, de sa part, quand j'étais dans l'attente, Une lettre m'advient, qu'on me dit importante. Impatient, je l'ouvre, et trouve sous le scel Le quatrain célébrant la petite Cromwell !

CROMWELL, à part.

Ma Francis 1 — en parler devant moi de la sorte ! LORD ROSEBERRY, riant, à lord Ormond.

La persécution, Mylord, me paraît forte!

SIR PETERS DOWNIE, Hant.

Faire lire ses vers presque de par le Roi !

C'est être bien poète!

LORD ORMOND

Hé bien, écoutez-moi.

Après ces vers scellés avec un soin si sage.

Je reçois de Wilmot un deuxième message ;

ACTE IV, SCÈNE HT. 28 i

C'est ravis, qui nous mène ici dans ce moment. Or, Messieurs, cette fois, ce n'était simplement Qu'un parchemin roulé, noué d'un ruban rose.

TOUS LES CAVALIERS

Vraiment!

LORD ORMOND

Voyez combien ce fou-là nous expose.

LORD GLIFFORD.

Mais c'est affreux! s'il croit de pareils tours jolis?

LORD ORMOND

Le message, il est vrai, fut commis à Willis. Mais il pouvait tomber en des mains infidèles , . Enfin!...

LORD ROSEBERRY.

Nous n'aurions eu qu'à fuir à tire-d'ailes.

LE DOCTEUR JENKINS

Sur quels frêles appuis quelquefois on s'endort!

Je frémis en songeant que de choses le sort

Sur la tête d'un fou peut mettre en équilibre!

Au moindre vent qui change, au moindre bruit qui vibre,

L'édifice effrayant s'écroule, et dans la nuit,

Un trône, un peuple, un monde ainsi s'évanouit!

SEDLEY

Mais il me semble aussi que Da venant nous manque?

LORD ORMOND

Davenant! un poète, un cuistre, un saltimbanque! Il se cache ! — Comptez sur de tels malotrus !

DOWNIE

A propos, notre aiiii Richard, fils de l'intrus,

Est en prison. Messieurs, vous savez? un perfide...

LORD DUOGHEDA.

Oui, ce pauvre Richard !

CROMWELL, à part.

Ce pauvre parricide !

LORD ROSEBERRY.

C'est un si bon vivant!

Oui? .

SEDLRY, à Roseberry.

Son père a, Je croi, Su qu'il a ce matin bu la santé du roi?

Roseberry lui répond par un signe affirmatif.

CROMWELL, à part.

Le traître I

LORD ORMONO, aux cavaliers, Ça, le temps en paroles s'écoule 1 —
Commençons.

GROMWELL, à part.

Sous mes yeux leur complot se déroule.

A tous ces rats d*Égypte, à ce parti royal, Gomme une souricière ouvrons
ce White-Hall.

Rochester est Tappât, et Cromwell est la trappe Qui brusquement se
ferme, afin que rien n'échappe !

LORD ORMOND, bas aux cavaliers.

Accostons le soldat.

Haut en s'approchant de Cromwell.

Hum!

CROMWELL, lui présentant son mousquet.

Qui va là?

LORD ORMOND, bas à Cromtodl.

Mon frère,

— GotiOGBN!

Ah I je n'ai pas le mot d'ordre 1 que fieùre? lord ormond.

Cologne!

CROMWELL, à part.

Que répondre?

Lord Ormond, étonné du silence de la sentineUe, recule
d'un air de défiance.

LORD ROSEBERRY, à lord Ormond.

Hé bien ! qu'est-ce ?

LORD ORMOND, lui montrant Cromwell.

Il se tait.

LORD ROSEBERRT.

Si Cromwell par hasard du complot se doutait? S'il avait du palais renou-
velé la garde?

ACTE IV, SCÈNE III

LORD ORMOND

Les cavali&rs inquiets se groupent autour de lui. En de pareils projets si-
tôt qu'on se hasarde, Reculer c'est tout perdre ! — Il le faut, avançons.

Il marche de nouveau vers Cromtoell,

CROMWELL.

Trop de facilité donnerait des soupçons.

A Ormond qui. s avance.

Qui va là?

Cologne!

CROMWELL , à part.

Ah ! comment les tromperai-je?

Sans ce mot d'ordre enfin comment les prendre au piège ? LORD ORMOND, bas aux cavaliers qui se sont retirés à

droite dans le coin du théâtre.

Toujours même silence !

LORD CLIFFORD, has et vivement.

Eh bien! tuons un peu La sentinelle!

JENKINS, bas à Clifford.

Eh quoi! jeter une âme à Dieu, Sans qu'elle ait seulement pu dire une prière! LORD CLIFFORD, bas à Jmkins,

Qu'importe!

LORD ORMOND, bas à Clifford.

Mais frapper un homme par derrière !

LORD CLIFFORD, bas à Ormond»

Il faut passer, Mylord. Pour lui j'en suis fâché.

TOUS, bas à Ormond.

Oui] tuons le soldat!

IBNKINS, bas aux cavaliers.

Tout souillé de péché, L'envoyer à son juge !

TOUS, bas à Jenkins.

Il le faut! oui, qu'il meure!

Que disent-ils là ?

Les cavaliers tirent leurs poignards et s'avancent vers Cromwell. — Sir William Murray les arrête,

SIR WILLIAM MURRAY

Sauf opinion meilleure, Vous avez tort. Cet homme est à nous, j'en suis sûr. Autrement, nous voyant groupés devant ce mur, Il eût depuis longtemps déjà donné l'alarme. Nul doute qu'un peu d'or, Messieurs, ne le désarme. Il n'est à craindre ici que pour nos carolus. Il se tait, — c'est qu'il veut quelques doublons de plus. S'il fait la sourde oreille à votre mot de passe, C'est que des puritains il a l'humeur rapace. Or, il vaut mieux payer un nouveau sauf-conduit Que de le poignarder, — ce qui ferait du bruit.

LORD ROSBERRY.

Sir William a raison. Le mal-appris, en somme, Ne se gênerait pas pour crier qu'on l'assomme.

LORD CLIFFORD, soupirant.

Eh bien! laissons-nous donc rançonner!

SIR PETERS DOWNIE

Par malheur, Nous sommes mal en fonds.

SEDLEY

Ce Cromwell est voleur !

Confisquer notre brick, comme une contrebande ! Et sur le trône anglais
siège ce chef de bande !

LORD ORMOND

Le vieux rogneur d'écus, le rabbin Manassé
M'a prêté quelque argent; mais il est dépensé... —
Attendez ! j'ai reçu de Wilmot une bourse...
n fouille dans son justaucorps.
La voici justement.

// tire de sa poche une bourse qu'il montre aux cavaliers,

LORD ROSERERRY.

Excellente ressource' LORD CLIFFORD, montrant Cromtwell, Payer en
bons écus un compte à ce cafard, Qu'on solderait si bien d'un bon coup de
poignard ! C'est dur !

ACTE IV, SCÈNE III

LORD ORMOND, remettant la bourse à sir William Murray.

William Murray, chargez-vous de conclure.

De ces saints, mieux que nous, vous connaissez Tallure.

SIR WILLIAM MURRAY, prenant la bourse»

Sovez tranquille.

CROMWELL , voyant sir William, s'avancer lentement
vers lui; à part.

Allons, ils ont tenu conseil.

Pour un rien, pour un mot, embarras sans pareil!

Ils veulent entrer, moi, je veux les introduire.

On devrait cependant s'entendre.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

^ Il faut conduire La chose adroitement.

CROMWELL, à sir William Murray qui s'approche de lui.

Qui va là?

SIR WILLUM MURRAY.

Frère, un saint.

CROMWELL, à part.

L'hypocrite!

SIR WILLIAM MURRAY

Béni soit le fer qui vous ceint !

CROMWELL, à part.

C'est plaisir d'être ainsi béni des royalistes!

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Il faut parler leur langue à ces évaugélistes. Haut à Cromwell.

Frère I Sion avait des archers sur sa tour Qui veillaient, s'appelant et la nuit et le jour. Vous leur êtes pareil.

Merci.

SIR WILLIAM MURRAY

La nuit est fraîche.

Oui.

SIR WaLIAM MURRAY.

L'oiseau dort au nid et le boeuf dans la crèche. Tout dort : seul vous veillez.

CROMWBLL. -^

Mon destin s'accomplit.

SIH WILLIAM MUHRAY.

Il vaudrait mieux pour vous dormir dans un bon lit.

CROMWELL; à part.

Pour toi, plutôt.

SIR WILLIAM MURRAY

Debout sur la dalle glacée, Seul, et l'épaule encor d'un lourd mousquet froissée, Vous veillez, et celui dont vous portez la croix, Votre chef, Cromwell dort profondément.

GROMWELL.

Tu crois? — Il ne se peut : Cromwell ne dort pas quand je veillo.

SIR WILLUM MURRAY.

De quels discours menteurs il flatte voire oreille !

Tu penses donc qu'il dort?

SIR WILLIAM MURRAY

J'en suis sûr. — C'est à vous Qu'il doit ce calme heureux et ce sommeil si doux. Il prend tout le plaisir et vous laisse la peine.

Au fait, c'est mal agir.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Notre affaire est certaine !

Il est mécontent, bon ! —

Haut.

Pour tant de dévouement, Ce grand Cromwell sait-il votre nom seulement?

Je suppose.

SIR WILLUM MURRAY, haussant Us épaules.

Allons donc! que vous êtes candide.

Simple!

CROMWELL, à part.

Il est rusé, lui !

SIR WILLIAM MURRAY

De son trône splendide, Qu'Olivier jusqu'à vous abaisse un regard? —
Non,

ACTE IV, SCÈNE III

Mon cher, il ne connaît pas même votre nom, Mr!

CROMWELL, à part.

Sûr de tout, hormis d'avoir demain sa tête 1 On dirait qu'il m'a fait.

SIR WILLIAM MURRAY.

Vous m'avez l'air honnête, Mais vous voulez savoir ces choses mieux que moi.

J'ai tort.

SIR WILLIAM MURRAY

On a vieilli dans la cour du feu Roi.

caoMWELL, à part L'imbécile ! il s'oublie. A son rôle infé Jèle, Au puritain déjà le cavalier se mêle l

SIR WILLIAM MURRAY

Mon cher, toutes les cours sont les mêmes au fond. Vous ignorez cela, je gage?

CROMWELL, à part.

Il est profond!

SIR WILLIAM MURRAY

Vous consacrez vos jours à ce Cromwell?

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAY

Hé bien ! versez pour lui votre sang goutte à goutte,

Il s'en souciera moins, et je vous en réponds,

Que de l'eau, claire ou pas, qui coule sous les ponts !

Ah! je crois qu'il prendrait plus à cœur mon affaire*

SIR WILLIAM MURRAY j riant.

Oh! que vous êtes bon! que lui fait dans sa sphère Que vous soyez vivant ou que vous soyez mort?

Qu'en sais-tu?

SIR WILLIAM MURRAY

Bah ! VOS jours touchent ils à son sort?

En quoi?

CROMWELL, à part.

^our ton malheur, oui, plus que tu ne penses 1

288 CROMWtLL.

SIR WILLIiH MITRRAY.

N'en attendez-vous point aussi des récompenses? *•'» Ne serait-il pas temps qu'il vous en acconiât? Car n'est-ce pas criant? Vous n'êtes que soldat; Et pourtant, j'en suis sûr, vous ne le quittez guères?

Jamais.

SIR WILLIAM MURRAY

Vous avez pris part à toutes ses guerres?

Oui.

SIR WILUAM MURRAY.

Combien sont sergents qui ne vous valent pas. CROMWELL, à part.

Pour captiver mon cœur, voilà, certe un grand pas.

Haut Flatteur ! **

SIR WILLIAM MURRAY

Non! — Vous traiter de façon si hautaine!

Ëst-il déjà lui-même un si grand capitaine?

Impertinent!

SIR WILLIAM MURRAY

Voyons : — pour avoir des palais, Des voitures de cour, des gardes, des valets, Qu'est-ce que ce Cromwell dont on fait quelque chose? Un soldat, comme vous?

Bien de plus.

SIR WILLIAM MURRAY, à part

^ Notre cause

Eit gagnée !

Haut Il n'est rien, vraiment, de plus que vous.

C'est juste !

SIR WILLIAM MURRAY

Alors pourquoi le servir à genoux?

Je ne le sers pas.

ACTE IV, SCENE III

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Bien ! dans mes nœuds il s'enlace. ^

Pourquoi n'auriez-vous pas comme lui cette place ?

GROMWELL.

On n'apercevrait point, au fait, de changement.

SIR WILLIAM MURRAY.

Pas le moindre 1 un soldat pour un soldat ! comment Pouvez- vous donc remplir ce devoir qui m'effraie ? Pour un métier si dur quelle est donc votre paie?

GROMWELL.

Je ne suis pas payé.

SIR WILLIAM MURRAY

Pas payé ! — Voyez donc !

Laisser de vieux soldats dans un tel abandon !

Je vous plains. *

^ GROMWELL, à part.

Il me plaint !

"" SIR WILLIAM MURRAY

Le garder sans salaire!

Cromwell est un tyran !

GROMWELL, à part.

L'y voilà.

SIR WILLIAM MURRAY

La colère M'étouffe !

GROMWELL , à part.

Il est touchant 1

SIR WILLIAM MURRAY, lut prenant la main.

• Je veux vous soulager, Et même, écoutez-moi, vous venger.

GROMWELL.

Me venger !

SIR WILLIAM MURRAY

Sur Cromwell.

GROMWELL.

Sur Cromwell 1 SIR WILLIAM MURRAY, se penchant à son oreille.

Ouvrez-nous la poterne, Laissez enfin frapper Judith par Holopherne 1

GROMWELL.

C'est-à-dire Holopherne, est-ce pas? par Judith. Vous citez de travers la Bible.

Sm WILLIAl MUBBAY.

C'est bien dit.

GROMWfLL. •

Mais pour une Judith votre barbe est bien noire !

SIR WILLIAM MURBAY, à part.

Pourquoi diable ai-je été rappeler cette histoire ? Judith est une femme, au fait. — Qu'importe ?

Ami,

Laisse-nous arriver à Cromwell endormi, Tu t'en trouveras bien,..

CaOMWBLL.

Le crois-tu ?

SIR WILLIAl MURRAY.

Que t^importe Que cinq ou six vivants passent par cette porte ? La fortune, mon cher, dans cet heureux moment, Te vient, pour ainsi dire, en dormant.

CROMWSLL.

En dormant !

SIR WILLIAM MURRATi lui pfédendant la bourse. Prends cet à-compte !
— Ici tu n'as d'autre besogne Que dire White-Hall quand on dira Cologne.

CROMWELL , à part.

Le mot est White-Hall.

SIR WILLIAM MURRAY

Prends donc cet argent-ci* Nous autres, nous payons.

CROMWELL, à part.

Et moi, je paie aussi 1 Haut à Murray en prenant la bourse.

Mfercij c'est une dette, ami, que je contracte.

SIR XS'ILLIAM MURRAY.

tu veilleras ici pour nous pendant l'entr'acte.

Je veillerai.

ACTE IV, SCÈNE III

SIR WILLIAM MrRRAY.

Fort bien.

Lui présentant la main.

Touche là. — Par le Ciel !

C'est lin brave !

A propos, quand vous aurez Cromwell, Dis-moi, qu'en ferez-vous?

SIR WILLIAM MURRAT.

Mais d'abord, — je suppose,— Oui, — que nous le târons. Voilà tout l

Peu de chose.

SIR WILLIAM MURRAY

Nous nous contenterons d'un prompt et doux trépas. Nul de nous n'est cruel.

CROMWELL , à part.

Je ne le serai pas Plus que vous.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est conclu?

Tu le dis. SIR WILLIAM MURRAY, aux cavaliers qui l'attendent dans un coin du théâtre.

Venez vite On entre au sanctuaire en payant le lévite ; J'en étais sûr.

LORD ORMOND, à sir William Murray, C'est fait?

SIR WILLIAM MURRAY

Oui, LORD ORMOND, aux cavaliers.

Marchons.

Les cavaliers se placent deux à deux^ et avancent vers Cromwell, qui présente son mousquet,

Qui va là?

LORD ORMOND).

Cologne.

CROMWELL.

White-Hall. Passez.

LORD ORMOND, à part.

Bon.

CROMWELL) regardant les cavaliers qui entrent sous

la poterne.

C'est cela.

LORD ORMOND , bas à sir William Murray, Murray, restez ici pour surveiller cet homme.

A Cromwell.

Frère, où trouver Cromwell?

Dans la salle qu'on nomme Chambre Peinte.

LORD ORMOND , à Cromwell,

Nos pas par la nuit sont voilés ; Mais veillez bien pourtant.

Soyez tranquille)... Allez.

LORD ORMOND, avec joie.

Enfin I... je touche au but, et mes vieilles années D'un triomphe complet sont du moins T^uronnées. Je tiens Cromwell ! je vais le saisir sous le dais. Voici Toccasion qu'au Ciel je demandais.

Cromwell dort dans ma main ! le Ciel me l'abandonne.

CROMWELL, à part et le suivant des yeux.

Ce qu'on demande au Ciel, l'enfer parfois le donne 1

Onnond se précipite sous la poterne où tous les cavaliers sont déjà entrés, excepté sir William Murray,

ACTE IV y SCÈNE IY

SIR WILLIAM MURRAT, 86 frottont IsS matUS.

Par ma barbe, enfin nous y voilà I — Ce grand Cromwell que rien au monde n'égalait, Ce fameux général, ce profond politique, A qui TEurope chante un étemel cantique.

Ce maître, ce héros pour qui le monde croit Le sceptre trop léger, le trône trop étroit, Se laisse prendre enfin, comme un oiseau sans ailes, Par huit fous, qui n'ont pas entre tous deux cervelles 1 Car je suis seul ici dont le cerveau soit bon. Sans moi rien n'était fait. — Cromwell 1 un vagabond , Un mince aventurier, à peine gentilhomme.

Là, régner sur des Rois comme un César de Rome 1 Quelle leçon pourtant nous faisons à ces Rois ! Celui dont la puissance huilniliat leurs droits.

Surpris dans son palais I par nous i — Ignominie ! — Voilà quinze ans qu'on donne à cela du génie ! Se tournant vers Cromwell qui Vécoute avec sang-froid. Concevez-vous, mon cher? — Parce qu'il a gagné Je ne sais quels combats,...

CROMWELL , à part.

Où tu n'as pas donné I

SIR WILLIAM MURRAY, Continuant, Parce qu'avec des mots, des sermons, des grimaces, Il sait plaire à la foule et remuer les masses, Le monde se prosterne au lieu de le huer ! — Un rustre , qui ne sait pas même saluer !

CROMWELL, à part.

Il ne le sait pas, soit ; mais il l'apprend aux autres.

SIR WILLIAM MURRAY

C'est exact. Ses façons — ressemblent presque aux vôtres 1

Presque ?

SIR WLLTAM MURRAY.

Pour un soldat, vous avez l'air qu'il faut ; Mais vous ne portez pas enfin vos yeux plus haut ! Vous avez de la grâce autant qu'un reître suisse, Pour bien pousser la charge et faire l'exercice.

C'est trop de bonté.

194 CROMWEIL.

S» WltLiAM MURftAY.

Non ; chaque homme a ton métier.

Vous ne voiîariea pas, aux yeux d'ua fieuple entier, Prendre des airs de cour et vous guider au trône ; L'étoffe de Cromweli se mesure à votre aune.

Jugez si Noil était ridicule d'oser, Sur l'estrade royale, au grand jour s'exposer. Sa fortune est du sort une étrange débauche^ Hier, à son audience, il avait l'air si gauche ! •

CAQilWSI^I*.

Tu t'y présentais donc ?

Sia WILLIAM MlTBaAY^

Ne Boe tutQyaz pas^ L'ami 1 nous ne pouvons marcher du, même pas. Je suis, veyex-vous bien» un grand seigneur d'Ecosse, Un homme comme vous court devant un carrosse ; Savez- vous que je porte un loup sur mon cimier ? J'avais de plus, mon cher, sous feu Jacques-Premier, L'honneur d'être fouetté pour le prince de Galles.

Oui, nos conditions, Monsieur, sont inégales.

Sia WILLIAM MURRAY.

C'est heureux !

Revenons à ce que nous disions.

Chez ce Cromwell, l'objet de vos dérisions, Vous alliez donc parfois ?

SIR WILLIAM MURRAY

Pour faire quelque chose.

On ne peut pas toujours lutter comme Montrose.

Oui ; Monsieur au tyran demandait un emploi, En attendant qu'il pût le trahir pour le Roi.

SIR WILLIAM MURRAY

Comme tu dis cela crûment !

Le beau tangage M'est inconnu.

SIR WILLIAM MURRAY, à part.

Croquant !

ACTE IV, SCÈNE IV. ns

CROMWELLI4.

Cromwell vous a, je gage, Mal reçu? refusé?

SIR WILLIAM MURRAY

Lui ! non pas.

CROMWELL, à part.

Comme il ment I

SIR WILLIAM MURRAY

Au contraire, pour moi l'ours a fait le charmant. Il a senti l'honneur que jo daignais lui faire, Et m'a feissé le choix des grâces qu'il confère.

CROMWELL , à part.

Le choix de la fenêtre ou de la porte, oui.

Haut.

Mais pourquoi donc alors vous tourner contre lui ?

SIR WILLIAM MURRAY

J'ai réfléchi. Comment servir un rustre insigne, Régnant en caporal qui donne une consigne, Lourdaud qui veut sourire et vous montre le& dents, Et vous rend un salut les genoux en dedans?

Je conçois.

SIR WILLIAM MURRAY

Puis j'appris que sa chute était prête...

CROMWELL.

Et le droit des Stuarts vous revint dans la tête ?

SIR WILLIAM MURRAY

Oui, le droit des Stuarts et la rusticité De Cromwell, mes amis me poussant d'un côté, Le succès étant sûr contre un si triste hère. J'entrai dans ce complot.

A vos raisons, j'adhère.

SIR WILLIAM MURRAY

Vous comprenez, mon cher? Les principes sont là. Guillaume-le-Normand jadis les viola ; Mais il répara tout par un hymen précoce D'Henri-Premier, son fils, avec Maude d'Ecosse. Les Stuarts sont issus des Atheling et d'eux ; D'où, voyez la lignée, il suit que Charles-Deux,

i96 CROMWELL.

Né de la double race, unit dans sa personne Les droits de la normande et ceux de la saxonne.

C'est clair.

A part.

Je comprends mal ce beau raisonnement.

SIR WILLIAM MURRAT.

C'est vous que j'en fais juge.

CROMWELL, à part.

Il choisit bien, vraiment.

SIR WILLIAM MURRAT.

De notre jeune roi le droit est manifeste.

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAT.

Et c'est pourtant ce qu'un Cromwell conteste ! N'est-il pas inouï que ce dindon-vautour Pour l'aire de l'aiglon quitte sa basse-cour ? S'il avait des talents, bon ! — Mais, je le répète, C'est une Jéricho qui croule sans trompette !

CROMWELL, à part, Pien trouvé !

SIR WILLIAM MURRAT.

Spn destin en roi semble marcher ; C'est un fantôme vain qui tombe à le toucher.

CROMWELL, ironiquement.

dole à tête d'or dont les pieds sont de cire !

SIR WILLIAM MURRAT. .

Je l'ai toujours pensé, ce n'est qu'un pauvre sire.

Les réputations ne me trompent pas, moi.

J'avais jugé Cromwell. Cela veut être roi !

Dans quel temps vivons-nous ? Cela ne sait pas même

Déjouer un complot, prévoir un stratagème !

Vous avez, vous, l'esprit cent fois plus pénétrant

Que le sot qu'à cette heure en son lit on surprend !

CROMWELL , à part.

S'il savait à quel point il dit vrai, l'imbécile ?

SIR WILLIAM MURRAT.

S' imagine-t-il donc que régner est facile ?

Lui roi ! je n'en ferais pas même un courtisan.

ACTE IV, SCÈNE IV

Vous auriez bien raison !

SIR WILLIAM MURRAY

Il a, convenons-en, Peut-être du talent pour bien brasser la bière. A-t-il droit de porter bassinet et gambière, Seulement ? tout au plus. Noblesse de canton ! Son nom même vaut-il le nom de son Milton ?

CROMWELL, à part.

Insolent !

SIR WILLIAM MURRAT.

Au lieu d'être un brasseur qu'on renomme, Cela va s'aviser de faire le grand homme, De trancher du tyran, de singer les héros !

Sont-ils pas amusants, ces petits hobereaux ? Il apprend à brider le peuple, à dompter Thydre, A gouverner le monde, — en distillant du cidre !

CROMWELL, à part.

Drôle !

SIR WILLIAM MURRAT.

Et, parce qu'il fut servi par le hasard.

Il se croit un Capet, un Moïse, un César !

Ce qui me confond, moi, c'est qu'un Warwick descende A traiter de cousin ce roi de contrebande 1

CROMWELL, à part.

Caméléon rampant hier encor devant moi !

SIR WILLIAM MURRAT, coinmé frappé d'une idée subite. Ah ça, je suis moi-même un peu bien simple !

Quoi ?

SIR WILLIAM MURRAT.

Tandis que nos faucons preiment là-haut leur proie, Ils me laissent ici,
pour que, si l'on octroie Des récompenses, — comme il est probable enfin, —
On n'en ait que pour eux !

CROMWELL, à part.

Misérable aigrefin !

SIR WILLIAM MURRAT.

Me réserveraient-ils la portion congrue ?

Ouais ! moi, vieil épervier, fqire le pied de grue I

Non ! je veux mériter aussi les dons du Roi.

29ê CROBIWÊLL.

CROMWEI.L.

Mais vous ne serez pas oublié, croyez-moi.

Sllt WILLIAM MURRAY.

Je veux mettre, comme eux, la main sur le vieux diable

CROMWELL , à part.

Vas-y donc !

SIR WILLIAM MURRAT, lui Serrant la main.

Tu nous rends un service impayable.

Mais quand s'acquittera le compte général, Je ne t'oublierai point, tu seras
caporal.

Il sort.

CROMWELL , seul, JMussanf les épâuleê.

Va, cherche î -^ Un nain de cour me toiser à sa règle ! L'oison qui fait la-
J'Oue, huer le vol de Taigle !

Entre Manassé, marchant avec précaution, une lanterne
sourde à la main.

CROMWELL, MANASSÉ

MANASSÉ, sans voir Cromwell.

Puritains, cavaliers, le Cromwell, Charles-Deux, Chrétiens que tout cela !

GROMWBLL, apercevant Manassé, sur lequel tombe un

rayon de sa lanterne.

Dieu I c'est le Juif hideux I Que vient-il faire ici ? sort-il de quelque tombe?

MANASSÉ, sans voir Cromwell qui Véeoute.

Des dftux partis rivaux qu'importe qui succombe I Il coulera toujours du sang chrétien à flots ; Je l'espère, du moins l c'est le bon des complots. Qu'Ormond tue Olivier, qu'Olivier le déjoue, C'est ici qu'à tous deux leur destin se dénoue. Je veux voir cela, moi ! Tout menace Cromwell...

GROMWBLL, à pUtt.

Traître !

ACTE IV, SGÈM£ V

MANASSE , continuant et levant les yeux au ciel. Tout, excepté les étoiles du ciel.

Il touche à son trépas, ce semble, et sa plaoèt^ Cependant au zénith brille encor pure et nette ; Et j'ai beau combiner les lignes de sa main, Je n*Y vois de danger réel — que pour demain.

CROMWELL, à part.

Pour demain 1 Que dit-il ? Ces damnés astrologues Sont-ils donc charlatans jusqu'en leurs monologues ?

HANASSÉ, continuant.

Qu'importe ! il faut qu'Ormoad ou Cromweti soit détruit ; Ils vont s'entr'égorger.

Regardant le ciel étoilé.

Qu'il fait beau, cette nuit CROMWELL , à part.

Après ce courtisan bavard, ce luif impie!

C'est l'immonde corbeau qui remplace la pie.

Il accourt sans pitié, sans dégoût, sans remords, Demander au combat sa pâture de morts.

MANASSé , braquant sa lunette vers le ciel.

En attendant qu'ici nos conjurés arrivent, Étudions un peu les courbes que décrivent Les satellites d'HÉ dans l'orbite de Thau.

Frappons au seuil du temple avec le^^^aint marteau. — // met Voël à la lunette^ puis s'interrompt.

Prêter au denier douze!... En cet instant de trouble, J'aurais pu, sur Ormond, certes, gagner le double.

CAOMWELL, à part.

Espion de Cromwell ! banquier des cavaliers !

MANASSÉ , Voël à la lunette, La ligne se recourbe en corne de bélier. . . — Mais j'ai ces carolus envoyés de Cologne ; Et de bons carolus, même quand on les rogne, Gagnent... — Vraiment, l'éclipsé aurait lieu d^ns ce cçis, — Onze sur les dollars, et neuf sur les ducats. -**- Oui, Cromwell, Ormond, tout à la fois je les trompe. . . En ce moment on entend le cri périodique de la sentinelle

éloignée.

Tout va bien ! veillez-vous ?

GROMWELL ^ ùVBC impatience, à part.

Faut-il qu'on m'interrompe En ce moment ! leur cri ne fait peur qu'aux hiboux. Répétons-le pourtant.

Haut.

Tout va bien ! veillez-vous ?

A cet éclat de voix, le Juif se retourne comme en sursaut,

MANASSÉ , à part, Jacob 1 je n'avais point vu là de sentinelle ! De quel voile épais l'âge a couvert ma prunelle I La voix d'une autre sentinelle éloignée répète eticore : Tout va bien ! veillez-vous ?

MANASSÉ , s*approchant de Cromwell avec respect.

Bonsoir, seigneur soldat.

CROMWELL , à part.

Fallait-il que soudain ce cri l'intimidât I Gomme il se dévoilait I

Haut, Bonne nuit, Juif.

MANASSÉ, avec un nouveau salut.

Vous êtes Placé là par seigneur Ormond ?

Fils des prophètes, Gomment as-tu besoin qu'on te réponde : Oui ?

MANASSÉ.

De vous voir triompher je suis tout réjoui.

Le Gromwell tombe enfin ; je vous en félicite.

Merci.

MÀNAssÉ, saluant. Des anciens rois le pouvoir ressuscite.

Quel bonheur pour vous I

Ah!

MANASSÉ

Je VOUS fais compliment.

Vous espérez sans doute un bon avancement?

ACTE IV, SCÈNE V

GROH\^fiLL.

Oui. L'on veut me nommer caporal.

MANASSÉ

Un beau grade ! Vous serez caporal, c'est très-beau, camarade ! Un caporal commande à quatre hommes, vraiment ! C'est superbe ! et porter des galons !

C'est charmant.

MANASSÉ

Je suis ravi qu'avec l'allégresse commune La chute de Cromwell fasse votre fortune , Seigneur soldat!

CROMWELL, à part.

Perfide !

MANASSÉ

Enfin, Cromwell maudit, Tu vas contre les Juifs expier ton édit ! Fanatique ! hypocrite ! avare !

S'adressant à Cromwell.

Quelle honte!

Ce Protecteur, ce Roi vérifiait un compte !

Ah! ne me parlez point des bourgeois couronnés! Dans un cercle si bas leurs esprits sont bornés ! Pas de festins brillants, pas de jeux, pas de fêtes , Jamais d'emprunts I — Aussi quel commerce vous faites ! Que si vous saisissez pour eux un brick suédois. Ils scrutent votre poche, ils regardent vos doigts , Et, pour tous les périls qu'entraînait l'entreprise. Vous laissent tout au plus les trois quarts de la prise.

Mais c'est vous écorcher!

MANASSÉ

C'est le mot. Rois mesquins!

Ils savent distinguer les besans des sequins!

C'est affreux !

MANASSÉ

Ce Cromwell ! là, je vous le demande ^ M'a-t-il pas une fois osé mettre à l'amende

Pour avoir, en prêtant ^ je ne sais quel taux, Honnêtementl doublé mes pauvres capitaux]^]

C'est grand'pitié.

Seigneur, c'est tuer l'industrie! De quoi se mêlait-il, ce tyran, je vous prie? De quel droit fermait-il, pour plaire à ses dévots, Théâtres, jeux, concerts, oals, courses de chevaux , Où, livrés au plaisir qui dans ces lieux fourmille, Se ruinaient gâtment les aînés de famille?

Les priver de ce droit, n'est-ce pas illégal? Sournois, haineux, féroce, économe, frugal, C'est un monstre 1 par vpus l'Angleterre respire. Votre bras généreux la délivre du pire Des tyrans que l'enfer jamais puisse enfanter! — Ce que je vous en dis n c^t pas pour vous flatter.

J'en suis bien convaincu.

MANA68B, hatissant les épaules et regardant Cromwell

en dessous, à part.

Ces machines de guerre 1 L'encens le plt» grossier ravit ce «Bur vulgaire.

CROMWELL, à part.

Que de masques cachaient ce visage odieux !

Faisons-les tous tomber tour à tour sous mes yeux.

Haut, A propos, dis-moi donc, Juif, ma bonne aventure.

MANAsséf s*inclinant.

Que je vous montre ici votre grandeur future I Mais, seigneur caporal,
c'est pour moi trop d'honneur.

A part.

Un maraud de soldat!

Haut,

Vous matfchiK m bonheur 1

A part.

C'est voir une chandelle avec un télescope 1

AlionS) soit, doux seigneur, tirons votre horoscope 1

ACTE IV, 9CÉOT V

C^esi ce ({ue notis nommons, dans dn latin poli , Paire tm© expérience m
animé vUi.

A part.

On peut rire en latin au nez de cet ignare.

Haut, Li^rsaHfRoi voire main. «— Il faut que je vchu narre... Cet infâme Cromwell \ —

Examinant avec sa kmterm la nmn q^e Cromweil

lui frésenie,

Quelle main l — je snïë mort.

H tombe prosterné aux pieds de CromweilL

GHOSWELL, souriant.

Hél Juif, que fais tu donc? Çà, quel diable te mord?

MANAssÉ, frappant la terre de son front.

Je suis mort.

CaOHWELL.

Tu sais donc qui j& ftttis^ Juif immonde?

VANAssé, d*une voix éteinte* Âh I c'est bien cette main, large à porter le monde I Je les reconnais trop^ ces lignes o6 le Ciel N'inscrivit d'autre nom que celui de Cromwell ! Votre astre n'avait point menti.

caOMWELL.

Vieillard, écoute.

Tu n'es qu'un misérable; et je pourrais sans doute A mon tour, essayant sur toi ce fer poli,

Il lui présente son poignard.

Faire une expérience in anima vili. —

Mais je n'écrase pas moi-même un ver de terre;

Lève-toi !

Manassé se lève. Cromwell lui montre un banc de pierre

près de la porte. .

Sieds-toi ta.

Le Juif s' assied comme atterré dam le coin obscur du bane.

Surtout songe à te taire.

Un seul root, et ton âme ira loin de ton corps Compléter à loisir ton alphabet des morts 1

Le Juif laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Cromwell revient sur le devant du théâtre, et continue en le regardant de travers.

Ce Juif, servir Ormond ! le sort qui me Tenvoie Mêle un oiseau de nuit à ces oiseaux de proie 1

Il se promène, laissant échapper de temps en temps

quelques paroles.

Mes seuls crimes sont donc, à les en écouter, De saluer trop mal et de trop bien compter.

Mais de Gharle-Premier ou de la Charte anglaise , Pas un mot! —

Mettant la main sur la poche de son justaucorps.

Qu'ai-je là qui me gêne et me pèse?

Il tire de sa poche la bourse que lui a remise Murray.

Ah! c'est le prix du sang!... Oui. J'avais oublié Que pour m'assassiner ces messieurs m'ont payé. Voyons s'ils ont des droits à ma reconnaissance ; Comptons : jugeons un peu de leur munificence. La tête de Cromwell, combien cela vaut-il?

S'ils m'avaient mal payé, ce serait incivil.

Il prend la lanterne des mains de Manassé et en dirige la lumière sur la bourse. — // recule avec horreur, après y avoir jeté un regard.

Dieu ! le nom de mon 61\$ brodé sur cette bourse 1 De cet or parricide il était donc la source !

U examinant de nouveau avec attention.

Je ne me trompe pas, voilà son écusson !

Quelle preuve à présent manque à sa trahison ? Ah I misérable enfant ! ah 1 misérable père 1 Quoi! non content d'avoir, en leur impur repaire. Sa part dans leurs complots, sa part dans leurs repas, D'encourager leurs coups, de boire à mon trépas, Mon fils faisait les frais de la funèbre fête ! Il leur donnait son or pour acheter ma tête ! Et, de tous leurs plaisirs complice sans remord , Enfin, comme un banquet, il leur payait ma mort.

LES MÊMES, RICHARD CROMWELL

Il s*avance lentement vers Vavant-scène.

RIGHAaO CROMWELL.

La nuit n'est pas lucide.

CROMWELL, sans en être vu.

Se pourrait-il? mon fils!

RICHARD CROMWELL

Me voilà délivré!

CROMWELL, à part.

Par les brigands sans doute auxquels tu m'as livré. A leurs sanglantes mains joins ta main fraternelle! RICHARD CROMWELL, toujours sans voir son père. Ce que c'est qu'avoir bien payé la sentinelle 1

CROMWELL, à part.

Il le dit.

RICHARD CROMWELL

Je suis libre !

CROMWELL , à part.

A quel prix, scélérat?

RICHARD CROMWELL

Cela me coûte cher 1 mais je hais d'être ingrat.

CROMWELL , à part.

Ah ! tu hais d'être ingrat envers le vil sicaire Qui te laisse à ton aise assassiner ton père !

RICHARD CROMWELL

Encore une fredaine !

CROMWELL, à part.

Avec quel ton léger Ce Joas dissolu parle de m'égorger!

306 GROMWELL.

BICHARD GBOMWBLL.

Mon père dort pourtant!

GROMWELL, O pùtL

Il dort l

RICHARD CROMWEIX.

Il ne se doute De rien I

GROMWELL, à part.

C'est lui qui veille, et c'est lui qui t*écoute !

RICHARD GROMWELL, fiant.

Je vais bien l'attraper!

GROMWELL, à part.

Quel rire et quel forfait!

L'infâme vient ici demander : — Est-ce fait? — Si j'é le châtais moi-même?

RICHARD GROMWELL, *ff*Onl.

Allons, courage!

Quand ils ne verront plus leur oiseau dans sa cage, Demain comme les saints vont être déconfits !

GROMWELL, à part.

Si je le poignardais de là main? —

Il tire son poignard et fait un pas vers Richard Cromwell, qui se promène sur le devant du théâtre et derrière lequel il se trouve. Il lève le poignard, puis

s'arrête.

C'est mon fils !

RICHARD GROMWELL.

Comme nos cavaliers rient de l'algarde !

GROMWELL, à part.

Mais de mon propre sang il fait ici paradé.

// fait un pas.

Frappons !

RICHARD GROMWELL.

Ce dénouement est heureux, sur ma foi !

GROMWELL, à part.

Oui!

RICHARD GROMWELL.

Mon père ne m'eût point pardonné, je croi !

Mais de cette façon à son courroux j'échappe.

ACTE IV, BcTlIE VI. 3OT

GROMWELL, à part.

Tu n'échapperas point, traître! — Il faut que je frappe. Point de pitié! c'esl dit.

Il s'avance encore vers Richard, puis hésite.

Mais qoQî ! moB preiikier né !

Dans fin jour de bonheur Dieu me Tavait donoé : C'est mon sang que ee fer va trouver dans ses veimis, Enfant! qu'il m'a donné de inaux, de soins, depeûies, Hélas! et de bonheur! — Chaque fois qu'à ses yeui; Je paraissais, — soudain, rayonnant et joyeux, Tendant ses petits bras à mes mains paternelles , Tout ooa eorpa treesaillait comme »'il eàl des ailes. Il me semblait qu'un astre à mes yeux avait lui Quand il me souriait.

BICHARD CaOMWELL.

Ma foi, tant pis pour lui.

Mon père est un tyran I

CROMWËLL, à part»

Ah! ce mot me décide.

On cesse d'être fils quand on est parricide.

Il s'avan^ par derrière ver» len /Si», h poigiiard Iwé^

Meurs, traître ! —

Un bruit de pas sous la poterne. — Cromwell s'arrête et se retourne.

Mais quel bruit dans ces noirs escaliers?

C'est Ormond qui revient avec ses cavaliers.

De mon fils dans leurs rangs suivons la perfidie ; Nous dénouons après toute la tragédie!

// remet son poignard dans le fourreau. — Entrent les cavaliers. Sy leurs épées à la main, portant au milieu d'eux lord Rochester endormi et bâillonné avec un mouchoir qui lui cache le visage.

308 CROMWELL

LES MÊMES, LORD ORMOND, LORD GUFFORD, LORD

DROGHEDA, lord ROSEBERRY, sir PETERS DOWNIE, SIR WILLIAM MURRAY, SEDLEY, le DOCTEUR JENKINS, LORD ROCHESTER.

À l'arrivée des cavaliers Cromwell reprend sa place, et Richard se retourne avec étonnement.

RICHARD CROMWELL, sans être vu des cavaliers. Ces gens m'ont l'air suspect. Mettons-nous à l'écart.

// se retire à gauche du théâtre, parmi les massifs de verdure,

SIR WILLIAM MURRAY, à Cromwell, d'un air triomphant. Ce Protecteur n'a pas même un lit de brocart! Sur sa table mourait une pauvre bougie; On ne s'y voyait pas ! Grâce à sa léthargie, Il n'a point remué quand nous l'avons saisi ; Nous l'avons bâillonné sans bruit, et le voici.

Ah! c'est lui?

RICHARD CROMWELL, à part.

Qu'est cela?

LORD CLIFFORD

Nous le tenons. Victoire I

RICHARD CROMWELL , à part.

Que dit-il?

ACTE IV, SCÈNE VU

SEDLBT, à Dotonief Comme, pour arriver au but qu'on se propose, On n'a point de relais, il faut qu'on se repose.

RICHARD CROMWELL, à part.

Je reconnais ces voix.

LORD ORMOND, Vœil fixé mr le fardeau que les cavaliers

' ont déposé à terre.

Voilà donc ce Gromwell !

De son crime inouï châtiment solennel !

Le voilà dans nos mains , ce colosse de gloire En qui, plus qu'en un Dieu, le monde semblait croire ! C'est lui-même. — A nos pieds quelle place tient-il? Il n'est rien d'assez fort, ni rien d'assez subtil , Pour ravir désormais ce coupable à son juge.

Tout fuyait devant lui ; — le voilà sans refuge. — Ha! malheureux soldat! à quoi donc t'a servi D'avoir tenu quinze ans tout un peuple asservi , D'avoir tant combattu, tant faussé de cuirasses, Substitué ton nom au nom des vieilles races.

Et régné par la haine, et l'erreur, et l'effroi , El fait de White-Hall le Calvaire d'un Roi?

Combien tous ces forfaits, scellés du diadème, Sont un fardeau terrible à cette heure suprême ! Crumwell! quel compte à rendre, et comment feras-tu? Je t'abhorrais puissant, je te plains abattu. Que ne t'ai-je au combat terrassé? — Quelle chute! Te prendre sans te vaincre ! un triomphe sans lutte ! Résignons-nous. L'épée a fait place aux poignards. Pour la faire pencher du côté des Stuarts, Quelle tête le sort jette dans la balance !

RICHARD GROMWELL , à part.

Qu'entrevois-je? Écoutons, et gardons le silence.

CROMvSTELL , à part.

J'estime cet Ormond ; il parle noblement.

Le cœur d'un vrai soldat jamais ne se dément.

SIR WILLIAM MURRAT, à lord Ormond en lui désignant le prisonnier.

Que d'honneur au maraud fait ici Votre Grâce !

CROMWELL , à part.

Vil courtisan!

3fo enùMwEiL.

DowNiE, à ceux qui porleni k prisotmier.

Marchons, diable!

LORD DROGREI^A.

Un Instant, de gr|^c !

C'est qu'il est déjà lourd comme s'il était mort.

SEDLBT.

Il est fort malaisé de conduire à bon port Cette cargaison-là. Délibérons : qu'en faire?

Tuons ici notre homme, et le Rrinons raffaire!

LORD DROGtEDA.

C'est cela! tuons.

8BDLKT.

Oui ; c'est plus expédilif.

RICHARD CROM^ELL, à part.

Quel conseil de démons! Qui donc est le captif?

CRCHiWELL, à part.

Le harpon a bien pria; laissons filer le câble. MANASSÉ, qui jusqu'alors a tout observé dam unjgrofend

silence, soulevant sa tête, à part. Ce spectacle adoucit le malheur qui m'accable* Ils vont s'entre-tner : c'est consolant, au moins! LORD CLIFFORD, brandissant son épée sur Rochesfer, aux

cavaliers.

Est-ce dit?

LE DOCTEUR jBifSiNS, arrêtant Clifford.

Quoi! Messieurs, sans juges, sans témoin^, San» verdict de jury, sans loi , sans procédure? C'est un assassinat! L'expression est dore; Mais en6n êtes-vous, par mandat spécial , Une cour de justice, un conseil martial?

Où sont, pour que les lois ne soient point violées, Vos lettres d'assesseurs du sceau royal scellées? Lequel est attorney? lequel est président?

Je ne vpis point ici deux avocats, plaidant L'un pour cet accusé, l'autre pour la Couronne. Quel appareil légal enfin vous environne ?

Savez- vous seulement le latin pour juger?

Confronter les témoins et les interroger?

Sur des textes formels bien asseoir la sentence

ACiK IV, SCÈNE VII. 91

Qui condamne à la claie ou bien à la potence?

À quel jour êtes- vous de votre session?

Comment dater l'arrêt de condamnation ?

Qu'Aest le corps du crime? où sont tous les complices?

Sur quels chefs de délit basez- vous les supplices ?

Ce sont les lois qu'ici je défends; non Cromwell. —

Lui, quoique non jugé, je le crois criminel :

Il a du Roi son mattre oublié l'allégeance ;

Cas prévu par la loi qui frappe, en sa vengeance,

Quid loedit in rege majestatem Dei.

Bref, aux lois d'Angleterre il a désobéi.

Que, pour faire éclater let|r noajesté sacrée,

La tête du félon du tronc soit séparée,

C'est fort bien ; mais il faut quelques formes aussi.

Messieyris, vous ne pouvez le condamner ainsi.

Vous prenez qualité que jamais on n*Mseinble ;

Se faire aoeunaieur et témoin tout ensemble,

Être juge et bourreau, c'est absurde 1 et ma voix

Contra «et attentat proteste au nom des lois.

CROMWELL, à part.

Je reconnais Jenkins, le magistrat intègre !

LORD CLIFFORD, aux cavaliers, en haussant les épaules. Que diable nous vient-il dire avec sa voix aigre? LORD DaoGHEDA, d'uH air blessé, à Jenkifis, Docteur, vous nous prenez pour des robins, ja croi !

SIR PETERS DOWiNIE.

Pensez-vous présider la cour du banc du Roi?

SEDLEY, riant.

Depuis quand le hibou dil-il à son compère L'autour : —

Jl contrefait la voix et le geste de Jenkins,

« Prenons séance, et jugeons la vipère ! »

LORD ROSEBERRY, fiant,

11 nous parle latin !

Sia WILLIAM HUaiEliiY.

Peste des sots discours 1

LORD CLIFFORD

C'est ma dague qui juge, et juge sans recours! Frappons! '

312 CROMWELL.

CROMWELL, à part.

Laissons frapper.

TOUS LES CAVALIERS

Finissons. ^^

Lord Clifford s'avance Vépée haute vers le prisonmer
toujours voilé.

JENKINS, gravement.

Je proteste.

RICHARD CROMWELL, à part.

Dieu ! quelle scène horrible ! est-ce un rêve funeste ?

LORD CLIFFORD y repoussant Jenkins.

Protestez à votre aise !

LORD ORMOND, arrêtant Clifford.

Un moment, lord Clifford !

Le docteur a raison : je l'approuve très-fort. L'ordre précis du Roi m'enjoint de lui remettre Notre captif vivant : veuillez vous y soumettre.

LORD CLIFFORD, à lord Ormond. Mais il faudra demain soutenir cent combats ? Pour l'enlever !

LORD DROGHEDA

Hé ! nous lui donnerons l'animal empaillé.

LORD CLIFFORD, ô Mord Ormond.

Mylord, hors du fourreau quand l'épée a brillé, Il faut frapper. À nous ! nous n'avons que cette heure ; Profitons-en. Cromwell est dans nos mains, qu'il meure !

TOUS LES CAVALIERS, excepté Ormond et Jenkins. Ouï !

Ils se précipitent à la fois, leurs épées à la main, sur le prisonnier toujours Éans mouvement.

JENKINS, avec solennité.

Je proteste !

RICHARD CROMWELL, à part et hors de lui.

Ils vont tuer mon père, ô Ciel !

ACTE IV, SCÈNE VII

// se jette au milieu des cavaliers.

Arrêtez y assassins!

- TOUS LES CAVALIERS

Jr^ Grand Dieu 1 Richard Cromwell î

CROMWELL, à part.

Quefaitril?

RICHARD CROMWELL , aux cavaliers.

Arrêtez 1 — Ah! par pitié, par grâce!

Si notre amitié laisse en vos cœurs quelque trace,

Roseberry, Sedley, Downie, écoutez-moi !

SIR WILLIAM MURRAT, avec impatiimce.

Diable !

RICHARD CROMWELL

Épargnez mon père !

SEDLEY

Êpargna-^il spn Roi?

RICHARD CROMWELL

Ah ! que me dites- vous ? ce fut sans doute un crime. Mais efi^is-je coupable? en dois-je être victime? Amis ! en le frappant, vous me frappez aussi !

CROMWELL , à part.

Est-ce là ce Richard, parricide endurci ?

Je n'y comprends plus rien.

LORD ROSEBERRY, à Richard Cromwell.

Nous vous aimons en frère, Richard ; mais au devoir on ne peut se soustraire.

RICHARD CROMWELL

Non, VOUS ne tûrez pas mtn père!

GR<)^WELL, à part.

Il me défend !

Ah! quel bonheur! j'avais mal jugé mon enfant.

RICHARD CROMWELL , aux cavaliers.

Es-ce pour en venir à ce but détestable Que vous faisiez asseoir Richard à votre table? Que nous partagions tout, jeux, débauches, plaisirs ? Que ma bourse toujours s'ouvrit à vos désirs? Comparez maintenant, mes compagnons de fêtes, Ce que j'ai fait pour vous à ce que vous me faites !

LORD ROSEBERRY, bas aux cavaliers.

A-t-il tort ?

3U CROMWELL.

JENKINS, à Richard, Bien, jeune homme ! allons, ce n'est point mal. Mais faites donc valoir le vice radical De l'affaire . — Us n'ont pas le droit. — Plaidez la carifée, Plaidez 1 plaidez!

RICHARD CROMWELL , à Jenkins.

Monsieur !

JENKINS

Avec voup jç m'oppose.,.

RICHARD ctLOUWUhhhi jotçnant les mainSy aujc cavaliers.

Mes amis!

CROMWELL, à part.

Je vois tout d'un plus^uste regard.

Mon fils ! combien j'étais injuste à^son égard 1

Certe, il ne connaissait d'une trame si noire

Qu^ la pçrt (Jq complot qui consistait à boire.

LORD ORMOND, à Hichord.

Votre père avec nous , njonsieur, tenait gros jeu ;

Chacun Jouait sa tête : il a perdu!

RICHARD CROMWEL.L.

Grand Dieu !

Aux yeux même du fil\$ assassiner le père !

Il crie avec force.

Au meurtre !

Aux cavaliers.

Ce n'est plus qu'en moi seul que j'espère.

// crie encore.

Au meurtre! à moi, soldats!

SIR WILLIAM MURRAT, V interrompant.

Les soldats sont à nous !

RICHARD CROMWELL

Hé bien donc! seul encor je vous fais face à tous! Il porte la main à son côté pour y chercher son épée.

Mais qu'il le fer vengeur manque à ma main trompée! — Pourquoi m'as-tu, mon père, enlevé mon épée*?

CROMWELL, à part»

Pauvre Richard !

LORD ORMOND, à Richard.

Monsieur, je vous plains. Croyez-moi, Uetirez-vous. Laissez faire les gens du Roi.

ACTE IV, SCWè VII

1I1GAABo CAôaiWELt.

Vous laisser faire , ô Ciel ! Je ne veux point de grâce. Avec lui tuez-moi sur son corps que j'embrasô !

Ij^e précipité sur lord Rochester endormi, et le serre étroitement dans ses bras,

Mon fils ! il va trop loin ; il serait trop cruel Qu'il se fit poignarder avec un faux Cromwell.

LORD ROSEBERRY, essayant de calmer Richard.

Richard!...

RICHARD CROMWELL , toujours attaché à Rochester, Non, frappez-moi d'un fer impitoyable, Ou je veux le sauver !

Les cavaliers cherchent à arracher Richard du corps de Rochester; il lutte avec eux et s'y cramponne avec plus de violence. — Pendant ce débat , Cromwell semble épier tous les mouvements des cavaliers et se tenir prêt à

porter secours à son fils. Manassé relève la tête, et observe attentivement sans proférer une parole.

LORD ROCHESTER, se réveillant en sursaut et se débattant à son tour.

Vous m'étranglez, au diable!

Tous s'arrêtent comme pétrifiés,

LORD ORMOND

Dieu! quelle est cette voix?

Lord Rochester arrache le mouchoir qui lui couvre le visage, et Cromwell dirige en même temps sur sa figure la clarté de la lanterne sourde.

RICHARD CROMWELL, reculant.

L'espion !

TOUS LES CAVALIERS

Rochester !

LORD ROCHESTER, à Richard Cromwell, Vous êtes le bourreau? — Vous m'étranglez, mon cher. Oui, comme si j'avais eu deux âmes à rendre!

Ne peut-on donc, Tami, plus doucement s'y prendre, Avec le patient agir de bon accord, Et pendre cet homme enfin, sans le serrer si fort?

LORD ORMOND, consterné.

Rochester !

LORD ROCHESTER, à demi éveillé et touchant le mouchoir qui entoure son œu, À quoi la corde est bien passée ; Mais quoi ! je ne vois point de potence dressée. A quelque clou rouillé me pendaient-ils ici, Comme un chahuant?

LORD ORMOND.

Où donc est Cromwell?

CROMWELL, se redressant et d'une voix de tonnerre.

Le voici ! — Hors des tentes, Jacob I Israël, hors des tentes I

A ce mot de Cromwell, les cavaliers étonnés se retournent et voient le fond du théâtre occupé par une multitude de soldats portant des torches , sortis de tous les points du jardin et de toutes les portes du palais. On distingue au milieu d'eux Thurloë et lord Carlisle, Toutes les fenêtres de White-Hall s'illuminent subitement , et montrent partout des soldats armés de toutes pièces. Cromwell, Vépée à la main, se dessine sur ce fond étincelant.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE DE CARLISLE, THURLOE, mousquetaires , PERTUISANIERS , GENTILSHOMMES GARDES- DU-CORPS DE CROMWELL.

SIR WILLUM MURRAT, épouvante,

Cromwell ! que de soldats! que d'armes éclatantes! Je suis mort !

LES CAVALIERS

Trahison !

LORD ORMOND, portant alternativement les yeux sur lord Rochester et le Protecteur,

Cromwell ! — et Rochester 1 LORD ROCHESTER , se frottant les yeux.

SuiS'je déjà pendu? Serais-je dans Tenfer?

ACTE IV, SCÈNE VIII. 3t

Ce palais flamboyant^ ces spectres, ces armées

De démons secouant des torches enflammées ,

C'est Tenfer 1 — car Wilmol comptait peu sur le Ciel.

Regardant le Protecteur, Oui, voilà bien Satan ; il ressemble à Cromwell.
GROMWELL, montrant les cavaliers à Thurkë et au comte

de Çarlisle, Arrêtez ces messieurs 1

Une foule de soldats puritains se précipitent sur les cavaliers, les saisissent et s'emparent de leurs épées avant qu'ils aient eu le temps de résister,

LORD ORMOND, Msant son épée sur son genou.

Nul n'aura mon épée.

RICHARD CROMWELL, à part.

Qu'est-ce que tout cela? Ma nouvelle équipée Me vaudra de mon père un nouveau châtiment.

J'ai rompu mes arrêts : je suis perdu.

LORD ROCHBSTER , promenant autour de lui des yeux

ébahis.

Comment !

Mais voici Drogheda , Roseberry, Downie ! — Je rôtirai du. moins en bonne compagnie. — Tiens !... le Juif Manassé qui rançonnait Clifffort ! Sans doute on le fera cuire en son coffre-fort. Ça, nous sommes tous morts et damnés, il me semble

Aux cavaliers.

Bonsoir, amis 1 — Narguons Satan qui nous rassemble! Donnons Tenfer au diable et rions à son nez I

LORD ORMOND

Dans quel piège fatal nous sommes entr^in^ !

LORD ROCiiESTER , aux cavali(irs.

Nos bons projets ont eu mauvaise réussite; Cromwell dans notre vin met de l'eau du Cocyte. ,

Cromwell jusqu'ici est resté silencieux dans son triom-phe, les bras croisés sur sa poitrine, et promenant des yeux hautmns sur les cavaliers confus et déses^ pérés,

cnoswBLL, à pari et regardant Ormond.

Je ne connaissais point Ormond. -- A son aspect , J'éprouve malgré moi je ne sais que! respect. ORMOND , lœil fixé sur Cromweli, Comme il nous a trompés ! que de ruse et d*audace l

CROMWELL, à paru Ormond seul ose encor me regarder en face.

C'est un noble adversaire; il avait un mandat; Il le voulait remplir. ~ Parlons à ce soldat.

// s'approche d* Ormond qui le regarde fièrement. Haut.

Ton nom?

LOBD OBMOND.

Bloum. —

En mourant, je ne veux pas qu'il sache . Qu'il fut maître d'Ormond.

CROMWELL, à part.

Par orgueil il se cache.

Haut.

Qu'es-tu?

LORD ORMOND

Rien, qu'un sujet contre toi révolté Pour la vieille Angleterre et pour Sa Majesté.

Que penses-tu de moi?

LORD ORMOND

De toi, Cromwell?...

-- Achève.

LORD ORMOND

Des choses qu'on n'écrit qu'à la pointe du glaive.

Argument péremptoire! et qui n'a qu'un défaut : C'est qu'au poignard parfois réplique l'échafaud.

LORD ORMOND

Que m'importe?

CROMWELL, croisant les bras.

Ici donc la soif du sang te guide?

ACTE IV, «Ofelle Vni

J'y venais par le fer paaiir le régicide.

GROM^tI.L.

Punir 1 quel est ton droit i

U»D ORMOND

Le drcHi du ialion.

Osals-ttt pénétrer dans l'antre du lion? !

iOHD ORMONo.

Tu veux dire du tigre.

CaOHWELL.

Aux lieux même où réside Le Protecteur 1...

LORO QBMGND,

Cromwell , dis donc le régicide.

Régicide! — toujours. C'est leur mot, leur raison, î

Jetée à tout propos, mise en toute saison î

L'ai-je donc mérité ce nom de régicide ?

Ces peuples repoussaient un illégal subside;

Je fus sévère et pur. Charles fut imprudent.

Sa chute fut un bien, sa mort un accident.

Il avait des vertus : je les vénère. En somme,

J'ai dû frapper le Roi, tout en priant pour l'homme.

LORD ORMOND

Hypocrite! va-t'en. Tu ne me trompes point.

Nous dlfi^fns d'avis, Je le vchs, snr ce point.

LORD ORtOND.

Auprès de Ravaillac ta place est réservée \

CHOÊÊWELh,

Ton âme par la haine est trop loin enlevée.

Vieillard ! tes cheveux gris devraient mieux t'iniprer. Cromwell un Ra-
vaillac! Peux-tu bien comparer La main qui meut le monde à cette main vul-
gaire, Et la hache d'un peuple au couteau d'un sicaire? On vient au même
point de l'enfer et du ciel : Le sang souillait Caïn et paraît Samuel.

LORD ORMOND

lié bien 1 ce Ravailac, d'exécrable mémoire,

320 CROMWEIX.

N'a-t-ii pas ce qu'il faut pour partager ta gloire ? Comme toi, d'un Roi
juste il causa le trépas ; Que lui manque-t-il donc ?

GROMWBLL.

Il a frappé trop bas.

On ne frappe les Rois qu'à la tête.

LORO OBMONO.

mon maître ! Charlel en tout son jour il vient de m'apparaître !

A Cromwelî en le repoussant

Je vous le dis encore : éloignez-vous de moi , Vous dont la main toucha la
majesté d'un Roi 1

Va, le sang tantôt souille et tantôt purifie.

A part.

Mais quoi donc ? il m'accuse, et je me justifie ! Je le laisse étaler, sans fléchir le genou, Sa vertu d'imbécile et son honneur de fou ! — Sa conscience ignore où, dans sa tyrannie.

Parfois la destinée emporte le génie. — Laissons cet incurable ! —

// tourne Udosà Ormond et s'approche de Jenkins,

Eh quoi, docteur Jenkins, Montrant Ormond et Murray.

Parmi ces insensés ! —

Montrant Sedley, Clifford et Rochester.

Et parmi ces coquins ! — Vous le sage et le juste !

LE DOCTEUR JENKINS, gravement.

Oui, vous êtes le maître De parler de la sorte, et pis encor, peut-être.

Vous avez préféré, Jenkins, à mes faveurs L'honneur de partager avec quelques rêveurs Une punition qui doit être exemplaire. '

LE DOCTEUR JENKINS

Ah! distinguons, monsieurCromwell, sans vous déplaire! Vous pouvez vous venger, mais non pas nous punir.

ACTE IV| SCÈNE Vni

Les mots sont importants en tout à définir :

Tyrannus nonjudex, le tyran n'est point juge. Si, grâce à quelque traître, à l'aide d'un transfuge, Vous avez dans la lutte été le plus adroit ; Si vous avez la force, il nous reste le droit. violemment aux lois vous pouvez nous soustraire, Qu'importe ! nous mourrons, mais de mort arbitraire. Et seulement de fait ! — Consultez sur ce point Vos propres avocats, Whitelocke, Pierpoint, Maynard. — Je m'en rapporte à vos conseillers même, Quoique le Whitelocke ait un très- faux système. Et que souvent Pierpoint et le sergent Maynard Contre le poulailler plaident pour le renard.

Hé bien donc ! vous aurez le gibet en partage.

LE DOCTEUR JENKINS

Soit. Mais voyez sur vous quel est notre avantage : Nous irons au gibet d'un despote irrité, Mais vous au pilori de la postérité 1

Cromweil hausse les épaules,

LORD ROGHESTER, toujouTS à demi éveillé.

Où donc ai-je l'esprit? Si je ne dors pas, certe, Je suis mort. — Ce Cromweil pourtant me déconcerte. Ici... Déjà ! — Je l'ai laissé là-haut hier.

S'adressant aux soldats qui Venvironnent.

Ne pourrait-on changer de rêve ou bien d'enfer? Délivrez-moi de NoH !
vous m'avez Tair bons diables.

GROMWELL.

Après un moment de méditation, il croise ses bras et s'adresse en souriant aux cavaliers.

Or ça, vous méditiez des projets incroyables. Prendre Olivier Cromwell à des pièges d'enfants ! L'égorger! — Car, Messieurs, vos poignards triomphants Ne m'auraient point traité, devant cette poterne, Comme David traita Saül dans la caverne ; Nul de vous n'eût borné l'emploi de son couteau À couper doucement le bord de mon manteau.

Je te sais. C'est tout simple , et je vous en approuve. Tout en vous approuvant, à dire vrai, je trouve

à 21 CROMWELL.

Que votre plan pouvait être un peu mieux conçu ,

Et qu'enfin votre trame est d'un fragile tissu.

Par malheur, je n'ai point su la chose à temps, frères,

Pour vous communiquer sur ce point mes lumières :

Ne m'en veuillez donc pas. — Vous avez bien aimé

Pour inventer cela! — Moi, comme les autres,

Que de vingt Rois unis le choc ne troublait guère,

J'ai coupé les jarrets à vos chevaux de guerre.

Nous avons tous agi comme nous avons dû ;

Vous avez attaqué, je me suis défendu.

Quand à votre projet en lui-même, j'avoue

Que j'aime ces élans d'un cœur qui se dévoue :

Le courage me rit et l'audace me plaît.

Quoique votre succès n'ait pas été complet,
Je ne vous place pas moins haut dans mon idée.
Par un sentiment fort votre âme est possédée ;
Vous marchez hardiment, d'un pas ferme et réglé;
Vous n'avez point fléchi, point pâli, point tremblé;
Vous m'êtes, — agréez mes compliments sincères, —
Des ennemis de choix, de dignes adversaires ;
Je ne vois rien en vous qui soit à dédaigner.
Et vous estime enfin trop — pour vous épargner.
Cette estime pour vous en public veut s'épandre,
Et je vous la témoigne en vous faisant tous pendre. —
Point de remerciements. — Excusez-moi plutôt
De confondre avec vous sur le même échafaud
Montrant sir William Murray consterné.

Ce fanfaron pleureur, ce lâche qui m'écoule, Quoiqu'il ne vaille pas la
corde qu'il me coûte. 11 doit vous rendre grâce; oui, certes ! car sans vous Il
n'eût point eu l'honneur d'éveiller mon courroux.

Montrant Manassé toujours immobile.

Souffrez que je vous joigne encore ce Juif fétide. C'est dur ! à des chré-
tiens mêler un déicide 1 Avec les bons larrons confondre un Barabbes ! *-
J'arrangerai la chose. — On le pendra plu» bfJs. — Ça, que chacun de vous
maintenant me pardonne De le payer si mal ; ce que j'ai, je le donne. — Ce
que je fais pour vous, je le sens, est bien peu ! —

ACTE IV, SCÈNE IX

Allez, préparez-vous à rendre compte à Dieu ; Nous sommes tous pécheurs, frères! — Dans quelques heures, Quand le jour renaissant blanchira ces demeures, Vous serez tous pendus! — Allez ; — priez pour moi.

Les gardes , et lord Carlisle à Unr tête , eniradnent les prisonniers, qui tous, à l'exception de Murray et du Juif, conservent une attitude fière et méprisante, Cromwell reste quelques instants rêveur, puis se tourne vivement vers Thurloë,

Fais sur l'heure apprêter Westminster 1 Je suis Roi.

// rentre à White-Hall par la poterne, et Thurlo'é, après un profond salut, sort du parc.

LES QUATRE BOUFFONS

Au moment où Cromwell et Thurloë sortent, Gramadoch avance la tête hors de la cachette des fous, puis sort avec précaution, examinant autour de lui si le théâtre est bien désert, puis fait signe aux autres fous de le suivre; et les quatre fous, réunis sur la scène, se regardent les uns les autres en poussant des éclats de rire immodérés.

GEAMA.DOCH, à ses Camarades, Hé bien! qu'en dites-vous?

GiRAFF, riant.

De plus en plus risible.

ELESPURU.

Scène de l'autre monde en celui-ci visible

IRICK.

Quelque chose de fou, de bouffon, d'inconnu.

GIHAPF.

Un spectacle étonnant, gai. — Voir Cromwell à nu ! Voir le feu sans fumée et Belzébuth sans masque!

314 CROBFWELL.

GAAHADOCII.

Entre tous les acteurs de ce drame fantasque, Lequel est le plus fou ? Voyons, donnons le prix.

TRICK.

C'est Murray qui, chargeant Gromwell de son mépris, Tourne de NoU à Charle en une pirouette, Et qui pour un drapeau prend une girouette.

GIRAFF.

La palme est à Richard,, ce fils de Bêlial, Mourant pour Rochester par amour filial.

TRICK

Si Gromwell eût tué Richard dans sa manie.

C'eût été bon.

GmAFF.

Oui ; mais la pièce était finie.

TRICK

Grand dommage I

GRAMADOCH.

Ainsi donc vous donnez à Richard La marotte d'honneur, la palme de notre art?

ELESPURU.

J'aime mieux de Jenkins la candeur doctorale.

fit rOrmond à Gromwell faisant de la morale.

N'est-il pas amusant? Je préférerais, moi, Enseigner la justice à quelque homme de loi, Peigner un ours du pôle ou traire une panthère, Ou du Vé-suve ardent ramoner le cratère.

GIRAFF.

Et ce Juif qui n'est pas le moindre du roman I Ge rabbin espion, usurier nécroman.

Qui, tout en méditant sur la beauté des piastres, Vient avec sa lanterne examiner les astres 1

ELESPURU.

Animal amphibie, aux deux camps étranger, Ge Juif venait ici comme on voit voltiger Une chauve-souris dans la nuit d'une tombe,

GIRAFF.

D'autant plus justement la comparaison tombe,

ACTE IV, SCÈNE IX

Que Noll sur quelque croix, devant quelque portail, Va le faire clouer comme un épouvantail.

TRIGE.

Gromwell des cavaliers punit donc la jactance I Il a plus d'une corde, amis, à sa potence.

GRAMADOCH.

Et pourtant, quoiqu'il porte un monde sur son cou, De ceux dont nous parlons Gromwell est le plus fou. Il veut être encor Roi . la mort est à sa porte.

Ces paroles fiocent Inattention des fous : ils se rapprochent vivement de Gramadoch.

GiRAFF, à Gramadoch Quoi donc?

GRAMADOCH.

Vous verrez.

TRiGK, à Gramadoch.

Mais dis....

GRAMADOCH.

Plus tard.

ELESPURU, à Gramadoch,

Que t'importe!

GRAMADOCH, s&co\M.nt la tête.

Le mystère est un œuf, — écoutez, s'il vous plaît, — Qu'il ne faut pas casser si Ton veut un poulet. Attendez ! — Ce Gromwell, à qui tout est propice. S'il fait ce dernier pas, se jette au précipice. La mort l'attend. — Soyez à son couronnement. Vous verrez, vous rirez! Gromwell est sûrement Bien plus fou que ces nains qu'il écrase au passage, D'autant plus fou cent fois qu'il se croit le plus sage !

TRIGK.

Pour clore le concours, dans ceci, les plus fous, Même en comptant Gromwell, Messieursx'est encor nous. Sommes-nous bien sensés de perdre à cette affaire Un temps que pous pourrions employer à rien faire, Â dormir, à chanter à l'écho nos ennuis, Ou bien à regarder la lune au fond d'un puite?

Ik sortent.

as

LA GRANOBSALLE DE WESTMINSTER

A gauche, vers le fond, la grande porte de halle vue obliquement. — Au fond, des gradins demi-circulaires s'élèvent à une assez grande hauteur. De riches tentures de tapisserie réimissent les intervalles des piliers gothiques tout autour de la salle, et n'en laissent apercevoir que les chapiteaux et les corniches. — A droite, une charpente revêtue de planches figurant les degrés de l'estrade d'un trône : plusieurs ouvriers sont occupés à y travailler au moment où la toile se lève; les uns achèvent de cimier les planches des degrés tandis que les autres les recouvrent d'un riche tapis de velours écarlate à franges d'or, ou s'occupent à hisser au-dessus de l'estrade un dais de même étoffe et de même couleur, sous le ciel duquel sont brodées en blanc les armes du Roi « tecteur, — Divers ustensiles de « harpentier et de tapisserie » sont épars à terre, et des échelles adossées aux piliers annoncent qu'on vient à peine d'en terminer la tenture, — Vis-à-vis le trône, une chaire. — Tout autour de la salle, des tribunes et des travées richement drapées, — // est trois heures du matin : le jour commence à poindre, et projette, à travers les vitraux et la porte entr'ouverte, des rayons horizontaux qui font pâlir la lumière de plusieurs lampes de cuivre à cinq becs, posées ou suspendues, pour le travail nocturne des ouvriers, dans plusieurs endroits de la salle.

LE CHEF DES OUVRIERS

Il encourage du geste les manœuvres qui ajustent le dais.

L'ouvrage avance. Allons ! — Ce dais est assez ample. —

A un autre ouvrier qui se tient debout une Bible

à la main.

Frère, édifiez-nous ! lisez.

L'ouvrier, lisant.

« Or, le saint temple » Eut un lambris de cèdre, un plancher de sapin . . >

LE CHEF, aux ouvriers.

Frères, nourrissons-nous de ce céleste pain.

LE tECTEUR, Continuant.

({ Salomon l'étaya, d'espaces en espaces, » De poteaux à cinq pans, de pieux à quatre faces, » Couvrit de lames d'or son ouvrage immortel, » Et plaça dans Toracle, à côté de l'autel, » Deux chérubins debout, les ailes déployées. » UN OUVRIER, jetant un coup d'œil sur les préparatifs qui

r environnent.

Nos mains ont, cette nuit, été bien employées. Salomon, pour laisser des travaux plus complets. Mit sept ans à son temple et quinze à son palais. Nous, pour tous ces apprêts, nousn'avons pris qu'une heure.

LE CHEF

Bien dit, Enoch. —

Aux ouvriers qui disposent le dais.

Tenez-y cette échelle est meilleure. -^ A Enoch.

Peut-on se trop hâter...

Aux ouvriers qui attachent les rideaux du dais.

— Bon, à cette hauteur! —

328 CROMWFXL.

A Enoch.

Quand on élève un trône à Mylord Protecteur?

UN SECOND OUVRIER

C'est donc pour aujourd'hui cette cérémonie?

LE CHEF

Oui. — Par bonheur l'estrade est à peu près finie.

A Enoch.

Ah ! nous n'avons jamais. . . —

Aux ouvriers qui clouent les planches.

Or ça, vous, moins de bruit! — A Enoch.

Rien fait de si pressé, sinon cette autre huit...

ENOCH

Quelle nuit?

LE CHEF

Vous n'avez point gardé la mémoire, — Voilà huit ans passés, — d'une nuit froide et noire, De la nuit du vingt-neuf au trente de janvier? Nous travaillions encor pour Mylord Olivier.

LE SECOND OUVRIER

Ne construisions-nous pas l'échafaud du roi Gharle, Cette nuit-là?

lâtt CHBf.

Oui , Tom . — Mais est-ce ainsi qu'on parle Du Barabbas royal, du Pharaon anglais?

ENOCH, comme recueillant ses souvenirs.

J'y suis. — On appuya l'échafaud au palais.

Ah 1 ce n'était point là des charpentes grossières A pendre des rabbins, à brûler des sorcières ; Mais un échafaud noir, bien bâti, comme il sied. Avec une fenêtre il était de plain-pied.

Pas d'échelle à descendre. Oh! c'était fort commode!

LE CHEF

Et solide, à porter tous les enfants d'Hérode ! Robin n'eût point trouvé de madriers meilleurs. On y pouvait mourir sans rien craindre d'ailleurs.

TOM, sur Vestrade.

Ce trône est moins solide ; en y montant il tremble.

ENOCH

L'échafaud fut construit moins vite, ce me semble.

ACTE V, SCÈNE I

l'ouvrier, qui tient la Bible, hochant la tête. Dans cette nuit-là, frère, il ne fut pas fini.

ENOCH

Quoi donc ?

l'ouvrier, montrant le trône, A réchafaud ce théâtre est uni.

C'est un degré de plus d'où Cromwell nous domine.

L'œuvre alors commencée aujourd'hui se termine;

Ce trône de Stuart complète l'échafaud !

TOM

Ah ! Nahum-l'Inspiré voit les choses de haut.

NAHUH, l'œil fiaoé sur le trône.

Oui, tréteau pour tréteau, j'aimais encor mieux l'autre. C'était le tour de Charle ; aujourd'hui c'est le nôtre. Cromwell sur le drap noir n'immolait que le Roi ; Sur cette pourpre il va tuer le peuple !

le chef, à Nahum,

Quoi I Oser parler ainsi! —Quelqu'un peut vous entendre.

NAHUH.

Que m'importe! Je suis vêtu du sac de cendre. Je voudrais, pour Cromwell, d'ailleurs qu'il m'entendît. S'il veut s'élire Roi, qu'il tombe! il est maudit. Je lui prédis sa mort, moi, pauvre et misérable, Qui vaut mieux que cet homme, en sa gloire exécration, Car le Seigneur à Tyr préfère le désert, La grappe d'Éphraïm au cep d'Abiezer!

LE CHEF, regardant Nahum qui demeure en extase. Imprudent! —

A Enoch.

Il nous reste à placer sur Testrade Le grand fauteuil royal. —Aidez-moi, camarade!

Tous deux montent les degrés, portant un grand fauteuil 1res chargé de dorures , couvert de velours écarlate , étalant sur son dossier les armes du Protecteur brodées (n or et relevées en bosse. Ils placent le fauteuil au milieu de V estrade.

TOM, regardant le siège royal.

Beau fauteuil ! *— là-dedans il sera comme un Roi.

ENOCH , ajchwo)(m% d'arranger k fauteuil, tm chef d'atelier.

La nuit dont vous parliez, c'est moi-même, je oroï, Qui disposai pour Charle un beau billot de chêne, Muni de ses crampons et de sa double chaîne, Tout neuf, et qui n'avait servi qu'à lord Strafford.

UN QUATRIÈME OUVRIER

A ces heures funèbres, Si quelqu'un nous eût vus, caché dans les téoèbreg^
Bâtir un échafaud aux lueurs des flambeaux, Comme des fossoyeurs qui
creusent des tombeaux, Ou comme ces démons qui, par leurs maléfices,
Dressent dans une nuit d'inférieurs édifices i — Ce témoin eût sans doute
été bien effrayé !

ENOCH

J'aime fort ces travaux de nuit : — c'est bien payé. Avec mes dix enfants,
créatures humaines, Sur cet échafaud-là j'ai vécu deux semaines.

UN CINQUIÈME OUVRIER

Nous verrons si Cromwell agira comme il faut, Et s'il paîra le trône au prix
de l'échafaud.

TOM

C'est pour le tapissier, pour maître Barebone, Pour lui seul, non pour
nous, que cette affaire est bonne. Il fournit ces rideaux, ces sièges, ces bro-
carts, Et de notre salaire il prendra les trois quarts.

NAHUM

C'est un vendeur du temple !

LE QUATRIÈME OUVRIER

. Un vrai fils d'Eve, Qui marche aveuglément sur le tranchant du glaive I

NAHUM, reprenant.

Et qui, pilier de l'arche, arc-boutant de Babel, Pose un pied dans Fenfer
et Tautre dans le ciell

TOM

Chut! il nous chasserait, s'il venait à connaître Que nous le traitons, lui,
comme il traite son maltne. Le voici : taisons-nous.

Entre Bûrebone. Tous les ouvriers se remettent sHencieusement à Vou-
vrage ; le seul Nahum res[^] im,mobile , les yew» atiaehès sur la vieille BHfk
usée qu'il tient ouverte*

SCÈNE II

LES MÊMES, BÂREBONE.

BAREBONE, jetant un coup dœil sut les travaux de
ses ouvriers.

Mais voilà qui va bien ! — Aux ouvriers.

Je suis content de vous : il ne reste plus rien A faire, en vérité !

A part.

Je suis au fond de Tâme Ravi qu'ils aient sitôt fini cette œuvre infâme.
Nos conjurés, qui vont venir, pourront du moins Tenir conseil ici sans gêne
et sans témoins, Reconnaître les lieux, et voir par quelle voie On peut d'un
coup plus sûr frapper NoU dans sa joie. Quel bonheur, pour entrer chez le
tyran proscrit, Que je sois tapissier de ce même Antéchrist! — Congédions-
les tous, vite. —

Haut auœ ouvriers.

Allez, mes chers frères;

A Tesprit tentateur soyez toujours contraires. Aimez votre prochain, et
même le méchant.

Au chef d'atelier.

Monsieur Néhémias! —

Le chef d'atelier s'approche de Barehom pendant que les ouvriers ramassent leurs outils et se hâtent des lampes et des échelles.

Il faudrait sur-le-champ Pour Mylord Protecteur, à qui Dieu soit en aide,
Finir cette cuirasse en buffe de Tolède.

Bas et se penchant à l'oreille du chef d'atelier. Du cuir qui restera, loin de
tous les regards, Vous ferez pour nos saints des gaines de poignards,

Le chef d'atelier incline la tête en signe d'adhésion , et sort accompagné
de tous les ouvriers.

SCÈNE III

BAREBONE, seul.

Il se place comme en contemplation devant le trône.

Le voilà donc ce trône, — exécrable édifice.

Où Cromwell à Nesroch nous offre en sacrifice,

Où se transforme en roi ce chef long-temps béni,

Où va changer de peau le serpent rajeuni !

C'est là qu'il compte enfin appuyer son empire,

Ce faux Zorobabel en qui Nemrod respire ;

Ce prêtre de Tenfer ; ce vil empoisonneur,

Qui, se prostituant Téglise du Seigneur,

Veut, dans les noirs projets que son orgueil combine,

De l'épouse des saints faire sa concubine.

Cet oppresseur de Dieu que son âme a trahi ;
Cet homme, pire enfin que Stharnabuzai!
Voilà son trône impur que l'anathème charge!
C'est bien cela : — dix pieds de haut sur neuf de large.
Et le tout recouvert de velours cramoisi. —
Il en faut six ballots pour le draper ainsi, -^

ACTE V, SCÈNE III

Donc il ne suffit pas à ce 6ls' du blasphème D'exercer un pouvoir usurpé sur Dieu même, De fouler Israël comme un roseau séché, D'avoir, géant glouton sur l'Europe couché.

Plus qu'Adonibezec puissant et redoutable.

Soixante rois mangeant ses restes sous sa table ; Non, il lui faut un trône. Et quel trône! un amas De franges, de plumets, de satin, de damas, Où, comme il est écrit du sacré lampadaire, L'art du sculpteur s'unit à l'art du lapidaire! Cromwell de ce clinquant veut s'entourer encor. — Quand je dis ce clinquant, c'est bien de très-bon or : — Or Vierge de Hongrie; — et ces glands magnifiques Pourraient faire les frais de quatre républiques ! — C'est moi qui les fournis ; et s'ils étaient moins lourds , Leur mesquine splendeur souillerait ce velours. — Velours d'Espagne!- Allons, qu'il règne,mais qu'il meure! Que la couronne ici pare sa dernière heure I Essayons sur son front le clou de Sisara. —

Il regarde les coussins du trône.

Velours que j'ai payé cinq piastres la vara! — Je le revendrai dix, suivant la mode antique. Cet Aod est pourtant une bonne pratique ! — Oui; mais son avarice!... — Il touche à son trépas! Ces royaux échelons vont rompre sous ses pas. Sous ce dais triomphal, sous ces tentures même Où son blason bourgeois usurpe un diadème.

Que cette place est bonne à le bien poignarder !

// se promène de long en large devant le trône , et son visage passe de la fureur à Vadmiration pour la ri^ chefise des ornements qui le décorent.

Mais c'est qu'il est capable encor de marchander ! De faire par Maynard mutiler mon mémoire, Rogner les brocards d'or, déprécier la moire I Puis, si j'ose me plaindre, alors sa bonne foi Prête ses gens de guerre à ses hommes de loi. Servez ces Pharaons! toujours l'ingratitude Est de leurs cœurs glacés la première habitude. — Il devrait cependant être content de moi !

334 GROMWELL.

Pour bien parodier la majesté d'un Roi,

Rien ne manque à ce trône abominable au monde,

À ce hideux théâtre, à cet autel immonde.

C'est magnifique 1 --Enfin, je n'ai rien épargné.

A décorer Moloch je me suis résigné,

Et j'expose aux périls qui suivent l'anathème

Mes tapis de Turquie et mon cuir de Bohème. —

Jébuséen ! qu'il meure !

Comme frappé d'une idée soudaine,

— Oui, mais qui me patra Quand il n'y sera plus? ~ L'auguste Dèbora Ne laissa point son clou dans le front de l'impie; Samson ne risquait rien, quand sa force assoupie Fit choir pour son réveil tout un temple ennemi ; Judith, qui triompha d'Holopherne endormi, Fuyant, parée encor, de la sanglante fête, Sans perdre un seul joyau sut emporter sa tête. Mais moi! qui m'indemnise? et quel profit réel Me dédommagera de la mort de Cromwell?

Ne faut-il pas laisser quelque chose à ma veuve? — La question ainsi me semble toute neuve.

Songez-y ! — mais voici nos bons amis les saints.

Entrent les puritains conjurés, Lambert à leur tête. Tous, enveloppés dans de larges manteaux, portent de grands chapeaux coniques dont les bords très-larges se rabattent sur leurs visages sombres et sinistres. Ils marchent à pas lents, comme absorbés dans des contemplations profondes; plusieurs semblent murmurer des prières. On voit luire des poignées de dagues sous leurs manteaux entr'ouverts.

SCÈNE IV

BAREBONE, LAMBERT, JOYCE, OVERTON, PLIMMON, HARRISON, WILDMAN, LUDLOW, SYNDERCOMB, PIMPLETON, PALMER, GARLAND, PRIDE, JÉROBOAM D'EMER, ET autres citoyens.

TÉTÉS-LONDES.

LAMBERT, à Barebone.

Hé bien?

Barebone pour toute réponse lui montre de la main le trône et les décorations royales sur lesquelles les seigneurs jurés jettent des regards indignés. Lambert se retourne vers l'assemblée et poursuit gravement :

— Vous le voyez. Fidèle à ses desseins, Frères, Cromwell poursuit son œuvre réprouvée. Westminster est tout prêt ; l'estrade est élevée ; Et voici les gradins de ce vil Parlement. Aux pieds d'un Olivier va traîner son serment. Profitons, pour agir, du moment qui nous reste. Jugeons cet autre Roi. Son crime est manifeste : Voilà son trône?

OVERTON

Non. Voilà son échafaud!

Il y sera monté pour tomber de plus haut.

Sa dernière heure, amis, par lui-même est marquée. Que du tombeau des Rois cette pompe évoquée Soit sa pompe funèbre, et que notre poignard Jette aujourd'hui son ombre à l'ombre de Stuart! Ha! nous y voilà donc ! ce despote hypocrite Exhume à son profit la royauté proscrire; Et, pour reprendre à Charle un sceptre ensanglanté, Fouille dans le sépulcre où nos mains l'ont jeté! Cromwell ose ravir la couronne à la tombe ! — Qu'en entraînant Cromwell la couronne y retombe ! Et si phis tard quelque autre ose encor régner seul) Que la robe de Roi soit toujours un linceul !

336 GROMWELL.

LAMBERT, à part.

Il va trop loin.

ovERTON, poursuivant.

Qu'il soit anathème!

TOUS

Anathème !

ovERTON, continuant.

Tout conspire avec nous, tout, et Cromwell lui-même. Oui, Messieurs, sa fortune aveugle ce Cromwell, Qui semble un Attila fait par Machiavel.

S'il ne nous aidait point, notre vaine colère S'userait à miner son pouvoir populaire ; C'est lui seul qui se perd, en ne comprenant pas Qu'il change le terrain où s'appuyaient ses pas ; Qu'il sort du sol natal pour mourir; el qu'en somme, En devenant un Roi, Cromwell n'est plus qu'un homme. Sous ce titre de mort, il s'offre à tous les coups. La foule, son appui, le quitte et passe à nous; Lui seul, entre elle et lui, signe un fatal divorce. En nous donnant le peuple, il nous donne sa force. On veut être opprimé, foulé, suivant la loi, Par un Lord-^Protecteur, mais jamais par un Roi. D'un tyran plébéien le peuple s'accommode.

Olivier, Protecteur, fût-il pire qu'Hérode, Lui semble encor le seul dont le front sans bandeau Peut porter de T'État le vacillant fardeau.

Mais que ce même front ceigne le diadème.

Tout change ; et ce n'est plus, pour ce peuple qui l'aime, Qu'une tête de Roi bonne pour le bourreau!

TOUS, excepté Lambert, et Barehone qui depuis V arrivée des conjurés semble absorbé dans de profondes réflexions.

C'est bien diti

JOYCE

Notre épée a quitté le fourreau ; Qu'elle y rentre fumante, et jusqu'à la poignée Pour la seconde fois du sang d'un Roi baignée!

PRTDE.

Cromwell vient donc chercher sa tombe à Westminster ! De sa secte infidèle et promise à l'enfer.

ACTE V, SCÈNE IV

Il était le grand-prêtre ; il veut être l'idole : Que sur son propre autel pour sa fête on Timmele.

LCDLOW.

Wolsey, Goffe, Skippon, s'il couronne son front, Propres chefs de sa garde, avec nous frapperont. A nos couteaux vengeurs rien ne peut le soustraire, Fletwood, son gendre, enfin Desborough, son beau-frère, Le laisseront tomber ; car, fermes dans la foi, Leurs cœurs républicains l'aiment mieux mort que Roi.

HARRISON

Honneur donc à Fletwood, à Desborough I— Leurs âmes N'ont point de peurs d'enfants et de pitiés de femmes ! GARLAND^ qui jusque-là est resté silencieux, Vœil fixé sur

les premiers rayons du soleil levant.

Jamais si beau soleil à mes yeux n'avait lui. Frères, quelle victime à frapper aujourd'hui ! Jamais je n'avais eu tant d'orgueil ni de joie A sentir que je marche où le Seigneur m'envoie ; Ni quand Strafford posa sa tête à notre gré Entre le glaive saint et le billot sacré ; Ni quand mourut ce Laud , plus exécration encore. De la chambre étoilée infernal météore, Prélat qui, de son temple où renaissait Béthel, Tournait vers l'Orient le sacrilège autel.

Et, de notre sabbat moqueur incendiaire, Prostituaux jeux le jour de la prière ; Ni même quand Stuart, qui, fier de ses vieux droits, Pour des rayons de Dieu prit les fleurons des Rois, Avec sa royauté superbe et séculaire.

S'agenouilla devant la hache populaire !

A chacun d'eux j'avais, selon qu'il est écrit, Cru sous sa forme humaine immoler l'Antéchrist ; Mais je crois aujourd'hui que Sion triomphante Frappe enfin dans Gromwell ce fatal sycophante, Et, des marches d'un trône encor mal affermi, Le replonge au Tophet d'où Satan l'a vomi.

Quel jour! — Quel Goliath, l'effroi de l'Angleterre, A jeter de son haut la face contre terre !

STNDEBGOMB.

Quel beau coup de poignard à donner!

338 CBOMWELL.

PRIDE

Quel horDeor

Pour ceux qui combattroient les combats du Seigneur !

JOYCB, montrant le trône.

Que son sang , sur la pourpre où l'attend notre piège , Va couler à grands flots!

A ces paroles de Joyce, Barebone, qui jusqu'alors a tout écouté en silence, tressaille comme agité d'une inquiétude subite.

BABBBONE, se frappant le front, à part.

Au fait, à quoi pensé-je ?

C'est qu'ils vont me tacher mon trône avec leur sang ! Qu'en faire après ?
— L'étoffe y perdra vingt pour cent.

Haut, après un instant de recueillement.

Vos discours pour mon âme ont la douceur de l'ambre. De la communauté je suis le dernier membre, Frères, mais écoutez : — Aux saints textes soumis, Vous voulez poignarder Cromwell. — Est-ce permis ? Rappelez-vous Malchus, dont l'oreille coupée De Pierre par Jésus fit maudire l'épée.

N'est-il pas interdit, au nom du Tout-Puissant, De frapper par le fer et de verser le sang ?

Sur ce point dans vos cœurs s'il reste quelques ombres, Ouvres, chapitre neuf, la Gtènèse ; et les Nombres, Chapitre trente-cinq.

Explosion de surprise et d'indignation parmi les
têtes-rondes.

JOYCB.

Comment 1 qui parle ainsi ?

LUDLOW

Qui vous a, Barebone, à ce point radouci ?

GARLAN».

Vous voulez épargner l'Antéchrist ?

BAREBONE, bolbuHant.

An contraire

Je ne dis pas cela...

SYNDEBCOUB.

Ser«z-vmès wn ftuX'^iète?

ACTE V, SCÈHE IV

HABBISON.

Sommes-nous des brigands qu'on doive condamner? Des assassins?

OVBRTON.

Tuer n'est pas assassiner.

Devant l'auiel, où brille une fiamme épurée, Le bouc impur se change en victime sacrée, Et le boucher devient un sacrificateur.

Samuel tue Agag, et nous le Protecteur.

Du peuple et du Très-Haut nous sommes les Tninisire^.

JOYCE , à Barebone.

Monsieur, je n'attendais de vos regards sinistres Rien de bon, — vous vouliez sauver Cromwell . . . — ^Voilà !

BAREBONE.

Barebone, grand Dieu, protéger Attila !

SYNDERCOMB, jetant un regard indigné sur Barebone. C'est un Phéré-zéen, ou pour le moins un Guèbre !

GARLAND

D'où lui vient pour Cromwell cette pitié funèbre?

BAREBONE.

Mais répandre son sang, c'est violer la loi !

SYNDERCOMB, lui frappant sur l'épaule»

Faut-il pas teindre enin la pourpre de ce Rai ?

PRIDE

Barebone est fou 1

WILDMAN

Frère, est-ce que tu recules? LUDLOW, hochant la tête* Il est des trahisons qu'on habille en scrupules î

BAREBONE, effrayé.

Vous penseriez?...

SYNDERCOMB, furieux, à Barebone,

Sileuce!

GARLAND, à Barebom.

Âs-tu bu par hasard De l'eau de la mer Morte?

IUARI8oN.

Il soulientBalthazar?

OVBTON.

Soriez-vous un Âchan venu dans nos vallées Pour troubler le repos des tribus désolées?

PRIDE

Je ne reconnais pas Barebone 1 — Un démon Âaurait-il pris ses traits pour secourir Âmmon?

GARLAND

C'est cela ! — Cette nuit j'ai fait un mauvais rêve.

SYNDERCOMB, tirant sa dague.

Soumettons sa magie à l'épreuve du glaive.

En voyant briller le fer, Barebone, qui n*a pu jusque-là se faire entendre^ crie avec un nouvel effort,

BAREBONE.

Mais écoutez-moi !

Parle.

BAREBONE, effrayé.

Amis, je ne veux pas Sauver l'Âod anglais d'un trop juste trépas ; Mais on peut le tuer sans faire un sacrilège, L'assommer, l'étrangler, l'empoisonner,... que sais-je? SYNDERCOMB , remettant son poignard dans le fourreau. A la bonne heure !

GARLAND, Serrant la main de Barebone.

Allons, j'avais mal entendu.

wiLDMAN, à Barebone.

A de bons sentiments j'aime à te voir rendu !

ovERTON, à Barebone.

Quoique le sang versé soit une faute énorme, Nous n'avons pas le temps de le tuer en forme. BAREBONE , cédant de mauvaise grâce.

Soit!... comme il vous plaira, poignardez le maudit.

A part.

C'est terrible pourtant!

GARLAND

Le sabre de Judith Est frère des couteaux qui vont frapper sa tête. Dans l'arsenal du ciel leur place est déjà prête.

HABRISON.

Mes frères, rendons grâce au Seigneur Dieu !— c'est lui.

ACTE V, SCÈNE IV

Qui des vils cavaliers nous épargne l'appui.

Leur aide eût souillé Tœuvre et flétri notre gloire. Mais Dieu, qui pour nous seuls réserve la victoire, D'Ormond et d'Olivier confondant les des-seins, Jette Ormond à Gromwell, donne Gromwell aux saints !

TOUS , agitant leurs poignards.

Le Seigneur soit béni !

LAMBEBT.

Messieurs, Theure s'écoule.

Le peuple de Westminster va se porter en foule : — Si l'on nous surprenait?

ovEBTON, bas à Joyce.

Lambert a toujours peur!

LAMBEBT.

Ne nous endormons pas dans un espoir trompeur. Qu'arrétons-nous, Messieurs? Hàton&-nous de conclure.

SYNDEBCOMB.

Il faut frapper Gromwell au défaut de l'armure, Voilà tout.

LAMBEBT.

Mais où? — quand? — et comment?

OVEBTON.

Écoutez. — Au rang des spectateurs ou des acteurs postés, Soyons tous attentifs à la cérémonie, Et sans cesse à nos mains tenons la dague unie. D'abord nous entendrons parler force rhéteurs; Harangues d'aldermen et de prédicateurs ; Puis Gromwell recevra sur son trône éphémère La pourpre de Warwick, le glaive du lord-maire, Los sceaux de Whitelocke, et, pour l'enfreindre encor. De Thomas Widdrington la Bible aux fermoirs d'or; Knfm, c'est de Lambert qu'il prendra la couronne : G'est l'instant décisif. Qu'alors on l'environne, Et dès que sur son front luira l'impur cimier. Frappons !

TOUS

Amen!

LAMBEBT.

Mais qui frappera le premier?

SYNDERCOHB.

Moi!

Moi!

Moi!

PRIDE

WILDMAN

OVERTON

Cet honneur m'est dû.

GARLAPID.

Je le réclame !

Pour ne pas manquer Noll j'ai béni cette lame.

HARRISON

J'entamerai ! --' Ma dague au vieil empoisonneur Doit un coup pour chacun des cent noms du Seigneur ; Et depuis quinze jours, mon bras, je puis le dire, S'exerGe à bien frapper sur un Gromweli de cire. .

LUDLOW

La gloire d'un tel coup est grande, et je conçois Que chacun d'entre nous la veuille ici pour soi. Moi-même, si jamais ma prière constante Sollicite du ciel quelque grâce éclatante, C'est l'honneur d'immoler Cromwell à moi tout seul. Je voulais que mes fils dissent de leur aïeul : « Des Stuarts, de Cromwell il vainquit le génie ; » Et Ludiow a deux fois tué la tyrannie I »

Mais ce même Ludiow, dévoué citoyen, Fait passer le bonheur du peuple avant le sien. — Lambert est parmi nous le plus haut par le grade. Porteur de la couronne, il sera sur l'estrade Le mieux placé de tous pour frapper sûrement. LAMBERT, ahmé à part.

Que veut-il dire'^

LUDLOW, continuant.

Il sied qu'en un pareil moment, A l'intérêt public chacun se sacrifie.

Imitez-moi. — Ludiow abandonne et confie L'honneur du premier coup au général Lambert!

LAMBERT, à part.

Hé, qui le lui demande? Il me tue 1 il me perd 1

ACTE V, SCÈNE ÎV

PRIBB.

Soit : je cède aux raisons de Ludiow.

SYNDERCOHB.

Je m'immole.

A Lambert. '

Vous frapperez 1

LAMBERT, balbutiant.

Messieurs,... tant d'honneur me console Dans mes afilictions...

A part.

Quel embarras affreux ! . . .

wiLDMAN, à Lambert, Vous abattrez Cromwell ! que vous ê^^ heureux !

GARLANP.

Vous allez sur Satan monter comme Tarcbaige I

LAMBERT, tfoUblé.

Frères I je suis confus...

ovERTON, bas à Joyce,

Voyez donc comme il change !

jOYCEi bas à Overton.

Lâche !

LAMBERT, Continuant.

Je suis ravi...

A part.

Je suis désespéré !

Que faire? Ah ! ce Ludiow ! —

Haut.

D'un tel choix honoré, Je ne puis dire assez ma joie...

ovERTON, bas à Joyce.

Il en est pûle !

LAMBERT, poursuivant.

Mais...

GARLAND, à Lambert.

Que le Dieu des forts par vos mains se signale! SYNDERCOMB, à Lambert.

Votre rôle sera facile autant que beau !

H monte sur l'estrade et désigne k fauteuil.

Là s'assoira Cromweil, ou plutôt ce Nabo, Car Cromwell et Nabo n'ont jamais fait qu'un diable? —

// fait un pas et indique la place que Lambert doit

occuper sur le trône.

Vous vous tiendrez ici. —

LAMBERT, à part.

C'est irrémédiable !

SYNDERCOHB , Continuant sa démonstration.

Et vous pourrez sans peine, écartant son manteau , En donnant la couronne enfoncer le couteau.

Je vous envie.

LAMBERT, à Syndercomb.

Ami, je vous cède en bon frère L'honneur de frapper.

LUDLOW, vivement à Lambert,

Non, vous êtes nécessaire.

Vous seul avez un poste à bien porter le coup ; En charger Syndercomb, ce serait risquer tout.

LAMBERT, insistant.

Mais je suis le moins digne...

OVERTON

Hé quoi ! Lambert hésite !

LAMBERT, à part.

Allons!

Haut.

Je frapperai.

TOUS, agitant leurs poignards.

Meure I* Amalécite !

Meure Olivier Cromwell!

BAREBONE, d'un air suppliant.

De grâce, écoutez-moi, Frères ; en délivrant Israël d'un faux Roi, En poignardant Cromwell, — ne gêtez pas ce trône I Ce velours est fort cher, et vaut dix piastres l'aune.

A ces paroles de Barebone, tous les puritains reculent en lui jetant des regards scandalisa. — Barebone poursuit sans y pr&yire garde :

Ayez soin en frappant d'épargner ces rideaux ! Faites, si vous pouvez, qu'il tombe sur le dos ! De sorte que le sang de ce Moloch visible Sur mes tapis U'Alep coule le moins possible.

ACTE V, SCÈNE IV

Nouvelle explosion d'indignation parmi les conjurés.

SYNDERCOMB, regardant Barebone de travers.

Quel est ce publicain?

PRIDE

Quoi ! Barebone encor !

GARLAND

Je crois ouïr parler Nabuchodonosor !

WILDMAN, à Barebone, As-tu du mauvais riche appris la parabole?

LUDLOW

Quand nous donnons nos jours , vous comptez votre obole !

OVERTON, riant.

C'est bien cela. — Monsieur, tapissier de Cromwell, Pour sauver son ve-
lours faisant parler le Ciel , Sous la garde de Dieu mettait sa marchandise !

GARLAND

Mêler de tels objets, s'il faut que je le dise , C'est de la foudre oisive appe-
ler les éclats !

WILDHAN.

C'est un abominable érastianisme !

BAREBONE, à part.

Hélas!

Au fond, c'est bien le mot ! —

Haut.

Souffrez que je m'explique.

Est-on rebelle à Dieu, traître à la république, Pour ne pas dédaigner les biens qu'en sa bonté Dieu donne à l'homme, un jour sur la terre jeté, Les consolations à la chair accordées?

Montrant le trône.

De sa base à son dais ce trône a dix coudées. Ne puis-je regretter ce riche ameublement?

Tout ce que je possède est ici.

HARRISON, jetant des yeux avides sur les splendides décors" rations que désigne Barebone.

Mais, vraiment, C'est fort beau! — Commentdonc! Je n'y prenais pas garde! Ces glands sont d'or, — d'or pur! Tiens, Syndercomb, regarde : A lui seul, ce fauteuil, de brocart revêtu, Vaut mille jacobus.

BAREBONE.

Pour le moins!

HARRISON, à Syndercomb.

Qu'en dis-tu ?

SYNDERCOMB, dévorant le fauteuil du regard.

Quel butin !

BAREBONE, tressaillant.

Qu'a-t-il dit?

SYNDERCOMB, aux autres conjurés.

Le Dieu qui nous seconde, Frères! donne à ses saints tous les biens de ce monde. Ceci nous appartient. Cromwell mort sous nos coups, Nous pourrions partager sa dépouille entre nous.

BAREBONE.

Non pas ! — Ciel ! mon drap d'or, mes courtines, ma soie I

SYNDERCOMB

Des aigles du Liban le veau d'or est la proie !

BAREBONE.

Des aigles! dis plutôt des corbeaux! — Tu voudrais?...

ovERTON, les séparant Messieurs, frappons d'abord : nous réglerons après î

TOUS

Amen ! —

BAREBONE, à part.

Damnation ! — Mais ce sont des pirates 1 Le pillage est leur but! Forbans! âmes ingrates! — Que faire? — Ils me rendraient infidèle à Sion ! — Se partager entre eux mon bien ! — Damnation !

Barebone se retire du milieu des conjurés^ et semble livré
à d' arrières réflexions»

ovERTON, aux têtes-rondes qui font groupe autour de lui.

Frères! — En attendant qu'Israël, sur son trône,

Attaque corps à corps le roi de Babylone,

Et lève par nos mains contre Olivier-Premier

L'étendard où revit la Harpe et le Palmier,

Six de nous prendront poste à la salle des Gardes,

Tors.

Bien!

ACTE V, SCÈNE IV

ovERTON, continuant.

Cachant leurs poignards devant les halberdiers, Douze se grouperont aux degrés du perron Où Richard à Norfolk attacha l'éperon ; Quatre aux Aides, et quatre à la cour des Tutelles, Les autres, dispersés dans toutes les chapelles Des vieux Plantagenets, des Stuarts, des Tudors, Gardant les escaliers, barrant les corridors, Et, soit qu'Olivier gagne ou perde l'avantage, Pouvant ou lui fermer ou nous ouvrir passage. Devront par leurs discours nourrir l'embrasement Qui dans la foule en deuil couvrera sourdement, Et, des saintes tribus attisant la colère, Hâter l'éruption du volcan populaire 1

TOUS, excepté Barebone, agitant leurs poignards Qu'il dévore Abiron! Qu'il consume Dathan!

GARLAZVD.

// se jette à genoux au milieu du cercle des puritains, d s'écrie en levant sa dague vers le ciel.

Dieu, qui fis l'atome et le léviathan.

Seconde en ta bonté notre sainte entreprise.-

Fais, pour manifester ton pouvoir qu'on méprise,

Que du sein de Cromwell ce fer sorte fumant.

Guide nos coups, Dieu bon ! Dieu sauveur ! Dieu clément 1

Qu'ainçi tes ennemis soient livrés au carnage.

Puisque nous te rendons ce pieux témoignage,

Dans nos mains, sur nos fronts, fais resplendir, ô Dieu,

Tes glaives flamboyants et tes langues de feu 1

// se relève , et les puritains , quelque temps inclinés ,
semblent prier avec lui.

BABÈBONE, à part.

L'abomination habite eu leur pensée.

— Se partager mon bien ! —

LAMBERT

Messieurs, l'heure est passée.

Sortons.

A part.

Commeat frapper ce coup V —

348 CROMWELL.

LUDLOW

Ne parlons plus !

Frappons ! — que le maudit compte avec les élus !

Tous les conjurés, excepté Barebone, sortent avec la même gravité processionnelle qui a marqué leur entrée. Au moment où- Lambert est sur le point de franchir le seuil de la salle, Overton le retient par le bras.

SCÈNE V

LAMBERT, OVERTON, BAREBONE.

Pendant toute la scène , Barebone , qui parait méditer douloureusement , est dérobé aux regards de ses deuxcompagnons par l'estrade du trône.

OVERTON

Mylord-Général

LAMBERT

Quoi?

OVERTOX.

De grâce, un mot.

LAMBERT

J'écoute.

Tous deux reviennent sur le devant de la scène et restent un moment en présence , Lambert dans le silence de l'attente, Overton comme ne sachant de quel côté faire explosion.

OVERTON

Avez-vous la main sûre?

En doutez-vous I

OVERTON

J en doute.

LAMBERT, avec hauteur.

Comment!

OVERTON

Écoutez-moi : — Pour jeter bas Cromwell, On fie à votre bras le glaive dlsrael ; C'est vous qu'on a choisi pour déchirer la trame

ACTE V, SCÈNE V

Et pour trancher le nœud de ce terrible drame. Or, vous n'avez reçu que d'un cœur effrayé Cet honneur qu'Overton de son sang eût payé.

Vous eussiez bien voulu qu'on vous fit votre tâche ; Je vous connais à fond I — Ambitieux et lâche. Lambert fait un geste d'indignation. Overton V arrête. Laissez-moi dire 1 — Ici je laisse de côté Vos plans, couverts d'un masque assez mal ajusté. Je ne vous dirai point que mon œil vous pénètre, Que je sens, quoiqu'au fait il semble encore à naître, Dans le complot commun sourdre votre complot : Vous comptez par nos mains, Mylord, vous mettre à flot. Vous pensez, c'est ainsi que votre orgueil calcule, Qu'on remplace un géant par un nain ridicule. Vous voulez de Cromwell simplement hériter, Et son fardeau n'a rien qui vous fasse hésiter. Pourtant, Mylord, la charge est pour vous un peu forte : Je vois la main qui prend, et non le bras qui porte. Mais rien de plus naïf que ces arrangements Où vous faites le sort à vos contentements.

Vous vous flattez qu'en tout le peuple vous seconde, Comme s'il se voyait, dans l'histoire du monde. Quand sur de libres fronts un joug s'appesantit. Qu'un tyran soit moins lourd pour être plus petit 1

LAMBERT, furieux,

Colonel Overton 1 cette injure...

OVERTON

A votre aise.

Je vous en répondrai. — Pour l'instant, qu'il vous plaise Entendre par ma voix la rude vérité.

Vous n'êtes pas encore roi, pour être flatté ! — Or, sans plus m'occuper de vos rêves d'empire. Voici ce que l'esprit m'inspirait de vous dire. — Vous avez à frapper un coup dont vous tremblez ; Parmi les spectateurs en ce lieu rassemblés, Je serai près de vous. — Si votre main balance, Si, de Cromwell-Premier châtiant l'insolence, Dès qu'il aura porté la couronne à son front.

Vous ne le poignardez, — moi, je serai plus prompt I Regardez ce couteau !

—

Il montre sa dague à Lambert,

Ce fer, à defaul d'autre, Pour aller à son cœur }as8era par le vôtre. «-
Lambert recule comme frappé de stupeur et de colère.

Maintenant je vous laisse entre deux lâchetés. Choisissez ! -*-

Il sort.

SCÈNE VI

LAMBERT, BAREJBONË, eoufoiars dans le coin du tke'Mre.

LAMBERT, tremblant de rage et suivant Overton jusque
la grande porte.

Vous osez 1 insolent ! — ^ Écouter 1...

Il sort! ^ Et sur mon liron une rougeur brûiapU» Accuse celte main, à le
pu«ir tro^ Wnie 1 Il sort ! — M'a--t^il, le traître, assez bumiiié ? A quels
fous furieux nies projets m'ont lié I Hélas 1 quel est mou gçrt depuis que je
conspire ? Sans cesse rejeté loin du but où j'aspire, Menacé de tout perdre à
Tbeure où nous vaincrons, Et dans mille périls poussé par mille affronts ? —
Foulé par le tyran, froissé par les escJaves ! — Reculer? dans l'abîme ! — ^
Avancer? sur des laves I — Overton, ou Cromwell I — ou victime, ou bour-
reau ! — Quoi 1 tirer contre moi le glaive du fourreau ! — Mais c'est qu'il le
feratt I ie l'on oonnais capable. — Il faudra bien frapper ! -^

BARIwoNB , sans être entendu ni vu de Latnbert,

Cette engeance ooupable Me pillej-ait I

LAMBERT, réVBUR.

Frapper Cromwell parmi les siens l Devant ses gardes 1 — Lui, qui m'a comblé de biens I C'est une ingratitude 1... — Et puis, si je le manque?...

BAREBONE, pensif.

Piller un capital à fonder une banque 1

ACTE V, SCÈNE VII

LAMBERT

— Fatale ambition ! tu m'as conduit trop haat î Mon pied cherchait le trône et trébuche au billot l —

n se promène vivement agité et jette un coup d'œil hors

de PFestminster.

On vient : sortons. — La foule est déjà réunie. Allons nous habiller pour la cérémonie.

Il sort.

BARBBONS.

Faux-frères î de mes biens vous êtes donc j»)oux 1 — Malheur à vous ! Malheur à moi 1 Malheur à tous !

Il sort.

SCÈNE VII

TRICK, GIRAFF, ELESURU, ensuite GRAMADOCH.

Les trois fous arrivent d^ns la grande salle par la porte principale, et jettent un regard de travers à Barebone qui sort.

TRICK

Barebone ?

GIRAFF.

Il n'a pas l'air gai.

ELESPURU.

Sot fanatique I

TRICK

Samuel de comptoir l Jérémie en boutique 1

ELESPURU.

C'est lui qui pour Cromwell a fourni tout ceci.

TRICK

Il le vole.

GIRAFF.

Il fait mieux : il l'assassine \

TRICK

Ainsi, Sa soif de sang et d'or sur Noll est assouvie ; Il veut lui prendre ensemble et la bourse et la vie.

ELESPUBU.

Que nous importe I

GIRAFP.

Allons : où nous placerons-nous ?

TRiCK, montrant une loge étroite derrière le trône dans
une travée, A cette tribune.

ELESPURU.

Oui. Nous y tiendrons bien tous.

Les trois bouffons passent sous les tapisseries et reparaissent un moment après dans la tribune.

TRICK

On est fort bien ici.

GIRAFP.

Nous verrons à merveille.

ELESPURU, s'étendant sur un coussin et bâillant. Bonne place à dormir sur Tune et l'autre oreille ! J'en aurais besoin ! — Trick I nous avons été sots De veiller cette nuit sous d'humides berceaux, Et de suivre en plein air ce drame scène à scène, Au risque d'attraper rhume et goutte sereine I

TRICK

Cromweil nous dédommage à son couronnement.

Gramadoch nous promet un rare dénouement !

GIRAPP.

Gramadoch ! — Nous Talions voir dans toute sa gloire De porte-queue armé de la verge d'ivoire !

ELESPURU.

Gloire I à votre aise, amis ! — Je ne voudrais pas, moi, Moi, vil bouffon, porter la queue à Cromweil roi 1 Quelle honte ! devant la ville et la banlieue, Être ainsi vu tirant le diable par la queue !

TRICK

Il chante.

Pour moi, Je ne puis le nier, J'aime fort Olivier dernier, Et Gramadoch, foa philosophe, Aux deux bouts de la même étoffe; Rien de plus drôle, en

bonne foi, Dans la grave cérémonie, Que voir la folie au génie Tenir par un manteau de roi.

ACTE V, SCÈNE VII

GIRAFF.

Pour peu que Gramadoch garde un air de noblesse, Il aura Tair d'un fou qui mène un sage en lesse.

ELESPURU.

Le fou sera devant !

Mais pourquoi donc, enfin, Cromwell fait-il porter sa queue ?

ELESPURU.

Hé 1 Trick est fin I C'est afin d'empêcher que sa robe royale Ne traîne dans la boue, en balayant la salle.

TRICK

Je comprends : le motif me semble naturel.

Mais qui l'empêchera de traîner sur Cromwell ?

GIRAFF.

Ormond l'eût fait !

ELESPURU.

Oui, mais Cromwell l'envoie au diable.

Pieds nus, la corde au cou, faire amende honorable.

GIRAFF.

Pauvre homme ! Est-il déjà pendu ?

TRICK

Non.

GIRAFF.

Ah ! tant mieux I Quand nous aurons ici clos ce drame ennuyeux. Nous sortirons peut-être à temps pour le voir pendre. Il faut bien rire un peu I

TRICK

Messires, à tout prendre.

Nous pourrions bien, je crois, trouver à rire ici. La mort à Westminster jouïra son rôle aussi !

Si j'ai bons yeux, Cromwell marche droit à sa perte , Sa fortune indignée à la fin le déserte.

Je viens de parcourir Londres dans tous les sens. Partout, le deuil au front, s'abordent les passants. J'ai vu dans Templebar, au Strand, à Gate-House, Rugir au nom de Roi la milice jalouse.

Contre Olivier, dans l'ombre échangeant leurs signaux,

Les partis ont déjà renoué leurs anneaux.

Tout menace.

BLESPURIT.

Et le peuple ?

TRICK

Il regarde : — il ressemble Au léopard <iui voit deui loups lutter ensemble. Il attend, et les laisse en paix m déchifer, Content que le vaincu lui reste à dévorer.

Bref : — la mine est creusée, et, si je ne me flatte, Sous les pieds d'Olivier c'est ici qu'elle éclate î

GiHAFP, joyeux.

Quel bruit vont faire ensemble et les fous et les saints ! Ils choqueront le glaive et nous battons des mains !

ELBSPUaU.

// chante.

Prends garde, Olivier, mon maître I i

Tout traître enfin trouTe un traître!

C'est par les démons peut-être

Que ce trône fut hâti.

La mort en dressa Testrade :

Il peut en lit de parade

Être soudain converti.

Sur ce fatal édifice

Plane un secret maléfice :

Ton étoile aura menti.

Autour de ce palais sombre,

Des sorcières ont dans l'ombre

Dit leur magique alphabet.

Sous ces housses violettes,

Sous ce dais plein de paillettes,

On trouverait des squelettes,

Si cette pourpre tombait;

Et sur ces degrés perfides,

Ce tapis aux plis splendides

Cache à tes pas régicides

Une échelle de gibet !

TRICK ET GiRAFF, applaudissant.

C'est charmant !

A propos , Messires ! une idée :

Elespuru et Giraff se rapprochent de Trick dans r attitude de V attention.

Pendant que Gramadoch, plus haut d'une coudée,

ACTE V, SCÈNE VII

Soutiendra gravement la robe de Croinwell,

Sous Fœil du Parlement, au moment solennel,

A la barbe des clercs, surchargés de leurs masses,

Il faut le faire rire, à force de grimaces !

ELESPURU, battant des maim-

Bien trouvé !

oiRAFF, gambadant.

Bon ! — On entend une vois chanter au dehors :

C'est surtout quand la dame abbesse

Baissa Les yeux, que son regard charmant

Ment.

Son cœur brûle en vain dans rencelnte

Sainte :

Elle en a fait à Cupidon

Don.

Entre Gramadoch.

TttICK.

Mais quoi ! c'est lui-même ! c'est lui ! Gramadoch qui revient ! —

GiRAFF, à Gramadoch.

Qui ramène aujourd'hui Parmi nous ?

TRiCK, à Gramadoch,

Depuis quand voit-on sur cette terre,

En avant de son maître aller le caudataire ?

GRAMADOCH.

Pour faire avec éclat sa cour au nouveau Roi, Le 61s de lord Roberts a
brigué mon emploi ; Et vu qu'un grand seigneur veut être mon confrère, Je
suis pour aujourd'hui porte-queue honoraire.

ELESPURU.

Le fils d'un lord porter la cap« d'Olivier !

Notre honle est sa gloire ! II daigne l'envier ! Laissons'lui donc Aa tâche.
— Ami, que je t'embrasse ! — Pour l'honneur des bouffons mon orgueil lui
rend grâce !

Gramadoch monte dans la tribu/ne, et ses camarades s'empressent auU-
jur de lui.

GIRAFF.

A notre gatté, frère, il manquait ton esprit.

TRIGK.

Oui, plus on est de fous, dit Tautre, plus on rit. J'aime qu'un même abri
tous quatre nous rassemble.

ELESPURU.

Ce sont plaisirs des dieux quand nous sommes ensemble Tous les fous réunis.

GRAMADOCH.

C'est bien ce qui m'en plaît.

Entre Milton, Voici maître Milton : — nous sommes au complet.

LES QUATRE FOUS , MILTON

MILTON, accompagné de son guide.

Il s'avance lentement et se tourne long-temps vers le
trône comme abattu par un sombre désespoir.

Il le faut ! — Cen est fait î — Buvons tout le calice ; Sans en perdre un tourment acceptons le supplice ; Voyons faire ce roi ! — Le théâtre est dressé. — Il sera donc, avant que ce jour ait passé, Descendu dans la tombe ou tombé sur un trône !

TRiCK , bas à Gramadoch, Le chantre de Satan tourne assez bien un prône.

MILTON, poursuivant.

Ah ! qu'il meure ou qu'il règne, oui, dans ce jour de deuil, C'est là que de Cromwell va s'ouvrir le cercueil. Hélas I à Cromwell roi, Cromwell héros s'immole, Et pour le diadème il quitte l'auréole.

Des plus sublimes fronts ô rare abaissement ! Cromwell veut être prince ! — Il donne avidement Sa gloire pour un rang et son nom pour un titre 1

GRAMADOCH , bas à Trick. Il ne prêche point mal, pour n'avoir pas de mitre !

ACTE y, SCÈNE IX

MILTON, continuant.

Qu'il m'est dur de haïr cet archange mortel Dont j'eusse écrit le nom aux pierres d'un autel ! Comme il nous a bercés d'une erreur décevante, L'homme en qui j'adorais la vérité vivante !

Âh ! pour jamais ici je viens te dire adieu, Roi fatal, révolté contre le peuple et Dieu ! Prends donc la royauté de César et de Guise : La couronne se dore et le poignard s'aiguise.

// se retire dans un coin du théâtre, au côté opposé à la loge des fous, et demeure immobile.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PEUPLE, puis WILLIS, puis OVERTON, SYNDERCOMB et les conjurés puritains.

Entre un groupe de gens du peuple, hommes, femmes, vieillards en habits puritains; tous semblent appartenir à diverses professions. On distingue au milieu d'eux un vieux soldat réformé. — Ils arrivent en tumulte et avec précipitation : les premiers entrés appellent ceux qui les suivent et leur crient :

Par ici !

MILTON, à son page»

Qui vient là ?

UN SECOND

Nous sommes par bonheur Les premiers.

358 (TROMWELL.

TTN TROISIÈME.

Mettons-nous vile aux places d'honneur !

Tous se placent près du trône. — Entre sir Richard Willis enveloppé d'un manteau.

TRICK, montrant les bourgeois et Willis à ses camarades. Voyez ces bons bourgeois et cet homme à l'œil louche ; Dans la commune attente un autre objet le touche. Ceux-ci viennent pour voir, lui vient pour observer. C'est Willis l'espion.

GTRAPP.

Pourquoi le réprouver ?

Faut-il que de vains mots le sage se repaisse ? Ce sont des curieux de différente espèce ; Voilà tout.

Entrent Overton et Stjndercomb. — Ils viennent se mêler en silence au groupe des spectateurs déjà rassemblés.

PREMIER BOURGEOIS , montrant l'estrade à son voisin. Ce sera bien beau !

UNE TROISIÈME FEMME

Nous aurons donc des jeux, des spectacles, des fêtes Enfin !

UN MARCHAND, dans la foule.

Ce Barebone est bien heureux, vraiment.

Ce que c'est qu'avoir eu son frère au Parlement !

PREMIER BOURGEOIS, OU marchand.

Oui, dans le Croupion il faisait Maigre-Échine.

// rit.

LE MARCHAND, examinant la tenture d'un pilier. C'est qu'il leur vend cela pour étoffe de Chine ! Tapissier de la cour ! si tant d'heur m'arrivait,

DEUXIÈME FEMME

Et ces Égyptiens qui s'en venaient par bafides Au jardin du Mûrier danser des sarabandes.

LE SOLDAT

Le vieux soldat, qui jusqu'alors est resté immobile, fait
un pas vers ks femmes, et s'écrie d'une voix tonnante. Taisez-vous,
femmes 1

Mouvement de surprise dans le groupe.

PREMIER BOURGEOIS

Quoi I c'est un soldat, je crois ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Qu'a-t-il à remontrer aux femmes des bourgeois ?

LE SOLDAT, uux bourgeois.

Taisez- vous, femmes!

LES BOUIVGEOIS.

Nous, des femmes ?

LE .SOLDAT

Oui, des femmes!

Vous, plus qu'elles encor 1

Montrant les femmes.

Ce sont de pauvres âmes ; Mais que dire de vous, qui ne les surpassiez
Qu'en air de folle joie et qu'en ris insensés ?

ovERTON, frappant sur l'épaule du soldat.

Bien ! — On vous a sans doute abreuvé d'injustices, Mon brave ? —
Comme nous, après de vieux services, On vous a réformé ? privé de votre
emploi ?...

LE SOLDAT

On fait bien plus encore ; on veut régner sur moi !

ovERTON, à la foule.

Il a raison, amis ! En effet, est-ce l'heure De rire quand Dieu tonne et
quand Israël pleure ? Quand un homme, opprimant ceux qui l'ont protégé,
Vient imposer un trône au peuple surchargé ?

Quand tout aigrit les maux que l'Angleterre endure ?

PREMIER BOURGEOIS

C'est bon. — Mais le soldat a la parole dure.

La foule grossit peu à peu. — Entre Ouvrier Nahum.

OVERTON

Âh ! frères, pardonnez à ce noble martyr L'accent d'un cœur troublé par
les pompes de Tyr ; Laissez-le seul ici mêler sa plainte amère Aux cris de la
patrie, hélas ! de notre mère, Que déchire aujourd'hui l'enfantement d'un
roi !

TROISIÈME BOURGEOIS

Un roi, ce mot me blesse, et je ne sais pourquoi.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Tout ce que je pensais, ce monsieur me l'explique.

NAHUM

Un roi, c'est un tyran.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vive la république !

OVERTON

Et quel roi ? ce Cromwell 1 un fourbe 1 un imposteur ! Qu'était-il donc hier ?

LE SOLDAT

Un soldat.

ACTE V, SCÈNE IX

PREMIER BOURGEOIS

On a d'ailleurs proscrit la royauté î.%.
.

OVERTON

Vous avez tous des droits à ce trône.

PREMIER BOURGEOIS

Sans doute ; Pourquoi lui plus que nous ?

OVERTON

L'enfer trace sa route.

Ressusciter les Rois et les anciens abus !

NAHUM

Rendre à Jérusalem son vieux nom de Jébus !

OVERTON

Nous écraser du poids d'un trône abominable !

TROISIÈME FEMME

On dit que dans la bouche il a trois rangs de dents.

Entrent peu à peu tous les conjurés puritains , excepté Lambert. Us se serrent la main quand ils se rencontrent, et se mêlent silencieusement à la foule,

NAHUM

C'est le monstre annoncé par saint Jean.

DEUXIÈME BOURGEOIS

C'est la bête De l'Apocalypse.

LE SOLDAT

Oui.

OVERTON

Cromwell sur notre tête Jette les neuf fléaux.

NAHUM

C'est un Assyrien !

OVERTON

Oui, nos maux sont au comble enfm.

LE MARCHAND

Je ne vends rien!

362 GROMWELL.

LB SOLDAT

Sans pain, aller pieds nus et coucher sur la dure ! Nous n'aurons bientôt plus, pour peu que cela dure, Tandis que Noll pendra son chiffrage à ces piliers^ Qu'à faire de nos dents des clous pour nos souliers 1

OVERTON

Nous irons à sa porte attendre ses aumônes !

NAHUM

Ce qu'il faut à Cromwell, ce ne sont pas des trônes, C'est le gibet d'Aman, la croix de Barabbas!

SYPIDBACUMB.

Mort à Cromwell !

Willis, mêlé à la foule.

Oui, mort!

MILTON^ tressaillant à la voix de Wilks, aux conjurés puritains.

Messieurs^ parlez plus bas.

Will»..

Meure usurpateur !

LB SOLDAT

Parler plus bas! qu'importe?

J'irais lui crier : — Mort ! — sur le seuil de sa porte.

NAHUM, au soldat.

Les sentences de Dieu se font à haute voix.

Soldat, ta bouche est pure.

LE soLDAt, à ffahum.

Oui^ tel que Iti me vois, Pauvre, et comme un limon oublié sur l'arène,
Laissé nu par le flot de la fortune humaine^ Si je puis voir punir cet enfant
de Sirah, Je meurs consolé I

OVERTON, le tirant à part et lui montrant son poignard.

Frère, on vous consolera.

Le soldat fait un mouvement de pié et de surprisé qu'Overt» réprime.

Silence \

Entre un détachement de soldats du régiment de Cromwell, en uniforme
rouge, cuirasses, k mousqmt et ià perluisane sur Vépaule.

On vient poser la garde; il faut se taire.

ACTE V, SCÈNE IX

Lbs soldats refoulent des dmc côtés de la salle le peuple

qui la remplit.

LE CHBF DU DÉTAGHBMBNT^ à VOiOB hauie.

Plaee aux Côtes-de-Fer du lion d'Angleterre ! A qudques bourgeois qu'ii
repousm.

Allons, vous!

UN DES BOURGEOIS, bas à Vautre.

On voit bien à leur air de hauteur Qu'ils sont du régiment de Mylord Protecteur! Les soldats se forment en haie du trône jusqu'à la porte.

LB VIEUX SOLDAT^ bas à OveHon en lui montrant

l'officier.

Ces officiers d'Âchab ont des pourpoints de soie!

UNE JEUNE SENTINELLEB, k repoussant dans la foule. Rangez-vous donc, l'ami !

OVEATON , bas au Dteuoc soHat.

Ha ! comme il vous rudoie !

Les sicairesont pris les façons du tyran , Et déjà la recrue insulte au vétéran!

tE SOLDAT, lui serrant la main.

Patience !

LE CHEF DU DÉTACBEMBNT, à 90 trouPe.

Soldats! l'Esprit saint nous rassemble.

Pour notre général prions Dieu tous ensemble I

ovERTON, au chef de la troupe.

Pour votre général? dites donc votre roi.

LES MÊMES, LE CHAMPION D'ANGLETERRE

LE VIEUX SOLDAT, bas à Overton.

Voyons quelle parole il va jeter au vent.

LE CHAMPION

Il se tient à cheval en avant du trône.

Hosannah! — Je vous parle au nom du Dieu vivant. — Le très-haut Parlement, ayant par ses prières Long-temps de l'Esprit saint imploré les lumières, Pour mettre fin aux maux du peuple et de la foi. Prend Olivier Cromwell et le proclame roi ! —

Murmures dans la foule.

TRICK, bas à ses camarades en leur montrant le peuple.

Voyez donc s'indigner tous ces chanteurs de psaumes.

LE CHAMPION, poursuivant.

Or, s'il se trouve à Londre ou dans les trois royaumes Un homme, jeune ou vieux, bourgeois ou chevalier. Qui conteste son droit à Mylord Olivier, Nous le défions, nous, Champion d'Angleterre, A la dague, à la hache, au sabre, au cimeterre, Et voulons, rimolant sans merci ni rançon, Aux crins de ce cheval pendre son écusson.

Si cet homme est ici, qu'il parle, qu'il se lève; Qu'il soutienne son dire à la pointe du glaive ; Vous tous êtes témoins que, pur de tout péché, Je lui jette ce gant, de ma droite arraché !

Le Champion jette son gantelet devant le peuple, tire son épée, et l'élève au-dessus de sa tête.

LE PORTE-ÉTENDARD ET LES HALLBBARDIBR

DU CHAMPION

Hosannah I

Silence de stupeur dans le peuple : tous les yeux s'attachent au gantelet ,

LE CHAMPION

Nul ne parle?

ovERTON, à part.

Ah I faut-il donc se taire ?

MiLTON, d'une voix haute.

Pourquoi donc un seul gant, Champion d'Angleterre? Votre maître aurait dû, si tels sont ses projets, Jeter autant de gants qu'il se croit de sujets.

Mouvement d'approbation dans la foule.

LE CHAMPION

Qui parle? cet aveugle ! — Eloignez-vous^ brave homme. Les soldats repoussent Milton. — Overton s'approche

de Vofficier qui commande la garde et l'interroge du regard.

l'officier, baissant les yeux d'un air sombre. Tout va mal I

ovERTON, bas à Syndercomb.

Tout va bien.

LE CHAMPION, promenant ses regards sur le peuple.

Hé bien ! nul ne se nomme?

OVERTON, bas à Milton en lui serrant la main. Nous enverrons Cromwell rejoindre ici son gant!

MILTON, à part.

Hélas I

LE CHAMPION

J'attends !

LE VIEUX SOLDAT, à part, en regardant le Champion.

Faquin ! satellite arrogant !

SYNDERCOMB, bas à Overton.

Je ne sais qui me tient que je ne le châtie.

// fait un pas vers le gantelet. Overton l'arrête. OVERTON, bas à Syndercomb.

Soyons prudents !

3ftfi OROMWELL.

cnAMADOCii, bat à ses camarades m leur montrant le groupe des conjurés puritains.

Ces fous vont brouiller la partie.

S'ilà relèvent ce gant, adieu le défioûnaent. Il faut les empêcher de tout perdre.

TRIGK.

Comment?

Gramadoch fioche la tête d'un air capable,

L> CHAMPION , toujotirs Vépée haute.

Doue, nul ne me répond?

GBAMADOcn, soutofit de sa logé dans la saUe^

Si fait , moi I

Surprise dans la foule,

LE CHAMPION, étonné.

Ta ramasses Ce gant?

GRAMADOCH , rekvant 1\$ gantelet.

Oui.

LE CHAMPION

Qu'es*tu donc ?

GRAMADOCH.

Un march^iui de grimaces, Comme toi. Notre masque à tous deux est trompeur. Ma grimape fait rire et la tienne fait peur : Voilà tout.

LE CHAMPION

Tu m'as Tair d'un drôle.

GRAMADOCH.

Et toi de même.

LE CHAMPION, oux hallebardiers.

C'est un fou.

GRAMADOCH.

Justement. — Par goût et par système.

Oui, je tiens à la cour en qualité de fou, Tu l'as dit.

VOIX DANS LA FOULE

L'arlequin expose là son cou. <<r- — C'estunbouffondeNoU. — La démarche est hardie! — — Un vrai fou ! —

aCTB V, SCÈNE X. 307

Qu'est-ce donc que cette parodie?

Longs éclate de rire dans h tribum des bouffons,

GBallAI>OGiL.

Allons I prenons du champ.

LE CHAMPION

Malheureux baladin !

Va-t*en, ou je te f^is fouetter.

GBAMADOCH.

Quel fier dédpîn !

Mannequin comme moi, ta grimace est moins gaie ; Je le répète, ami.
Cromwell tous deux nous paie Pour foire un peu de bruit dans oe coticert
fÛd Oû ta voix est la cloche et ma voix le grelot.

hB CHAMPION.

Maraud 1

ORAMADOGH.

Sans déroger nous pouvons, il me semble, Pour ou contre Olivier nous
mesurer ensemble : Je suis son porte-queue, et toi, soii por^e^^oix.

LE CHAMPION , avfc colère.

Quelle arme choisis-tu*^

GUAMADOCII.

Moi?

Il dégaine sa latte.

Ce sabre de bois I

// r agite d'un air martial.

C'est bien l'arme qu'il faut contre un guerrier de paille. En garde 1 capi-
lan ! —

A la foule.

Ha! bataille! bataille!

Au Champion,

Voyons si nous ferons un pendant à Dunbar, Et si ta Durandal vaut mon
Excalibar !

A la foule.

Vous, venez voir, —

Montrant Milton.

Soit dit sons fâcher cet aveuglr, —

Lutter Falstaff qui chante avec Stentor qui beugle. Venez voir un bouffon
rosser un spadassin.

ovERTON, bas à Synderoemb.

Cette scène m'a Tair préparée à dessein.

GRAMADocH, paradant devant le Champion.

Hé bien, mons Champion, qu'as-tu donc? tu balances? Toi qui, sans les
compter, voulais rompre des lances! Je ne veux que te mettre en poudre en
deux assauts, Et tu pourras après ramasser tes morceaux.

LE CHAMPION, montrant Gramadoch, Qu'on arrête ce fou.

Les gardes entourent et saisissent 6Vamadoc/i.

GRAMADOCH.

Il se débat en riant dans sa barbe.

Je suis dans mon droit, lâche I — Il a peurl — Je lui fais intenter, s'il me
fâche, Un bonne action de quare impedit!

Les bouffons de la tribune V applaudissent avec des
éclats de rire.

LE CHAMPION, d'un VOIX Solennelle. Nul n'ayant contesté, peuple, ce
que j'ai dit, — Qu'un aveugle et qu'un fou, — devant toute la terre , Je pro-
clame Olivier Cromwell, roi d'Angleterre!

LES SATELLITES DU CHAMPION

Dieu sauve Olivier roi !

Profond silence dans la foule et dans la troupe.

LE CHAMPION

Passons.

Il sort lentement avec son cortège.

BYNDERCOMB, bas à Ooerton en lui montrant Grama-dock qui rit.

Oui, oui. c'était Pour amuser le peuple.

ovERTON, de même, lui montrant le peuple consterné.

Il menace : il se ta|t.

SCÈNE XL LA. FOULE

VOIX DANS LA FOULE

Le vieux NoU est bien long ! — Quand pensez- vous qu'il sort De While-Hall ? — C'est dur d'attendre de la sorte.

Un grand bruit de cloches éclate au dehors ; des coups de canon lointains s*y mêlent à intervalles égaux.

— Silence ! entendez-vous les cloches, le canon ?

— Il sorti — Passera- t-il par Old-Bayley? — Non, Par Picadilly. — Dieu ! voyez donc sur la place

Ce peuple ! — Ils sont bien là : c'est de la populace.

— Que de têtes là-bas 1 que de têtes là-haut!

Tout fourmille. — Il n'est pas, quoiqu'il fasse bien chaud, Une tuile des toils, pas un pavé des rues, ,

Qui ne soient tout chargés de faces incongrues.

— Je sais là des balcons qui se sont loués cher. Pour voir Cromwell ! pour voir un visage de chair! Ces Babyloniens sont fous. — Dieu me protège ! J'étouffe 1 — Attention ! voici que le cortège Débouche dans la place — Enfin! — Ah !...

Mouvement dans la foule: tous les yeux se portent avidement vers la grande porte.

— Dites-moi, Qui marche en tête? — C'est le major Skippon. — Quoi ! Skippon ? — Un bon soldat de bonne renommée !

— Il fut à Worcester le premier de l'armée Qui passa la Severn sur le pont de bateaux.

— Les saints ont ce jour-là bien joué des couteaux !

— Moins bien qu'à Withe-Hall, le trente janvier! — L'homme! Tu dis cela d'un ton qui vaudrait qu'on t'assomme. Tais-toi. — Je ris. — Tais-toi ! — Rire n'est point parler!

— Si l'on ne m' étouffait, je t'irais étrangler!

— Paix ! voici le lord-maire. —

370 CROMWELL.

Entre le lord-maire avec les aldermm, les greffiers de ville et les sergents de la Cité, tous en costume. — Le lord-maire et le corps de ville s'arrêtent à gauche de la grande porte.

Admirez dans la file Pack raiderman, que Noli, pour honorer la ville, Fit chevalier avec un bâton de fagot. — Il se tient sur son rang comme sur un ergot. — C'est sur sa motion qu'on fait roi ce Pilate.

Entrent ks cours en procession. — Les cours de jmtice prennent place en haut des gradins au fond de la salle,

— Ah 1 les barons des cours en robe d'écarlate.

— Huzza, grand-juge Haie! — Huzza, sergent Wallop!

— Voici des colonels qui passent au galop.

— Quoi ! n'a-l-on pas assez des gardes que Ton paie? Les corporations en robes font la haie.

Noil est un tyran ! — Noll est un usurpateur! Un titan qui des cieux veut gravir la hauteur! La force est le seul droit de cet autre Encelade. Cromwell ne monte pas au trône : il Tescalade.

— Paix l'échappé d'Oxford ! Voyez donc ce pédant! Parie-t-il pas latin? — Hé, j'ai droit cependant De maudire Appius sur sa chaise curule...

— H croit tuer Cromv^rell avec une fêrûle !

Un huissier en noir paraît sur le seuil et crie : Place au Parlement! place!

Entre le Parlement sur deux files^ précédé de Vorateur devant qui marchent les massiers, les huissiers, les clercs et les sergents de la Chambre. — Mouvement d' attention dans la foule. — Pendant que te Parlement prend place au premier rang des gradins du fond, les entretiens continuent dans le peuple.

VOIX DANS hX FOU^R,

Ah!... «— Comment nomme-t-on L'orateur ? — C'est, je crois, sir Thomas WiddringtOQ.

— Un bel homme. — Un Judas. —

ovERTON, bas à WUdman.

Le peuple a ses rancunes.

ACTE V, SCÈNE XI

Voyez, nul n'a crié : « Dieu garde les communes ! » WiLDIfAN, bas à Overion en lui montrant k Parlement. Dieu les confonde ! ils sont tous vendus à I^iutrus ; Ils adorent CromweU et Belatucadrus.

TRiCK, promenant ses regards de la loge des fom sur

rassemblée.

Les cours, — les aldermen, — le corps parlementaire, — Ouï, — voilà tous les dieux de la pauvre Angleterre ! Les voilà !

GILLAFP.

Plaisants dieux !

ELESPURIT.

Frères, qu'en dites-vous?

GIRAFF.

Il sont dieux à peu près comme nous sommes fous.

TRICK

Il me tarde de voir éclater la bourrasque Dans ce grave Olympe»

GIRAFF.

Oui, Trick. Mon esprit fantasque Préfère au Panthéon le Pandémonium, Comme toi.

ELESPURU, leur montrant Gramadoch qui, toujours gardé dans un coin de la salle par quatre hallebardiers, fait mille contorsions.

Gramadoch nous fait des signes.

GRAMADOGH, faisant des grimaces à ses camarade^.

Hum.

Le^ fous éclatent de rire»

ELESPURU.

Ouais ! sa plaisanterie était un peu bien forte.

TRICK.

Gomment sortira-t-il de là ?

GIRAFF.

Que lious importe?

ELESPURU.

Au fait, nous avons ri : c'est tout pour le moment. UN HUISSIER, au balcon d'une grande tribune richemerit

décorée en face du trône.

Mylady Protectrice î

ToiU le corp9 de ville se lève, se découvre et fait un profond salut à la Protectrice, qui parait accompagnée de ses quatre filles , parées chacune à leur manière, La Protectrice, mistressFletwoodet lady Cleypole sont en noir, avec parure de jais ; lady Falconbridge en grand habit de cour, manteau de brocart d'or, basquine de velours gingembre avec broderiede scorpions de Venise, barbes et couronne depairesse ; Francis en robe de gaze blanche lamée d'argent. La Protectrice répond par une révérence au salut du lordrmaire et des aldermen, puis s'assied avec ses filles sur le devant de la tribune; le fond est occupé par leurs femmes,

TRiCK, aux bouffons.

Ah ! c'est heureux, vraiment, Que ce visage-là ne prenne pas encore Le nom de Reine.

UN SOLDAT, à la tribune des bouffons.

Paix, sires de l'ellébore I TRiCK, ricanant.

Parlez-moi d'un guerrier pour bien prêcher la paix.

Le soldat fait un geste menaçant. Trick s'assied en haussant les épaules. — Au moment où la famille de Cromtcell est entrée , un grand mouvement s'est fait dans rassemblée, et tous les regards sont restés attachés à la grande tribune.

VOIX DANS LA FOULE

Quoi 1 c'est la Protectrice ! — Elle a l'air bien épais. ^- La fille d'un certain Bourchier. — C'est un beau rêve Qu'elle fait là !—* Monsieur, quelle est cette jeune Eve A sa droite ? — Ici? — Non ; là. — C'est lady Francis. —Sa fille?— Oui. — Le vieux Noll en a donc cinq ou six? — Non, quatre. Vous voyez. — La plus jeune est charmante. — M^u'il fait chaud! — Qu'on est mal!— La foule encore augmenlo

— On est ici pressé comme ces fils d'enfer Dont lé nombre égalait le sable de la mer.

— Les oiseaux sont heureux avec leur paire d'ailes. — On m'écrase! ,

On entend tout à coup près de Westminster un coup de canon dans la place.

ACTE V, SCÈNE XL

SYNDERCOHB, bcLS GU çToupe de cotijurés, li arrive!

Second coup de canon. Grande rumeur dans la place au dehors; vif murmure d'attention dans la salle.

OYERTON, bas aux conjurés.

À vos postes, fidèles I

Les conjurés s'échelonnent dans la foule. — Les coups de canon se suivent à intervalles égaux. On entend le bruit des fanfares et des acclamations. Le corps de ville sort pour aller au-devant du Protecteur.

VOIX DANS LA FOULE

Ah!levoilà!—C'estluiI— Voyons!— Lui-même!— Ah!—Oh!

— L'Achan des nations! — Pharaon Néchao!

— Il est seul en carrosse. — Il regarde à sa montre.

— Le maire et les shérifs marchent à sa rencontre.

— Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu?

— En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu.

— Le maire Taborde. — Ah!... — La voiture s'arrête.

— On le harangue. — Il fait un signe de la tête.

— On lui donne un placet qu'il passe à lord Broghill.

— Le maire parle encor. — Toujours! — Finira-t-il? Il est presque à genoux. — Eunuque d'Holopherne ! Il harangue toujours n'importe qui gouverne.

— Le Protecteur réplique... Écoutez! —Écoulons!

— Dérision ! le loup sermonne les moulons. — Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale.

— Il descend. . . — Où va-t-il ? — Prier Dieu dans la salle De la chancellerie. — Il va prier l'enfer!

— Comme il marche entouré de ses Côtes-de-fer !

— Vaine précaution 1 sa garde est mécontente

De garder un roi. . . — Chut ! — Allons ! nouvelle attente ! —Comment le trouvez-vous? — Il est sombre. — Il est gai. —Pesant...— Majestueux... — Vieilli Non, fatigué*

— Le soleil le gênait. — Je crois qu'il a la goutte» — Traîné par huit chevaux, ce monstre me dégoûte. C'est porter du fumier dans un char triomphal.

— Voilà qu'il nous revient. Bon I à Westminster-Hall !

— Voici le porte-épée, et puis le porte-queue.

— Le révérend ministre avec sa cape bleue.

374 CAOMWELL.

— N'est-ce pas Lockyw? — Oui. —Lescierog du palais, Les sergents de la cour, les pages, les valets. —

— Le lord-maire à cheval précède son carrosse, L'épée en l'air, nu-tête ..
— Usurpateur féroce! Les airs des anciens roisi — Meure Olivier dernier!

— Laissez-moi voir un peu, seigneur pertuisanier !

— Le voici l —

Cromwell, entouré de son cortège, paraît sur le seuil de la grande porte»
— Long frémissement dam Uhfoule, Toute rassemblée se lève , et se tient découverte dans r attitude du respect. — Le Protecteur est tout en velours noir , sans épée et sans manteau. Son cortège forme un cercle étincelant d'or et d'acier à quelque distance derrière lui. Le plus près du Protecteur, en avant, se tient le lord-maire, Vépée haute ; en arrière, lord Carlisle, Vépée haute. — On distingue dans le cortège les généraux Desborough et Fkiwood, Thurloë, Stoupe, fes secrétaires d'État et les secrétaires particuliers de cabinet, Richard Cromtvell, Hannibal Sesthead avec son luxe de brocart d'or, de pages et de chiens danois; une foule de généraux, de colonels, dont les uniformes éclatants et les resplendissantes cuirasses contrastent avec le mantexiu bleu et l'habit brun du prédicateur Lockger,mélédans leurs rangs —4 droite de la porte, un groupe de grands dignitaires qui doivent figurer dans la cérémonie, portant sur des coussins de velours rouge : lord Warivick, la robe de pourpre; lord Bro^ ghill, le sceptre; le général Lambert, la couronne; Whitelocke, les sceaux de l'État; un alderman pour le lord-maire , Vépée; un clerc des communes pour l'orateur du Parlement, la Bible.

SCÈNE XII

CHOMWELL, SA famille, son cortège, LA foule;

Au moment où Cromitell \$e montra sut fe seuil de West" minster-Hall, au milieu du bruit du canon , qui n'a cessé de tirer durant la scène précédente, des cloches, des fanfares et des roulements de tûmbours, on distingue les acclamations qui le suivent du dehors.

VOIX du dehors.

Huzzal Lord-Prolecteur d'Angleterre!

OVERTON, bas à Garland, Ces hurleurs sont payés. Mais nous les ferons taire. C'est ainsi que déjà, quand Noll, à Grocers-Hali, Fit de Thomas Viner un baronnet féal, Il fut pour son argent applaudi dans Cheapside.

Cromwell reste un moment arrêté sur le seuil de la porte et salue à plusieurs reprises le peuplé du dehors,

VOIX DANS LA FOULE

Cromwell 1 — C'est là Cromwell ? — ce roi ! — ce régicide !

— Il est fort laid! — Qu'il est petit pour un héros!

— On l'aurait dit plus grand. — Je le croyais moins gros.

— Qu'avec son grand chapeau cet homme m'embarrasse! Otez votre chapeau. — Itfol? depuis quand, de grâce, Ote-t-on son chapeau, Madame, à l'Antechrist?

Cromwell se retourne vers la foule de l'intérieur. —

Profond silence.

CROMWELL, faisant quelques pas.

Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit, La paix soit avec vous!

Silence dans l'assemblée* Les acclamations continuent

dans la place,

Les voix du dehors.

Olivier, Dieu vous aide!

— Vive à jamais Cromwell !

Cromwell se retourne encore et salue le peuple amassé sur la place.

THURLOE, bas à Cromwell.

Tout vous rit, tout vous cède.

Que d'acclamations f quels élans! quel beau jour!

CROMWELL. amèrement, bas à Thurloe.

Oui. — Ce peuple innombrable, heureux, ivre d'amour, Qui de mon haut destin semble un puissant complice, N'applaudirait pas moms si j'allais au supplice. Il voit dans mon triomphe un spectacle éclatant, li y court, en jouit, et rien ne lui plaît tant, Lorsqu'en joyeux transports tu le vois se répandre, Que me voir couronner, sinon de me voir pendre. — Bon peuple! — Vois ici quel silence d'ailleurs!

tiii;rloe, bas.

Ce peuple est travaillé par les saints ni velours.

Le Parlement, l'orateur en tête , s'avance sur deux files vers Cromwell. Il salue profondément le Protecteur , qui ôte et remet son chapeau.

L ORATEUR DU PARLEMENT, à Cromwell.

Mylord ! — Quand Samuel offrait des sacrifices,

Il gardait à Sail l'épaule des génisses.

Pour montrer à ce roi, sous le sacré rideau.

Qu'un peuple pour un homme est un rude fardeau.

D'où Maximilien fut souvent pris à dire

Qu'il est bien malaisé de se faire à l'empire.

On voit peu de mortels, maîtres des factions,

Qui sachent gouverner le pas des nations.

Il roule lourdement, ce grand char où nous sommes,

Que les événements traînent, tout chargés d'hommes.

Et pour le bien guider dans les âpres chemins.
Il faut un ferme bras et de puissantes mains.
Souvent, marchant la nuit sous un ciel peu propice,
En évitant l'ornière , on tombe au précipice ;
Car ce char, dont la terre entend l'essieu crier,
Ne se détèle pas et ne peut s'enrayer.
Il faut qu'il marche ! Il faut qu'il roule ! Il faut qu'il aille !
Il faut qu'on voie, ardents comme un jour de bataille,
Ruer malgré le fouet, courir malgré le frein,

ACTE V, SCÈNE XII

Les coursiers que Dieu lie à son timon d'airain ;
Et qu'enfin, écrasant rois, peuples, capitales.
Sa roue aveugle passe en ses routes fatales!
Quand on laisse au hasard courir ce char pesant,
Dans sa profonde ornière il coule tant de sang
Que les chiens, s'ils ont soif, sur sa trace Tétanchent.
Le monde alors chancelle et les royaumes penchent.
Aussi quels soins il faut pour choisir le cocher
De ce lourd chariot qu'on tremble à voir marcher I
Il faut qu'un double appel l'ait fait monter au faîte.
Élu par deux pouvoirs, il faut que sur sa tête

Le choix du peuple tombe avec le choix de Dieu ;
Que le bandeau s'y joigne à la langue de feu.
Alors il est compté parmi ces mortels rares
Que les peuples de loin suivent comme des phares.
Mais par de durs travaux ce rang est acheté.
Il faut que son esprit veille de tout côté.
Il ressemble aux soleils, qu'un Dieu seul a pu faire,
Qui roulent, entraînant des mondes dans leur sphère,
Dont les rayons du ciel éclairent les sommets,
Et qui, brillant toujours, ne reposent jamais ! —
De tout ce que j'ai dit ce peuple doit conclure
Qu'un seul bras de l'État peut bien régler l'allure.
On a besoin d'un chef qui s'élève entre tous.
Il faut un homme au monde; et cet homme, c'est vous.
Le Parlement et toute assemblée s'inclinent,
Mylord, guidez-nous donc dans toutes nos fortunes, Et daignez agréer la
foi de vos communes.

Profond silence dans la foule.

ovERTON, bas à Milton.

Ses communes !

CROHWELL, à Vorateur.

Monsieur, je suis reconnaissant.

Cet empire est prospère, au gré du Tout-Puissant. En Irlande, malgré les
discordes civiles, La foi marche, à grands pas envahissant les villes. Sur l'ul-

cère papiste acharné maintenant, Par le feu, par le fer, Harry, mon lieutenant. Extirpe d'une main, cautérise de l'autre.

376 CROMWILLÉ

Armagh brûle. En ses murs Rome n'a plus d'apôtre.

En Ecosse les clans sont rentrés au devoir.

Au dehors tout va bien. Dunkerque est sans es];>oir ;

Et la vieille Angleterre, à la France alliée,

Tient sous sa large main T'Espagne humiliée.

Notre commerce en Inde a fait d'heureux progrès.

Le Castillan jaloux se consume en regrets.

Dieu montre en nous aidant que notre cause est bonne.

Nous avons fait verser à Madrid, à Lisbonne,

Bien du sang, bien de Tor, pour leurs rébellions.

Blakc en notre échiquier vide leurs galions.

J'ai vers la Jamaïque envoyé deux escadres.

L'armée en attendant remplit ses anciens cadres.

Le Toscan se repent : il sera pardonné.

Et lorsque autour 4e nops tout sera terminé,

Nous pourrons à la fin, puisqu'il nous en invite,

Des hordes du sultan sauver le Moscovite. —

Si nous formons un vœu, Dieu l'exauce aussitôt.

Enfin, vous le voyez, nul peuple n'est plus haut.

Vivons donc assurés dans la faveur céleste.

Mais pour que le Seigneur sur nous se manifeste,

Il faut courber le front et plier les genoux.

Prions, et que l'Esprit descende parmi nous.

Cromweil* agenouille; tout son cortège, le Parlement, le corps de ville, les cours de justice et les soldats s'agenouillent aussi, — Moment de silence et de recueillement, pendant lequel on n'entend que les cloches, le canon, les fanfares et le bruit de la foule au dehors,

SYNDERCOHB, bos à Overton et à Garland, qui se sont
rapprochés du trône.

Ils sont tous à genoux, le tyran et sa garde; Les glaives sont baissés. Point d'œil qui nous regarde. Que ne fraillons-nous?

GARLAND, le repoussant, indigné* Dieu!

SYNDBRCOUB.

Pourquoi si haut crier?

GARLAND

Le frapper quand il prie 1

ACTE V, SCÈNE XII

SYNDBRCOMP.

Et que faire?

OARLAND.

Prier, prier contre lui. — Trêve aux fureurs meurtrières 1 Et laissons Dieu choisir entre les deux prières.

Les conjurés puritains s'inclinent et prient. — Une pause,

GROMWELL, 96 relevant.

Allons!

Toute rassemblée se relève. — Le comte de Wartwick s'avance à pas lents et mesurés vers le Protecteur, met un genou en terre, et lui présente la robe de pourpre bordée d'hermine.

LE COMTE DE WARWICK à Cromioell.

Daignez vêtir cette pourpre, Mylord.

Cromwell, aidé de lord Warwick, endosse, la robe.

ovEKTON, bas aux Puritains.

Amis ! amis ! il met son suaire de mort.

GARLAND, boS.

Vbyez-le maintenant : c'est le fils écarlate De Tyr prostituée.

wiLDMAN, bas.

Oh! que la foudre éclate!

Cromwell, vêtu de la robe de pourpre, dont le jeune lord RobertSy riohemmt paré, soutient la queue, s'avance gravement vers le trône. Le comte de Wartwick le précède, Vépée haute. Lord Carliste le suit à la pointe de Vipée baissée vers la terre*

SYNDERCOMB, à part.

Quel éclatant cortège il emprunte à l'enfer!

Pourpre, hermine, seigneurs dorés, soldats de fer, Un trône empanaché qu'un dais alticr surmoatCi Des femmes sans pudeur et des hommes sans honte, Faste, pouvoir, triomphe, il ne lui manque rien. Il nage dans l'orgueil et dans la joie. Eh bien! Pour faire évanouir tout cela comme un rêve.

Comme l'ombre d'un char, comme un éclair du glaive, Que faut-il au Dieu fort? que faut-il au Seigneur? —

Il serre son poignard sur son sein.

Un peu de fer aux mains d'un malheureux pécheur. Cromwell, après avoir traversé lentement la salle au milieu d'un profond silence, arrive au pied du trône et se dispose à y monter. — Le^ conjurés se glissent en silence dans la foule et cernent V estrade.

HILTON, dans la foule, d'une voix éclatante, Cromwell, prends garde à toi !

CROMWELL^ se retournant vers le peuple.

Qui parle?

SYNDEHCOMB, bas à Garland,

Dieu confonde L'aveugle dont la voix dit gare à tout le monde !

MILTON, à Cromvjell.

Songe aux ides de mars!

OVERTON, bas à Milton.

Ne dis pas nos sebreysl CROMWELL, à Milton.

Milton, expliquez-vous.

MILTON, à Cromivell.

Manè Raghel Phares.

Cromtvell hausse les épaules et monte sur le trône.

oVERToN, bas à Garland.

Il monte! Je respire.

garland, bas.

Ah ! l'alerte était forte!

Cromwell s'assied sur le trône. Les comtes de Warwick et de Carlisle se placent debout, Vépée nue^ derrière son fauteuil, Thurloë et Stoupe à ses côtés. Le lordmaire, suivi de ses aldermen, s'avance au pied du trône, por-

tant le coussin où est placée Vépée; il monte quelques degrés, met un genou en terre, et présente Vépée à Cromwell.

le lord-maire^ à Cromwell.

Lord Olivier, ceci qu'entre vos mains j'apporte, C'est l'épée. A défaut d'enclume, un peuple entier Sur le front des tyrans en a forgé l'acier.

La lame a deux tranchants pour qu'on en puisse faire Le glaive de justice et le glaive de guerre,

ACTfi V, SCÈNE XII. 381

Qui, tour à tour terrible au combat, au sauit lieu,

Brille aux mains du soldat, flamboie aux mains de Dieu.

L'honorable cité de Londres vous le livre.

Cromwell ceint Vépée, la tire du fourreau, V élève audessus de sa tête, puis la rend au lord- maire, qui la remet dans le fourreau et se retire à reculons.

WHiTELOGKE , s^appTochant de Cromwell avec le même

cérémonial que le lord-matre, Mylord, voici les sceaux.

Cromwell prend les sceaux, puis les rend à Whitelocke, qui se retire. L'orateur du Parlement, suivi des officiers des communes, s'avance à son tour, portant la Bible à fermetures d*or.

l'orateur du parlement, un genou en terre devant

Mylord, voici le livre.

Cromwell prend la Bible, et V orateur se retire avec de profondes révérences. Le général Lambert, pâle et inquiet, s'approche portant la couronne sur un riche coussin de velours cramoisi. — Overton fend la presse et se place près de lui.

LE GÉNÉRAL LAMBERT , agenouillé sur les degrés de restrade de Cromwell.

Mylord...

OVERTON, bas à Lambert.

C'est moi ! courage !

LAMBERT, à part.

Il est à mes côtés.

A Cromwell en balbutiant.

Recevez la couronne

OVERTON, tirant son poignard, bas.

Et la mort !

Tous les conjurés, épars dans la foule, mettent à la fois

la main sur leurs poignards.

CROMWELL, comme s'éveillant en sursaut.

Arrêtez.

Que veut dire ceci? Pourquoi cette couronne?

Que veut-on que j'en fasse? et qui donc me la donne? Est-ce un rêve?
Est-ce bien le bandeau que je vois?

De quel droit me vient-on confondre avec les rois?

Qui mène un tel scandale à nos pieuses fêtes?

Quoi! leur couronne, à moi qui fais tomber leurs têtes!

S'est-on mépris au but de ces solennités? —

Mylords, Messieurs, Anglais, frères, qui m'écoutez,

Je ne viens point ici ceindre le diadème,

Mais retremper mon titre au sein du peuple mêmei

Rajeunir mon pouvoir, renouveler iftes droits.

L'écariate sacrée était teinte deux fois.
Cette pourpre est au peuple, et d'une âme loyale
Je la tiens de lui. — Mais la couronne rovale!
Quand l'ai-je demandée? et qui dit que j'en veux?
Je ne donnerais pas un seul de mes cheveux,
De ces cheveux blanchis à servir l'Angleterre,
Pour tous les fleurons d'or des princes de la terre.
Otez cela d'ici ! Remportez, remportez
Ce hochet ridicule entre les vanités î
N'attendez pas qu'aux pieds je foule ces misères.
Qu'ils me connaissent mal, les hommes peu sincères
Qui m'osent affronter jusqu'à me couronner!
J'ai reçu de Dieu plus qu'ils ne peuvent donner,
La grâce inamissible, et de moi je suis mattre.
Une fois fils du Ciel, peut-on cesser de l'être?
De nos prospérités l'univers est jaloux.
Que me faut-il de plus pour le bonheur de tous?
Je vous l'ai dit : ce peuple est le peuple d'élite.
L'Europe de cette île est l'humble satellite.
Tout cède à notre étoile, et l'impie est maudit.
Il semble, à voir cela, que le Seigneur ait dit :
a Angleterre I grandis, et sois ma fille aînée.
» Entre les nations mes mains t'ont couronnée :

» Sois donc ma bien-aimée, et marche à mes côtés. »

Il déroule sur nous d'abondantes bontés ;

Chaque jour qui finit, chaque jour qui commence,

Ajoute un anneau d'or à cette chaîne inuense.

On croirait que ce Dieu, terrible aux PhilistioS)

A comme un ouvrier composé nos destins ;

Que son bras^ sur un axe indestructible aux âges,

De ce vaste édifice a scellé les rouages,

Œuvre mystérieuse, et dont ses longs efforts

ACTE V, SCÈNE XII

Pour des siècles peut-être eût monté les ressorts. Ainsi tout va. La roue, à la roue enchaînée, Mord de sa dent de fer la machine entraînée; Les massifs balanciers, les antennes, les poids, Labyrinthe vivant, se meuvent à la fois.

L'effrayante machine accomplit sans relâche Sa marche inexorable et sa puissante tâche; Et des peuples entiers, pris dans ses mille bras, Disparaîtraient broyés, s'ils ne se rangeaient pas. Et j'entraverai Dieu, dont la lot salulaire Nous fait un sort à part dans le sort de la terre \ J'irais, du peuple élu foulant le droit ancien, Mettre mon intérêt à la place du sien I Pilote, j'ouvrirais la voile aux vents contraires !

Hochant la tête.

Non, je ne donne pas cette joie aux faux frères. . . Le vieux navire anglais est toujours roi des flots. Le colosse est debout. Que sont d'obscurs complots Contre les hauts destins de la Grande-Bretagne? Qu'est-ce qu'un coup de pioche aux flancs d'une montagne?

Promenant des yeux de lynx autour de lui.

Avis aux malveillants! on sait tout ce qu'ils fout. Le flot est transparent, si l'abîme est profond. On voit le fond du piège où rampe leur pensée. La vipère parfois de son dard s'est blessée ; Au feu qu'on allumait souvent on se brûla; Et les yeux du Seigneur vont coorant ça et là. — Qui du peuple et des rois a signé le divorce ? Moi. — Croit-on donc me prendre à cette vaine amorce? Un diadème 1 — Anglais, j'en brisais autrefois. Sans en avoir porté, j'en connais bien le poids. Quitter pour une cour le camp qui m'environne > Changer mon glaive en sceptre et mon casque en couronne ! Allons I suis-je un enfant? Me croit-on né d'hier? Ne sais-je pas que l'or pèse plus qde le fer? M'édifier un trône ! Eh 1 c'est creuser ma tombe. Cromwell pour y monter sait trop comme on en tombe. Et d'ailleurs que d'immus s'amassent sur ces fronts Qui se rient sitôt, hérissés de fleuroflsf

Chacun de ces fleurons cache une ardente épine.

La couronne les tue ; un noir souci les mine ;

Elle change en tyran le mortel le plus doux,

Et, pesant sur le roi, le fait peser sur tous.

Le peuple les admire, et, s'abdi quant lui-même,

Compte tous les rubis dont luit le diadème ;

Mais comme il frémirait pour eux de leur fardeau,

S'il regardait le front et non pas le bandeau 1

Eux, leur charge les trouble, et leurs mains souveraines

De l'État chancelant mêlent bientôt les rênes... —

Âh ! remportez ce signe exécrable, odieux !

Ce bandeau trop souvent tombe du front aux yeux. —

Larmoyant,

Et qu'en ferais-je enfin? mal né pour la puissance. Je suis simple de cœur et vis dans l'innocence. Si j'ai, la fronde en main, veillé sur le bercail, Si j'ai

devant l'écueil pris place au gouvernail. J'ai dû me dévouer pour la cause commune.

Mais que n'ai-je vieilli dans mon humble fortune ! Que n'ai-je vu tomber les tyrans aux abois !

A l'ombre de mon chaume et de mon petit bois. Hélas! j'eusse aimé mieux ces champs où Ton respire, Le Ciel m'en est témoin, que les soins de l'empire ; Et Cromwell eût trouvé plus de charme cent fois A garder ses moutons qu'à détrôner des rois !

Pleurant.

Que parle-t-on de sceptre? Ah! j'ai manqué ma vie. Ce morceau de clinquant n'a rien qui itie convie. Ayez pitié de moi, frères; loin d'envier Votre vieux général, votre vieil Olivier.

Je sens mon bras faiblir, et ma fin est prochaine. Depuis assez longtemps suis-je pas à la chaîne? Je suis vieux, je suis las; je demande merci. N'est-il pas temps qu'enfin je me repose aussi? Chaque jour j'en appelle à la bonté divine.

Et devant le Seigneur je frappe ma poitrine.

Que je veuille être roi I Si frêle, et tant d'orgueil î Ce projet, et j'en jure à côté du cercueil, Il m'est plus étranger, frères, que la lumière

ACTE V, SCÈNE XII

Du soleil — à l'enfant dans le sein de sa mère ! Loin ce nouveau pouvoir à mes vœux présenté 1 Je n'en accepte rien, — rien que l'hérédité.

Encor vais-je appeler, pour qu'en mon âme il lise,^ Un théologien, lumière de l'Église.

J'en consulterai deux sur ce point, s'il le faut. De votre liberté je dois compte au Très-Haut, Et je veux, de sa loi faisant ma loi suprême. Accomplir ce que dit le psaume cent dixième.

Les acclamations et les applaudissements font irruption de toutes parts.
— Peuple et soldats, dont la harangue de Cromwell a peu à peu dissipé l'hostilité, laissent éclater leur enthousiasme. Stupeur dans le Parlement et dans le cortège du Protecteur. — Cromwell se redresse et fait un geste d'empire à la foule, qui se tait.

Sur ce, nous prions Dieu, d'un cœur humble et soumis, Qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, amis. Nous vous avons montré notre âme tout entière, Vous demandant pardon, pour dernière prière, D'avoir, un jour si chaud, fait un discours si long.

// se rassied. — Les transports et les acclamations du peuple éclatent de nouveau avec fureur. Les conjurés puritains, déconcertés, gardent un sombre silence et jettent leurs poignards.

OVERTON , bas à Garland, Il mourra dans son lit I

GARLAND, baS,

Ils le veulent, ils l'ont !

LA FOtLÊ.

Huzza !

witt)MAN, bas.

Voilà pourtant qu'il est héréditaire 1

Escamoteur !

LA FOULE

Huzza I Protecteur d'Angleterre I — Vive Olivier Cromwell ! — Gloire au vainqueur de Tyr I

OYERTON , bas aux puritains.

Comme il nous a joués I on a dû l'avertir !

Quelqu'un nous a trahis; c'est une forfaiture.

BAREBONB , à part.

C'était te seul moyen de sauver ma facture.

La plupart des conjurés puritains se dispersent dans la foule, qui continue de saluer de bruyantes acclamations CromweU triomphant. Lambert, blême et pétrifié, s'apprête à descendre de f estrade. Cromtcell V arrête.

Lambert, vous dînerez avec nous aujourd'hui.

Bas à Lambert, qui se retourne interdit.

Pourquoi trembler encore ? Il n'est plus là*

MMBIET, balbutiant.

Qui?

CROMWELLy toujourî bas*

Lui,

Overlon, qui devait pousser ta main peu sûre... * —

Avec un rire sardonique.

Vous étiez du complot.

LAMBERT

Moi t Mylord, je vous jure..

GROMWELL.

Ne jures de rien.

LAMBBBT.

Mais, Mylord...

CROHWELL.

J'ai des témoins.

Vous en étiez le chef.

LAMBERT

Le chef I

De nom, du moins.

D'ailleurs vous aviez peur de votre propre audace ! Et vous n'auriez osé me poignarder en facei

LAMBERT

Mylord...

A part.

Î^r ce tyran, au coup d'œil sûr el prDôipt, Chaque homme a sa pensée écrite sur le front. CROMWEUi , haut à Lambert en souriant.

M'a-t-on dit vrai, Mylord t Une voix peu discrète

ACTE V, SGtNE XII

CoDte qae vous aveE du goût pour la retraite. On dit que vous aimez les fleurs de passion.

Bas et grinçant des dents.

Vous me rapporterez votre commission.

Il le congédie du geste. Lambert descend de Vestrade et rentre dans le cortège. En ce moment Cromwell aperçoit le sceptre que lord Broghill a déposé sur les marches du trône.

CROMWfiLL, d'une voix éclatante.

Quoi donc ? un sceptre ! — Otez de là cette marotte.

Se tournant vers Trick.

Pour toi, mon fou 1

Redmbhmeni d'acclamations parmi le peuple et
la milice.

TtiGK, de sa loge.

Non pas, et qu'un plus fou s'y frotte.

Entre un huissier de ville. Il s'incline devant le trône et
s'adresse à Cromtvell

l'huissiba de ville, à Cromtvell Mylord, le haut-«hérf.

Qu'il entre.

Entre le haut-shérif, suivi de deux sergents d'armes.

CROMWELL, au shérif.

Qupi?

LE HAUT-SHÉRIF, Saluant.

Mylord, Ce Bloum, ces prisonniers, ces condamnés à mort...

CROMWELL , tressaillant.

Quoi ? serait-ce fini ?

LE HA UT- SHERIF

Ici, Mylord ?

A un signe de Cromwell, le shérif s'incline et sort. — Cromtvell reste quelque temps silencieux au milieu des acclamations du peuple et des chuchotements des généraux du Parlement ; puis il s'arrache vivement de son inertie, et s'adresse au docteur Lockyer, qui est mêlé à son cortège.

— Ça, maître Lockyer, vous a-t-on pas choisi

Pour nous édifier par la sainte parole ?

On attend. L'heure fuit et la grâce s'envole.

Le docteur Lockyer monte lentement et comme avec embarras dans la chaire placée vis-à-vis le trône.

LE DOCTEUR LOCKYER.

Mylord, voici mon texte...

Il hésite et semble troublé,

Allons, parlez, parlez.

LE DOCTEUR LOCKIER, Hsant dans une Bible qu'il tient

à la main, « Un jour, pour faire un roi, les arbres assemblés » Dirent à l'olivier : — Soyez notre roi... — » CROMWELL, rinterrompant avec colère.

Frère, Où prenez-vous cela ? Le texte est téméraire.

LOCKYER.

Dans la Bible, Mylord.

ACTE V, SCÈNE XII

Quoi!

LOCKYER, lui présentant le livre.

Voyez comme nous.

JUGKS, chapitre neuf, verset huit,

CROWELL.

Taisez-vous !

En quoi ce texte a-t-il rapport aux conjonctures ? Ne lit-on rien de mieux aux saintes écritures ? Ne pouvez-vous trouver un chapitre, un verset Qui

s'appliquât enfm à ce qui se passait ?

Par exemple, écoutez : — « Maudit qui dans sa route » Trompe l'aveugle errant ! » — « Le v rai sage ose et dou te . » « — L'archange alla lier le démon au désert. — » Puis il est des sujets qu'un orateur disert Peut aborder encore, et cette circonstance En eût haussé le prix et grandi l'importance. Ainsi:— «L'homme estril double?» — ou — «Les anges de Dieu » Pour venir jusqu'à nous, changent-ils de milieu ? — » Ou bien : — a Qu'advierait-il si, vraiment dogmatistes, » Les whiggamors étaient antipa^dobaptistes ? — » Â la bonne heure! au moins, voilà qui se comprend. Vous pouviez pour ce peuple instruit, pieux et grand, Traiter ces questions et vingt autres ! Que sais-je? Âh ! je suis las d'ouïr les prêcheurs de collège Prêcher, parler du nez, louer du même ton Le soleil et la lune et mylord Églingston !

Allez !

Nouvelles acclamations. — Lockyer, confus, descend de la chaire et se perd dans la foule. — Entre un huissier d3 ville qui s'arrête sur le seuil de la grande porte et crie.

— Les prisonniers, Mylord.

CIOMWELL.

Qu'ils entrent.

Entrent les cavaliers prisonniers, lord Ormond à leur tête. Ils' sont précédés du haut-shérif et marchent entourés d'archers et de sergents S armes.

LES SERGENTS D* ARMES

Place I Place !

Les cavaliers s'arrMerU devant le trône de Cromwéll, Ormond et Rochester au premier rang. Fis ont une attitude ferme et trtmquiUe ; Murray et Manassé seuis semblent atterrés. — Cromwéll promène qudque temps des regards satisfaits sur les prisonniers, sur raseemblée, sur la foule, et semble

jouir du siknee d*anxiété qui l'entoure. — Pendant toute la scène, Rochester fait des mines à Francis, qu'il a aperçue dans la tribune en entrant,

CROMWELL, croisant les bras, aux cavaliers.

Que voulez-vous?

A part.

S'ils me demandaient grâce 1... — LORD ORMOND, d'une voix assurée.

Nous sommes gens de cœur, et nous ne prétendons Ni pitié, ni merci, ni faveurs, ni pacdons.

Des mourants comme nous sont fiers de leur supplice ; Il n'a rien qui les trouble et qui les avilisse. Puis qu'attendre, après tout, de vous, d'un meurtrier. D'un vassal qui, chargeant son écu roturier

ACTE y, SCÈNE XHI

Du cimier, du manteau, du sceptre héréditaire Y fait écarteier lee armes d'Angleterre.

GtioMWBLL» l'interrompatU, Que me voulez-Tous donc ?

boBD OIIMOND*

Un mot, monsieur CromweH.

Quel chemin choisilt-oo pour nous conduire au cie| ? On nous mène au gibet : mais sait-pn qui nous pommes?

CROMWBLL.

Des brigands condamnés à mort.

LORO ORMOND

Pes gentilshommes.

Vous rignoriez sans dout?» et nous vous rapprenons. Le gibet n'est point fait pour qui porte nos noms. Et, si petite enfin que soit votre noblesse, La corde qui nous souille autant qufs nous vous blesse. On ne se fait pas pendre entre hommes de.bpo goût Et gens de qualité. Nous réclamons.

OBOMWBLL.

C'est tout ?

A part.

Ils demandent la vie !

LORD ORMOND

Oui. Pesez la requête.

CROMWBLt.

Que souhaitez-vous donc ?

LORD ORMOND

Qu'on nous tranche la tête.

Arrière la potence et ses indignités !

Nous avons tous le droit d'être décapités.

CROMWELL, bas à Thwloë. Singuliers hommes I Vois. Point de peur, point de bonté. Jusque sur l'échafaud l'orgueil avec eux monte. Leur préjugé les suit devant l'éternité ; Et pour eux le billot est une vanité !

A\AX cavaliers avec un sourire railleur.

Je comprends. — En entrant au ciel il vous importe Qu'on vienne à deux battants vous en ouvrir la porte. Et pour un chanvre impur ce serait trop d'honneur

392 CROMWFXL.

Que d'étrangler très-haut et très-puissant seigneur, Cela pourtants'est vu. Puis, dans vos rangs, mes maîtres. J'en vois qu'on pendrait bien sans fâ-

cher leurs ancêtres. Us n'en ont pas. — Ce juif, ce magistrat bourgeois...

LE DOCTEUR JENKINS

Je ne suis point jugé. Vous n'avez aucuns droits Pour m'infliger la mort, la prison ou l'amende. Je suis libre, et je lis dans la charte normande : Nul-lus homo liber imprisionetur,

LORD ROCHBSTER, Ttont, à Ssdley.

Bon I va-t-il lui citer des lois du temps d'Arthur ?

CROMWELL, aux cavaliers.

Messieurs,nous vous tenons; chefs, lieutenants^complices, Tous 1 — Vous vous êtes pris à vos propres malices. L'heure a sonné, le bras se lève pour punir.

Or, vous choisissez mal le temps pour obtenir Des faveurs...

LORD ORMOND, V interrompant.

Des faveurs, Monsieur 1 A Dieu ne plaise !

Nous réclamons un droit de la noblesse anglaise. Entendez-vous ? un droit ! — des faveurs ! un billot? Un coup de hache?...

Paix, vous qui parlez si haut ! — Vous êtes cette nuit venus, ceints de l'épée. Dans ma maison, la garde ou séduite, ou trompée. Vous m'avez dans mon lit cru saisir sans témoins. Que me prépariez-vous ?

LORD ORMOND

Pas le gibet, du moins.

Oui^ vous étiez pressés. Le poignard va plus vite. Aujourd'hui qu'en mes mains le ciel vous précipite. Messieurs mes assassins, que voulez-vous de moi ?

LORD ORMOND

Mourir en chevaliers, mourir pour notre roi.

LORD ROCHESTER

Oui, mourons pour Rowland ! —

Bas à Roseberry.

Moi, toujours je lui prête.

ACTE V, SCÈNE XIII

Hier c'était mon argent, aujourd'hui c'est ma tête. Une dette de plus sur son compte !

CROMWBLL, après un instant de réflexion, à lord

Ormond.

Vieillard , Vous-même, jugez-vous. — Voyons : si le hasard M'eût jeté dans vos fers, vous eût mis à ma place. Parlez. — Que feriez-vous ?

LORD ORMOND

Je ne ferais pas grâce.

Je VOUS la fais.

Mouvement de surprise dans VAssemblée.

TOUS LES CAVALIERS

Comment ?

Vous êtes libres.

LORD ORMOND

Dieu !

A Cromwell

Si VOUS saviez mon nom...

CROMWELL, V interrompant.

Il m'inquiète peu.

Bas à Thurlo'é,

Du peuple, s'il se nomme, on ne pourrait répondre.

Il se tourne brusquement vers lord Broghill, qui a jusqu'ici gardé un morne silence dans le cortège.

Un de vos vieux amis, lord Broghill, est à Londres. Lord Ormond et lord Borghill se détournent étonnés,

LORD BROGHILL.

Qui donc, Mylord?

Ormond.

LORD BROGHILL.

Ormond 1

Dieu! saurait-il?...

Il est depuis cinq jours ici, mon cher Broghill.

// fouille dans son juslamyrps et en tire le paquet scellé qu'il a pris sur Davenant.

Voici même un paquet, tenez, qui l'intéresse, son nom est sur le pli. Savez-vous son adresse ?

LORD BROGHILL, troublé.

Non, My lord...

Bloum, au Strand, hâle du Rat.

LORD BROGHILL, balbutiant

Pourquoi?...

LORD ORMOND, examinant le parchemin que tient

Cromwell, à part.

Le traître est Davenant : c'est la lettre du Roi ! CROMWELL, donnant le paquet à Broghill.

Rendez-le à lord Ormond de ma part ; cette lettre Tombant en d'autres mains, Taurait pu compromettre. Dites-lui qu'il s'en aille au plus tôt, en songeant A ne plus revenir. S'il a besoin d'argent, Donnez-en.

LORD ROSEBERRY, bas à lord Ormond, CI ' a> .^® ^'argent» Quel homme heureux vous êtes ! b 11 m offrait seulement caution pour mes dettes ! LORD RÔCHESTER, félicitant Ormond, bas.

Le trait est délicat, et je suis fort charmé Qu il vous épargne ici l'affront d'être nommé.

CROMWELL, d'une voix haute et rude, Mylord Rochester !

LORD ROCHESTER, tressaillant de surprise.

Quoi?

„, , , . Vous avez votre grâce.

Allez au diable !

LORD ROCHESTER, bas à Roseberry.

Il met avec moi moins de grâce.

N'importe ! il est protégé ! il est magicien ! On l'aborde; on croit voir un lion royal. — Rien . Tâchez de l'endormir. -^ Est ! un coup de baguette ! — Le lion qui dormait est un chat qui vous guette ; — Le chat devient un tigre aux rugissements sourds ; —

ACTE V, SCÈ.NE XIII. 395

Puis la griffe se change en patte de velours. — Velours où perce encor cette griffe hypocrite.

Mon docte chapelain, souffrez qu'on vous invite Â ne pas trop rester parmi nous.

LORD ROCRBSTEil, à part.

On vous croit.

CROMWELL, continuant.

Grâce à plus d'une amende, imposée à bon droit, Il fait très-cher jurer, saint homme, eu Angleterre. Or, quoi que vous fassiez, vous ne pouvez vous taire ; Et, taxé par la loi presque à tous les moments, Vous vous ruineriez bien vite en jurements,

Merci du bon conseil.

Au peuple qui le poursuit de rires et de dérisions.

Applaudis, race infâme 1

Attendez donc, Docteur. Emmenez votre femme.

LORD ROCHESTER, tremblant.

Ma femme !

CRCmWELL.

Mylady Kochester l Dame Guggligaff descend précipitamment de la tribune de la Protectrice et vient se jeter au cou de Rochester. Huées dans la foule.

DAME G13GGLIGoT, embrossant Rochester.

Cher époux 1 LORD ROCHESTER, cherchant à la repousser.

Merci-de-Dieu 1

Soyez unis. — Que dirions-nous De voir qu'une moitié sans l'autre soit partie?

À dame Guggtigoy.

Suivez votre mari.

Dame Guggligoy prend le bras de Rochester qui se résigne douloureusement.

LORD ROCHESTER, à part.

V^Tthnot ! quelle amnistie !

3«J6 CROMWÈLL.

NVs-lii pas des plus sots et des plus châtiés ! Vois le grotesque effet <]iie font tes deux moitiés, L'une avec cet habit, Tautre avec ce visage ! Et Francis qui nous voit! ah 1 j'en deviendrai sage 1 GROMWELL, désignant du doigt sir William Murray dans le groupe des cavaliers.

Murray va recevoir le fouet qu*a mérité, Pour ce complot d'enfant, pauvrement avorté, Charles, vulgairement nommé prince de Galle.

Applatidissements du peuple. — Des archers et des valets de justice s'emparent de Murray qui se cache le visage dans les mains, et paraît accablé de honte et de désespoir. — Cromwell s* adresse au rabbin.

Ce Juif, qui du gibet eût orné l'astragale, Est libre... —

Manassé relève la tête avec joie. — Cromwell poursuit, se tournant vers Barebone placé à côté du trône.

Seulement, pour racheter sa chair, Barebone, il paîra ton mémoire.

Barebone tire de sa poche un long parchemin qu'il remet

à Manassé.

MANAssé, eocaminant le mémoire.

C'est cher.

CROMWELL , aux autres prisonniers.

Vous êtes libres tous.

Les archers détaxshent les cavaliers.

THURLOE, bas à Cromu)ell.

Tous I mais les circonstances Sont graves...

CROMWELL , bas.

J'ai ce peuple : à quoi bon dix potences?

Sir William Murray, que les archers entraînent, se jette à genoux et tend ses mains jointes vers Cromwell.

SIR WILLIAM MURRAY

Grâce, Mylordl...

Du fouet ? Allons 1 fmissons-en.

N'est-ce donc pas l'emploi de ton dos courtisan ?

ACTE V, SCÈNE XIII

Puis, fouetté pour ton roi ! Tu sers la bonne cause. Tu te diras martyr ! Tu feras le Montrose !

Il fait un signe et les archers entraînent Murray. — Le Protecteur s'adresse alors à la foule d'un air impérieux et inspiré.

CROMWELL, au peuple.

Peuple saint, épargnons nos ennemis rampants. L'éléphant a pitié d'écraser les serpents.

Qu'ainsi toujours le ciel vous sauve des embûches, Vases d'élection I

LORD ROCHESTER, bas à Sedley.

Les vases sont des cruches.

Le peuple répond au Protecteur par de longues accla* mations. Il les fait taire d'un geste, et reprend.

Par ma clémence, Anglais, je veux marquer ce jour.

Au haut'Shériff.

Qu'on aille chercher Carr, prisonnier à la Tour.

Le haut-shérif sort. — Cromwell s'accoude sur les bras de son fauteuil et semble méditer. — Silence et attente dans l'auditoire. — Willis, qui a été quelque temps absent et qui vient de rentrer, accoste Ormond dans le groupe des cavaliers.

SIR RICHARD WILLIS, Saluant lord Ormond.

Je vous fais compliment, Mylord.

LORD ORMOND, étOnné.

Quoi? c'est vous-même, Willis! vous libre aussi 1 — Cet homme est un problème ' Â nous faire ainsi grâce, il prend des airs de roi.

Serrant la main à Willis.

Mais je lui sais bon gré, pour vous, sinon pour moi. Il se penche d'un air mystérieux à l'oreille de sir Richard Davenant est le traître 1 Ah ! si je le rencontre I...

SIR RICHARD WILLIS

Le croyez- VOUS? il est des raisons pour et contre Défiez-vous-en : soit. Au péril échappé, Soyez prudent.

398 CROMWELL.

LOBD OftMOND, lui Serrant la main de nouveau. Willis! Ah! comme on est trompé 1

GROMWRLL , tortatU de sa rêverie et désignant les cavaliers à Stoupe.

Stoupel on embarquera demain sur la Tamise Ces fous, à qui leur peine est pleinement remise.

Il apostrophe rudenusnt Harmibal Sesthead qui étale S(m riche équipage sur les marches de l'estrectde.

Sir Hauiibal Sesthead ! -^ quoique cousin d'un roi , Vous saurez que je veux rester maître dam moi. Vous êtes de ces gens qui sont de moeurs légères ; Vous avez ramassé dans les cours étrangères Des façons qui vont mal chez les peuples élus. Portez-les donc ailleurs. — Allez, ne péchez plus.

HANNIBAL SESTHEAD, à part.

Il pardonne plutôt un complot qu'un sarcasme, Je suis le seul punil

Il sort avec ses pages et ses chiens. — La foule le hue

et applaudit Cromwett.

ovERToit, bas à Crarland, Voyez l'enthousiasme Du petiple. Une harangue, un rien les a changés.

LOAD nOGHESTfin, bos à Rosebetry.

Contre le Protecteur Dieu nous a protégés.

Restona-en là«

GARLAND^ bos à OvetUm»

D*UQ mot il a brisé nos armes.

ttcêtwmJL, eiperoevant Gramadoch entre ses gardes. Que fait là mon bouffon entre quatre gendarmes?

GRAMADOGH, effrontémeiU.

Ce sont des garde-fous.

ACTE V, SCÈNE XHI

GROHWELL, souviant et faisant signe aux archers

de k délivrer.

Va! val

Gramadoçh va retrouver dam leur loge ses cçmarades, qui V embrassent et lui font joyeux accueil» — Cependant le Protecteur s'adresse à Milton.

Milton est'il conteat?

MILTON

Il attend.

GROMWBLL.

Frère,

Je suis content de vous, moi. Parlez aujourd'hui. Avez-vous quelque chose à me demander?

HILTON

Oui.

Qu'est-ce?

MILTON

Une grâce.

Ami, parlez, je vous la donne.

MILTON

A tous ses ennemis Votre Altesse pardonne.

Un seul reste oublié.

Qui donc?

MILTQN.

Pavenant,

CROMW^Lt

Quoi?

Davenant? Ce papiste! Un espion du roi!

Demandez autre chose.

MILTON

Ah! souffrez que j'Mnsisle.

Il était du complot, sans doute; il est papiste, C'est juste; il conspirait
votre mort; mais depuis Vous avez bien fait grâce à ceux-là.

' Je ne puis.

MILTON

Je sais qu'il a pris part à ces trames ourdies, Mais...

CROMWELL, avec impatience.

Ne m'en parlez plus! il fait des comédies.

Milton, désappointé, s'éloigne. Cromwell le rappelle
d'un air radotici.

Nous avons trouvé bon, Milton, qu'on vous créât Poète lauréat...

MILTON

Poète lauréat !

Je ne puis accepter, Mylord, qu'en survivance. L'emploi n'est pas vacant.

CROMWELL, étonné.

Qui donc l'a pris d'avance?

MILTON

Da venant.

CROMWELL, haussant les épaules.

Il l'obtint sous feu Jacques-Premier !

MILTON

Puisqu'il garde ses fers, laissons-lui son laurier.

C'est cela ! Voilà bien des raisons de poètes. Phrases d'une coudée 1 Am-
poulé que vous êtes ! Et vous voulez régir et gourmander toujours Les gou-
verneurs d'États, vous qui passez vos jours À tourmenter des mots dans des
mètres frivoles !

MILTON

Salomon composa cinq mille paraboles.

Cromwell lui tourne le dos , et fait signe à son fils Richard d'approcher.

CROMWELL, à Richard Cromwell.

Richard, — mon héritier, — il faut présentement Vous ouvrir la milice
avec le parlement.

Je vous fais colonel, pair d'Angleterre et membre Du conseil privé.

RICHARD CROMWELL, soluant son père avec embarras.

Mais,... les travaux de la chambre...

Mes goûts,.. .. — vous êtes bien mon père et mon seigneur

ACTE V, SCÈNE XIV

Et je suis tout confus, Mylord, de tant d'honneur. Si vous le permettez pour-
tant, j'ose le dire, J'ai plus que je ne vaux et que je ne désire. J'aime les bois,
les prés, le loisir, le repos; J'aime à chasser des chiens et des cerfs par trou-
peaux, Et je tiens à mes champs , — où je ne crains d'émeutes Que parmi
mes faucons, mes gerfauts et mes meutes.

Cromtoeil, mécontent et déconcerté, le congédie du geste,

cROiFWELL, amèrement, à part.

Si l'autre était l'aîné 1 — Que sert ce que je fais?

Entre Carr, accompagné du haut-shériff. Il perce lentement la foule,
considère avec indignation V'appareil royal qui V'environne, et s'avance gra-

vement vers le trône de CromtDdL

LES MÊMES, CARR

GARE, croisant les bras et regardant Cromwell en face. Que me veux-tu? — Tyran par le droit des forfaits, Les cachots contre toi n'ont donc pas de refuge? Que me veut l'apostat? que me veut le transfuge?

VOIX DANS LA FOULE

Silence au furieux !

CROMWELL, au peuple.

Laissez-le faire, amis.

Le Ciel veut éprouver David, il a permis Au fils de Semeï de lui dire anathème.

A Carr.

Continue.

CARR

Hypocrite! Oui. Voilà ton système. Couvrir de beaux semblants tes plans fallacieux ! Sur ton front infernal mettre un voile des cioux ! Railler en torturant 1 farder la tyrannie !

Et sur un cœur qui saigne étaler l'ironie !

Mniâ pour briser ton sceptre et Ion masque à In fois ,

Le Seigneur m'a tenu oaclié dans son carquois.

Il m'a dit : — « Prends ton luth, tourne autour de la ville,

Du temple de Cromwell chasse un peuple servile,

» Mels en poudre l'autel, jette Tidole au feu,

» Dis-leur : L'Égyptien est homme , et non pas dieu ! »

Te voilà donc, Cromwell, sur ton trône de gloire !

Tremble : au jour radieux succède la nuit noire.

Pense au chasseur Nemrod : le Seigneur triomphant

Brisa son arc de fer comme un jouet d'enfant.

Souviens-toi d'Isboseth. Ce roi vain et peu sage

Fit ranger le premier le peuple à son passage ;

11 mit sur des chevaux cent guerriers d'Issachar

Qui sans cesse couraient en avant de son char.

Mais Dieu fait toujours naître, et c'est l'effroi de Pâme,

Le malheur du bonheur, la cendre de la flamme.

Or Isboseth tomba, tel qu'un fruit avorté,

Tel qu'un bruit sans écho par le vent emporté.

Songe à Salmanasar. Sur ses coursiers rapides,

Ce roi, qu'environnaient les grands argyraspides,

Passa comme, Tété, sous la nue enchaîné.

Passe un éclair du soir, — sans même avoir tonné.

Songe à Sennachérib, qui venait d'Assyrie,

Traînant après sa tente une armée aguerrie ;

Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux,

Que leur souffle eût poussé les nuages des cieux ;

D'impurs magiciens, d'affreux onocentaures ;

Des Arabes , heurtant les cymbales sonores ;

Des bœufs, des léopards accoutumés au frein ;
Des chariots de guerre armés de faux d'airain;
D'ardents chevaux, qu'avaient allaités des tigresses,
Et six rents éléphants, mouvantes forteresses,
Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds,
Sur leurs dos monstrueux faisaient bondir des tourâ.
Ce n'était que chameaux, bœffles, zèbres, molosses,
Mammons, d'un monde éteint prodigieux colosses;
Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or.
La nuit, le camp semblait une plaine enflammée;
Et quand se réveillait cette innombrable armée,

ACTE V, SCÈNE XIV

Le pêcheur, apprêtant sa barque de roseaux, Croyait entendre au loin mugir les grandes eaux. Tout jetait des éclairs autour du roi superbe. Ses cavales volaient et du pied broyaient l'herbe. Il passait, dominant de son front étoile, Son char pyramidal, d'éléphants attelé, Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes, bannières, Pareils aux astres d'or qui trahent des cri-nières. Mais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants. Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants, Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille, Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille. Te crois-tu donc plus grand, sycophante fatal. Que ces grands rois, soleils du monde oriental ? Peux-tu fondre à ton gré, comme l'aigle qui plane. Sur Damas, Charcamis, Samarie ou Calane?

As-tu, comme le sable envahit le bazar, Détruit Socholb-Benoth etTheglath-Phalazar?

Tes chevaux et les chars, bruyante multitude. Ont-ils du vieux Liban troublé la solitude?

Non. Rien de tout cela. — Maître des potentats, Ton bras a déplacé la borne des États.

La foule à ton aspect recule et se resserre.

Tu tiens comme une proie un monde dans ta serre. Voilà tout. Dans ta n arche et dans tes grands combats, Dieu te soutint d'en haut et le peuple d'en bas. Tu n'es rien par toi-même. Instrument de colère. Tu n'es que le fléau qui bat le blé dans Taire. — Où sont les dieux d'Émath? Où sont les dieux d'Ava ? Que petit Sépharvaïm touché par Jehova ?

Ces idoles régnaient : tu passeras comme elles, Comme un grelot qui pend au long cou des chamelles. Bientôt dans leur manteau les saints feront un pli. Gad, Zabulon, Azer, Benjamin, Nephthah', Se tiendront sur le mont Hébal pour te maudire. Les femmes, les enfants te suivront de leur rire. Pour tes pas, pour tes yeux, qu'aveuglera l'enfer, Le ciel sera de bronze et la terre de fer.

Un lit de pourpre endort tes superbes paupières; Mais Dieu t'écrasera la tête entre deux pierres.

Et nous verrons un jour les peuples enfin grands

Avec tes os blanchis lapider les tyrans.

Car on a vu, Gromwell, sur plus d'un trône impie,

Pharaons de Memphis, sultans d'Ethiopie ,

Papes, ducs, empereurs, despotes empourprés,

Se faire un jeu sanglant des peuples torturés.

Mais dans tous ces fléaux dont le Seigneur nous frappe,

Gromwell, un homme, un mage, un roonarque, un satrape.

Autant que toi hardi, cruel, astucieux,

C'est ce qu'on n'a pas vu sous le soleil des cieux !

— Sois maudit 1

GROMWELL.

Avez-vous fini?

GARR

Non, pas encore.

Sois maudit au couchant! sois maudit à l'aurore ! Sois maudit dans ton char! maudit dans ton coursier ! Dans tes armes de bois, dans tes armes d'acier !

GROMWELL.

Est-ce là tout?

GARR

Dans l'air que le zéphyr t'apporte ! Dans le ciel de ton lit! dans le seuil de ta porte! Sois maudit !

GROMWELL.

Est-ce tout enfin?

GARR

Non. Sois maudit!

GROMWELL.

Vous vous déchirez les poumons ! — Tout est dit? — Écoutez-moi : frappé d'une ancienne disgrâce, Vous êtes en prison. Frère, je vous fais grâce. Allez ! Je romps vos fers.

' GARR

Et de quel droit, tyran ? — Commets-tu pas assez d'iniquités par an?

De tes forfaits encor veux-tu grossir la liste? Pourquoi viens-tu frapper ma tour de ta baliste? M'arracher aux cachots où mes jours sont plongés ! Mais pour rompre mes fers, dis, les as-tu forgés?

ACTK V, SCÈNE XIV. 405

Tu m'accordes ma grâce ! — Âh! despote implacable!

Comme ta rage^ il faut que ta clémence accable I

Par le Long Parlement je fus mis en prison.

Je Tavais mérité par une trahison.

J'avais du joug sacré repoussé les entraves;

J'avais marqué deux parts dans le butin des braves.

Je suis puni : je vis dans le fond d'une tour

Où des barreaux croisés emprisonnent le jour ;

L'araignée à mon lit suspend sa toile frôle,

Où la chauve-souris embarrasse son aile ;

Du sépulcre, la nuit, j'entends sourdre le ver ;

J'ai faim, j'ai soif; l'été j'ai chaud, j'ai froid l'hiver.

C'est bien fait. Je me courbe, et je donne l'exemple.

Mai toi, Noll, de quel droit viens-tu toucher au temple ?

En doiï^tu seulement déranger un pilier?

Ce qu'ont lié les saints, le peux-tu délier?

D'ailleurs efface-tron les traces de la foudre?

Les saints m'ont condamné, nul n'a droit de m'absoudre;

Et dans ce peuple vil je marche avec fierté.

Seul vestige vivant de leur autorité.
Pin foudroyé, j'étale au fond du précipice
De mon front abattu l'auguste cicatrice.
Tu veux briser mes fers de force ! — Anglais, voyez
Quel effréné tyran vous foule sous ses pieds I
Va, je préfère encor, moi Carr, moi qui te brave,
Le carcan du captif au collier de l'esclave ;
Que dis-je? j'aime mieux mon sort que ton destin,
Ma tour, que ton palais encombré de butin ;
Je ne donnerais pas ma peine pour ton crime,
Pour ton sceptre usurpé ma chaîne légitime !
Car tous deux criminels, Dieu, quand nous serons morts,
Comptera tes forfaits, pèsera mes remords. —
Rouvre-moi ma prison! — Ou, si tu me veux libre
— Absolument, ^ remets l'État en équilibre,
Rends-nous le Parlement. — Ensuite nous verrons. —
Tu viendras avec moi : tous deux courbant nos fronts.
Tous deux ceints d'une corde et nous souillant la face,
Nous irons à sa barre implorer notre grâce.
Cromwell , en attendant ce jour tant souhaité,
Rends-moi mes fers; respecte au moins ma liberté.
406 GROMWELL.
Éclats de rire dam Vaudiiuîn.

— Fais donc taire ta meute! — En mon cachot peut-être, Je suis le seul Anglais dont tu ne sois pas maître j Oui, le seul libre 1 Là, je te maudis, Cromwell,

Là, tous deux je nous offre en holocauste au Cief. Ma prison ! à l'enfreindre en vain tu me condamnes ; Ma prison 1 Et s'il faut citer des lois profanes Et des textes mondains à vos cœurs corrompus, J'y retourne en vertu de Vhabeas corpus,

A votre aise ! — Il invoque un bill que rien n'abroge.

TRiCK, dans la tribune des fous.

Sa prison ! il se trompe, il veut dire sa loge.

Carr sort fièrement au milieu des huées du peuple, SYNDEBCOMB, bas à Garlaud.

Carr est le seul de nous qui soit homme.

VOIX DANS LA FOULS

Hosannah! Gloire aux saints! Gloire au Christ! Gloire à Dieu du Sioal

— Longs jours au Protecteur.

Syndercomb, exaspéré par les imprécations de Carr et les acclamations du peuple, tire son poignard et s'élance vers l'estrade,

STNDBRCOMB, agitant son poignard.

Mort au roi de Sodome 1 LOBD CARLISLE, à nos hallebardiers.

Arrêtez l'assassin 1

GROMWELLj écartant la garde du geste.

Faites place à cet homme.

A Syndercomb.

Que voulez-vous ?

STNDERCOMB.

Ta mort.

Allez en liberté, Allez en paix.

ACTE V, SCÈNE XIV

GROHWELL, faimnt signe aux soldcUs de le laisser libre. Parlez.

SYNDEROOLL».

Ahl ce n'est point un discours <iui te touche. Mais si l'on n'arrêtait mon bras...

CAOMWELL.

Frappez.

STNDERCOMB, faisant un pas et levant sa dague.

Meurs donc, Tyran !

Le peuple se précipite sur lui et le désarme,

VOIX DANS LA FOULE

Quoi I par le meurtre il répond au pardon !

Périsset l'assassin 1 Meure le parricide !

Le peuple indigné s'empare de Syndercomb, qui tout en se débattant est entraîné hors de la saUe.

GROMWBLL, à Thuirloë, Voyez ce qu'ils en font.

Thurloë sort.

VOIX DU PEUPLE

Assommez le perfide !

Frères, je lui pardonne. Il ne sait ce qu'il fait.

VOIX DU PEUPLE , au dehors, À la Tamise! à l'eau!

Rentre Thurlo'é,

THURLOE, à Cromwell.

Le peuple est satisfait. La Tamise a reçu le furieux apôtre.

CROMWELL^ à part.

La clémence est, au fait, un moyen comme un autre. C'est toujours un de moins ! — Mais qu'à de tels trépas Ce bon peuple pourtant ne s'accoutume pas.

Une pause^ — On n'entend que les cris de joie et de triomphe de la foule. Cromwell, assis sur son trône, semble savourer paisiblement les acclamations délirantes de la multitude et de V armée,

OVERTON, bas à Milion.

Une victime humaine immolée à l'idole !

Tout est à lui : l'armée et ce peuple frivole. Rien ne lui manque enfin I il a ce qu'il lui faut. Nos efforts n'ont servi qu'à le placer plus haut. On l'ose en vain braver ; on l'ose en vain combattre. Il peut, l'un après l'autre, à présent nous abattre ; Il Inspire l'amour, il inspire l'effroi :

Il doit être content !

GBOMWELL , réveuf, à part.

Quand donc serai-je Roi?

NOTE SUR CES NOTES

Ces notes ont été, comme Tavant-propos , arrachées à Tau* tcur. Il en est pourtant dans le nombre qui dépendent de la préface , qui en font partie intégrante , et qu'elle amenait naturellement avec elle : celles-là, T auteur ne regrette point de les avoir écrites. Toutes les autres , qui ne se rattachent qu'au drame , sont de trop. Il est peu de vers de cette pièce qui ne puissent donner lieu à des extraits d'histoire , à des étalages de science locale, quelquefois a des rectifications. Avec quelque bonne volonté , l'auteur eût pu facilement élargir et dilater cet ouvrage jusqu'à trois tomes in-8°. Mais à quoi bon faire des quatre-vingts ou cent volumes * qu'il a dû. lire et pressurer dëns celui-ci, les caudataires de ce livre? Ce qu'il prétend donner ici , c'est œuvre de poète , non labeur d'érudit. Après qu'on a exposé devant le spectateur la décoration du théâtre , pourquoi le traîner derrière la toile et lui en montrer les équipes et les poulies? Le mérite poétique de l'œuvre gagne-t-il grand'chose à ces preuves testimoniales de l'histoire? Qui doutera cheretierat Dans les productions de l'imagination , il n'est pas de pièces Just^icatives. La poésie fait peine à voir, aïdsi hermétiquement enterrée sous des notes : c'est le plomb du cercueil.

On ne trouvera donc probablement pas dans les notes ce qu'on y cherchera : elles sont namériquedient fort incomplètes. L'duteur les a tirées au hasard d'un amas énorme de déblais et dft

* Bans compter tous les Mémoires sut la révolution d'Angleterre , SiaU Papera y Menudrs of ike protectoral ifotue, Hudibrca, Acts ofthe Parliament, Eykon Basilihèj etc., etc., Tautenr a pu consulter Quelques documents originaux , les uns fort rares , les autres même inédits, Cromwell politique, pamphlet flamand , El h&mbrt de- de* monio , pamphlet espagnol , Cromwell and Cromwell , et le Connaught-Register, qu'a bien voulu lui coïnmuiquer un noble pair d'Irlande , auquel il ea adresse ici de publics remerctments.

410 ifOTES.

malcrians ; il a pris , non les plus importantes » mais les pr«miém venues. Peu propre à ce tniTail, il Pa fort mal faïu ^'importe, les voilà telles

cpt'elles sont. On Yerra, après les avoir lues, qu'il eAt micox valu bràler tons ces copeaux.

PRÉFACE

Page 6.

Pendant les nations commencent k être uop serrées sur le globe ; elles se gênent et se froissent : de A les chocs d*empires , la gnene.

Elles débordent les IURs sur les aotves ; de là les migrationiis des peuples, les voyaees.

VOdyssie%

ni

l^age 13.

« Doue, imiB laites cl« laid «m typt dliÉilatioli, du ^wingna

un élément de Tart 1 •>

Oui HMis doute , WÀ enoot^ , «t tot^ours ouï \ C'est ici le lieu de I^Ameitnef un iiluMre écrivain étranger qui a bien voulu s*oc*- Ciiper de Tauteur de ce livre, et de lui prouver notre estime et iiotre rconnaissance en rrlevaiit une erretu* où il nous senble étt*e tombé, l/lionorable critiqtte prenH «cte ^ telles sont se* iè?xtucnc8 cexpressioiia , de la déclaration faite pnh Vautcur dant la préface d'un autre ouvra(r, que : « Il n'y a ui classi^ne ni • rottwMtque; mais, en Ultérature comase eu toutes clioses, h deux seules divisions, le liuu et 1c mauvais, le l^eau cl le dif-

irOTES. 411

• forme , le vrai et le hixx. » Tant de solcnnitû à constater cette profes-sion de foî nV'tail pas nécessaire. L'auteur n'en a jamaû dévié et n*en dévie-ra jamais. Elle peut se concilier à merveille avec celle qui « fait du laid un

type d'imitation, du grotesque » un élément de l'art. » L'une ne contredit pas l'autre. La division du beau et du laid dans l'art ne symétrise pas avec celle de la nature. Rien n'est beau ou laid dans les arts que par l'exécution. Une chose difforme, horrible, hideuse, transportée avec vérité et poésie dans le domaine de l'art, deviendra belle, admirable, sublime, sans rien perdre de sa monstruosité ; et d'une autre part, les plus belles choses du monde, faussement et systématiquement arrangées dans une composition artificielle, seront ridicules, burlesques, hybrides, laides. Les orgies de Galot, la Tentation de Salvator Rosa avec son épouvantable démon, sa Mêlée avec toutes ses formes repoussantes de mort et de carnage, le Triboulet de Bouffandeau, le mendiant rongé de vermine de Murillo, les ciselures de Bevenuto Cellini font rire de si hideuses figures dans les arabesques et les acanthes, sont des choses laides selon la nature, belles selon l'art ; tandis que rien n'est plus laid que tous ces profils grecs et romains, que ce beau idéal de pièces de rapport qu'étale sous ses couleurs violâtres et cotonneuses la seconde école de David. Job et Pharaon, avec leurs plaies sanieuses et fétides, sont beaux ; les rois et reines de Gambetta sont fort laids dans leur pourpre et sous leur couronne d'oripeau. Une chose bien faite, une chose mal faite, voilà le beau et le laid de l'art. L'auteur avait déjà expliqué sa pensée en assimilant cette distinction à celle du vrai et du faux, du bon et du mauvais. Du reste, dans l'art comme dans la nature, le grotesque est un élément, mais non le but. Ce qui n'est que grotesque n'est pas complet.

Page 14.

Près des colosses homériques, Eschyle, Sophocle, Euripide, sont Aristophane et Plaute

Ces deux noms sont ici réunis, mais non confondus. Aristophane est incomparablement au-dessus de Plaute ; Aristophane a une place à part dans la poésie des anciens, comme Diogène dans leur philosophie.

On sent pourquoi Térence n'est pas nommé dans ce passage avec les deux comiques populaires de l'antiquité. Térence est

le poète du salon des Scipions, un ciseleur élégant et coquet sous la main duquel achève de s'effacer le vieux comique triste des anciens Romains.

Page 15.

C'est lui enfin qui , colorant toar à tour le même drame de Tima» gination du midi et de l'inagination du nord, fait gambader Sganarelle autour de don Juan et ramper Méphistophélès autour de Faust.

Ce grand drame de l'homme qui se damne domine toutes les imagnations du moyen âge. Polichinelle, que le diable emporte, an grand amusement de nos carrefours , n'en est qu'une forme triviale et populaire. Ce qui frappe singulièrement quand on rapproche ces deux comédies jumelles de Don Juan et de Faust, c'est que don Juan est le matérialiste, Faust le spiritualiste. Ici l'un a goûté tous les plaisirs, celui-là toutes les sciences. Tous deux ont attaqué l'arbre du bien et du mal ; l'un en a dérobé les fruits, l'autre en a fouillé la racine. Le premier se damne pour jouir, le second pour connaître. L'un est un grand seigneur, l'autre un philosophe. Don Juan, c'est le corps ; Faust, c'est l'esprit. Ces deux drames se complètent l'un par l'autre.

Page 16.

Les Ogres, les Aulnes , les Psylles , etc.

Ce n'est pas à Taulne , arbre , que se rattachent , comme on le pense communément , les superstitions qui ont fait éclore la ballade allemande du Boi des Aulnes. Les Aulnes (en bas latin *alcunœ*) sont des façons de follets qui jouent un certain rôle dans les traditions hongroises.

Page 18.

Il jette du premier coup sur le seuil de la poésie moderne

trois Homères bouffons.

Cette expression frappante, Homère bouffon est de M. Ch. Nodier, qui l'a créée pour Rabelais , et qui nous pardonnera de l'avoir étendue à Cervantes et à Tasso.

Page 19.

L'ode chante rétemité, l'épopée solennelle rhétorique, le drame peint la vie.

Mais , dira-t-on , le drame peint aussi l'histoire des peuples ; oui , mais comme vie , non comme histoire. Il laisse à l'historien l'exacte série des faits généraux , l'ordre des dates , les grandes masses à remuer, les batailles, les conquêtes, les démembrements d'empires, tout l'extérieur de l'histoire. Il en prend l'intérieur. Ce que l'histoire oublie ou dédaigne, les détails de costumes, de mœurs, de physionomies, le dessous des événements , la vie , en un mot , lui appartient , «t le drame peut être immense d'aspect et d'ensemble quand ces petites choses sont prises dans une grande main, *pensa manu magna*. Mais il faut se garder de chercher de l'histoire pure dans le drame , fût-il historique. Il écrit des légendes et non des fastes; il est chronique et non chronologique.

Page 24.

Les deux types , ainsi isolés et livrés à eux-mêmes , s'en iront chacun de leur côté , laissant entre eux le réel , l'un à sa droite , l'autre à sa gauche.

D'où vient que Molière est bien plus vrai que nos tragiques? Disons plus, d'où vient qu'il est presque toujours vrai? C'est que, tout emprisonné qu'il est par les préjugés de son temps en deçà du pathétique et du terrible, il n'en mêle pas moins à ses grotesques des scènes d'une grande sublimité, qui complètent l'humanité dans ses drames. C'est aussi que la comédie est bien plus près de la nature que la tragédie. On conçoit en effet telle action dont les personnages , sans cesser d'être naturels , pourront constamment rire ou exciter le rire ; et encore les personnages de Molière pleurent-ils quelquefois. Mais comment Von-

HOTES

car on en a fait un si terrible et si borné qu'il a été , ou non seulement les principes anciens n'aient jamais un sourire Molière les lèvres , fût-ce de sarcasme et d'ironie, mais encore ou il n'y aura, de plus le principe jusqu'au confident, aucun être humain qui ait un accès de rire et de nature humaine ? Molière enfin est plus vrai que nos tragiques, parce qu'il exploite le principe neuf, le principe moderne , le principe dramatique : le grotesque , la

comédie ; tandis qu'ils épuisent, eux, leur farce et leur génie à rentrer dans cet ancien cercle épique qui est fermé; moule vieux et usé, dont la vérité propre à nos temps ne saurait d'ailleurs sortir, parce qu'il n'a pas la forme de la société moderne.

Ptoge34.

Que le poète se garde surtout de copier ce qui est, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille.

Ce n'est pas non plus en accommodant des romans, de funentils de Walter Scott, pour la scène, qu'on fera faire à l'art de grands progrès. Ce lui est bon l'art première ou la seconde fois, surtout quand les traducteurs ont d'autres titres plus solides, mais cela au fond ne mène à rien qu'à substituer une imitation à une autre.

Du reste, en disant qu'on ne doit copier ni Shakespeare ni Schiller, nous entendons parler de ces imitateurs maladroits qui, cherchant des règles où ces poètes n'ont mis que du génie, reproduisent leur forme sans leur esprit, leur écorce sans leur sève; et non des traductions habilement faites que d'autres vrais poètes en pourraient donner. Madame Tastu a excellemment traduit plusieurs «cènes de Héraklès, M. >Émile Deschamps reproduit en excellent français pour notre théâtre Roméo et Juliette; et telle est la souplesse puissante de son talent » qu'il fait passer tout Shakespeare dans ses vers comme il y a déjà fait passer tout Horace. Certes, ceci est aussi un tiltail d'artiste et de poète, un labeur qui n'exclut ni l'originalité, ni la vie, ni la création.

Page 36»

L'art... s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs; pur et des caractères, bien moins léguée au doute et à l'contradiction que les têtes,

On est étonné de lire dans M. Goethe les lignes suivantes : « Il n'y a pas, proprement parler, de personnages riches en poésie; seulement, quand le poète veut représenter le monde » le monde qu'il a conçu, il fait à certains individus qu'il rencontre • contre dans l'histoire l'honneur de leur emprunter leurs noms » pour les appliquer aux êtres de sa création. ^~

Uvber kirnst s undAlteithum (sur l'Art et TÀutiquité). » On seiU où mène-rait cette doctrine , prise au sérieux : droit au faux et au fantastique. Par bonheur l'illusiFe poète, à qw é\[e a saon daut« un jour «enabU vraie par un côté, puisqu'elle lai e»t écfaa])p<fey ne la pratiquerait certainemeni pas, 11 ne compoierait pa« à coup sûr un Mahomet comme un Wertheri un Iiia-puléon oomnic im Faust.

Page 47.

Et lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en quelque sorte que par hasard , malgré lui et sans le savoir.

L'auteur de ce drame en causait un jour avec Talma, et, dans une conversation qu'il écrira plus tard , lorsqu'on ne pourra plus lui supposer l'intention d'appuyer son œuvre ou son dire sur des autorités , exposait au (rand comédien quehpies-unes de ses idées sur le style dnunathpie. -^ Ah oui ! s'écria Talma l'interrompant vivement ; c'est ce que je m'épuise à leur dire. Pas de beaux vers ! — Pas de beaux vers! c'est l'instinct du génie qui trouvait ce précepte profond. Ce sont en effet les beauxvers qui tuent les belles pièces.

Page 57.

Il ignore cet art de souder une beauté i la place d*ne tache, et il n'a jamais pu rappeler l'inspiration sur une (suvre refToiéc.

Voici encore une contravention de l'auteur aux lois de Despréaux. Ce n'est |>oi)it sa faute s'il ne se soumet point aux articles : Fingtjbis sur te métier, etc., Polissez- fe sans cesse, etc. Nul n*esl responsable de ses inhr-niilés ou de ses impuissances. Du reste , nous serons toujours les premiers à rendre hommage à ce Nicolas Boileau, à ce rare et excellent esprit, à ce jansé-

niste de noire poésie. Ce n'est pas sa faute , à lui non plus , si les professeurs de rhétorique l'ont affable du sobriquet ridicule de Légisiateurdu Par-nasse, 11 n*en peut mais.

Certes , si Ton examinait comme code le remarquable poème de Boileau , on y trouverait d'étranges choses. Que dire , par exemple , du reproche qu'il

adresse à un poète de ce qu'il

Fait parler ses bergers comme on parle au trUloff,

Faut-il donc les faire parler comme on parle à la cour? Voilà les bergers d'opéra devenus types. Disons encore que Boileau n'a pas compris les deux seuls poètes originaux de son temps : Molière et La Fontaine. Il dit de lui :

C'est par là que Molière , illustrant ses écrits , Peut-être de son art eût remporté le prix.

Il ne daigne pas mentionner l'autre. Il est vrai que Molière et La Fontaine ne savaient ni corriger ni polir.

LES CONJURÉS

Page 61.

Voilà bien la taverne , et c'est le même lieu

Que Charles » à Worcester, abandonné de Dieu ,

Seul , disputant sa tête après son diadème ,

Avait, pour fuir Cromwell , choisi dans Londres même.

« Tous deux en effet (le Roi et lord Wilmot) nous étions » convenus de nous réunir à Londres, aux Trais-Grues, dans le » Marché au vin, et de nous informer de William Ashburnham. » ^^ Mémoires de Charles II sur sa fuite de Worcester. —

Page 75.

C'est ainsi que , Adèle à mon double devoir, J'ai su parler au Roi , sans toutefois le voir.

Tous les détails de ce fait, avec les conséquences qu'il a dans ce drame, sont historiques.

Page 76.

Vous savez, Davenant! — dans le Roi Bûcheron. Pièce du temps.

Page 83.

Ce Carr est un sectaire , un vieil oiseau de proie. Dans la rébellion , assisté de Strachan , Du camp parlementaire il sépara soi^camp.

Quelques contemporains écrivent Stmwghan, Nous rap|>elons que ce bizarre caractère de Carr est, comme tous les autres, donné par l'histoire.

Page 91.

Le damné Barebone , inspiré corroyeur.

Les fanatiques de cette sorte avaient rusa(;e de remplacer leurs noms de baptême par quelque sobriquet religieux tiré pour l'ordinaire de la Bible ou exprimant une réflexion pieuse. Le frère de ce Pmise-God (Loue-Dieu) Barebone, membre du parlement, s'appelait : Si-Chrisl'n'étaU'paS'mort'pour'VOuS'VOus

aurie>-été'^amné'Barebone f d*oJli le peuple, poar avoir plus lot fait, rappelait le Damné-Banbone.

— MémoÛTes de Ludtow, liote, tome II, p. 216. — >

Page WL

Là déclame Le raviaseor du Bol , Joyce.

Le cornette Joyce , ci-devant tailleur, avait enlevé , assisté de quarante cavaliers, Charles 1*' du diâleau d*Hoimby, comté de Northampton, où le tenaient les commissaires du parlement (1664). Ce fut le commencement de sa fortunac.

Je boif à la santé du roi Charles.

Historique. Au reste, afin d'épargner au lecteur la fastidieuse répétition de ce mot, nous le prévenons qu'ici, comme dans le palais de Cromwell, comme dans la grande salle de Wesminster, l'auteur n'a hasardé aucun détail, si étrange qu'il puisse paraître, qui n'ait ou son germe ou son analogue dans l'histoire. Les personnes qui connaissent à fond l'époque lui rendront

cette justice , que tout ce qui se passe dans ce drame s'est passé , ou ce qui revient au même , a pu se passer dans la réalité.

nOTJES. 419

ACTE DEUXIEME

Page 114.

AS, A. Monseigneur le Procleur de la république éCANGUUrre^ etc.

Cette lettre est un document exact de la diplomatie de Maitarin, ramena seulement aux pro{orlions de la scène. Toute cette scèoe des ambasM-deurs, dans «es moindres incidents, est de l'histoire.

P«ae 121.

Cromwell à Balthazar ne veut pas s'allier 1

« Cromwell ne put jamais se défaire de la rudesse de son éducation et de son humeur, Il parla toujours avec diffusion et mauvais goi\t. 1/enthousiasme et la dissimulation étaient si mêlés à 'a plupart de ses actions, qu'il était difficile de décider qui chez lui l'emportait du fanatique ou de l'hypocrite. CVst qu'il était effectivement l'un et l'autre à un haut de(;réy comme je l'ai oui dire à Wilkins et à Tiilotsofi. Le premier avait épousé sa sœur, le second sa mère. •

« » BmnjsTT , ffifAMW ée mon T^mifta » •«*

Pace 131.

A ma colèfc L'ehVoyé portugais a-t-il soustrait son frère!

Peu de temps auparavant, il avait fait décapiter, pour meui^- Irc d'un sujet an^lais dans une rixe , le frère de l'anabassadeur de Portu(al , don Pauuleou Sa.

Page 127.

MyUdy Protectrice et Bladame Cromwen.

ÉlJMbeth Bouchier, en effet, ne put jamais .l'accoutumer a •c. utre* et prendre le pli de sa fortune. Son étonnement dura toute sa TIC.

Page 128.

Ecosse. — Le marquis grand-prévôt veut se rendre.

Le marquis d'Argyle, grand prévôt hdrédiiaire des îles Héondes.

Page 130.

De Manning , Votre agent prés de Charles.

On connaît la En tragique de ce malheureux capitaine Manning.

Page 131.

...« Deux mille au moins sont morts , le sang coule en tout lieu > » Et je viens de l'église y rendre grâce i Dieu. »

Textuel.

Page 137.

?a , sois tranquille , ami. — Songe aux fausses nouvelles Dont on a tant de fois tourmenté nos cervelles.

• ... Celui-ci traita l'avis de bagatelle. Il dit qu'on en recevait tous les jours de pareils , qui ne tendraient qu'à faire croire an

NOTES

monde que le Protecteur avait à craindre pour sa vie ; et qu'en y prêtant une attention trop scrupuleuse , il se donnerait un air de crainte qui convenait mal à un aussi grand homme. »

~- BuimBT , HisUAre de mon Temps. —

Page 157.

... J'avai Le privilège unique , et qui n'était pas mince , De recevoir le foet que méritait le prince.

Ce William Murray, gentilhomme de la Chambre , qui avait été dans son enfance appelé à la cour pour recevoir le fouet toutes les fois que le prince de Galles (Charles 1^{er}) le méritait, était frère de tir Robert Murray» colonel au service de France son» Richelieu , homme de tête et de courage. Il y a souvent de ces extrêmes qui se touchent dans les familles.

LES FOUS

t[^]age 188.

grahaIxxih.

Est-ce pour être diable assex d'avoir des opmes I etc.

Il est inutile de rappeler au lecteur que ce genre de plaisanteries de mauvais goût avait cours et faisait fortune à cette époque.

Page 190.

Siècle bizarre !

Job et Laiare , etc.

bes personnes à qui cette chanson semblera étrange , y pour-

roni voir encore un [^]cUantillon de l'esprit du tempe» au ampbigouri, une éoigne à la î[^]çou des allégories de notre poète Théophile, importé en Angleterre avec les autres modèles du goût français.

C'est ce même Théophile, si exahé par Scndéry au drtriment de Corneille , et valant mieux du reste que cette recommandation ne le ferait croire, qui écrivait dans son exil : — « Qu*ay-je à regretter? le ciel est aussi près d'icy que de Paris. » Madame de Staël était moins poète qnaad , près du lac de Genève , e le s'écriait tout au oonlraire : — [^]A/ mon cher Talnut, le ruisseau de la rue Saint'Bmnoréf

Page 199.

Sylphea dMA kt caf alctAetf Bravant monts et barricades , En deux sauts
voni des Orcades A la flèche de Saint-Paul.

Le Saint-Paul de Londres actuel a un dôme, et n'est, malgré sa réputation, qu'une bâtarde contre-épreuve du Saint-Pierre de Rome, comme notre Panthéon. L'ancienne cathédrale de Saint-Paul , détruite avec son admirable flèche dans un grand incendie (celui de 1666, si notre mémoire est bonne), était un de ces monuments gothiques si merveilleux et si irréparables.

Page 192.

l)itei : quel tòi le ^nt dMblc Du vieux Kick ou du vient Noll 1

Le démon familial, le diable du peuple , en Angleterre , s^ap^ pelle le vieux Nick. Cette clianson est encore d'un mauvais goi\t tout historique. Voyez, comtK avdbétype , entre les chansons tleS cavaïiei*s , la marche de David JJndsay.

Page 199.

THDRLOB.

Mylord , le Parlement Dans la aaUe du trône attend...

CKoacwEix.

Hé! qu'il attende 1

> Le mot est historique. Le Parlement attendit trois heures pendant que Cromwell visitait tes chevaux frisons que lui avait donnés le duc de Holstein.

Page 201.

Le Mteil , en habit de gala.

Peinture exacte , diaprés une gravure du temps » dont Vauteur possède un rare et curieux exemplaire.

Vit

Page 212.

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché , Et, pour me pardonner, il est trop débauché.

La proposition et la réponse sont toutes deux historiques. // est trop damnablement débauché, dit Cromwell, pour me patronner la mort de son père. Au reste, chacun des avis exposés dans ce conseil privé résume fidèlement une des opinions des hommes du temps sur la question de faire roi Cromwell,

Page 252.

Voici les derniers bills votés en Parlement.

Tous ces textes de lois sont réels.

Page 254.

On voit, en méditant Gabaon, Actiam, etc.

Le combat pour la régence , entre les troupes de David et celles d'Isbo-seth, fils de Sathl, eut lieu près de la piscine de Gabaon.

Page 267.

Étant enfant, J'eus une vision.

Le fait de la vision est vrai , quoiqu'à peu près oublié de l'histoire. Cette vision a dominé toute la vie de Cromwell. Il en parlait sans cesse, tantôt avec raillerie, tantôt avec terreur, et disait avoir été souvent bâtié dans son enfance pour s'être vanté qu'un fantôme lui avait prédit qu'il serait roi. Cette circonstance dramatique jette un jour trop nouveau dans l'âme de Cromwell pour que l'auteur la dédaignât. Il fallait la mettre en œuvre ; et la nécessité seule a pu le décider à hasarder cette esquisse après la vision de Macbeth.

Page 270.

Et les illenses centenaires

Qui soufflent en faisant des nœuds.

Ces vers inintelligibles sont textuellement traduits des sourates du Coran contre les enchanteurs et les magiciennes. 11 paratt qu'on leur supposait une grande vertu, puisqu'on les gravait sur les amulettes. L'auteur a dft les traduire aveuglément, mais il déclare tout le premier quMl n*y comjMrend rien.

LES OUVRIERS

Page 346.

Et lève par nos mains, contre OliTier-Premier, L'étendard où revit la Harpe et le Palmier.'

Les monnaies et les bannières de la ri'publique anglaise portaient d'un côté une harpe et un palmier, de Tautre une croix et nn laurier.

Page 358.

Ooi , dans le Croupion il faisait Maigre-Échine.

Cette gaieté de mauvais goût donne la date de Tépoque et ta couleur du pays. On ap|)elait le Parlement le Croupion (l/i<* Jtump). Un Barbone en avait été orateur, et Barebone signifie maigre-échine.

L'auteur n'a pas cru devoir refuser à la fidélité historique et locale de sou drame la reproduction franche ou, si l'on veut , hnitale , de ce genre de lazis anglais , qui ont souvent besoin d'une explication pour être inrelligibles.

Page 359.

Et CCS Egyptiens , qui s'en venaient par bandes Au jardin du Mûrier danser des sarabandes.

Lieu public hanté, sous les règnes pr^c&lents, par les bateliers et les prostituées.

Page 363.

Place aux Côtes-de-Fer du lion d* Angleterre 1 On donnait ce nom au régiment de Cromweil.

Page 367.

Voyons si nous ferons nn pendant à Dunbar, Et si ta Duraudal vaut mon Escnlibar.

Deux noms d'épees fameuses dans les temps héroïques de la chevalerie. Durandal était l'épée de Roland, Escalibar l'épie d'Esplandian , si nous avons bonne mémoire.

Page 870.

— Hiizza , grand-juge Haie 1

Mothews Haie était très-populaire y quoique dévoué de c«jettr aux Stuarts.

Page 376.

Mylord 1 — quand Samuel oflfrait des sacrifices , l) gardait à Saûl Tépaule des génisses.

Voyez ce discours conserva dans les procès-verbaux du temps : « Mylord, on a souvent observé que lorsque Samuel ofFrail un » sacrifice , il resservait à Saïil les épaules des victimes , afin de » lui montrer quel était le poids du gouvernement. La consi- 9 dération de cette vérité a fait dire à MaKimilien qu'aucun dr • ceux, etc.) etc.

Page 377.

Par le feu , par le fer, Harry, mon lieutenant , Extirpe d'une main, cautérise de l'autre.

Le colonel Harry, second fils de Cromwell , lord-lieutcuant d'Irlande Aussi ferme et aussi décidé que Uichard était mou et insouciant, Harry Cromwell était de ces hommes qui, comme Napoléon, sont toujours, quel que soit leur ordre de naissance, les aînés de leur famille.

Page 381.

Arrêtez !

Que veut dire ceci! pourquoi cette couronne! etc.

Tout ce discours est en germe, et souvent en propres terribles dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, interminable, que Cromwell adressa au peuple à ce moment critique de sa vie. On en a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques

Page 383.

Et les yeux du ^Ignenr vont courant ça et là.

Il y a dans ce vers une irrégularité que le « je suais sang et larmes » de Racine autoriserait au besoin, mais qui est plus que justifiée par la nécessité de conserver ici à Cromwell sa textuelle et pittoresque expression. C'est le cas de laisser crier Richelieu.

Page 387.

Hewlet a détrempé dès Taureau

Leur gibet à Tybtra.

Le lecteur devine que ce Hewlet, c'était le bourreau. C'est lui qui joua plus tard un rôle si dramatique dans les procès des régicides.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cromwelldrameoohugogoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.